OPERE

DI ANDREA MAFFEI.

IL PARADISO PERDUTO.

IL
PARADISO PERDUTO

DI

GIOVANNI MILTON

TRADUZIONE

DEL

CAV. ANDREA MAFFEI.

PRIMA EDIZIONE FIORENTINA.

FIRENZE.

FELICE LE MONNIER.

1863.

ALLA CITTÀ DI FIRENZE

SEDE PRIMA DELLA RISORTA CIVILTÀ

DELL' ARTE RIGENERATA DELLA CRISTIANA POESIA

QUESTO SACRO POEMA

VOLTO NELL' IDIOMA

DI CUI FU MADRE NUDRICE CUSTODE

UMILE OMAGGIO DI RIVERENZA E D' AFFETTO

IL TRADUTTORE CONSACRA

IL TRADUTTORE.

Di tanti che scrissero intorno al *Paradiso perduto*, nessuno, a parer mio, c'innamora e c'invoglia a leggerlo e meditarlo come il Chateaubriand nel *Saggio sulla Letteratura inglese.* Critico profondo ed eccellente poeta egli stesso, ne svolge con tanta grazia ed evidenza le innumerevoli bellezze, che stimai nè disutile nè inopportuno premettere alla mia traduzione le cose ch'egli ne scrisse, e così risparmiare ai lettori una tediosa ripetizione di quanto fu detto e ridetto dall' Addison fino a noi.

Pochi cenni poi basteranno a far conoscere qual metodo io tenessi nel tradurre il poema; lavoro interrotto, ripreso e compiuto pe' conforti de' miei buoni amici. Dirò dunque che, tanto in questa come nelle altre mie traduzioni dal tedesco e dall' inglese, mi sono studiato, per quanto le mie forze bastarono, d' indovinare come i grandi poeti stranieri, se per nostra ventura fossero nati italiani, avrebbero significato i loro pensieri. Dove ho trovato la frase e la parola acconce ad esprimere originalmente il concetto originale, non mi giovai d' altri partiti: ma credetti buon officio, anzi carità fraterna di chi traduce la poesia in poesia, lo scostarmi non dal pen-

siero, non dalla immagine, ma dalla espressione, ogni qual volta mi si presentava incerta, oscura o repugnante all'indole della nostra favella. Così la reverenza al grand'uomo non mi permise di seguitare l'esempio de' miei predecessori, massime del Papi, i quali, chi più chi meno, omisero e cangiarono non pochi passi del *Paradiso perduto;* passi da loro proscritti o perchè non conformi alla gravità dell'argomento, o perchè diretti a ferire credenze e riti che noi rispettiamo: parendomi che la nobiltà della frase potesse rialzare i primi, e l'avvertenza che Giovanni Milton fu protestante togliere ai secondi ogn'influsso pericoloso.

In questa seconda edizione, tacendo delle illegittime, scorrette e mutilate de' tipografi napoletani, cercai con lunga cura di migliorare l'opera mia così nella fedele corrispondenza ai concetti del testo, come nello stile e nel verso, accorciando la molta distanza che separa dall'originale la mia traduzione.

Firenze, 1° maggio 1863.

MILTON.

SA NAISSANCE. — COLLÉGE.

Au-dessus d'une foule de prosateurs et de poètes, pendant les règnes orageux de Charles Ier et du Protecteur, s'élève la belle tête de Milton. Où sont les contemporains de ce Génie, les Cowley, les Waller, les Denham, les Marvel, les Suckling, les Crashaw, les Lovelace, les Davenant, les Wither, les Habington, les Herbert, les Carew, les Stanley? Excepté deux ou trois de ces noms, quel lecteur français connaît les autres? Le *Génie du christianisme* parle raisonnablement du *Paradis Perdu:* j'avais à faire amende honorable d'une partie de mes jugemens sur Shakspeare et Dante; je n'ai rien à réparer auprès de l'homme dont le poëme a été l'occasion de ces recherches sur la littérature anglaise: il ne me reste qu'à développer les motifs d'une admiration accrue par un examen plus approfondi d'un chef-d'œuvre. Obligé de m'arrêter à des beautés que j'essayais de faire passer dans notre langue, je les ai mieux appréciées, en désespérant de les reproduire telles que je les sentais.

Milton n'était plus; on ne le connaissait pas: son génie, sorti du tombeau comme une ombre, vint demander au monde pourquoi on l'ignorait sur la terre. Étonné, on regarda ces grands Mânes; on se demanda si réellement l'auteur de douze mille vers oubliés, était immortel. La vision éclatante et majestueuse fit d'abord baisser les yeux; puis on se prosterna et on adora. Alors il fallut savoir ce qu'avait été ce secrétaire

de Cromwell; ce pamphlétaire apologiste du régicide, détesté des uns, méprisé des autres. Bayle commença, et s'enquit des *faits touchant la taille et la mine de Milton :* cette mine-là était fière, et valait bien celle d'un roi.

Une malédiction était dans la famille noble de Milton, dépouillée de sa fortune pendant les guerres civiles de la Rose rouge et de la Rose blanche : le père de Milton était *protestant* et son grand-père catholique ; celui-ci avait déshérité son fils. La malédiction de l'aïeul, sautant une génération, se reposa sur la tête du petit-fils.

Le père de Milton, établi à Londres où il devint notaire (*scrivener*), épousa Sarah Caston, de l'ancienne famille de Bradshaw ou des Hangton, dont il eut une fille, Anne, et deux fils, Jean et Christophe. Christophe, le cadet, fut royaliste, devint un des barons de l'échiquier et juge des *Common Pleas* sous Jacques II ; il s'éteignit dans l'obscurité, dépouillé ou démissionnaire de sa place, peu de temps après ou avant la révolution de 1688 ; Jean, l'aîné, fut républicain et mourut non aperçu comme son frère : mais la raison de la nuit qui l'environnait était d'une toute autre nature ; on peut dire de lui ce qu'il a dit de la Montagne-Sainte dans le ciel : « On ne la voyait point, parce qu'elle était obscurcie par » l'excès de la lumière. »

Le père de Milton aimait les arts : il avait composé un *in Nomine* à quarante parties ; quelques vieux airs de lui ont été conservés dans le recueil de Wilby. Apollon, partageant ses présens entre le père et le fils, avait donné la musique au père, la poésie au fils.

Dividuumque Deum, genitorque, puerque tenemus.
(*Milto ad patrem.*)

Milton, le père, était peut-être né en France. Son immortel fils naquit le 9 décembre 1608, dans la cité de Londres, Bread-Street, à l'enseigne de l'*Aigle,* augure et symbole. Shakspeare vivait encore : Milton reçut une éducation domestique lettrée, à l'ombre du tombeau de ce grand génie inculte. Il acheva ses humanités à l'école de Saint-Paul à Londres, sous le docteur Alexandre Gill ; il eut pour tuteur

Young, puritain. Son extrême application à l'étude lui donna de bonne heure des douleurs de tête et une grande faiblesse de vue; maux habituels de sa vie, dont il avait reçu le germe de sa mère. A dix-sept ans il passa au collége de Christ à Cambridge en qualité de pensionnaire *minor*, et à la surveillance du savant William Chappel, depuis évêque de Cork et Ross en Irlande. La beauté de Milton le fit surnommer « la dame du collége de Christ: » *the lady of Christ's college:* il rappelle complaisamment ce nom dans un de ses discours à l'Université. Il donna des marques de ses dispositions poétiques, en composant des pièces latines, et des paraphrases des Psaumes en vers anglais. L'hymne sur la *Nativité* est admirable de rhythme, et d'un effet inattendu.

« C'était l'hiver: l'enfant né du ciel était venu enveloppé » dans de rudes et pauvres langes; la Nature s'était dépouil- « lée de sa riante parure, pour sympathiser avec son maître: » ce n'était pas le moment pour elle de se livrer aux plaisirs » avec le Soleil son amant; seulement elle avait caché sa » faiblesse sous l'innocente neige, et jeté sur elle le saint et » blanc voile des vierges . . . . La terre était en paix; » les rois demeuraient en silence, comme s'ils sentaient l'ap- » proche de leur souverain. Les vents caressaient les vagues, » annonçant tout bas de nouvelles joies au doux océan. Les » étoiles, regardant immobiles et surprises, ne voulaient pas » s'enfuir: malgré toute la lumière du matin, elles s'obsti- » naient à briller dans le ciel, jusqu'à ce que leur Seigneur » leur parlât lui-même, et leur dît de s'en aller. »

Reçu bachelier en 1628, Milton, maître en 1632, quitta Cambridge par esprit d'indépendance, et refusa d'entrer dans le clergé. « Celui qui s'engage dans les *ordres,* dit-il, souscrit » à son esclavage et prête un serment: il lui faut alors ou » devenir parjure, ou briser sa conscience. »

Quelques passages de sa première élégie latine, où il a l'air de préférer les plaisirs de Londres aux ennuis de Cambridge, devinrent la source des calomnies que l'on répandit contre lui dans la suite: on l'accusa d'avoir été VOMI de l'Université après les désordres d'une impure jeunesse; des pamphlets assurèrent qu'il avait été forcé d'aller cacher sa vie en

Italie. Johnson pense que Milton fut le dernier étudiant de l'Université puni d'une peine corporelle. Rien de tout cela n'est vrai, et ne s'accorde même pas avec les dates d'une vie aussi correcte que religieuse.

MILTON CHEZ SON PÈRE.—OUVRAGES DE SA JEUNESSE.

Le père de Milton ayant fait une petite fortune, s'était retiré à la campagne d'Horton, près Colebrooke, en Buckingham-Shire. Milton l'y rejoignit, et passa cinq années enseveli dans la lecture des auteurs grecs et latins. Il faisait, de temps en temps, quelques courses à Londres pour acheter des livres et prendre des leçons de mathématiques, d'escrime et de musique.

Il écrivait à un ami qui lui reprochait de vivre dans la retraite : « Vous croyez qu'un trop grand amour d'apprendre » est une faute; que je me suis abandonné à rêver inuti- » lement mes années dans les bras d'une solitude lettrée, » comme Endymion perdait ses jours avec la lune sur le » mont Latmus...... Mais ces belles espérances dont vous » m'entretenez, qui flattent la vanité et la jeunesse, ne s'ac- » cordent point avec ce Casque obscur de Pluton, dont parle » Homère. Je mettrais bas ce Casque, si dans ma vie cachée » je n'avais d'autre vue que de satisfaire une frivole curiosité. » Mais l'exemple terrible, rapporté dans l'Évangile, du ser- » viteur qui avait enfoui son talent, est présent à mes yeux : » ce n'est pas le plaisir d'une étude spéculative, c'est la con- » sidération même du commandement évangélique, qui m'em- » pêche d'aller aussi vite que d'autres et me retient par un » religieux respect. Cependant, afin que vous voyiez que je » me défie quelquefois de moi-même, et que je prends note » de certain retardement en moi, j'ai la hardiesse de vous » envoyer quelques-unes de mes rêveries de nuit, dans la » forme des stances de Pétrarque.

> How soon hath Time, the subtle thief of youth,
> Stoln on is wing my three and twentieth year!
> My hasting days fly on with full carreer,
> But my late spring no bud or blossom shew'th.

» Combien vite le temps, adroit voleur de la jeunesse, a dé-
» robé sur son aile mes vingt-trois années! Mes jours hâtés
» fuient en pleine carrière; mais mon dernier printemps ne
» montre ni boutons, ni fleurs.... »

De 1624 à 1638 il composa *l'Arcades, Comus ou le Masque, Lycidas,* dans lequel il semble prophétiser la mort tragique de l'évêque Laud, *l'Allegro* et *le Pensieroso*, des *Élégies* latines et des *Sylves*.

Johnson a fait de *l'Allegro* et du *Pensieroso* une vive analyse.

« *L'homme gai* entend l'alouette le matin; l'homme
» *pensif* entend le rossignol le soir.

» L'*homme gai* voit le coq se pavaner, il prête l'oreille
» à l'écho qui répète le bruit du cor et de la meute dans le
» bois: il voit le soleil s'élever avec gloire; il écoute le chant
» de la laitière, il regarde les travaux du laboureur et du
» faucheur, il jette les yeux sur une tour éloignée où réside
» quelque belle dame: la nuit il fait ses délices de quelque
» conte fabuleux.

» L'homme *pensif* tantôt se promène à minuit pour rê-
» ver, tantôt écoute le triste son de la cloche du couvre-feu.
» Si le mauvais temps l'oblige de rentrer chez lui, il s'assied
» dans une chambre éclairée par la lueur du foyer. Ayant près
» de lui une lampe solitaire, il épie l'étoile du pôle pour
» découvrir l'habitation des ames séparées de leurs corps, ou
» bien il lit les scènes pathétiques de la tragédie ou de l'épo-
» pée. Quand vient le matin, matin obscurci par la pluie et
» le vent, il erre dans les sombres forêts où il n'y a pas de
» sentier; il tombe assoupi au bord de quelque eau qui mur-
» mure, et dans un enthousiasme mélancolique, il attend un
» rêve d'avenir ou une musique exécutée par quelques per-
» sonnages aériens.

» La *Gaieté* et la *Mélancolie* sont toutes les deux soli-
» taires, silencieuses habitantes des cœurs qui ne reçoivent
» ni ne transmettent des sentiments.

« L'*homme gai* assiste à la ville aux fêtes brillantes, aux
» savantes comédies de Benjohnson et aux drames sauvages
» de Shakspeare (*Wild dramas of Shakspeare*).

» Le *Pensif*, loin de la foule, se promène dans les cloî-
» tres, ou fréquente les cathédrales. »

Pour le vieil âge de la *Gaieté*, Milton ne fait point de provisions; mais il conduit la *Mélancolie* avec une grande dignité jusqu'à la fin de la vie.

Je ne sais si les deux caractères sont suffisamment distincts : on ne peut trouver, il est vrai, de la gaieté dans la mélancolie du poète, mais j'ai peur qu'on ne rencontre quelque mélancolie dans sa gaieté. *Le Pensieroso* et *l'Allegro* sont deux nobles efforts d'imagination.

Milton a emprunté plusieurs images de ces beaux poëmes à l'*Anatomie de la mélancolie*, par Burton, imprimée en 1624.

MILTON EN ITALIE.

En 1638 Milton obtint de son père la permission de voyager. Le vicomte Scudamore, ambassadeur de Charles Ier, reçut à Paris l'apologiste futur du meurtre de ce roi; il le présenta à Grotius. A Florence, Milton visita Galilée presque aveugle et demi-prisonnier de l'Inquisition; il a souvent rappelé le Courrier céleste, *Nuncius sidereus*, dans le *Paradis perdu*, lui rendant ainsi l'hospitalité des grands hommes. A Rome, il se lia avec Holstein, bibliothécaire du Vatican. Chez le cardinal Barberini, il entendit chanter Léonora; il lui adressa des vers inspirés par les lieux qui avaient entendu la voix d'Horace :

Altera Torquatum cepit Leonora poetam,
    Cujus ab insano cessit amore furens.
Ah! miser ille tuo quanto felicius ævo
    Perditus, et propter te Leonora foret!

« Une autre Léonore ravit le Tasse qui devint insensé
» par l'ardeur de l'amour. Ah! qu'avec bonheur de ton
» temps, Léonore, l'infortuné se serait perdu pour toi! »

Milton s'est plu à renfermer son génie dans quelques sonnets italiens : on aime à voir le terrible chantre de Satan se jouer à travers les doux nombres de Pétrarque :

Canto, dal mio buon popol non inteso;
    E 'l bel Tamigi cangio col bell'Arno.
    Amor lo volse . . . .
    Seppi ch' amor cosa mai volse indarno.

« Je chante, non entendu de mon bon peuple; j'ai changé
» la belle Tamise pour le bel Arno. L'amour l'a voulu; l'amour
» n'a jamais voulu une chose en vain. »

Milton connut à Naples Manso, marquis de Villa, vieillard qui eut le double honneur d'être l'ami du Tasse et l'hôte de Milton: il adressa à ce dernier un distique renouvelé du pape saint Grégoire:

Ut mens, forma, decor, facies, mos, si pietas sic,
Non Anglus, verum hercle, Angelus ipse fores.

« Si la piété répondait au génie, à la forme, à la bonne
» grâce, à la beauté, aux manières, par Hercule! tu ne serais
» pas un Anglais, mais un Ange. »

Milton lui paya sa dette de reconnaissance dans une Églogue latine pleine de charme.

Dîs dilecte senex, te Jupiter æquus oportet
Nascentem, et miti lustrarit lumine Phœbus,
Atlantisque nepos; neque enim nisi charus ab ortu
Dîs superis poterit magno favisse poetæ.

« Vieillard aimé des dieux, il faut que Jupiter (j'em-
» prunte ici l'élégante traduction de M. Villemain) ait pro-
» tégé ton berceau, et que Phœbus l'ait éclairé de sa douce
» lumière; car il n'y a que le mortel aimé des dieux dès sa
» naissance, qui puisse avoir eu le bonheur de secourir un
» grand poète. »

Le chantre à venir des innocentes joies d'Éden, priait le ciel de lui accorder un pareil ami; il promettait alors de célébrer les rois de la Grande-Bretagne, cet Arthur qui « livra » des combats sur la terre, » *terris bella moventem.* Milton n'obtint pas la faveur qu'il implorait; il n'a eu pour ami et pour défenseur de son nom que la postérité. Le poète convie Manso de ne pas trop mépriser une muse hyperboréenne; car, lui dit-il gracieusement, « dans l'ombre obscure de la
» nuit nous croyons avoir entendu des cygnes chanter sur la
» Tamise:

Nos etiam in nostro modulantes flumine cygnos
Credimus obscuras noctis sensisse per umbras. »

Milton avait formé le projet de parcourir la Sicile et la Grèce : quel précurseur de Byron ! Les troubles de sa patrie le rappelèrent : il ne rentra point en Angleterre sans avoir vu Venise, cette beauté de l'Italie, aujourd'hui si belle encore, bien que mourante au bord de ses flots.

MILTON REVENU EN ANGLETERRE. — SES OCCUPATIONS ET SES PREMIERS OUVRAGES DE CONTROVERSE.

Le voyageur revenu à Londres ne prit aucune part active aux premiers mouvemens de la révolution. Écoutons Johnson :

« Que notre respect pour Milton ne nous défende pas de » regarder avec quelque degré d'amusement, de grandes pro- » messes et de petits effets, un homme qui revient en hâte » au logis, parce que ses compatriotes luttent pour leur » liberté, et qui, arrivé sur le théâtre de l'action, évapore » son patriotisme dans une école privée. Cette période de la » vie du poète est celle devant laquelle tous ses biographes » ont reculé : il leur est désagréable d'abaisser Milton au » rang de maître d'école ; mais comme on ne peut nier qu'il » enseigna des enfans, l'un trouve qu'il les instruisit pour » rien, l'autre pour le seul amour de la propagation du sa- » voir et de la vertu. Tous disent ce qu'ils savent n'être pas » vrai, afin d'excuser une condition à laquelle un homme » sage ne peut trouver aucun reproche à faire. »

L'esprit satirique et la malveillance de Johnson se fait ici remarquer. Le docteur, qui n'avait pas vu de révolution, ignorait que, dans ces grands troubles, les champs de bataille sont partout, et que chacun choisit celui où l'appelle son inclination ou son génie : l'épée de Milton n'aurait pas fait pour la liberté ce que fit sa plume. Le docteur, grand royaliste, oublie encore que tous les royalistes ne prirent pas les armes ou ne montèrent pas sur l'échafaud, comme le duc d'Hamilton, le lord de Holland et lord Capel ; que lord Arundel, par exemple, ami des muses comme Milton, et à qui la science doit les marbres d'Oxford, quitta Londres, tout grand-maréchal d'Angleterre qu'il était, au commencement de la guerre civile, et alla mourir paisiblement à Padoue :

il est vrai que son malheureux neveu, Guillaume Howard, lord Stafford, paya pour lui tribut au malheur, et l'on sait trop par qui son sang fut répandu.

Pendant trois ans Milton donna des soins à l'éducation des deux fils de sa sœur et à quelques jeunes garçons de leur âge. Il habita successivement au cimetière de Saint-Bride dans Fleet-Street, et un grand hôtel avec un jardin dans Aldersgate. Il se fortifia dans les langues anciennes en les enseignant; il apprit l'hébreu, le chaldéen et le syriaque. En 1640, à l'époque de la convocation du Long-Parlement, il débuta dans la polémique et plaida la cause de la liberté religieuse contre l'Église établie. Son ouvrage, divisé en deux livres, adressé à un ami, a pour titre: *of Reformation touching church discipline*, etc. — « de la Réformation touchant » la discipline de l'Église en Angleterre, et des causes qui » jusqu'ici l'ont empêchée. » Il publia ensuite trois traités: *Épiscopat anglais*, *Raison du gouvernement de l'Église*, *Apologie pour Smectymnus*; ce nom était composé de la réunion de six lettres prises des noms des six théologiens auteurs du *Traité de Smectymnus*. Pour les lecteurs d'aujourd'hui, il n'y a rien à tirer de ces ouvrages, si ce n'est ce que Milton dit dans la *Raison du Gouvernement de l'Église*, de son dessein de composer un poëme en *anglais*.

«Peut-être avec le temps, le travail, et le penchant de » la nature, j'enverrai *quelque chose* d'écrit à la postérité, » qu'elle ne laissera pas volontiers mourir: je suis possédé » de cette idée. Peu m'importe d'être célèbre au loin, je me » contenterai des îles Britanniques, mon univers. Mais il ne » suffit pas d'invoquer les Filles de Mémoire; il faut par des » prières ferventes implorer l'Esprit éternel: lui seul peut » envoyer le Séraphin qui, du feu sacré de son autel, touche » et purifie nos lèvres. »

Milton ne faisait pas aussi bon marché de sa renommée que Shakspeare: celui-ci plaît par l'insouciance de sa vie; d'un autre côté on aime à voir un génie encore inconnu, se prophétiser lui-même, quand la postérité, confirmant la prédiction, lui répond: « Non! je n'ai pas laissé mourir ce *quelque chose* que tu as écrit. »

Malheureusement Milton, cédant à l'ardeur de son caractère dans cette dispute religieuse, parle avec dédain du savant et vénérable évêque anglican Usher, à qui la science doit des travaux admirables sur l'Histoire de la Chronologie.

MARIAGE DE MILTON.

Milton, à l'âge de dix-neuf ans, avait composé sa septième élégie latine, dans laquelle il dit :

« Un jour de mai, dans une promenade aux environs
» de Londres, je rencontrai une jeune femme d'une beauté
» extraordinaire. J'en devins passionnément amoureux ; mais
» soudain je la perdis de vue : je n'ai jamais su qui elle était,
» et ne l'ai jamais retrouvée. Je fis le serment de ne jamais
» aimer. »

Si le poète tint son serment, il faudrait supposer qu'il n'aima aucune de ses trois femmes, car il se maria trois fois. En ce cas qu'aurait été la vierge si promptement évanouie? Peut-être cette Compagne céleste qui visitait l'Homère anglais pendant la nuit, et lui dictait ses plus tendres vers. Dans un beau portrait de Milton, M. Pichot raconte que cette sylphide mystérieuse était Léonora, l'Italienne : l'auteur du *Pèlerinage à Cambridge* brode là-dessus une touchante Nouvelle historique. W. Bowles et M. Bulwer ont développé la même fiction.

Le conte d'Essex ayant pris Reading en 1643, le père et le frère de Milton, qui s'étaient retirés dans cette ville, retournèrent à Londres et vinrent demeurer chez le poète. Milton avait alors trente-cinq ans. Un jour il se dérobe de sa maison, sans être accompagné de personne : son absence dura un mois, au bout duquel il rentra marié, sous le toit d'où il était sorti garçon. Il avait épousé la fille aînée de Richard Powell, juge de paix de Forest-Hill, près Shotover, dans Oxford-Shire. Richard Powell avait emprunté du père de Milton 500 liv. st. qu'il ne lui rendit jamais, et qu'il crut payer en donnant sa fille au fils de son créancier. Ces noces, aussi furtives que des amours, en eurent l'inconstance : Milton ne quitta pas sa femme comme Shakspeare ; ce fut sa

femme qui l'abandonna. La famille de Marie Powell était royaliste : soit que Marie ne voulût pas vivre avec un républicain, soit tout autre motif, elle retourna chez ses parens. Elle avait promis de revenir à la Saint-Michel, et elle ne revint pas : Milton écrit lettres sur lettres, point de réponse ; il dépêche un messager qui perd son éloquence et son temps. Alors l'époux délaissé se résout à répudier l'épouse fugitive : pour faire jouir les autres maris de l'indépendance qu'il se propose, son esprit le porte à changer en une question de liberté une question de susceptibilité personnelle ; il publie son Traité sur le Divorce.

TRAITÉ DE MILTON SUR LE DIVORCE.

Ce traité est divisé en deux livres : *The Doctrine and discipline of divorce; restaured to the good of both sexes,* etc. « Doctrine et discipline du divorce, rétablie pour » le bien des deux sexes. » Il s'ouvre par une adresse au » Long-Parlement.

« S'il était sérieusement demandé, ô Parlement renom- » mé, assemblée choisie ! qui de tous docteurs et maîtres a » jamais attiré à lui un plus grand nombre de disciples en » matière de religion et de mœurs, on répondrait avec une » apparence de vérité : C'est la Coutume. La théorie et la » Conscience recommandent pour guide la Vertu ; cepen- » dant, que cela arrive par le secret de la Volonté divine » ou par l'aveuglement Originel de notre nature, la Cou- » tume est silencieusement reçue comme le meilleur ins- » tructeur. »

L'écrivain pose ensuite divers principes qu'il ne prouve pas tous également.

« L'homme est l'occasion de ses propres misères, dans » la plupart de ses maux qu'il attribue à la main de Dieu. » Ce n'est pas Dieu qui a défendu le divorce, c'est le prêtre.. » La loi de Moïse permet le divorce, la loi du Christ n'a pas » aboli cette loi de Moïse. La loi canonique est ignorante et » inique lorsque, en stipulant les droits du corps, elle n'a » rien fait pour la réparation des injustices et des souffrances

» qui naissent de l'esprit. Le mariage n'est pas un remède
» contre les exigences de la nature; il est l'accomplissement
» d'un amour conjugal et d'un aide mutuel: l'amour et la
» paix de la famille font le mariage aux yeux de Dieu. Or,
» si l'amour et la paix n'existent pas, il n'y a plus de ma-
» riage. Rien ne trouble et ne désole plus un chrétien qu'un
» mariage où l'incompatibilité de caractère se rencontre :
» l'adultère corporel n'est pas la plus grande offense faite
» au mariage : il y a un adultère spirituel, une infidélité des
» intelligences antipathiques, plus cruelle que l'adultère cor-
» porel. Prohiber le divorce pour cause naturelle, est contre
» nature. Deux personnes mal engagées dans le mariage
» passent les nuits dans les discordes et les inimitiés, se
» réveillent dans l'agonie et la douleur; elles traînent leur
» existence de mal en mal, jusqu'à ce que le meilleur de
» leurs jours se soit épuisé dans l'infortune, ou que leur
» vie se soit évanouie dans quelque peine soudaine. Moïse
» admet le divorce pour dureté de cœur; le Christ n'a pas
» aboli le divorce; il l'a expliqué; saint Paul a commenté
» les paroles du Christ. Le Christ ne faisait pas de longs
» discours, souvent il parlait en monosyllabes; il semait çà
» et là, comme des perles, les grains célestes de sa doctrine;
» ce qui demande de l'attention et du travail pour les recueil-
» lir. On peut dire à celui qui renvoie sa femme pour cause
» d'adultère : Pardonnez-lui. — Vous pouvez montrer de la mi-
» séricorde; vous pouvez gagner une âme : ne pourriez-vous
» donc divorcer doucement avec celle qui vous rend malheu-
» reux? Dieu n'aime pas à labourer de chagrins le cœur de
» l'homme; il ne se plaît pas dans nos combats contre des
» obstacles invincibles. Dieu le Fils a mis toute chose sous
» ses pieds; mais il a commandé aux hommes de mettre
» tout sous les pieds de la Charité. »

Milton ne résout ici aucune question particulière; il n'entre point dans les difficultés touchant les enfans et les partages : son esprit large était contraire à l'esprit anglais, qui se renferme dans le cercle de la société pratique. Milton généralise les idées, les applique à la société dans son ensemble, à la nature humaine entière; il fait liberté de tout, et pré-

che l'indépendance de l'homme sous quelque rapport que ce soit. Et cependant cet ardent champion du divorce a divinement chanté la sainteté et les délices de l'amour conjugal: « Salut, amour conjugal, mystérieuse loi, véritable source » de l'humaine postérité. » (*Paradis perdu,* livre IV.)

D'après ce principe sur le divorce, Milton voulut épouser une fille du docteur Dawis, jeune et spirituelle; mais elle ne se souciait pas du beau génie qui la recherchait. La première femme du poète se ressouvint de lui alors: la famille Powell, devenue moins royaliste à mesure que la cause royale devenait moins victorieuse, désirait un raccommodement. Milton étant allé chez un de ses voisins nommé Blackborough, soudain la porte d'une chambre s'ouvre: Marie Powell se jette en larmes aux pieds de son mari et confesse ses torts; Milton pardonne à la pécheresse: aventure qui nous a valu l'admirable scène entre Adam et Ève au Xe livre du *Paradis perdu.*

Soon is heart relented
Tow'reds her, his life so late and sole dilight.
Now, at his feet submissive in destress!

« Son cœur bientôt s'attendrit pour elle; naguère sa vie » et ses seules délices, à présent à ses pieds soumise dans la » douleur. »

La postérité a profité d'une tracasserie de ménage.

Un mariage romanesque commencé dans le mystère, renoué dans les larmes, eut pour résultat la naissance de trois filles, et deux de ces Antigones rouvrirent les pages de l'antiquité à leur père aveugle.

Après le triomphe des Parlementaires, Milton offrit un asile à la famille de sa femme. Todd a retrouvé des papiers dans les archives publiques, par lesquels on voit que Milton prit possession du reste de la fortune de son beau-père lorsqu'il mourut; fortune qui lui revenait comme hypothèque d'une somme prêtée par le père du poète. La veuve de Powell pouvait réclamer son douaire; elle ne l'osa, « car, dit» elle, M. Milton est un homme dur et colère, et ma fille, » qu'il a épousée, serait perdue si je poursuivais ma récla» mation. »

Les Presbytériens ayant attaqué l'écrit sur le Divorce, l'auteur irascible se détacha de leur secte, et devint leur ennemi.

DISCOURS SUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE.

Milton fit bientôt paraître l'*Areopagitica*, le meilleur ouvrage en prose anglaise qu'il ait écrit. Cette manière de s'exprimer, *liberté de la presse*, n'étant pas encore connue, il intitula son ouvrage: *A speach for the liberty of unlicend's printing*,

To the Parliament of England.

Discours pour la liberté d'imprimer sans licence (*permission*) *au Parlement d'Angleterre.*

Après avoir remarqué que la censure est inutile contre les mauvais livres, puisqu'elle ne les empêche pas de circuler, l'auteur ajoute:

« Tuer un homme, c'est tuer une créature raisonnable;
» tuer un livre, c'est tuer la raison, c'est tuer l'immortalité
» plutôt que la vie. Les révolutions des âges souvent ne re-
» trouvent pas une vérité rejetée, et faute de laquelle des
» nations entières souffrent éternellement.

» Le peuple vous conjure de ne pas rétrograder, d'en-
» trer dans le chemin de la vérité et de la vertu. Il me sem-
» ble voir dans ma pensée une noble et puissante nation se
» lever, comme un homme fort après le sommeil; il me
» semble voir un aigle muant sa puissante jeunesse, allu-
» mant ses regards non éblouis au plein rayon du soleil de
» midi, ôtant à la fontaine même de la lumière céleste
» les écailles de ses yeux longtemps abusés, tandis que la
» bruyante et timide volée des oiseaux qui aiment le cré-
» puscule, fuit en désordre. Supprimerez-vous cette mois-
» son fleurie de connaissances et de lumières nouvelles qui
» ont grandi et qui grandissent encore journellement dans
» cette cité? Établirez-vous une oligarchie de vingt monopo-
» leurs, pour affamer nos esprits? N'aurons-nous rien au-

» delà de la nourriture qui nous sera mesurée par leur boisseau? Croyez-moi, Lords et Communes, je me suis assis » parmi les savans étrangers; ils me félicitaient d'être né » sur une terre de liberté philosophique, tandis qu'ils étaient » réduits à gémir de la servile condition où le savoir était » réduit dans leur pays. J'ai visité le fameux Galilée devenu » vieux, prisonnier de l'Inquisition pour avoir pensé en astronomie autrement qu'un censeur franciscain ou dominicain. » La liberté est la nourrice de tous les grands esprits: c'est » elle qui éclaire nos pensées comme la lumière du ciel. »

A cet énergique langage on reconnaît l'auteur du *Paradis perdu*. Milton est un aussi grand écrivain en prose qu'en vers; les révolutions l'ont rapproché de nous; ses idées politiques en font un homme de notre époque: il se plaint dans ses vers d'être venu un siècle trop tard; il aurait pu se plaindre dans sa prose d'être venu un siècle trop tôt. Maintenant l'heure de sa résurrection est arrivée; je serais heureux d'avoir donné la main à Milton pour sortir de sa tombe comme prosateur; depuis long-temps, la gloire lui a dit comme poète: « Lève-toi! » Il s'est levé et ne se recouchera plus.

La liberté de la presse doit tenir à grand honneur d'avoir pour patron l'auteur du *Paradis perdu;* c'est lui qui, le premier, l'a nettement et formellement réclamée. Avec quel art pathétique le poète ne rappelle-t-il pas qu'il a vu Galilée, sous le poids de l'âge et des infirmités, près d'expirer dans les fers de la censure, pour avoir osé affirmer le mouvement de la terre! C'était un exemple pris à la hauteur de Milton. Où irions-nous aujourd'hui si nous tenions un pareil langage?

Regardez, regardez, peuples du nouveau monde:
N'apercevez-vous rien sur votre mer profonde?
Ne vient-il pas à vous, du fond de l'horizon,
Un cétacée informe au triple pavillon?
Vous ne devinez pas ce qui se meut sur l'onde:
C'est la première fois qu'on lance une prison. [1]

[1] Loi de la presse. M. A. Musset.

MORT DU PÈRE DE MILTON. — ÉVÉNEMENS HISTORIQUES. TRAITÉ SUR L'ÉTAT DES ROIS ET DES MAGISTRATS.

En 1645 Milton recueillit les poëmes latins et anglais de sa jeunesse. Les chansons furent mises en musique par Henri Lawes, attaché à la chapelle de Charles Ier: la voix de l'apologiste allait bientôt se faire entendre au cercueil du monarque à la chapelle de Windsor.

Le père de Milton mourut; les parens de la femme du poète retournèrent chez eux, et sa maison, dit Philips, redevint encore une fois le temple des Muses. A cette époque, Milton fut au moment d'être employé en qualité d'adjudant dans les troupes de sir William Waller, général du parti presbytérien dont nous avons des Mémoires.

Lorsque, au mois d'avril 1647, Fairfax et Cromwell se furent emparés de Londres, Milton, pour continuer plus tranquillement ses études, quitta son grand établissement de Berbicane, et se retira dans une petite maison de *High Holborne*, près de laquelle j'ai long-temps demeuré. Et c'est ici le lieu de rappeler une observation que j'ai faite au commencement de cet Essai: « Une vue de la littérature, isolée de l'histoire des nations, ai-je dit, créerait un prodigieux mensonge; en entendant des poètes successifs chanter imperturbablement leurs amours et leurs moutons, on se figurerait l'existence non interrompue de l'âge d'or sur la terre. . . . . Il y a toujours chez une nation, au moment des catastrophes et parmi les plus grands événemens, un prêtre qui prie, un poète qui chante, etc. »

Nous voyons Milton se marier, s'occuper de l'étude des langues, élever des enfans, publier des opuscules en prose et en vers, comme si l'Angleterre jouissait de la plus profonde paix: et la guerre civile était allumée, et mille partis se déchiraient, et l'on marchait dans le sang parmi des ruines.

En 1644, les batailles de Marstonmoor et de Newbury avaient été livrées; la tête du vieil archevêque Laud était

tombée sous le fer du bourreau. Les années 1645 et 1646 virent le combat de Naseby, la prise de Bristol, la défaite de Montross, la retraite de Charles I^er^ à l'armée écossaise, qui livra aux Anglais leur monarque pour 400,000 livres sterling.

Les années 1647, 1648, 1649 furent plus tragiques encore : elles renferment dans leur période fatale le soulèvement de l'armée, l'enlèvement du roi par Joyce, l'oppression du Parlement par les soldats, la seconde guerre civile, l'évasion du roi, la seconde arrestation de ce monarque, l'épuration violente du Parlement, le jugement et la mort de Charles I^er^.

Qu'on se reporte à ces dates, et l'on y placera successivement ces ouvrages de Milton, dont je viens de parler. Milton assista peut-être comme spectateur à la décapitation de son souverain ; il revint peut-être chez lui faire quelque vers, ou arranger pour des enfans un paragraphe de sa grammaire latine : *Genders are three : masculine, feminine and neuter ;* « il y a trois genres : le masculin, le féminin et le » neutre. » Le sort des empires et des hommes ne compte pas plus que cela dans le mouvement qui entraîne les sociétés.

En France, en 1793, il y avait aussi des poètes qui chantaient *Thyrsis*, un des personnages du Masque, et qui n'étaient pas des Milton ; on allait au spectacle peuplé de bons villageois ; les bergers occupaient la scène quand la tragédie courait les rues. On sait que les Terroristes étaient d'une bénignité de mœurs extraordinaire : ces tendres pastoureaux aimaient surtout les petits enfans. Fouquier-Tinville et son serviteur Samson qui sentait le sang, se délassaient le soir au théâtre, et pleuraient à la peinture de l'innocente vie des champs.

Charles I^er^ n'eut pas plutôt été exécuté, que les Presbytériens crièrent au meurtre, à l'inviolabilité de la personue royale : bien que ces Girondins de l'Angleterre eussent puissamment contribué à la catastrophe, du moins ils ne votèrent pas, comme les Girondins français, la mort du prince dont ils déploraient la perte. Pour répondre à leur clameur,

Milton écrivit son *Tenure of kings and magistrats*, « État » des rois et des magistrats. » Il n'eut pas de peine à démontrer que ceux qui se lamentaient le plus du sort de Charles, l'avaient eux-mêmes conduit à l'échafaud. Ainsi qu'il arrive dans toutes les révolutions, les partis essaient de tenir à certaines bornes où ils ont fixé le *droit* et la *justice;* mais les hommes qui les suivent les renversent et franchissent ce but, comme dans une charge de cavalerie le dernier escadron passe sur le ventre du premier, si celui-ci vient à s'arrêter.

Milton cherche à prouver qu'en tout temps et sous toutes les formes de gouvernement il a été légal de faire le procès à un mauvais roi, de le déposer ou de le condamner à mort. « Si un sujet, dit-il, en raison de certains crimes, est frappé » par la loi dans lui-même, dans sa postérité, dans son héri- » tage dévolu au roi; quoi de plus juste que le roi, en rai- » son de crimes analogues, perde ses titres, et que son héri- » tage soit dévolu au peuple? Direz-vous que les nations sont » créées pour le monarque, et que celui-ci n'est pas créé » pour les nations? que ces nations sont regardées, dans leur » Multitude, comme inférieures à l'Individu Royal? Cette » doctrine serait une espèce de trahison contre la dignité de » l'espèce humaine. Soutenir que les rois ne doivent rendre » compte de leur conduite qu'à Dieu, c'est abolir toute so- » ciété politique. C'est alors que les sermens que les princes » ont prêtés à leur couronnement sont de pures moqueries, » et que les lois qu'ils ont juré de garder, sont comme non » avenues. » Milton, dans ces doctrines, n'allait pas plus loin que Mariana, et il les appuyait des textes de l'Écriture: la révolution anglaise, en cela toute contraire à la nôtre, était essentiellement religieuse.

MILTON SECRÉTAIRE LATIN DU CONSEIL D'ÉTAT DE LA RÉPUBLIQUE. — L'ICONOCLASTE.

Les écrits politiques de Milton le recommandèrent enfin à l'attention des chefs du gouvernement: il fut appelé aux affaires et nommé secrétaire latin du Conseil d'état de la république: quand celle-ci se changea en Protectorat, Milton

se trouva tout naturellement secrétaire du Protecteur pour la même langue latine. A peine entré dans ses nouvelles fonctions, il reçut l'ordre de répondre à l'*Eikon Basiliké*, publié à Londres après la mort de Charles, comme le testament de Louis XVI se répandit dans Paris après la mort du roi martyr. Une traduction française de *l'Eikon* parut sous ce titre: *Pourtraict de sa Sacrée Majesté durant sa solitude et ses souffrances.*

Milton intitula spirituellement sa réponse au *Pourtraict: l'Iconoclaste.* Tout en immolant de nouveau le monarque, il prétend n'avoir aucun dessein de souffleter une tête coupée; mais enfin les circonstances l'obligent à parler, et il préfère au roi Charles la Reine Vérité: *Reginam Veritatem regi Carolo anteponendam arbitratus.*

L'ouvrage est écrit avec méthode et clarté; l'auteur y semble moins dominé par son imagination que dans ses autres traités politiques. « Discourir sur les malheurs d'une personne » tombée d'un rang si élevé, et qui a payé sa dette finale à » ses fautes et à la nature, n'est pas une chose en elle-même » recommandable; ce n'est pas non plus mon intention. Je » ne suis poussé ni par l'ambition, ni par la vanité de me » faire un nom, en écrivant contre un roi: les rois sont » forts en soldats et faibles en argumens, ainsi que tous ceux » qui sont accoutumés dès le berceau à user de leur volonté » comme de leur main droite, et de leur raison comme de » leur main gauche. Cependant pour l'amour des personnes » d'habitude et de simplicité, qui croient les monarques ani- » més d'un souffle différent des autres mortels, je relèverai » au nom de la liberté et de la république le gant qui a été » jeté dans l'arène, quoiqu'il soit le gant d'un roi. »

Milton, d'autant plus cruel pour Charles Ier dans *l'Iconoclaste* qu'il est plus contenu, oppose à *l'Eikon* ce raisonnement au sujet de la mort de Strafford:

« Charles se repent, nous dit-il, d'avoir donné son con- » sentement à l'exécution de Strafford; il est vrai que Charles » déclara aux deux Chambres qu'il ne pouvait condamner son » favori pour haute trahison; que ni la crainte, ni aucune » considération ne lui feraient changer une résolution puisée

» dans sa conscience. Mais ou la résolution de Charles n'était
» pas puisée dans sa conscience, ou sa conscience reçut de
» meilleures informations, ou enfin sa conscience et sa ferme
» résolution plièrent les voiles devant quelque crainte plus
» forte; car, peu de jours après ses fermes et glorieuses pa-
» roles à son Parlement, il signa le bill pour l'exécution de
» Strafford. »

Milton appelle l'*Eikon* un livre de pénitence. « Charles
» était un diligent lecteur de poésie plus que de politique;
» peut-être l'*Eikon* n'est qu'une pièce de vers: les mots en
» sont bons, la diction claire; il n'y manque que la rime. Char-
» les donne la rudesse au Parlement anglais, la vertu à la
» Reine dans des paroles qui arrivent presque à la douce au-
» torité du sonnet. »

Milton se joue des réflexions du roi à Holmby et de sa lettre testamentaire au prince de Galles: il rappelle encore à ce propos les condamnations de diverses têtes couronnées, et descend impitoyable, jusqu'à l'exécution de Marie Stuart, aïeule de Charles; souvenir sans courage, car Charles dormait à Windsor et n'entendait pas ce que son ennemi lui disait.

« Vous parlez, s'écrie le poète, de la couronne d'épines
» de notre Sauveur! Les rois peuvent sans doute trouver as-
» sez de couronnes d'épines cueillies et tressées par eux; mais
» la porter comme Christ la porta, n'est pas donné à ceux
» qui ont souffert pour leurs propres démérites. »

Malgré son intrépidité républicaine, le publiciste paraît embarrassé quand il arrive au dernier chapitre de l'*Eikon*. Ce dernier chapitre a pour titre: *Méditations sur la mort*. Que fait Milton? il fuit devant ces méditations. « Toutes les choses
» humaines, dit-il, peuvent être controversées; les jugemens
» seront divers jusqu'à la fin du monde; mais cette affaire de
» la mort est un cas simple, et n'admet pas de controverse:
» dans ce centre commun toutes les opinions se rencontrent. »

C'est ainsi que Milton prit part à la gloire du régicide: le bourreau fit jaillir jusqu'à lui le sang de Charles Ier, comme l'immolateur, dans les sacrifices antiques, arrosait les spectateurs du sang de la victime.

Milton soupçonnait l'*Eikon* de n'être pas du roi : ce qu'il avait pressenti s'est trouvé vrai ; l'ouvrage est du docteur Gauden. L'*Eikon* renferme une prière empruntée, mot pour mot, de celle de Pamela, dans l'*Arcadie* de Philippe Sidney. Ce fut un grand sujet de moquerie pour les républicains et de confusion pour les royalistes qui avaient cru à l'authenticité du *Pourtraict* de leur maître. Dans la suite, un nommé Henri Hills, imprimeur de Cromwell, prétendit que Milton et Bradshaw avaient obtenu de Dugar, éditeur de l'*Eikon*, l'insertion de la prière de Pamela, afin de détruire l'effet de l'*Eikon*. Rien dans le caractère de Milton n'autorise à croire qu'il eût pu se rendre coupable d'une pareille lâcheté. Comment aurait-il su qu'on imprimait le Portrait royal? Comment les Parlementaires, qui auraient connu l'existence du manuscrit, ne l'auraient-ils pas arrêté? Les violences arbitraires étaient fort en usage parmi ces gens libres, non les fourberies : dans la correspondance secrète du roi avec la reine, qu'ils surprirent et imprimèrent, ils ne changèrent rien. Les interpolations, les falsifications, les suppressions, sont des moyens bas que la révolution anglaise a laissés à notre révolution.

Toutefois Johnson a cru qu'on avait dépravé le texte de l'*Eikon Basilikê :* « Les factions, dit-il, laissent rarement un » homme honnête, quoiqu'il puisse y être entré tel.... Les ré» gicides s'emparèrent des papiers que le roi donna à Juxon » sur l'échafaud, de sorte qu'ils furent au moins les éditeurs » de cette prière (la prière prise de l'*Arcadie* de Sidney), et » le docteur Biche, qui a examiné ce sujet avec beaucoup de » soin, croit qu'ils en furent les fabricateurs. »

Pour moi, en examinant de près l'*Eikon Basilikê*, il m'est venu une autre espèce de doute sur cet ouvrage : je ne puis me persuader que l'*Eikon* soit sorti tout entier de la plume du docteur Gauden. Le ministre aura vraisemblablement travaillé sur des notes laissées par Charles Ier. Des sentimens intimes ne trompent pas; on ne peut se mettre si bien à la place d'un homme, que l'on reproduise les mouvemens d'esprit de cet homme dans telle ou telle circonstance de sa vie. Il me semble, par exemple, que Charles Ier a pu seul écrire cette suite de pensées :

« Sous prétexte d'arrêter une bourrasque populaire, j'ai
» excité une tempête dans mon sein. (Charles se reproche ici
» la mort de Strafford.)

» O Dieu, que ta bénédiction m'octroye d'être toujours
» raisonnable comme homme, religieux comme chrétien, cons-
» tant et juste comme roi !

» Les évènemens de toutes les guerres sont incertains ;
» ceux de la guerre civile inconsolables : puis donc que, vain-
» queur ou vaincu, il me faut toujours souffrir, donne-moi
» de ton esprit au double.

» J'ai besoin d'un cœur propre à beaucoup souffrir !

» Ils m'ont bien peu laissé de cette vie, et seulement
» l'écorce.

» Mon fils, s'il faut que vous ne voyiez plus ma face, et
» que ce soit l'ordre de Dieu que je sois enterré pour jamais
» dans cette obscure et si barbare prison, adieu.

» Je laisse à vos soins votre mère : souvenez-vous qu'elle
» a été contente de souffrir pour moi, avec moi et avec vous
» aussi, par une magnanimité incomparable.

» Quand ils m'auront fait mourir, je prie Dieu qu'il ne
» verse point les fioles de son indignation sur la généralité du
» peuple.

» J'aimerais mieux que vous fussiez Charles *le Bon*, que
» Charles *le Grand*. J'espère que Dieu vous aura destiné à
» pouvoir être l'un et l'autre.

» Vous ferez plus paraître et exercerez plus légitimement
» votre autorité en relâchant un peu de la sévérité des lois,
» qu'en vous y attachant si fort ; car il n'y a rien de pire qu'un
» pouvoir tyrannique exercé sous les formes de la loi.

» Que ma mémoire et mon nom vivent en votre souvenir.

» Adieu, jusqu'à ce que nous puissions nous rencontrer
» au ciel, si nous ne le pouvons pas en la terre.

» J'espère qu'un siècle plus heureux vous attend. »

DÉFENSE DU PEUPLE ANGLAIS CONTRE SAUMAISE.

Bientôt parut celui des ouvrages de Milton, qui, de son vivant, lui donna le plus de renommée : c'est sa *Défense du*

peuple anglais contre l'écrit de Saumaise en faveur de la mémoire de Charles Ier. « Les attaques contre un roi qui n'est » plus, dit avec raison et éloquence M. Villemain, ces insul» tes au-delà de l'échafaud avaient quelque chose d'abject et » de féroce, que l'éblouissement du faux zèle cachait à l'âme » enthousiaste de Milton. »

Defensio pro populo anglicano est écrit en prose latine, élégante et classique; mais Milton ne s'y montre que le *traducteur* de ses propres sentimens *pensés* en anglais, et il perd ainsi son originalité nationale. Tous ces chefs-d'œuvre de latinité moderne feraient bien rire les écoliers de Rome s'ils venaient à ressusciter.

Milton dit d'abord à Saumaise que lui Saumaise ne sait pas le latin; il lui demande comment il a écrit *persona regia*. Milton affectait de faire remonter, en bonne latinité, *persona* à la signification classique, un *masque*, bien que Saumaise eût pour lui l'autorité de Varron et de Juvénal; mais se relevant tout à coup, il ajoute: « Ton expression, Saumaise, est plus » juste que tu ne l'imagines; un tyran est en effet le masque » d'un roi. »

Cette querelle sur le latin est une querelle commune entre les érudits; tout homme habile en grec et en latin prétend que son voisin n'en sait pas un mot.

« Tu commences, Saumaise, ton écrit par ces mots: Une » horrible nouvelle a dernièrement frappé nos oreilles! un » parricide a été commis en Angleterre! Mais cette *horrible* » *nouvelle* doit avoir eu une épée beaucoup plus longue que » celle de saint Pierre, et tes oreilles doivent être d'une éton» nante longueur, car cette nouvelle ne peut frapper que cel» les d'un âne.... O avocat mercenaire! ne pouvais-tu écrire » la défense de Charles le père, selon toi le meilleur des rois » défunts, à Charles le fils, le plus indigent de tous les rois » vivans, sans mettre ton écrit à la charge de ce roi piteux? » Quoique tu sois un coquin, tu n'a pas voulu te rendre ri» dicule et appeler ton écrit: *Défense du roi;* car ayant *vendu* » ton écrit, il n'est pas à *toi;* il appartient à ton roi, lequel » l'a trop payé au prix de cent *jacobusses*, grande somme » pour ce pauvre hère de monarque! »

Milton ne reçut-il pas de ses maîtres mille livres sterling pour sa réponse à Saumaise? C'était plus de cent *jacobusses*. Heureusement tout n'est pas de ce ton dans *la Défense*.

« Je vais discourir sur des choses considérables et non » communes : je dirai comment un roi très-puissant, après » avoir foulé aux pieds les lois de la nation et ébranlé le culte, » gouverna selon sa volonté et son bon plaisir, et fut enfin » vaincu sur le champ de bataille par ses sujets : ils avaient » souffert sous ce roi une longue servitude. Je dirai comment » il fut jeté en prison ; comment, n'ayant pu donner dans ses » paroles ou ses actions l'espoir d'obtenir de lui une meilleure » règle, il fut finalement condamné à mort par le suprême » conseil du royaume, et décapité devant la porte même de » son palais. Je dirai en vertu de quel droit et de quelles lois » particulières à ce pays ce jugement fut prononcé, et je dé» fendrai facilement mes dignes et vaillans compatriotes con» tre les calomnies domestiques et étrangères....

» La nature et les lois seraient en danger, si l'esclavage » parlait et que la liberté fût muette, si les tyrans rencon» traient des hommes prêts à plaider leur cause, tandis que » ceux qui ont vaincu ces tyrans ne pourraient trouver un » avocat. Chose déplorable en vérité si la raison, présent de » Dieu dont l'homme est doué, ne fournissait pas plus d'ar» gumens pour la conservation et la délivrance des hommes, » que pour leur oppression et leur ruine ! »

De là, l'auteur passe aux réponses directes. Saumaise avance qu'on a vu des rois, des tyrans assassinés dans leur palais ou tués dans des émeutes populaires, mais qu'on n'en a point vu conduits à l'échafaud. Milton lui demande s'il est meilleur de tuer un prince par violence et sans jugement, que de le mener à un tribunal où il n'est condamné, comme tout autre citoyen, qu'après avoir été entendu dans sa défense?

Saumaise soutient que la loi de la nature est imprimée dans le cœur des hommes : Milton répond que le droit de succession n'est point un droit de nature ; qu'aucun homme n'est roi par la loi de nature. Il cite à cette occasion tous les rois jugés et surtout en Angleterre. « Dans un ancien manuscrit,

dit-il, appelé *Modus tenendi parlamenta*, on lit: « Si le roi
» dissout le parlement avant que les affaires pour lesquelles
» le conseil a été convoqué ne soient dépêchées, il se rend
» coupable de parjure et sera réputé avoir violé le serment de
» son couronnement. » « A qui la faute si Charles a été condamné ? N'a-t-il pas pris les armes contre ses peuples ? N'a-t-il pas fait massacrer cent-cinquante-quatre mille protestans dans la seule province d'Ulster en Irlande? »

Hobbes prétend que dans la *Défense du peuple anglais* le style est aussi bon que les argumens sont mauvais. Voltaire dit que Saumaise attaque en pédant, et que Milton répond comme une bête féroce. « Aucun homme, selon Johnson, n'ou-
» blie son premier métier: les droits des nations et des rois
» deviennent des questions de grammaire, si des grammai-
» riens les discutent. »

La *Défense* fut traduite du latin dans toutes les langues de l'Europe: le traducteur anglais s'appelle *Washington*.

Les ambassadeurs des puissances étrangères à Londres s'empressèrent d'aller faire leurs complimens à Milton sur son *admirable* ouvrage: c'est une chose si heureuse pour les rois que de tuer les rois! Philaras, Athénien de naissance, et ambassadeur du duc de Parme auprès du roi de France, écrivit des éloges sans fin à l'apologiste du jugement de Charles Ier. Nous avons vu les ambassadeurs ramper à Paris aux pieds des secrétaires de Bonaparte. Abstraction faite des hommes, les corps diplomatiques, qui ne sont plus en rapport avec le système de la nouvelle société, ne servent souvent qu'à troubler les cabinets auprès desquels ils sont accrédités, et à nourrir leurs maîtres d'illusions.

Milton a remué d'une main puissante toutes les idées agitées dans notre siècle. Ces idées ont dormi pendant cent-cinquante années, et se sont réveillées en 1789. Ne croirait-on pas que les ouvrages politiques du poète ont été écrits de nos jours, sur des sujets que nous voyons traiter chaque matin dans les feuilles publiques?

Saumaise se vantait d'avoir fait perdre la vue à Milton, et Milton d'avoir fait mourir Saumaise. Une réplique de celui-ci ne parut qu'après sa mort; il y traite Milton de *prostitué*,

de *larron fanatique*, d'*avorton*, de *chassieux*, de *myope*, d'*homme perdu*, de *fourbe*, d'*impur*, de *scélérat audacieux*, de *génie infernal*, d'*imposteur infâme*; il déclare qu'il voudrait le voir torturer et expirer dans de la poix fondue ou dans de l'huile bouillante. Saumaise n'oublie pas quelques vers latins où Milton a manqué à la quantité. Vraisemblablement la colère du savant venait moins de son horreur du régicide, que des mauvaises plaisanteries de Milton contre le latin de la *Defensio regia*.

SECONDE DÉFENSE.

Milton répliqua peut-être encore avec plus de violence à la brochure de Pierre du Moulin, chanoine de Canterbury, publiée par le ministre François Morus: *Cri du sang royal vers le ciel contre les régicides anglais*. Les royalistes croyaient émouvoir les princes étrangers en appelant Cromwell régicide et usurpateur; ils se trompaient: les souverains sont fort accommodans en fait d'usurpation; ils n'ont horreur que de la liberté.

Defensio secunda est plus intéressante pour nous que la *première:* dans ce second traité Milton a passé de la défense des principes à la défense des hommes: il raconte l'histoire de sa vie et repousse les reproches qu'on lui adresse: il établit ainsi magnifiquement le lieu de sa plaidoirie.

« Il me semble commander, comme du sommet d'une » hauteur, une grande étendue de mer et de terre. Des spec- » tateurs se pressent en foule: leurs visages inconnus trahis- » sent des pensées semblables aux miennes. Ici, des Germains » dont la mâle force dédaigne la servitude; ici des Français » d'une impétuosité vivante et généreuse au nom de la liber- » té; de ce côté-ci le calme et la valeur de l'Espagnol; de ce » côté-là la retenue et la circonspecte magnanimité de l'Ita- » lien. Tous les amans de l'indépendance et de la vertu, le » courageux et le sage, dans quelque endroit qu'ils se trou- » vent, sont pour moi. Quelques-uns me favorisent en secret, » quelques-uns m'approuvent ouvertement; d'autres m'ac- » cueillent par des applaudissemens et des félicitations; d'au-

» tres, qui s'étaient refusés long-temps à toute conviction, se
» livrent enfin captifs à la force de la vérité. Entouré par la
» multitude, je m'imagine à présent que, des colonnes d'Her-
» cule aux extrémités de la terre, je vois toutes les nations
» recouvrant la liberté dont elles avaient été si long-temps
» exilées ; je crois voir les hommes de ma patrie transporter
» dans d'autres pays une plante de qualité supérieure, et d'une
» plus noble croissance que celle que Triptolème transporta
» de régions en régions : ils sèment les avantages de la civi-
» lisation et de la liberté parmi les cités, les royaumes et les
» nations. Peut-être n'approcherai-je pas inconnu de cette
» foule, peut-être en serai-je aimé, si on lui dit que je suis
» cet homme qui soutient un combat singulier contre le fier
» avocat du despotisme. »

N'est-ce pas là ce qu'on appelle aujourd'hui *la propagande révolutionnaire* éloquemment annoncée? Milton avait seul ces idées ; on n'en trouve aucune trace dans les révolutionnaires de son temps. Sa fiction s'est réalisée : l'Angleterre a répandu ses principes et les formes de son gouvernement sur toute la terre.

L'auteur de *Defensio secunda,* en parcourant son sujet, trace plusieurs portraits historiques.

BRADSHAW.

« Jean Bradshaw, dont la liberté même recommande le
» nom à une éternelle mémoire, est sorti, comme chacun le
» sait, d'une noble famille.... Appelé par le Parlement à pré-
» sider le procès du roi, il ne se récusa pas, et accepta cette
» charge pleine de péril. Il joignait à la science des lois un
» esprit généreux, une âme élevée, des mœurs intègres qui
» ne déplaisaient à personne. Il s'acquitta de son devoir avec
» tant de gravité, de constance, de présence d'esprit, qu'on
» eût pu croire que Dieu, comme autrefois, dans son admira-
» ble providence l'avait désigné de tout temps parmi son
» peuple pour conduire ce jugement. »

Voilà ce que les partis font d'un homme! Bradshaw était un avocat bavard et médiocre.

FAIRFAX.

« Il ne serait pas juste de passer sous silence Fairfax,
» qui unit le plus grand courage à la plus grande modestie,
» à la plus haute sainteté de vie, et qui est l'objet des faveurs
» de Dieu et de la nature. Ces louanges te sont justement
» dues, quoique tu te sois retiré à présent du monde, comme
» autrefois Scipion à Literne. Tu as vaincu non seulement
» l'ennemi, mais l'ambition, mais la gloire, qui ont vaincu
» tant d'éclatans mortels. La pureté de tes vertus, la splen-
» deur de tes actions consacrent la douceur de ce repos dont
» tu jouis, et qui constitue la récompense désirée des travaux
» des hommes. Tel était le repos que possédaient les héros
» de l'antiquité après une vie de gloire : les poètes, désespé-
» rant de trouver des idées et des expressions propres à
» exprimer la paix de ces guerriers, disaient qu'ils avaient
» été reçus dans le ciel et admis à la table des Dieux. Mais
» quelles que soient les causes de ta retraite, soit la santé,
» comme je le crois principalement, soit tout autre motif, je
» suis convaincu que rien ne t'aurait fait abandonner le ser-
» vice de ton pays, si tu n'avais su que dans ton successeur
» la liberté trouverait un protecteur, l'Angleterre un refuge
» et une colonne de gloire. »

Les efforts de Milton sont visibles : il appelle à lui toute la poésie de l'histoire pour masquer la véritable cause de la retraite de Fairfax, le jugement de Charles Ier. On sait la comédie que Cromwell fit jouer auprès de cet honnête mais pauvre homme.

CROMWELL.

Milton parle d'abord de la noble naissance du Protecteur : la naissance joue un grand rôle dans les idées républicaines du poète, lui-même noble.

« Il me serait impossible de compter toutes les villes qu'il
» a prises, toutes les batailles qu'il a gagnées. La surface en-
» tière de l'empire britannique a été la scène de ses exploits

» et le théâtre de ses triomphes...... A toi notre pays doit
» ses libertés; tu ne pouvais porter un titre plus utile et plus
» auguste que celui d'auteur, de gardien, de conservateur de
» nos libertés. Non seulement tu as éclipsé les actions de tous
» nos rois, mais celles qui ont été racontées de nos héros fa-
» buleux. Réfléchis souvent au cher gage que la terre qui t'a
» donné la naissance a confié à tes soins: la liberté qu'elle
» espéra autrefois de la fleur des talents et des vertus, elle
» l'attend maintenant de toi; elle se flatte de l'obtenir de toi
» seul. Honore les vives espérances que nous avons conçues,
» honore les sollicitudes de ta patrie inquiète. Respecte les
» regards et les blessures de tes braves compagnons qui, sous
» ta bannière, ont hardiment combattu pour la liberté; res-
» pecte les ombres de ceux qui périrent sur le champ de
» bataille; respecte les opinions et les espérances que les
» États étrangers ont conçues de nous, de nous qui leur avons
» promis pour eux-mêmes tant d'avantages de cette liberté,
» laquelle, si elle s'évanouissait, nous plongerait dans le plus
» profond abîme de la honte; enfin respecte-toi toi-même;
» ne souffre pas, après avoir bravé tant de périls pour l'amour
» des libertés, qu'elles soient violées par toi-même, ou atta-
» quées par d'autres mains. Tu ne peux être vraiment libre
» que nous ne le soyions nous-mêmes. Telle est la nature des
» choses: celui qui empiète sur la liberté de tous, est le pre-
» mier à perdre la sienne et à devenir esclave. »

Milton aurait pu écrire l'histoire comme Tite-Live et Thucydide. Johnson n'a cité que les louanges données au Protecteur par le poète, pour mettre en contradiction le républicain avec lui-même; le beau passage que je viens de traduire montre ce qui faisait le contrepoids de ces louanges. Aux jours de la toute-puissance de Bonaparte, qui aurait osé lui dire qu'il n'avait obtenu l'Empire que pour protéger la liberté? Cependant Milton aurait mieux fait d'imiter quelques fermes démocrates qui ne se rapprochèrent jamais de Cromwell, et le regardèrent toujours comme un tyran: mais Milton n'était pas démocrate.

Sur ces ouvrages aujourd'hui complètement oubliés, reposa la réputation du grand écrivain pendant sa vie; triste

réputation qui empoisonna ses jours, et que n'a point consolée l'impérissable renommée sortie de la tombe du poète. Tout ce qui tient aux entraînemens des partis et aux passions du moment, meurt comme eux et avec elles.

Les réactions de la Restauration en Angleterre furent beaucoup plus vives que les réactions de la Restauration en France, parce que les convictions étaient plus profondes, et les caractères plus prononcés. Le retour des Bourbons n'a point étouffé les réputations de la République ou de l'Empire, comme le retour des Stuart étouffa la renommée de Milton. Il est juste aussi de dire que le poète ayant écrit en latin la plupart de ses disquisitions, elles restèrent inaccessibles à la foule.

AFFRANCHISSEMENT DE LA GRÈCE.

De même qu'il avait demandé la liberté de la presse, l'Homère anglais remplit un devoir filial en se déclarant pour l'affranchissement de la Grèce. Camoëns avait déjà dit : « Et » nous laissons la Grèce dans la servitude ! » Milton écrit à Philarès : « Qu'il voudrait voir l'armée et les flottes de l'An» gleterre employées à délivrer du tyran ottoman la Grèce, » patrie de l'éloquence, » *ut exercitus nostros et classes, ad liberandam ab ottomannico tyranno Græciam, eloquentiæ patriam.*

Si ces vœux avaient été exaucés, le plus beau monument de l'antiquité existerait encore : les Vénitiens ne firent sauter une partie du temple de Minerve qu'en 1682 ; Cromwell aurait conservé le Parthénon dont lord Elgin n'a dérobé que les ruines. Milton avait encore ici une de ces idées qui appartiennent aux générations actuelles, et qui de nos jours a porté son fruit.

Qu'il soit permis au traducteur de Milton de lui faire hommage de quelques lignes qui ont préparé la délivrance de la Grèce :

« Il s'agit de savoir si Sparte et Athènes renaîtront, ou » si elles resteront à jamais ensevelies dans leur poussière. » Malheur au siècle témoin passif d'une lutte héroïque, qui

» croirait qu'on peut, sans péril comme sans pénétration de
» l'avenir, laisser immoler une nation! Cette faute ou plutôt
» ce crime serait tôt au tard suivi du plus rude châtiment.

» Des esprits détestables et bornés, qui, s'imaginant
» qu'une injustice, par cela seul qu'elle est consommée, n'a
» aucune conséquence funeste, sont la peste des États. Quel
» fut le premier reproche adressé pour l'extérieur, en 1789,
» au gouvernement monarchique de la France? Ce fut d'avoir
» souffert le partage de la Pologne. Ce partage, en faisant
» tomber la barrière qui séparait le Nord et l'Orient du Midi
» et de l'Occident de l'Europe, a ouvert le chemin aux ar-
» mées qui tour à tour ont occupé Vienne, Berlin, Moscou
» et Paris.

» Une politique immorale s'applaudit d'un succès passa-
» ger: elle se croit fine, adroite, habile; elle écoute avec un
» mépris ironique le cri de la conscience et les conseils de la
» probité. Mais tandis qu'elle marche, et qu'elle se dit triom-
» phante, elle se sent tout-à-coup arrêtée par les voiles dans
» lesquels elle s'enveloppait; elle tourne la tête, et se trouve
» face à face avec une révolution vengeresse qui l'a silencieu-
» sement suivie. Vous ne voulez pas serrer la main suppliante
» de la Grèce? Eh bien! sa main mourante vous marquera
» d'une tache de sang, afin que l'avenir vous reconnaisse et
» vous punisse. »[1]

A la Chambre des Pairs j'obtins un amendement pour qu'on ne vendît plus en Egypte, sous le pavillon français, les victimes enlevées à la Morée.

« Considéré dans ses rapports avec les affaires du mon-
» de, disais-je, mon amendement est aussi sans le moindre
» inconvénient. Le terme générique que j'emploie n'indique
» aucun peuple particulier. J'ai couvert le Grec du manteau
» de l'esclave, afin qu'on ne le reconnût pas, et que les signes
» de sa misère rendissent au moins sa personne inviolable à
» la charité du chrétien. . . . .

» J'ai lu hier une lettre d'un enfant de quinze ans, datée
» des remparts de Missolonghi. « Mon cher compère, écrit-il

[1] Préface de l'*Itinéraire* pour l'édition des Œuvres complètes, 1826.

» dans sa naïveté à un de ses camarades à Zante, j'ai été
» blessé trois fois ; mais je suis, moi et mes compagnons, assez
» guéri pour avoir repris nos fusils. Si nous avions des vi-
» vres, nous braverions des ennemis trois fois plus nombreux.
» Ibrahim est sous nos murs : il nous a fait faire des propo-
» sitions et des menaces ; nous avons tout repoussé. Ibrahim
» a des officiers français avec lui ; qu'avons-nous fait aux
» Français pour nous traiter ainsi ? »

» Messieurs, ce jeune homme sera-t-il pris, transporté
» par des chrétiens aux marchés d'Alexandrie ? S'il doit encore
» nous demander ce qu'il a fait aux Français, que notre amen-
» dement soit là pour satisfaire à l'interrogation de son dé-
» sespoir, au cri de sa misère, pour que nous puissions lui
» répondre : Non, ce n'est pas le pavillon de saint-Louis qui
» protége votre esclavage ; il voudrait plutôt couvrir vos nobles
» blessures.

» Pairs de France, ministres du Roi très-chrétien, si
» nous ne pouvons pas, par nos armes, secourir la malheu-
» reuse Grèce, séparons-nous du moins par nos lois des cri-
» mes qui s'y commettent ; donnons un noble exemple qui
» préparera peut-être en Europe les voies à une politique
» plus élevée, plus humaine, plus conforme à la religion, et
» plus digne d'un siècle éclairé ; et c'est à vous, messieurs,
» c'est à la France qu'on devra cette noble initiative. »[1]

Le combat de Navarin acheva de réaliser le souhait de Milton.

MILTON AVEUGLE. — SES DÉPÊCHES.

Hume a, je crois, remarqué le premier la phrase de Whitloke, relative à Milton dans son emploi de secrétaire du Conseil d'État. « Un certain Milton, aveugle, occupé à traduire » en latin un traité entre la Suède et l'Angleterre. » L'historien ajoute : *These forms of expression are amusing to posterity, who consider how obscure Whitloke himself, though lord keeper and ambassador, and indeed a man of great*

[1] *Opinion, Chambre des Pairs, 13 mars 1826, et réponse au garde-des-sceaux.*

abilities and merit, has become in comparison of Milton.
« Ces formules d'expression sont amusantes pour la postérité,
» qui remarque combien Whitloke, quoique garde-des-sceaux
» et ambassadeur, d'ailleurs homme d'une grande habileté et
» d'un grand mérite, est devenu obscur en comparaison de
» Milton. »

Un ambassadeur se plaignait à Cromwell du retard d'une réponse diplomatique; le Protecteur lui répondit: « Le secré-
» taire ne l'a point encore expédiée, parce qu'étant aveugle
» il va lentement. » L'ambassadeur répliqua: « Pour écrire
» convenablement en latin, n'a-t-on pu, dans toute l'Angle-
» terre, trouver qu'un aveugle? » Cromwell, par un instinct de gloire, découvrit la gloire cachée de Milton, et enchaîna la renommée du héros à celle du poète: c'est quelque chose dans l'histoire du monde que Cromwell ayant pour secrétaire Milton.

On attribue à Milton les huit vers si connus que Cromwell envoya avec son portrait à Christine de Suède, et qui se terminent par ce trait:

Nec sunt hi vultus regibus usque truces.

Mon front n'est pas toujours l'épouvante des rois.

Les notes du cabinet de Saint-James avaient été jusqu'alors écrites en français; Milton les rédigea en latin, et voulut faire du latin la langue diplomatique universelle: il n'y réussit pas. Le français a généralement repris le dessus, à cause de sa clarté; mais l'orgueil national du cabinet de Londres suit aujourd'hui en anglais la correspondance officielle, ce qui la rend perplexe, comme je le sais par expérience.

Cromwell mourut; la mort aime la gloire: les entraves que le Protecteur avait mises à l'opinion furent brisées. Si l'on peut tuer pendant quelques jours la liberté, elle ressuscite: le Christ rompit les chaînes de la mort, en dépit de la garde romaine qui veillait à son sépulcre. On fit part aux souverains de l'avénement nominal de Richard à la puissance de son père: dans le recueil des lettres de Milton se trouvent celles qu'il adressa à la cour de France. De telles dépêches sont un monument par la nature des faits et par la nature

des hommes. L'auteur du *Paradis perdu*, au nom du fils de Cromwell, écrit ainsi à Louis XIV et au cardinal Mazarin :

Richard, Protecteur de la république d'Angleterre, etc., au sérénissime et puissant prince Louis, roi de France.

« Sérénissime et puissant roi, notre ami et confédéré.

» Aussitôt que notre sérénissime père Olivier, Protecteur » de la république d'Angleterre, par la volonté de Dieu l'or- » donnant ainsi, quitta cette vie le troisième jour de septem- » bre ; nous, déclaré légalement son successeur dans la su- » prême magistrature (quoique dans les larmes et l'extrême » tristesse), nous n'avons pu faire moins à la première occa- » sion, que de faire connaître par nos lettres cette matière à » Votre Majesté. Comme vous avez été un très-cordial ami » de notre père et de cette république, nous avons la confiance » que cette nouvelle douloureuse et inattendue sera reçue » par vous avec autant de chagrin qu'elle nous en a causé. » Notre affaire à présent est de requérir Votre Majesté d'avoir » une telle opinion de nous, comme d'une personne déter- » minée religieusement et constamment à garder l'amitié et » l'alliance contractées entre vous et notre père renommé, et, » avec le même zèle et la même bonne volonté, à maintenir » les traités par lui conclus, et entretenir les mêmes rapports » et intérêts avec Votre Majesté. A cette intention, c'est no- » tre plaisir que notre ambassadeur, résidant à votre cour, y » reste accrédité par les pouvoirs qu'il avait autrefois. Vous » lui accorderez le même crédit pour agir en notre nom, » comme si tout était fait par nous-même. En même temps » nous souhaitons à Votre Majesté toutes sortes de prospérités.

» De notre cour, à Whitehall, 5 septembre 1658. »

A l'éminentissime seigneur cardinal Mazarin.

« Quoique rien ne puisse nous arriver de plus amer et » de plus douloureux que d'écrire les tristes nouvelles de la » mort de notre sérénissime et très-renommé père, cepen- » dant nous ne pouvons ignorer la haute estime qu'il avait » pour Votre Éminence et le grand cas que vous faisiez de » lui.

» Nous n'avons aucune raison de douter que Votre Émi-
» nence, de l'administration de laquelle dépend la prospérité
» de la France, ne gémisse comme nous sur la perte de votre
» constant ami et très-dévoué allié. Nous pensons qu'il est
» important par nos lettres, de vous faire connaître un acci-
» dent qui doit être aussi profondément déploré de Votre
» Éminence que du roi. Nous assurons Votre Éminence que
» nous observerons très-religieusement toutes les choses que
» notre père, de sérénissime mémoire, s'était engagé par les
» traités à confirmer et à ratifier. Nous ferons en sorte, au
» milieu de votre deuil pour un ami si fidèle, si florissant et
» applaudi de toutes les vertus, que rien ne manque à la foi
» de notre alliance, pour la conservation de laquelle et pour
» le bien des deux nations, puisse le Seigneur Dieu tout-
» puissant conserver Votre Éminence !

» Westminster, septembre 1658. »

Milton est ici un grand historien de l'histoire de France et d'Angleterre. Il est curieux de voir Richard faire, comme un vieil héritier des trois couronnes, ses préparatifs pour régner. Milton écrivait au nom d'un homme investi d'un pouvoir de quelques heures, à un jeune souverain qui devait conduire son arrière-petit-fils, par la monarchie non contrôlée, à l'échafaud du premier Stuart. Cet échafaud de Whitehall se changea en trône, lorsqu'un sang royal l'eut couvert de sa pourpre, et le Protecteur s'y assit. La France sous le petit-fils d'Henri IV allait monter de tout ce que l'Angleterre devait descendre sous Charles II et son frère. Il faut toujours que la gloire soit quelque part : en s'envolant de la tête de Cromwell, elle se posa sur celle de Louis XIV.

Louis XIV porta le deuil d'un Régicide, et ce fut le chantre de Satan, le Républicain apologiste de la mort de Charles Ier, l'ennemi des rois et des catholiques, qui fit part au Monarque absolu, auteur de la Révocation de l'édit de Nantes, de la mort d'Olivier, le Protecteur.

Ce qui paraît contraste ici, est harmonie : les hautes renommées se mêlent, comme enfans d'une même famille. Tout ce qui a de la grandeur se touche : deux hommes de

sentimens semblables, mais d'esprits inégaux, sont plus antipathiques l'un à l'autre, que ne le sont deux hommes d'esprit supérieurs, quoique opposés d'opinions et de conduite.

RICHARD CROMWELL. — OPINION DE MILTON SUR LA RÉPUBLIQUE, SUR LES DÎMES, SUR LA RÉFORME PARLEMENTAIRE.

Tandis que Milton, au nom de Richard, rappelait aux souverains et à leurs ministres le tendre amour et l'admiration profonde qu'ils avaient pour le juge d'un roi, les factions renaissaient en Angleterre. Les gouvernemens qui ne tiennent qu'à l'existence d'un homme tombent avec cet homme : l'effet cesse avec la cause. L'ancien parti républicain de l'armée se souleva ; les officiers que Cromwell avait destitués se réunirent. Lambert se mit à la tête de *la bonne vieille cause*. Menacé par les officiers, Richard eut la faiblesse de dissoudre la Chambre des Communes ; la Chambre des Pairs était nulle.

Les assemblées aristocratiques règnent glorieusement lorsqu'elles sont souveraines, et seules investies, de droit ou de fait, de la puissance : elles offrent les plus fortes garanties à la liberté, à l'ordre et à la proprieté ; mais dans les gouvernemens mixtes, elles perdent la plus grande partie de leur valeur, et sont misérables quand arrivent les grandes crises de l'État. Élles n'ont jamais rien arrêté : faibles contre le roi, elles n'empêchent pas le despotisme ; faibles contre le peuple, elles ne préviennent pas l'anarchie. Toujours prêtes à être chassées dans les commotions populaires, elles ne rachètent leur existence qu'au prix de leurs parjures et de leur esclavage. La Chambre des Lords sauva-t-elle Charles Ier ? Sauva-t-elle Richard Cromwel, auquel elle avait prêté serment ? sauva-t-elle Jacques II ? sauvera-t-elle aujourd'hui les princes de Hanovre ? se sauvera-t-elle elle-même ? Ces prétendus contrepoids aristocratiques ne font qu'embarrasser la balance, et seront jetés tôt ou tard hors du bassin. Une aristocratie ancienne et opulente ayant l'habitude de la tribune

et des affaires, n'a qu'un moyen de garder le pouvoir quand il lui échappe : c'est de passer par degré à la démocratie et de se placer insensiblement à sa tête, à moins qu'elle ne se croie encore assez forte pour jouer à la guerre civile; terrible jeu!

Peu après la dissolution de la Chambre des Communes, Richard abdiqua: il était écrasé sous la renommée d'Olivier. Détestant le joug militaire, il n'avait pas la force de le secouer; sans conviction aucune, il ne se souciait de rien; il laissait ses gardes lui dérober son dîner, et l'Angleterre aller toute seule : il emporta deux grandes malles remplies de ces *adresses* et de ces *congratulations* à l'honnenr de tous les hommes puissans et à l'usage de tous les hommes serviles. On lui disait dans ces *félicitations* que Dieu lui avait donné l'autorité pour le *bonheur* des trois royaumes: « Qu'emportez-vous dans ces malles? » lui demanda-t-on. — « Le *bonheur* » du peuple anglais, » répondit-il en riant.

Le Conseil des officiers rappela le Rump; le Rump attaqua aussitôt l'autorité militaire qui lui avait rendu la vie. Lambert bloqua, selon l'usage, les Communes. Ce Parlement dissous, le peuple brûla en réjouissance sur les places publiques des monceaux de croupions de divers animaux. Monck parut, et tout annonça la Restauration.

Que faisait Milton pendant cette décomposition sociale? Voyant la liberté rétrograder, rêvant toujours la république, oubliant qu'il y a des momens où les écrits ne peuvent plus rien, il publia une brochure sur *le moyen prompt et facile d'établir une société libre*. Dans un exposé rapide, il rappelle ce que les Anglais ont fait pour abolir la monarchie :

« Si nous nous relâchons, dit-il, nous justifierons les » prédictions de nos ennemis: ils ont condamné nos actions » comme téméraires, rebelles, hypocrites, impies; nous fe- » rons voir qu'un esprit dégénéré s'est soudainement ré- » pandu parmi nous. Préparés et faits pour un nouvel escla- » vage, nous serons en mépris à nos voisins; le nom anglais » deviendra un objet de risée. D'ailleurs, si l'on retourne à » la monarchie, l'on n'y restera pas long-temps; il faudra » bientôt combattre ce que l'on a déjà combattu, sans par-

» venir jamais au point où l'on était parvenu ; on perdra les
» batailles que l'on avait déjà gagnées : Dieu n'écoutera
» plus ces ardentes prières qu'on lui adressait pour être
» délivré de la tyrannie, puisque nous n'aurons pas su mieux
» nous en tenir à la victoire. Ainsi sera rendu vain et plus
» méprisable que la boue le sang de tant d'Anglais vaillans
» et fidèles, qui achetèrent la liberté de leur pays au prix de
» leur vie. Un roi veut être adoré comme un demi-dieu ; il
» sera entouré d'une cour hautaine et dissolue : il dissipera
» l'argent de l'État en festins, en bals et en mascarades ; dé-
» bauchant notre première noblesse, mâles et femelles, il
» transformera les lords en chambellans, en écuyers et en
» grooms de la garde-robe. »

L'esprit pénétrant de Milton lui découvrait l'avenir ; il voyait les longs combats que l'on serait obligé de livrer pour reconquérir ce qu'on allait perdre : ce n'est qu'aujourd'hui même que l'Angleterre revient sur ce terrain, défendu pied à pied par le grand poète publiciste. Et ce roi, *entouré d'une cour hautaine et dissolue*, que l'auteur du *Paradis perdu* peignait si bien d'avance, était prêt à débarquer à Douvres.

Quelques mois avant la publication de cet ouvrage, il en avait donné deux autres, le premier sur l'*autorité civile en matière ecclésiastique*, le second sur le meilleur moyen de chasser les *mercenaires* hors de l'Église : il examine le fait des dîmes, des redevances et des revenus de l'Église ; il doute que les ministres du culte puissent être maintenus par le pouvoir de la loi.

Son opinion sur la réforme parlementaire mérite d'être rappelée :

« Si l'on donne le droit à tous de nommer tout le monde,
» ce ne sera pas la sagesse et l'autorité, mais la turbulence
» et la gloutonnerie qui élèveront bientôt les plus vils mé-
» créans de nos tavernes et de nos lieux de débauche, de nos
» villes et de nos villages, au rang et à la dignité de sénateur.
» Qui voudrait confier les affaires de la République à des
» gens à qui personne ne voudrait confier ses affaires parti-
» culières ? Qui voudrait voir le trésor de l'État remis aux
» soins de ceux qui ont dépensé leur propre fortune dans

» d'infâmes prodigalités? Doivent-ils être chargés de la bourse
» du peuple, ceux qui la convertiraient bientôt dans leur
» propre bourse? Sont-ils faits pour être les législateurs de
» toute une nation, ceux qui ne savent pas ce qui est loi et
» raison, juste ou injuste, oblique ou droit, licite ou illicite;
» ceux qui pensent que tout pouvoir consiste dans l'outrage,
» toute dignité dans l'insolence, qui négligent tout pour satis-
» faire la corruption de leurs amis, ou la vivacité de leurs res-
» sentimens; qui dispersent leurs parens et leurs créatures dans
» les provinces, pour lever des taxes et confisquer des biens?
» hommes les plus dégradés et les plus vils, qui achètent eux-
» mêmes ce qu'ils prétendent exposer en vente, d'où ils recueil-
» lent une masse exorbitante de richesses détournées des cof-
» fres publics: ils pillent le pays et émergent en un moment,
» de la misère et des haillons, à un état de splendeur et de for-
» tune. Qui pourrait souffrir de tels fripons de serviteurs, de tels
» vice-régens de leurs maîtres? Qui pourrait croire que les chefs
» des bandits seraient propres à conserver la liberté? Qui se
» supposerait devenu d'un cheveu plus libre par une telle race
» de fonctionnaires (ils pourraient s'élever cinq-cents élus de
» telle sorte par les comtés et les bourgs) lorsque, parmi
» ceux qui sont les vrais gardiens de la liberté, il y en a tant
» qui ne savent ni comment user, ni comment jouir de cette
» liberté, qui ne comprennent ni les principes, ni les mérites
» de la propriété? »

On n'a jamais rien dit de plus fort contre la réforme parlementaire. Cromwel avait essayé cette réforme; il fut bientôt obligé de dissoudre le Parlement produit d'une loi d'élection élargie. Mais ce qui était vrai du temps de Milton, n'est pas également vrai aujourd'hui. La disproportion entre les propriétaires et les classes populaires n'est plus aussi grande. Les progrès de l'éducation et de la civilisation ont commencé à rendre les électeurs d'une classe moyenne plus aptes à comprendre des intérêts qu'ils ne comprenaient pas autrefois. L'Angleterre de ce siècle a pu, quoique non sans péril, conférer des droits à une classe de citoyens qui, au XVIIe siècle, auraient renversé l'État en entrant dans les Communes.

Ainsi, toutes les questions générales et particulières, agitées aujourd'hui chez les peuples du continent et dans le Parlement d'Angleterre, avaient été traitées et résolues par Milton, dans le sens où notre siècle les résout. Il a créé jusqu'à la langue constitutionnelle moderne : les mots de *fonctionnaires*, de *décrets*, de *motions*, etc., sont de lui. Quel était donc ce génie capable d'enfanter à la fois un monde nouveau et une parole nouvelle de politique et de poésie?

RESTAURATION. — MILTON ARRÊTÉ ET REMIS EN LIBERTÉ. FIDÉLITÉ DU POÈTE A CROMWELL.

Milton eut la douleur de voir le fils de Charles Ier remonter sur le trône : non que son cœur ferme fût effrayé, mais ses chimères de liberté républicaine s'évanouissaient : toute chimère qui s'évanouit fait du mal et laisse un vide. Charles II, dans sa déclaration de Breda, annonçait qu'il pardonnait à tout le monde, s'en remettant aux Communes du soin d'excepter les indignes du pardon. Les vengeances sanglantes, sous les Stuarts et sous la maison de Hanovre, ne purent être imputées à la couronne : elles furent l'œuvre des Chambres. Les corps sont plus implacables que les individus, parce qu'ils réunissent en eux plus de passions, et qu'ils sont moins responsables.

A l'avénement de Charles II, Milton se démit de la place de secrétaire latin, et quitta son hôtel de Petty-France, où pendant huit années il avait reçu tant d'hommages. Il se retira chez un de ses amis, dans *Bartholomew-Close*, aux environs de *West-Smithfield*. Des poursuites furent commencées contre la *Défense du peuple anglais* et l'*Iconoclaste*; et le 27 juin 1660, le Parlement ordonna l'arrestation de l'auteur de ces ouvrages. On ne le trouva point d'abord, mais peu de mois après on le voit remis entre les mains d'un sergent d'armes ; il fut néanmoins bientôt relâché. Le 17 décembre de la même année, il eut l'audace de s'adresser à cette terrible Chambre qui pensait l'avoir généreusement traité en ne faisant pas tomber sa tête ; il réclama contre l'excès du

salaire requis par le sergent ; il croyait qu'on l'avait plus outragé en lui ôtant la liberté qu'en le privant de la vie. Les registres du Parlement constatent ces deux faits :

Samedi, 15 décembre 1660.

« Ordonné que M. Milton, à présent à la garde d'un ser-
» gent d'armes de cette Chambre, soit relâché en payant les
» honoraires. »

Lundi, 17 décembre 1660.

« Une plainte ayant été faite que le sergent d'armes a de-
» mandé des honoraires excessifs pour la garde de M. Milton,

« Ordonné qu'il en sera référé au comité des priviléges
» pour examiner cette affaire. »

Davenant sauva Milton : histoire honorable aux Muses, sur laquelle j'ai rimaillé jadis des vers détestables. Cunningham raconte autrement la délivrance du poète : il prétend que Milton se déclara trépassé et qu'on célébra ses funérailles : Charles aurait applaudi à la ruse d'un homme échappé à la mort en faisant le mort. Le caractère de l'auteur de la *Défense* et les monumens de l'histoire ne permettent pas d'admettre cette anecdote. Milton fut oublié dans la retraite où il s'ensevelit ; et à cet oubli nous devons le *Paradis perdu*. Si Cromwell eût vécu dix ans de plus, comme le remarque M. Mosneron, il n'aurait jamais été question de son secrétaire.

Les fêtes de la restauration passées, les illuminations éteintes, vinrent les supplices. Charles s'était déchargé sur les Communes de toute responsabilité de cette nature, et celles-ci n'épargnèrent pas les réactions violentes. Cromwell fut exhumé et sa carcasse pendue, comme si l'on eût hissé le pavillon de sa gloire sur les piliers du gibet. L'histoire a gardé dans *le trésor de ses Chartes* la quittance du maçon qui brisa, par ordre, le sépulcre du Protecteur, et qui reçut une somme de 15 shellings pour sa besogne :

May the 4th, 1661, recd then in full, of the worshipful serjeant Norforke, fiveteen shillinges, for taking up the corpes of Cromwell, et Jerton et Brassow.

Rec. by me John Lewis.

« Mai, le 4me jour, 1661, reçu alors en totalité, du
» respectable sergent Norforke, quinze shellings pour enle-
» ver le corps de *Cromwell, et Jerton et Brassaw.*

Reçu par moi, John Lewis. »

Milton seul resta fidèle à la mémoire de Cromwell : tandis que de petits auteurs bien vils, bien parjures, bien vendus au pouvoir revenu, insultaient les cendres du grand homme aux pieds duquel ils avaient rampé, Milton lui donnait un asile dans son génie, comme dans un temple inviolable.

Milton put rentrer dans les affaires : sa troisième femme (car il avait épousé successivement deux autres femmes après la mort de Marie Powell) le suppliant d'accepter son ancienne place de secrétaire du conseil, il lui répondit : « Vous êtes femme et vous voulez avoir des équipages ; moi « je veux mourir honnête homme. » Demeuré républicain, il s'enferma dans ses principes avec sa muse et sa pauvreté. Il disait à ceux qui lui reprochaient d'avoir servi un tyran : « Il nous a délivré des rois. » Il affirmait n'avoir combattu que pour la cause de Dieu et de la patrie.

Un jour, se promenant dans le Parc de Saint-James, il entendit tout à coup répéter autour de lui : Le roi ! le roi ! « Retirons-nous, dit-il à son guide ; je n'ai jamais aimé les » rois. » Charles II aborde l'aveugle : Monsieur, voilà comme » le ciel vous a puni d'avoir conspiré contre mon père. » — « Sire, si les maux qui nous affligent dans ce monde sont le » châtiment de nos fautes, votre père devait être bien cou- » pable. »

NOUVEAUX TRAVAUX DE MILTON. — SON DICTIONNAIRE LATIN. — SA MOSCOVIE. — SON HISTOIRE D'ANGLETERRE.

La saison la plus favorable aux inspirations de Milton était l'automne, plus en rapport avec la tristesse et le sérieux de ses pensées : il dit cependant dans quelques vers qu'il *renaît au printemps*. Il se croyait recherché la nuit par une femme céleste. Il avait eu trois filles de Marie Powell : l'une

d'elles, Deborah, lui lisait Isaïe en hébreu, Homère en grec, Ovide en latin, sans entendre aucune de ces langues : l'anecdote est contestée par Johnson. Aussi savant qu'il était grand poète, on a vu qu'il écrivait en latin comme en anglais ; il faisait des vers grecs, témoin quelques-uns de ses opuscules. C'est dans le texte même des prophètes qu'il se pénétrait de leur feu : la lyre du Tasse ne lui était point étrangère. Il parlait presque toutes les langues vivantes de l'Europe. Antoine Francini, Florentin, s'exprime sur Milton comme si le poète d'Albion, à son passage en Italie, jouissait déjà de tout son éclat :

Nell' altera Babelle
Per te il parlar confuse Giove in vano,
. . . .
Ch' odi, oltr' all' Anglia, il tuo più degno idioma,
Spagna, Francia, Toscana, e Grecia e Roma.

« Dans une autre Babel, la confusion des langues serait » vaine pour toi, qui, outre l'anglais, ton plus noble idiome, » entends l'espagnol, le français, le toscan, le grec et latin. »

Milton, vers la fin du protectorat, avait commencé sérieusement à écrire le *Paradis perdu :* il menait de front avec ce travail des Muses, des travaux d'histoire, de logique et de grammaire. Il a rassemblé en trois volumes in-folio les matériaux d'un nouveau *Thesaurus linguæ latinæ,* qui ont servi aux éditeurs du dictionnaire de Cambridge, imprimé en 1693. On a de lui une grammaire latine pour les enfans : Bossuet faisait le catéchisme aux petits garçons de Meaux. L'auteur du *Paradis perdu* est dominé du sujet de son *poème,* jusque dans le Traité d'*éducation*, adressé à Hartlib en 1650 : « La » fin de tout savoir, dit-il, est d'apprendre à réparer les ruines de nos premiers parens, en retrouvant la vraie con- » naissance de Dieu. »

Ces travaux, qui auraient fait honneur à Ducange ou à un bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, n'accablaient pas le génie de Milton et ne lui suffisaient pas : de même que Leibnitz, il embrassait l'histoire dans ses recherches. Sa *Moscovie* est un abrégé amusant par de petits détails de la nature des voyages. « Il fait si froid l'hiver en Moscovie, que la

» sève des branches mises au feu, gèle en sortant du bout
» opposé à celui qui brûle. Moscou a un beau château à qua-
» tre faces, bâti sur une colline; les murs de brique en sont
» très-hauts : on dit qu'ils ont dix-huit pieds d'épaisseur,
» seize portes et autant de boulevards. Ce château renferme
» le palais de l'empereur et neuf belles églises avec des tours
» dorées. »

C'est le Kremlin, d'où la fortune de Bonaparte s'envola.

L'*Histoire d'Angleterre* de Milton se compose de six livres; elle ne va pas au-delà de la bataille d'Hasting. L'Heptarchie, quoi qu'en dise Hume, y est fort bien débrouillée : le style de l'ouvrage est mâle, simple, entre-mêlé de réflexions presque toujours relatives au temps où l'historien écrivait. Le troisième livre s'ouvre par une description de l'état de la société dans la Grande-Bretagne au moment où les Romains abandonnèrent l'île; il compare cet état à celui de l'Angleterre lorsqu'elle se trouva délaissée du véritable pouvoir sous le règne de Charles Ier. A la fin du cinquième livre, Milton déduit les causes qui firent tomber les Anglo-Saxons sous le joug des Normands : il demande si les mêmes causes de corruption ne pourraient pas faire retomber ses compatriotes sous le joug de la superstition et de la tyrannie.

L'imagination du poète ne dédaigne pas les origines fabuleuses des Bretons : il consacre plusieurs pages aux règnes de ces monarques de romans, qui, depuis Brutus, arrière-petit-fils d'Énée, jusqu'à Cassibelan, ont gouverné la Grande-Bretagne. Sur son chemin il rencontre le roi Leir (Lear) :

« Leir, qui régna après Bladud, eut trois filles. Étant de-
» venu vieux, il résolut de marier ses filles et de diviser son
» royaume entre elles; mais il voulut auparavant connaître
» celle de ces trois filles qui l'aimait le mieux. Gonorille,
» l'aînée, interrogée par son père, lui répondit, en invoquant
» le ciel, qu'elle *l'aimait plus que son âme*. Ainsi, dit le vieil
» homme plein de joie, puisque tu honores mon âge défail-
» lant, je te donne, avec un mari que tu choisiras, la troisiè-
» me partie de mon royaume. Regan, la seconde fille inter-
» rogée, répondit à son père qu'elle l'aimait au-dessus *de*
» *toutes les créatures*; et elle reçut une récompense égale

» à celle de sa sœur. Mais Cordeilla, la plus jeune et jusque-
» là la plus aimée, fit cette sincère et vertueuse réponse : Mon
» père, mon amour pour vous est comme mon devoir l'or-
» donne : que peut demander de plus un père ? que peut
» promettre de plus un enfant ? ceux qui vont au-delà vous
» flattent.

» Le vieillard, fâché d'entendre cela, et désirant que Cor-
» deilla reprît ses paroles, répéta sa demande ; mais Cordeil-
» la, avec une loyale tristesse pour les infirmités de son père,
» répondit, faisant allusion à ses sœurs, plutôt qu'en révélant
» ses propres sentimens : *Comptez* ce que vous avez, dit-elle ;
» telle est votre *valeur*, et je vous aime ce que vous *valez*.
» — Eh bien ! s'écria le roi Leir dans une grande colère,
» écoute ce que ton ingratitude te *vaut* : puisque tu n'as pas
» révéré ton vieux père, comme ont fait tes sœurs, tu n'auras
» pas ta part de mon royaume.

» Cependant la renommée de la sagesse et des grâces de
» Cordeilla s'étant répandue au loin, Aganippus, grand mo-
» narque dans les Gaules, la demanda en mariage. Après
» quoi, le roi Leir, tombant de plus en plus dans les années,
» devint la proie de ses deux autres filles et de leurs maris.
» Il demeurait chez sa fille aînée, et il n'avait pour serviteurs
» que soixante chevaliers, et ils furent bientôt réduits à trente.
» Léir ne pouvant digérer cet affront, se retira chez sa se-
» conde fille ; mais la discorde s'étant mise parmi les servi-
» teurs des différens maîtres, on ne laissa au roi que cinq
» chevaliers. Il retourna chez sa fille aînée, espérant qu'elle
» aurait pitié de ses cheveux blancs ; mais elle refusa de le
» recevoir, à moins qu'il ne se contentât d'un seul chevalier.
» Alors Cordeilla, sa plus jeune fille, revint en pensée au roi
» Leir ; il reconnut le sens caché de ses paroles, et il espéra
» qu'elle aurait pitié de sa misère. Il s'embarqua pour la
» France. Cordeilla, poussée de son amour et sans compter
» sur la plus petite récompense, se prit à verser des larmes
» au récit des malheurs de son père. Ne voulant pas qu'il fût
» vu dans la détresse ni par elle ni par personne, elle en-
» voya secrètement un de ses plus fidèles serviteurs, qui le
» conduisit dans quelque bonne ville au bord de la mer, afin

» de le baigner, de le vêtir, de lui faire bonne chère, de le
» fournir d'une suite convenable à sa dignité. Cela étant fait,
» Cordeilla avec le roi son mari et tous les barons de son
» royaume allèrent au devant de lui en grande fête et en
» grande joie. Cordeilla passa en Angleterre avec une armée,
» et remit son père sur le trône. Elle vainquit ses sœurs im-
» pies avec leurs ducs, et le roi Leir porta la couronne pen-
» dant trois ans. Il mourut après, et Cordeilla, menant une
» grande pompe et un grand deuil, l'enterra dans la ville de
» Leicester. Cordeilla régna cinq ans, jusqu'à ce que Marga-
» nus et Canedagius, fils de ses sœurs, lui firent la guerre,
» la dépossédèrent, l'emprisonnèrent, et elle se tua. »

Il m'a été impossible de faire sentir dans cette traduction le charme de l'original. Le conteur a vieilli son style à l'égal des chroniques dont il emprunte ce récit; il m'aurait fallu reproduire l'histoire du roi Leir dans la langue de Froissart. Milton s'est plu à lutter avec Shakspeare, comme Jacob avec l'Ange.

TRAVAUX POÉTIQUES DE MILTON. — PLAN DU *PARADIS PERDU* POUR UNE TRAGÉDIE.

Ce n'est pas tout : les compositions poétiques de Milton étaient aussi gigantesques que ses études en prose. Et ce n'était pas de ces fantaisies de la médiocrité abondante, dont les vers ruissellent aussi facilement que des paroles : soit qu'il quittât la lyre pour la plume, ou la plume pour la lyre, Milton accroissait toujours en quelque chose les moissons de la postérité. On eût dit qu'il avait résolu de mettre, comme certains pères de l'Église, la Bible entière en tragédies. On conserve, à la bibliothèque du collége de la Trinité à Cambridge, des manuscrits du poëte : parmi ces manuscrits se trouvent les titres de trente-six tragédies à prendre dans l'histoire d'Angleterre depuis Vertiger jusqu'à Edouard-le-Confesseur, et de quarante-huit tragédies à tirer des Livres Saints. Quelques notes et des indications de discours, de chants, de caractères, sont assez souvent jointes à ces titres.

Parmi les sujets sacrés choisis par Milton, j'ai remarqué

celui d'Athalie. Milton n'eût point surpassé Racine, mais il eût été curieux de voir comment ce mâle génie aurait conduit une action qui a produit le chef-d'œuvre de la scène. — Le poète *républicain* aurait-il donné aux rois des avertissemens plus nobles et plus sévères que le poète *royaliste:*

> Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
> Hélas, vous ignorez le charme empoisonneur.
> De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
> Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
> Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
> Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
> Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
> Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
> Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné,
> Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
> Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.

Milton avait aussi formé le projet de traduire Homère.

Voici un des plans du *Paradis perdu*, pour une tragédie, tel qu'il existe écrit de la main du poète dans les manuscrits du collége de la Trinité.

PERSONNAGES.

Michel.
L'Amour divin.
Chœur d'Anges.
Lucifer.
Adam } avec le serpent.
Ève }
La Conscience. }
La Mort. }
Le Travail. }
La Maladie. } muets.
Le Mécontentement, }
L'Ignorance. }
La Foi.
L'Espérance.
La Charité.

AUTRES PERSONNAGES.

Moïse.
La divine Justice, la Miséricorde, la Sagesse, l'Amour divin.
Hesperus, l'Étoile du soir.
Chœur d'anges.
Lucifer.
Adam.
Ève.
La Conscience.
Le Travail. }
La Maladie, }
Le Mécontentement. } muets.
L'Ignorance. }
La Peur. }
La Mort.
La Foi.
L'Espérance.
La Charité.

PLAN DU *PARADIS PERDU*.

TRAGÉDIE.

ACTE I.

Moïse, *prologiste*, raconte qu'il a son vrai corps; que ce corps ne se corrompt point parce qu'il habite avec Dieu sur la montagne; que lui, Moïse, est semblable à Élie et à Énoch; qu'outre la pureté du lieu qu'il habite, les vents purs, la rosée et les nuages le préservent de la corruption. De là, il exhorte les hommes à parvenir à la vue de Dieu ; il leur dit qu'ils ne peuvent voir Adam dans l'état d'innocence, à cause de leurs péchés.

La Justice, la Miséricorde, la Sagesse s'enquièrent de ce qui arrivera à l'homme s'il tombe.

Chœur d'anges qui chantent un hymne à la création.

ACTE II.

L'Amour céleste, l'Étoile du soir et le Chœur chantent le cantique nuptial et décrivent le paradis.

ACTE III.

Lucifer machine la ruine d'Adam.

Le Chœur craint pour Adam et raconte la rébellion et la chûte de Lucifer.

ACTE IV.

Adam et Ève tombés.

La Conscience les cite à l'examen de Dieu.

Le Chœur se lamente et dit les biens qu'Adam a perdus.

ACTE V.

Adam et Ève chassés du paradis.

Un ange présente à Adam le Travail, la Peine, la Haine, l'Envie, la Guerre, la Famine, la Maladie, le Mécontentement, l'Ignorance, la Peur et la Mort, entrés dans le monde : Adam

leur donne leurs noms, ainsi qu'à l'Hiver, à la Chaleur, à la Tempête, etc.

La Foi, l'Espérance et la Charité consolent Adam et l'instruisent.

Le Chœur conclut rapidement.

Dans ce plan, la plupart des personnages *surnaturels* du *Paradis perdu* sont remplacés par des personnages *allégoriques*. Lucifer, dans la tragédie, projette la ruine d'Adam comme Satan la machine dans le poëme, mais toutes les grandes scènes de l'Enfer sont supprimées, de même que les grandes scènes du Ciel : on ne voit point les conseils tenus dans l'Abîme ; on n'entend point les oracles du PÈRE, les paroles du FILS sur la sainte montagne ; le drame ne comportait pas ces développemens de l'épopée. Le chœur raconte la rébellion et la chûte de Lucifer, mais il est évident qu'il n'aurait pu le faire que d'une manière fort courte, non dans un long récit, et comme celui de Raphaël. Dans la tragédie, l'Amour céleste et l'Étoile du soir chantent le cantique nuptial ; dans le poëme, c'est le poète lui-même qui entonne le cantique : on peut regretter le chant de l'Étoile du soir et en présumer la beauté. Mais Milton ne peut se passer de génie, témoin ce trait remarquable jeté dans une simple note : l'ange présente à Adam, après sa chûte, toutes les calamités de la terre, depuis le Travail jusqu'à la Mort ; Adam *pécheur* les *nomme*, comme dans son *innocence* il avait imposé des *noms* aux innocens animaux de la création. Cette sublime allégorie ne se retrouve point dans le *Paradis perdu*.

AUTRES DÉTAILS SUR MILTON.

Le chantre d'Éden disait que le poète doit être « un vrai poëme », *ought himself to be a true poem*, c'est-à-dire un modèle des choses les meilleures et les plus honorables.

Milton se levait à quatre heures du matin en été, à cinq en hiver. Il portait presque toujours un habit de gros drap gris ; il étudiait jusqu'à midi, dînait frugalement, se promenait avec un guide, chantait le soir en s'accompagnant de quelque instrument : il savait l'harmonie et avait la voix belle.

Il s'était longtemps livré à l'exercice des armes. A en juger par le *Paradis perdu*, il aimait passionnément la musique et le parfum des fleurs. Il soupait de cinq ou six olives et d'un peu d'eau, se couchait à neuf heures et composait la nuit dans son lit. Quand il avait fait quelque vers, il sonnait, et les dictait à sa femme ou à ses filles. Les jours de soleil, il se tenait assis sur un banc à sa porte : il demeurait dans Bunhill-Row, au bord d'une espèce de chemin.

Au dehors, on accablait d'outrages le lion malade et abandonné ; on lui disait : « Parricide de ton roi, si, par la » clémence de Charles II, tu as échappé à ton supplice, tu » n'es maintenant que plus puni. Vieux, infirme, pauvre, » privé des yeux, réduit à écrire pour vivre, rappelle donc, » pour gagner ta vie, Saumaise de la mort. » On lui reprochait son âge, sa laideur, sa petitesse ; on lui appliquait ce vers de Virgile :

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum,

observant que le mot *ingens* était le seul qui ne s'appliquât pas à sa personne. Il avait la simplicité de répondre (*Defensio auctoris*) qu'il était pauvre, parce qu'il ne s'était jamais enrichi ; qu'il n'était ni petit ni grand ; qu'à aucun âge il n'avait été trouvé laid ; que dans sa jeunesse, l'épée au côté, il n'avait jamais craint les plus hardis. En effet, il avait été très-beau, et l'était encore dans sa vieillesse : le portrait d'Adam était le sien (livre IV du *Paradis perdu*). Ses cheveux étaient admirables, ses yeux d'une pureté extraordinaire ; on n'y voyait aucune tache, et il eût été impossible de le croire aveugle.

Si l'on ne connaissait la rage des partis, croirait-on qu'on pût jamais faire un crime à un homme d'être aveugle ? Mais remercions ces abominables haines, elles nous ont valu quelques lignes admirables. Milton répond d'abord qu'il a perdu la vue à la défense de la liberté, et il ajoute ces paroles de sublimité et de tendresse.

« Dans la nuit qui m'environne, la lumière de la divine » présence brille pour moi d'un plus vif éclat. Dieu me re- » garde avec plus de tendresse et de compassion, parce que

» je ne puis plus voir que lui. La Loi divine non-seulement
» doit me servir de bouclier contre les injures, mais me ren-
» dre plus sacré; non à cause de la privation de la vue, mais
» parce que je suis à l'ombre des ailes divines qui semblent
» produire en moi ces ténèbres. — J'attribue à cela les af-
» fectueuses assiduités de mes amis, leurs attentions conso-
» lantes, leurs bonnes visites et leurs égards respectueux. »

On voit à quelle extrémité il était réduit pour écrire, par le passage d'une de ses lettres à Pierre Heimbach :

« Celle de mes vertus, que vous appelez ma vertu poli-
» tique, et que j'aimerais mieux que vous eussiez appelée
» mon dévouement à ma patrie (doux nom qui me charme
» toujours) ne m'a pas trop bien récompensé. En finissant
» ma lettre, si vous en trouvez quelque partie tracée incor-
» rectement, vous en imputerez la faute au petit garçon qui
» écrit pour moi; il ignore absolument le latin, et je suis
» forcé misérablement de lui épeler chaque lettre que je
» dicte. »

Les maux de Milton étaient encore aggravés par des chagrins domestiques : j'ai déjà dit qu'il avait perdu sa première femme, Marie Powell, morte en couches; sa seconde femme, Catherine Wood Cock de Hackeney, mourut aussi en couches au bout d'un an. Sa troisième femme, Elisabeth Minshul, lui survécut et le servit bien. Il paraît qu'il fut peu aimé : ses filles, qui jouent un si beau rôle poétique dans sa vie, le trompaient et vendaient secrètement ses livres. Il s'en plaignait. Malheureusement son caractère semble avoir eu l'inflexibilité de son génie. Johnson a dit avec précision et vérité que Milton croyait la femme faite seulement pour l'*obéissance* et l'homme pour la *rébellion*.

PUBLICATION DU *PARADIS PERDU*.

Il touchait à l'âge de cinquante-neuf ans, lorsqu'en 1667 il songea à publier le *Paradis perdu*. Il en avait montré le manuscrit, alors divisé en dix livres, à Ellwood, quaker qui a laissé à la littérature anglaise l'*Histoire sacrée* et la *Davideïde*. Le manuscrit du *Paradis perdu* n'était pas de la main

de l'auteur : Milton n'ayant pas le moyen de payer un copiste, quelques amis avaient écrit alternativement sous sa dictée. Le Censeur refusait l'*imprimatur* à cet autre Galilée, découvreur d'astres nouveaux ; il chicanait à chaque vers ; il lui semblait surtout que le crime de *haute trahison* ressortait du magnifique passage où la gloire obscurcie de Satan est comparée à une éclipse, laquelle alarme *les rois par la frayeur des révolutions.*

Mais comment le docteur Tomkyns ne s'aperçut-il pas des allusions aux mœurs de la dynastie restaurée, allusions si sensibles dans ces vers qui font partie de la belle invocation à l'amour conjugal ?

« Il n'a point ces plaisirs (l'amour) dans le sourire acheté
» des prostituées, dans de rapides jouissances sans passion,
» sans joie et que rien ne rend chères ; il ne les a point dans
» la danse des favorites ou sous le masque lascif, ou dans
» le bal de minuit, ou dans la sérénade donnée par un amant
» famélique à sa fière beauté, qu'il ferait mieux de quitter
» avec mépris. »

Milton peint encore plus clairement la cour de Charles dans la *cour de Bacchus*, lorsqu'il représente les courtisans prêts à le déchirer, lui Milton, comme les Bacchantes déchirèrent Orphée sur les monts de la Thrace :

» Chasse au loin les barbares discords de Bacchus, et
» de ces enfans de la joie ; race de cette horde forcenée qui
» déchira sur le Rodope le chantre de la Thrace : il ravit
» l'oreille des bois et des rochers, jusqu'à ce qu'une clameur
» sauvage noyât et la voix et la lyre : la Muse ne put défen-
» dre son fils. ».

Il est probable que l'ingénieuse lâcheté du censeur sauva le *Paradis perdu :* Tomkyns n'osa point reconnaître le roi et ses amis dans un portrait dont la ressemblance frappait tous les yeux.

Les libraires intimidés ne se pressaient pas d'acquérir le manuscrit d'un auteur pauvre, presque inconnu comme poète, suspect et détesté comme prosateur. Enfin il y en eut un plus hardi que les autres : il osa se charger en tremblant de l'ouvrage fatal.

On a conservé le contrat de vente et le manuscrit du poëme souillé de l'*imprimatur:* le contrat porte ce titre :

Milton's agreement with Mr Symons for Paradise lost.
Dated 27th april 1667.

Convention de Milton avec M. Symons pour le *Paradis perdu.*
Daté du 27 avril 1667.

Il est dit, dans cette *convention*, que Jean Milton, gentleman, cède à Samuel Symons imprimeur, en propriété et pour toujours, pour la somme de 5 liv. st., à lui, Milton, présentement payée, tous les exemplaires, copies et manuscrits d'un poëme intitulé: *Paradis perdu*, ou de *quelque autre titre ou nom que ledit poëme est ou sera nommé.* Clause singulière, par laquelle on voit que Milton, son poëme fait et vendu, hésitait encore sur le titre qu'il lui donnerait. Samuel Symons s'engage, en considération (*in consideration*) de l'acquisition du *Paradis perdu*, à payer une autre somme de 5 liv. st. à la fin de la première impression, quand il aura vendu 1,300 exemplaires de l'ouvrage. Il s'engage de plus à payer à Jean Milton ou à ses héritiers, à la fin d'une seconde édition, après la vente aussi de 1,300 exemplaires, une troisième somme de 5 liv. st. A la suite de ce contrat on voit trois quittances: l'une datée du 26 avril 1669, et signée Jean Milton, qui reconnaît avoir reçu les secondes 5 liv. st. mentionnées au contrat; l'autre signée d'Elisabeth veuve Milton, le 21 décembre 1680, qui reconnaît avoir reçu la somme de 8 liv. st., en cession de tous ses droits sur l'édition en douze livres du *Paradis perdu;* enfin une troisième quittance, ou plutôt des espèces de lettres-patentes d'Elisabeth Milton, du 29 avril 1681, laquelle renonce à jamais à toute reprise contre Samuel Symons, à toutes réclamations qui pourraient être à faire, *from the beginning of the world unto the day of these presents*, « depuis le commencement du monde jusqu'au jour de ces présentes. » *Faites dans la trente-troisième année du règne de notre souverain seigneur Charles, par la grâce de Dieu roi d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande et de France, et défenseur de la foi.*

Ainsi Milton reçut 10 liv. st. pour la cession de la propriété du *Paradis perdu*, et sa veuve 8. Les dernières *lettres* de cette veuve sont datées de la *trente-troisième annèe de Charles second,* c'est-à-dire que la révolution de 1649 est non avenue; que Cromwell n'a pas régné, et que Milton, secrétaire de la République et du Protecteur, n'a point écrit, sous la République et le Protectorat, le poëme immortel, vendu pour 10 liv. st., payées dans l'espace de deux ans. Et c'est la veuve de Milton qui signe tout cela! Qu'importe? Il n'appartenait pas plus à Charles II d'effacer les temps dont Cromwell et Milton avaient fixé la date, qu'à Louis XVIII de rayer de son règne celui de Napoléon.

SAMSON AGONISTE. — PARADIS RECONQUIS. NOUVELLE LOGIQUE. VRAIE RELIGION. MORT DE MILTON.

Le *Paradis perdu*, pendant toute la vie du poète, demeura enseveli au fond de la boutique du libraire aventureux. En 1667, dans toute la gloire de Louis XIV, lorsque *Andromaque* faisait son apparition sur la scène, John Milton était-il connu en France? Oui: peut-être de quelques gens de justice, comme un coquin d'écrivassier dont les diatribes avaient été dûment brûlées par la main du bourreau à Paris et à Toulouse.

Milton survécut sept ans à la publication de son poëme, et n'en vit point le succès. Johnson, qui retranche au poète tout ce qu'il lui peut retrancher, ne lui veut pas même laisser l'amer plaisir d'avoir cru qu'il s'était trompé, d'avoir pensé qu'il avait perdu sa vie, ou qu'un âge indifférent et jaloux méconnaissait son génie. Le docteur prétend que le *Paradis perdu* eut un succès *véritable* durant la vie de l'auteur, que celui-ci « vit les progrès *silencieux* de son ouvrage;
» qu'il ne fut point découragé, se reposant sur son propre
» mérite avec une confiance intime dans son talent, attendant
» sans impatience les vicissitudes de l'opinion et l'impartia-
» lité de la génération suivante. »

Cette supposition est contraire aux faits matériels, et

l'on va voir par le *Samson*, si Milton se croyait apprécié de ses contemporains.

Milton avait cette force d'âme qui surmonte le malheur et se sépare d'une illusion : ayant jeté tout son génie au monde dans son poëme, il continua ses travaux comme s'il n'avait rien donné aux hommes, comme si le *Paradis perdu* était un pamphlet tombé, un accident dont il ne fallait plus s'occuper. Il publia successivement *Samson*, le *Paradis reconquis*, une *Nouvelle Logique*, un Traité sur la *vraie Religion*.

Le *Paradis reconquis* est une œuvre de lassitude, quoique calme et belle, mais la tragédie de *Samson* respire la force et la simplicité antique. Le poëte s'est peint dans la personne de l'Israélite aveugle, prisonnier et malheureux : noble manière de se venger de son siècle !

Le jour de la fête de Dagon, Samson obtient la permission de respirer un moment à la porte de sa prison, à Gaza ; là, il se lamente de ses misères :

« Je cherche ce lieu infréquenté pour donner quelque
» repos à mon corps ; mais je n'en trouve point à mes pen-
» sées inquiètes : comme des frelons armés, elles ne m'ont
» pas plutôt rencontré seul, qu'elles se précipitent sur moi
» en foule, et me tourmentent de ce que j'étais au temps
» passé, et de ce que je suis à présent.... Le plus grand de
» mes maux est la perte de la vue : aveugle au milieu de mes
» ennemis ! Oh ! cela est pire que les chaînes, les donjons, la
» mendicité, la décrépitude ! Le plus vil des animaux est au-
» dessus de moi : le vermisseau rampe, mais il voit. Mais moi,
» plongé dans les ténèbres au milieu de la lumière ! O ténè-
» bres ! ténèbres ! ténèbres ! en pleins rayons de midi ! Ténè-
» bres irrévocables, éclipse totale sans aucune espérance de
» jour ! Si la lumière est si nécessaire à la vie, si elle est
» presque la vie ; s'il est vrai que la lumière soit dans l'âme,
» pourquoi la vue est-elle confiée au tendre globe de l'œil, si
» aisé à éteindre ?... Ah ! s'il en eût été autrement, je n'aurais
» pas été exilé de la lumière pour vivre dans la terre de la
» nuit, exposé à toutes les insultes de la vie, captif chez des
» *ennemis inhumains*. »

Samson, mené à la fête de Gaza pour amuser les convives, prie Dieu de lui rendre sa force; il ébranle les colonnes de la salle du banquet, et périt sous les illustres ruines dont il écrase les Philistins, comme Milton, en mourant, a enseveli ses ennemis sous sa gloire.

Milton, dans ses derniers jours, fut obligé de vendre sa bibliothèque. Il approchait de sa fin: le docteur Wrigth l'étant allé voir, le trouva retiré au premier étage de sa petite maison, dans une toute petite chambre: on montait à cette chambre par un escalier tapissé, momentanément, d'une moquette verte afin d'assourdir le bruit des pas et de commencer le silence de l'homme qui s'avançait vers le silence éternel. L'auteur du *Paradis perdu*, vêtu d'un pourpoint noir, reposait dans un fauteuil à coude: sa tête était nue; ses cheveux argentés tombaient sur ses épaules, et ses beaux yeux noirs d'aveugle brillaient sur la pâleur de son visage.

Le 10 novembre 1674, la Divinité qui parlait la nuit au poète, le vint chercher; il se réunit dans l'Éden céleste à ces anges au milieu desquels il avait vécu, et qu'il connaissait par leurs noms, leurs emplois et leur beauté.

Milton trépassa avec tant de douceur, qu'on ne s'aperçut pas du moment où, à l'âge de soixante-six ans moins un mois, il rendit à Dieu un des souffles les plus puissans qui animèrent jamais l'argile humaine. Cette vie du temps ni longue ni courte, servit de base à une vie immortelle: le grand homme traîna assez de jours sur la terre pour s'ennuyer, pas assez pour épuiser son génie, qu'il posséda tout entier jusqu'à son dernier soupir. Bossuet, comme Milton, avait cinquante-neuf ans lorsqu'il composa le chef-d'œuvre de son éloquence: avec quel feu et quelle jeunesse il parle de ses cheveux blancs! Ainsi, l'auteur du *Paradis perdu* se plaint d'être glacé par les années, en peignant les amours d'Adam et d'Ève. L'évêque de Meaux prononça l'*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre* en 1669, l'année même où Milton donna quittance des secondes 5 livres sterling, reçues pour la vente de son poëme. Ces incomparables génies, qui tous les deux, dans des rangs opposés, avaient fait le portrait de Cromwell, s'ignoraient l'un l'autre, et n'entendirent peut-être jamais

prononcer leurs noms : les aigles qui sont vus de tous, vivent un à un et solitaires dans la montagne.

Milton mourut juste à moitié terme entre deux révolutions, quatorze ans après la restauration de Charles II, et quatorze ans avant l'avénement de Guillaume. Il fut enterré près de son père dans le chœur de l'église de Saint-Gilles. Long-temps après, les curieux allaient voir une petite pierre dont l'inscription n'était plus lisible : cette pierre gardait les cendres délaissées de Milton ; on ne sait si le nom de l'auteur du *Paradis perdu* n'avait point été effacé.

La famille du poète s'enfonça vite dans l'obscurité. Trente ans s'étaient écoulés depuis la mort de Milton, lorsque Déborah, voyant pour la première fois le portrait du poète alors devenu célèbre, s'écria : « O mon père ! mon cher père ! » Déborah avait épousé Abraham Clarke, tisserand dans Spithfields ; elle mourut, âgée de soixante-seize ans, au mois d'août 1727. Une de ses filles se maria à Thomas Foster, tisserand aussi. Réduite à la misère, un critique proposa une souscription en sa faveur : « Cette proposition, dit-il, doit » être bien reçue, puisqu'elle est faite par moi, qu'on pour» rait regarder comme le Zoïle de l'Homère anglais. » Zoïle n'eut pas le plaisir de nourrir la petite-fille d'Homère des outrages qu'il avait prodigués au père de l'Épopée biblique. Le parterre anglais devint le tuteur de l'orpheline ; elle eut à son bénéfice une représentation du *Masque*, dont Samuel Johnson, d'ailleurs assez dur dans son jugement sur Milton, fit le prologue.

Déborah fut connue du professeur Ward, et de Richardson, à qui nous devons une Vie de Milton. Addison se fit le patron de Déborah, et obtint pour elle, de la reine Caroline, cinquante guinées.

Un fils de Déborah, Caleb Clarke, passa aux Indes dans les premières années du XVIII^e siècle. On a su par sir James Mackintosh, que ce petit-fils de Milton avait été clerc de paroisse à Madras. Caleb Clarke eut de sa femme Marie trois enfans : Abraham, Marie, morte en 1706, et Isaac. Abraham, arrière-petit-fils de Milton, épousa, au mois de septembre 1725, Anna Clarke ; il en eut une fille, Marie Clarke,

portée sur les registres de naissance, à Madras, 2 avril 1727. Là, disparaît toute trace de la famille de Milton. On ne sait ce que sont devenus Abraham et Isaac, qui ne moururent point à Madras ; et dont jusqu'à présent on n'a point fait vérifier les décès sur les registres de Calcutta et de Bombay. S'ils étaient retournés en Angleterre, ils n'auraient point échappé aux admirateurs et aux biographes de Milton : ils se sont donc perdus dans les vastes régions de l'Inde, au berceau du monde chanté par leur aïeul. Peut-être quelques gouttes inconnues du sang libre de Milton animent aujourd'hui le cœur d'un esclave ; peut-être aussi coulent-elles dans les veines d'un prêtre de Buddha, ou dans celles d'un de ces bergers indiens, qui se retire au frais sous un figuier, et surveille « ses troupeaux à travers les entaillures coupées » dans le feuillage le plus épais. »

Shelters in cool, and tends his pasturing herds
At loopholes cut thro' thickest shade . . . .

Paradise lost, 13. IX.

Rien de plus naturel que la curiosité qui nous porte à nous enquérir de la famille des hommes illustres : celle de Bonaparte n'a point péri, parce qu'il a laissé après lui les reines et les rois qu'il fit avec son épée. J'ai recherché ailleurs ce qu'étaient devenus les descendans de ce Cromwell, dont le nom se trouve inséparablement uni dans la gloire à celui de Milton.

« Il est possible, ai-je dit, qu'un héritier direct d'Olivier » Cromwell par Henri, soit maintenant quelque paysan irlandais inconnu, catholique, peut-être, vivant de pommes » de terre dans les tourbières d'Ulster, attaquant la nuit les » orangistes, et se débattant contre les lois atroces du Protecteur. Il est possible encore que ce descendant inconnu » de Cromwell ait été un Franklin ou un Washington en » Amérique.[1] »

[1] Les Quatre Stuart.

PARADIS PERDU.

DE QUELQUES IMPERFECTIONS DE CE POÈME.

Le comte de Dorset, cherchant des livres, entra chez le libraire de Milton et mit par hasard la main sur le *Paradis perdu*. Le libraire pria humblement sa Seigneurie de le lire et de lui procurer des acheteurs. Le comte l'emporta, le lut, le fit passer à Dryden, qui le lui renvoya avec ces mots : *Cet homme nous efface, nous et les anciens.*

Cependant la renommée du *Paradis perdu* ne marcha qu'avec lenteur ; des mœurs frivoles et corrompues, l'aversion qu'on portait à des sectes religieuses dont les excès avaient fait naître l'esprit d'incrédulité, s'opposaient au succès d'un poème aussi sévère par le sujet, le style et la pensée : ni le duc de Buckingham, ni le comte de Rochester, ni le chevalier Temple, ne s'occupent de Milton. Mais, en 1688, une édition in-folio du *Paradis perdu*, sous le patronage de lord Sommers, fit du bruit : on eût dit que la gloire de l'ennemi des Stuarts, par eux opprimée, avait attendu l'année de leur chute pour éclater. Si Milton eût vécu, comme son frère, jusqu'à l'époque de la révolution de 1688, eût-il trouvé grâce devant le gouvernement nouveau ? J'en doute ; on ne fit que changer de roi. Le vieux régicide Ludlow, accouru de Lausanne, se trouva aussi étranger sous Guillaume III qu'il l'eût été sous Jacques II : homme d'un autre temps, il retourna mourir dans sa solitude.

Peu à peu les éditions du *Paradis perdu* se multiplièrent. Addison lui consacra dix-huit articles du *Spectateur*. Alors il n'y eut plus assez d'autels pour le dieu : Milton prit dans le culte public sa place à côté de Shakspeare.

Quelques voix opposantes se firent entendre pourtant : aucune grande renommée ne s'élève sans contradicteurs. On prétendit que Milton avait imité Mosénius, Ramsay, Vida, Sannazar, Romœus, Flecther, Staforst, Taubman, Andreini,

Quintianus, Malapert, Fox : on aurait pu ajouter à cette liste Saint-Avit, Dubartas et le Tasse ; Saint-Avit a de très-belles scènes dans Éden. Il est probable que Milton, à Naples, dans la compagnie de Manso, avait lu les *Sette giornate del mondo creato* du Tasse. Le chantre de la Jérusalem fait sortir Ève du sein d'Adam, tandis que *Dieu arrosait d'un sommeil paisible les membres de notre premier père assoupi :*

> Ed irrigò di placida quiete
> Tutte le membra al sonnacchioso . . . .

Le Tasse amollit l'image biblique, et dans ses douces créations la femme n'est plus que le premier songe de l'homme.

Que fait tout cela à la gloire de Milton? Ces prétendus originaux ont-ils ouvert leurs ouvrages par le réveil de Satan dans l'Enfer? ont-ils traversé le Chaos avec l'Ange rebelle, aperçu la création du seuil de l'Empyrée, apostrophé le soleil, contemplé le bonheur de l'homme dans sa primitive innocence, deviné les majestueuses amours d'Ève et d'Adam?

Soit qu'en traduisant Milton, l'habitude d'une société intime m'ait accoutumé à ses défauts ; soit qu'élargissant la critique, je juge le poète d'après les idées qu'il devait avoir, je ne suis plus blessé des choses qui me choquaient autrefois. La découverte de l'artillerie dans le ciel me semble aujourd'hui découler d'une idée fort naturelle : Milton fait inventer par Satan ce qu'il trouve de pire parmi les hommes. Il revient souvent sur cette invention à propos de la conspiration des poudres ; il a cinq pièces latines, *In Proditionem bombardicam, in inventorem bombardæ.*

Les railleries des démons sont une imitation des railleries des héros d'Homère. J'aime à voir l'*Iliade* apparaître au travers du *Paradis perdu.*

Les démons changés en serpens qui sifflent leur chef, lorsqu'il se vient vanter d'avoir (sous la figure d'un serpent) perdu la race humaine, sont les caprices, d'ailleurs étonnamment bien exprimés, d'une imagination surabondante. Dans les critiques que l'on a faites de ce passage, on n'a pas vu, ou on n'a pas voulu voir l'explication que le poète lui-même donne

de la métamorphose : elle est conforme au sujet de l'ouvrage et aux traditions les plus populaires du christianisme. C'est pour la dernière fois que l'on aperçoit Satan : le Prince des ténèbres, superbe intelligence au commencement du poème avant la séduction d'Adam, devient hideux reptile à la fin du poème après la chute de l'homme : au lieu de l'Esprit qui brillait encore à l'égal du soleil éclipsé, il ne vous reste plus que l'*ancien serpent*, que le *vieux dragon* de l'abîme.

Il serait moins injuste de reprocher à Milton quelques traits de mauvais goût. « Ce dîner (de fruits) qui ne refroidit pas, » par exemple. J'aurais voulu pouvoir supprimer les vers où Adam dit à Ève qu'elle est une *côte tortueuse* que lui Adam *avait de trop;* et malheureusement cette injure se trouvait placée dans un morceau dramatique d'une beauté achevée.

Le poète abuse un peu de son érudition ; mais après tout, mieux vaut être trop instruit que de ne l'être pas assez : Milton a tiré plus de beautés de son savoir que Shakspeare de son ignorance. N'est-il pas surprenant qu'au milieu de la mauvaise physique de son temps, il annonce l'*attraction*, démontrée depuis par Newton ? Keppler, Boullian et Hook, il est vrai, avaient mis sur la voie de la découverte, et Milton aurait pu connaître ce qu'on appelait alors la force *tractoire*. Dans l'antiquité, Aristarque fait du soleil le centre unique de l'univers.

Des nuances et des lumières manquent, de fois à autre, dans les tableaux du poète ; on devine que le peintre ne voit plus, comme en musique on reconnaît le jeu d'un aveugle à l'indéfini de certaines notes. Les descriptions du *Paradis perdu* ont quelque chose de doux, de velouté, de vaporeux, d'idéal, comme des souvenirs : les *soleils couchans* de Milton en rapport avec son âge, la nuit de ses paupières et la nuit approchante de sa tombe, ont un caractère de mélancolie qu'on ne retrouve nulle part. Lui demanderez-vous rien de plus, lorsqu'en peignant une nuit dans Éden, il vous dit : « Le rossignol répétait ses plaintes amoureuses, et le silence » était ravi. » Cinq ou six vers, hors de tous les lieux communs, lui suffisent pour offrir le spectacle religieux du ma-

tin. «La lumière sacrée commença de poindre dans l'orient
» parmi les fleurs humides ; elles exhalaient leur encens ma-
» tinal, alors que tout ce qui respire sur le grand autel de
» la terre, élève vers le Créateur des louanges silencieuses et
» une odeur qui lui est agréable. » On croit lire un verset
des psaumes : *Jubilate Deo omnis terra : Benedic, anima mea, Domino.*

Enfin, si le poète montre quelquefois de la fatigue ; si la lyre échappe à sa main lassée, il repose et je repose avec lui : je ne voudrais pas que les beaux endroits du *Cid* et des *Horaces* fussent joints ensemble par des harmonies élégantes et travaillées ; les simplicités de Corneille sont un passage à ses grandeurs qui me charme encore.

PLAN DU *PARADIS PERDU*.

Que dirai-je du *Paradis perdu* qui n'ait déjà été dit? Mille fois on en a cité les traits sublimes, les discours, les combats, la chûte des anges, et cet enfer qui *eût fui épouvanté, si Dieu n'en avait creusé si profondément l'abîme.* J'insisterai donc principalement sur la composition générale de l'ouvrage, pour faire remarquer l'art avec lequel le tout est conduit.

Satan s'est réveillé au milieu du lac de feu (et quel réveil!). Il rassemble le conseil des légions punies ; il rappelle à ses compagnons de malheur et de désobéissance un ancien oracle qui annonçait la naissance d'un monde nouveau, la création d'une nouvelle race formée à dessein de remplir le vide laissé par les anges tombés : chose formidable ! c'est dans l'enfer que l'on entend prononcer pour la première fois le nom de l'Homme.

Satan propose d'aller à la recherche de ce monde inconnu, de le détruire ou de le corrompre. Il part, explore l'enfer, rencontre le Péché et la Mort, se fait ouvrir les portes de l'Abîme, traverse le Chaos, découvre la Création, descend au soleil, arrive sur la terre, voit nos premiers parens dans Éden, est touché de leur beauté et de leur innocence, et donne, par ses remords et son attendrissement, une idée

ineffable de leur nature et de leur bonheur. Dieu aperçoit Satan du haut du ciel, prédit la faiblesse de l'homme, annonce sa perte totale, à moins que quelqu'un ne se présente pour être sa caution et mourir pour lui : les anges restent muets d'épouvante. Dans le silence du ciel, le FILS seul prend la parole et s'offre en sacrifice. La victime est acceptée, l'homme est racheté avant même d'être tombé.

Le Tout-Puissant envoie Raphaël prévenir nos premiers pères de l'arrivée et des projets de leur ennemi. Le messager céleste fait à Adam le récit de la révolte des anges, arrivée au moment où le PÈRE annonça du haut de la montagne Sainte qu'il avait engendré son FILS, et qu'il lui remettait tout pouvoir. L'orgueil et la jalousie de Satan, excités par cette déclaration, l'entraînent au combat ; vaincu avec ses légions, il est précipité dans l'enfer. Milton n'avait aucunes données pour trouver le motif de la révolte de Satan ; il a fallu qu'il tirât tout de son génie. Ainsi, avec l'art d'un grand maître, il fait connaître ce qui a précédé l'ouverture du poème. Raphaël raconte encore à Adam l'œuvre des six jours. Adam raconte à son tour à Raphaël sa propre création. L'ange retourne au ciel. Ève se laisse séduire, goûte au fruit, et entraîne Adam dans sa chute.

Au dixième livre, tous les personnages reparaissent ; ils viennent subir leur sort. Au onzième et au douzième livres, Adam voit la suite de sa faute et tout ce qui arrivera jusqu'à l'incarnation du Christ : le FILS doit, en s'immolant, racheter l'homme. Le FILS est un des personnages du poème ; au moyen d'une vision, il reste seul et le dernier sur la scène, afin d'accomplir dans le monologue de la croix l'action définitive : *consummatum est*.

Voilà l'ouvrage en sa simplicité. Les faits et les récits naissent les uns des autres ; on parcourt l'enfer, le chaos, le ciel, la terre, l'éternité, le temps, au milieu des blasphèmes et des cantiques, des supplices et des joies ; on se promène dans ces immensités tout naturellement, sans s'en apercevoir, sans ressentir aucun mouvement, sans se douter des efforts qu'il a fallu pour vous porter si haut sur des ailes d'aigle, pour créer un pareil univers.

Cette observation touchant la dernière apparition du FILS montre, contre l'opinion de certains critiques, que Milton aurait eu tort de retrancher les deux derniers livres. Ces livres, que l'on regarde, je ne sais pourquoi, comme les plus faibles du poème, sont, selon moi, tout aussi beaux que les autres; ils ont même un intérêt humain qui manque aux premiers. Du plus grand des poètes qu'il était, l'auteur devient le plus grand historien, sans cesser d'être poète. Michel annonce à nos premiers pères qu'il faut sortir du paradis. Ève pleure; elle se désole de quitter ses fleurs: « O fleurs, dit-elle, qui toutes avez reçu de moi vos noms. » Trait charmant, qu'on a cru d'un dernier poète germanique, et qui n'est qu'une de ces beautés dont les ouvrages de Milton fourmillent. Adam se plaint aussi, mais c'est d'abandonner les lieux que Dieu avait daigné honorer de sa présence: « J'au-» rais pu dire à mes enfans: Sur cette montagne il m'ap-» parut; sous cet arbre il se rendit visible à mes yeux; en-» tre ces pins j'entendis sa voix; au bord de cette fontaine » je m'entretins avec lui. »

Cette idée de Dieu, dont l'homme est dominé dans le *Paradis perdu*, est d'une sublimité extraordinaire. Ève, en naissant à la vie, n'est occupée que de sa beauté et ne voit Dieu qu'à travers l'homme; Adam, aussitôt qu'il est créé, devinant qu'il n'a pas pu se créer seul, cherche et appelle aussitôt son Créateur.

Ève demeure endormie au pied de la montagne: Michel, au sommet de la même montagne, montre à Adam, dans une vision, toute sa race. Alors se déroule la Bible. D'abord vient l'histoire de Caïn et d'Abel: « O maître, s'écrie Adam » à l'ange, en voyant tomber Abel, est-ce là la mort? est-ce » par ce chemin que je dois retourner dans ma poussière » natale? » Remarquons que dans l'Écriture il n'est plus question d'Adam après sa chute; un grand silence s'étend entre son péché et sa mort; pendant 930 années, il semble que le genre humain, sa postérité malheureuse, n'a osé parler de lui; saint-Paul même ne le nomme pas parmi les saints qui ont vécu de la Foi; l'Apôtre n'en commence la liste qu'à Abel. Adam passe pour le chef des morts, parce que

tous les hommes sont morts en lui, et néanmoins, durant neuf siècles, il vit défiler ses fils vers la tombe dont il était l'inventeur, et qu'il leur avait ouverte.

Après le meurtre d'Abel, l'ange montre à Adam un hôpital et les différentes espèces de morts ; tableau plein de vigueur à la manière du Tintoret. « Adam pleure à cette vue, » dit le poète, quoiqu'il ne fût pas né d'une femme. » Réflexion pathétique inspirée au poète par ce passage de Job: « L'homme *né de la femme* ne vit que peu de temps, et il » est rempli de beaucoup de misère. »

L'histoire des Géans de la montagne, qui séduisent les femmes de la plaine, est merveilleusement contée. Le Déluge offre une vaste scène. Dans ce XIe livre, Milton imite Dante par ces formes d'interpellations du dialogue : MAÎTRE? Dante aurait invité Milton, comme un frère, à entrer avec lui dans le groupe des grands poètes.

Au XIIe livre, ce n'est plus une *vision*, c'est un *récit*. La tour de Babel, la vocation d'Abraham, la venue du Christ, son Incarnation, sa Résurrection, sont remplies de beautés de tous les genres. Le livre se termine par le bannissement d'Adam et d'Ève, et par les vers si tristes que tout le monde sait par cœur.

Dans ces deux derniers livres la mélancolie du poète s'est augmentée ; il paraît sentir davantage le poids du malheur et des ans. Il met dans la bouche de Michel ces paroles:

« Tu jouiras de la vie ; et, pareil à un fruit parvenu à » sa maturité, tu retomberas dans le sein de la terre dont » tu es sorti. Tu seras, non pas durement arraché, mais » doucement cueilli par la mort, quand tu seras parvenu à » cette maturité qui s'appelle vieillesse. Mais alors il te faudra » survivre à ta jeunesse, à ta force, à ta beauté, qui se » changera en laideur, en faiblesse, en maigreur. Tes sens » émoussés auront perdu ces goûts et ces douceurs qui les » flattent maintenant, et au lieu de cet air de jeunesse, de » gaieté, de vivacité qui t'anime, régnera dans ton sang des- » séché une froide et stérile mélancolie, qui appesantira tes » esprits et consumera enfin le baume de ta vie. »

Un commentateur, à propos du génie de Milton dans ces derniers livres du *Paradis perdu,* dit: « C'est le même » océan, mais dans le temps du reflux; le même soleil, mais » au moment où il finit sa carrière. »

Soit. La mer me paraît plus belle lorsqu'elle me permet d'errer sur ces grèves abandonnées, et qu'elle se retire à l'horizon avec le soleil couchant.

CARACTÈRE DES PERSONNAGES DU *PARADIS PERDU.*

ADAM ET ÈVE.

Milton a placé dans le premier homme et la première femme le type original de leurs fils et de leurs filles sur la terre:

« Dans leurs regards divins brillait l'image de leur glo- » rieux auteur, avec la vérité, la sagesse, la sainteté sévère » et pure; sévère, mais placée dans cette véritable liberté » filiale, d'où vient la véritable autorité dans les hommes. » Ils ne sont pas égaux, comme leur sexe n'est pas semblable: » LUI formé pour la contemplation et le courage, ELLE pour » la mollesse et la douce grâce séduisante; LUI pour DIEU » seulement, ELLE pour DIEU en LUI. Le beau large front » de l'homme et son œil sublime déclaraient sa suprême » puissance; ses cheveux d'hyacinthe, partagés autour de » son front, pendent en grappe d'une manière mâle, mais » non au-dessous de ses larges épaules. La femme porte » comme un voile sa chevelure d'or qui descend éparse et » sans ornement jusqu'à sa ceinture déliée: ses tresses rou- » lent en capricieux anneaux, comme la vigne replie ses at- » taches; ce qui implique la dépendance, mais une dépen- » dance demandée avec un doux empire; par la femme » accordée, par l'homme mieux reçue; accordée avec une » soumission modeste, un décent orgueil, une tendre résis- » tance; amoureux délai! . . . .

» Ainsi ils passaient nus; ils n'évitaient ni la vue de » DIEU, ni celle de l'ange, car ils ne songeaient point au » mal; ainsi en se tenant par la main, passait le plus char- » mant couple qui s'unit jamais depuis dans les embrasse-

» mens de l'amour, Adam le plus beau des hommes qui
» furent ses fils, Ève la plus belle des femmes qui naquirent
» ses filles. » (*Paradis perdu,* liv. IV.)

Adam, simple et sublime, instruit du ciel et tirant son expérience de Dieu, n'a qu'une faiblesse, et l'on voit que cette faiblesse le perdra : après avoir raconté sa propre création à Raphaël, ses conversations avec Dieu sur la solitude, il peint ses transports à la première vue de sa compagne.

« Il me sembla voir, quoique endormi, le lieu où j'étais
» et la figure glorieuse devant laquelle je m'étais tenu éveillé.
» En se baissant elle m'ouvrit le côté gauche, y prit une côte
» chaude des esprits du cœur, et ruisselante du sang nou-
» veau de la vie. Large était la blessure, mais soudain rem-
» plie de chair et guérie. Il pétrit et modela cette côte avec
» ses mains : sous ses mains se forma une créature semblable
» à l'homme, mais d'un sexe différent. Elle était si agréable-
» ment belle, que tout ce qui avait paru beau dans le monde,
» ne parut plus rien maintenant, ou sembla confondu en
» elle, réuni en elle et dans ses regards, qui depuis ce temps
» ont répandu dans mon cœur une douceur non auparavant
» éprouvée. Sa présence inspira à toutes choses l'esprit
» d'amour et les amoureuses délices. Cette créature disparut
» et me laissa sombre ; je m'éveillai pour la trouver ou pour
» déplorer à jamais sa perte, et abjurer tous les autres plai-
» sirs. Lorsque j'étais hors de tout espoir, la voici non loin,
» telle que je la vis dans mon songe, ornée de tout ce que
» le ciel et la terre pouvaient prodiguer pour la rendre aima-
» ble. Elle s'avança conduite par son divin Créateur (quoique
» invisible). Elle n'était pas ignorante de la nuptiale sainteté
» et des rites du mariage ; la grâce était dans tous ses pas,
» le ciel dans ses yeux, dans chacun de ses mouvemens la
» dignité et l'amour. Moi, transporté de joie, je ne pus m'em-
» pêcher de m'écrier à voix haute :

» Tu as rempli ta promesse, Créateur bon et doux, do-
» nateur de toutes choses belles ! mais celui-ci est le plus
» beau de tes présens, et tu n'y as rien épargné ! Je vois
» maintenant l'os de mes os, la chair de ma chair, moi-
» même devant moi.

» Elle m'entendit ; et quoiqu'elle fût divinement amenée,
» son innocence, sa modestie virginale, sa vertu, la con-
» science de son prix..... pour tout dire enfin, la nature elle-
» même, toute pure qu'elle était de pensée pécheresse, pro-
» duisit dans Ève un tel effet, qu'en me voyant elle se
» détourna. Je la suivis ; elle connut ce que c'était que l'hon-
» neur, et avec une soumission majestueuse, il lui plut
» d'agréer mes raisons. Je la conduisis au berceau nuptial,
» rougissant comme le matin. Tous les cieux et les étoiles
» fortunées versèrent sur cette heure leur influence choisie.
» La terre et chaque colline donnèrent un signe de congra-
» tulation ; les oiseaux furent joyeux ; les fraîches brises, les
» vents légers murmurèrent dans les bois ; en se jouant, leurs
» ailes nous jetèrent des roses, nous jetèrent les parfums du
» buisson embaumé, jusqu'à ce que l'amoureux oiseau de la
» nuit chanta les noces et ordonna à l'étoile du soir de se
» hâter sur le sommet de sa colline, pour allumer la lampe
» nuptiale.

» Ainsi je t'ai raconté ma condition et j'ai amené mon
» histoire jusqu'au comble de la félicité terrestre dont je
» jouis. Je dois avouer que dans toutes les autres choses je
» trouve à la vérité du bonheur, mais soit que j'en use ou
» non, il ne produit dans mon esprit ni changement, ni
» véhémens désirs.... Mais ici tout autrement! transporté je
» vois; transporté je touche! Ici pour la première fois j'ai
» senti la passion, commotion étrange! Supérieur et calme
» dans toute autre joie, ici faible contre le charme d'un
» regard puissant de la beauté. Ou la nature a failli en moi
» et m'a laissé quelque partie non à l'épreuve d'un pareil
» objet; ou, soustraite de mon côté, on m'a peut-être pris
» trop de vie: du moins on a prodigué à la femme trop d'or-
» nemens.... Quand j'approche de ses charmes, elle me pa-
» raît si absolue et si accomplie en elle-même, si instruite
» de ses droits, que tout ce qu'elle veut faire ou dire me
» semble le plus sage, le plus vertueux, le plus discret, le
» meilleur. Tout savoir plus élevé tombe abaissé en sa pré-
» sence ; la sagesse discourant avec elle se perd déconcertée
» et paraît folie. L'autorité et la raison la suivent comme si

» elle avait été créée la première. Enfin, pour tout achever,
» la grandeur d'âme et la noblesse ont établi en elle leur
» demeure la plus charmante, et créé autour d'elle un respect
» mêlé de frayeur comme une garde angélique. »

Qui a jamais dit ces choses-là? quel poëte a jamais parlé ce langage! Combien nous sommes misérables dans nos compositions modernes auprès de ces fortes et magnifiques conceptions! Milton a soin d'écarter Ève quand Adam raconte à Raphaël sa faiblesse; mais Ève, curieuse, cachée sous la feuillée, entend ce qui doit servir à la perdre.

Ève a une séduction inexprimable: elle respire à la fois l'innocence et la volupté; mais elle est légère, présomptueuse, vaine de sa beauté; elle s'obstine à aller seule à ses ouvrages du matin, malgré les supplications d'Adam; elle est offensée des craintes qu'il lui témoigne; elle se croit capable de résister au Prince des ténèbres. Le faible Adam lui cède; il la suit tristement des yeux à mesure qu'elle s'éloigne parmi les bocages. Ève n'est pas plutôt arrivée auprès de l'arbre de science, qu'elle est séduite, en dépit des avertissemens d'Adam et du ciel, en dépit des images d'un rêve qui l'avait pourtant effrayée, et dans lequel l'Esprit de mensonge lui avait dit ce que lui répète le Serpent: quelques louanges de sa beauté l'enivrent; elle tombe.

La stupeur d'Adam, la résolution qu'il prend de goûter lui-même au fruit fatal pour mourir avec Ève, le désespoir des époux, les reproches, le pardon, le raccommodement, la proposition qu'Ève fait à son tour de se donner la mort ou de se priver de postérité; tout cela est du plus haut pathétique. Au surplus, Ève rappelle les femmes de Shakspeare; elle a quelque chose d'extrêmement jeune, une naïveté qui touche à l'enfance: c'est l'excuse d'une séduction accomplie avec tant de facilité.

Le style de ces scènes n'a jamais appartenu qu'à Milton. On sait par quels vers délicieux Ève rend compte de son premier réveil en sortant des mains du Créateur. Dans ce même quatrième livre, Ève dit à notre premier père:

« Doux est le souffle du matin, son lever doux avec le
» charme des oiseaux matineux; agréable est le soleil quand

» d'abord dans ce délicieux jardin il déploie ses rayons de
» l'orient, sur l'herbe, les arbres, les fruits et les fleurs
» brillans de rosée ; parfumée est la terre fertile après de
» molles pluies; charmant est le venir d'un soir paisible et
» gracieux ; charmante la nuit silencieuse avec son oiseau
» solennel, et cette lune si belle, et ces perles du ciel, sa
» cour étoilée: mais ni le souffle du matin, quand il monte
» avec le charme des oiseaux matineux ; ni le soleil levant
» sur ce délicieux jardin; ni l'herbe, ni le fruit, ni la fleur
» brillante de rosée ; ni la fragrance après de molles pluies,
» ni le soir paisible et gracieux, ni la nuit silencieuse avec
» son oiseau solennel, ni la promenade par la lune ou à la
» tremblante lumière de l'étoile, n'ont de douceur sans toi. »

A l'entrée du berceau nuptial et près d'y entrer, Adam s'arrête et cache le bonheur qu'il va goûter dans ce chaste et religieux souhait :

« Créateur, ton fortuné paradis est trop vaste pour nous;
» ton abondance manque de mains qui la partagent ; elle
» tombe sur le sol sans être moissonnée; mais tu nous a
» promis à tous deux une race pour remplir la terre ; une
» race qui glorifiera avec nous ta bonté infinie, et quand
» nous nous éveillons, et quand nous cherchons, comme à
» cette heure, le sommeil, ton présent. »

Adam s'éveille avant Ève sous le berceau :

« Il se soulève, appuyé sur le coude, et suspendu sur
» sa bien-aimée, il contemple avec le regard d'un cordial
» amour la beauté qui, éveillée ou endormie, brille de toutes
» les sortes de grâces. Alors avec une voix douce, comme
» quand Zéphyre souffle sur Flore, touchant doucement la
» main d'Ève, il murmure ces mots :

» Éveille-toi, ma beauté, mon épouse, mon dernier
» bien trouvé, le meilleur et le dernier présent du ciel ! Mes
» délices toujours nouvelles, éveille-toi ! Le matin brille, la
» fraîche campagne nous appelle ; nous perdons les prémices
» du jour ! »

Lorsque Raphaël aperçoit Ève, il lui adresse les paroles de la Salutation angélique :

« Je te salue, mère des hommes, dont les entrailles fé-

» condes rempliront le monde de fils plus nombreux que ne
» seront jamais les fruits variés dont les arbres de Dieu ont
» chargé cette table. »

Ainsi tout se sanctifie par les souvenirs de la religion dans les hymnes du poète. Ces suaves peintures de la béatitude sont d'autant plus dramatiques que Satan en est le témoin : il apprend de la bouche même des époux heureux leur secret et le moyen de les perdre. La félicité d'Adam et d'Ève est redoutable; chaque instant de leur bonheur fait frémir, puisqu'il doit être suivi de la perte de la race humaine :

« Ah! couple charmant, dit le Prince de l'Enfer, vous
» ne vous doutez guère combien votre changement approche!
» toutes vos délices vont s'évanouir et vous livrer au malheur;
» malheur d'autant plus grand que vous goûtez maintenant
» plus de joie! Couple heureux, mais trop mal gardé pour
» continuer d'être toujours si heureux!...... Non que je
» sois votre ennemi décidé; je pourrais avoir pitié de vous,
» abandonnés comme vous l'êtes, bien qu'on soit sans pitié
» pour moi! »

Si l'art du poète se montre quelque part, c'est dans la peinture des amours de nos premiers Parens après le péché. Le poète emploie les mêmes couleurs; mais l'effet n'en est plus le même: Ève n'est plus une épouse, c'est une maîtresse; la vierge mariée des berceaux d'Éden est entrée dans les bosquets de Paphos; la volupté a remplacé l'amour; les blandices ont tenu lieu des chastes caresses. Comment le poète a-t-il opéré cette métamorphose? Il n'a banni qu'un seul mot de ses descriptions: Innocence. Les deux époux sortent accablés de fatigue, du sommeil que leur a procuré l'enivrement du fruit défendu; on voit qu'ils viennent d'engendrer Caïn. Ils découvrent avec honte sur leur visage les pâles traces du plaisir; ils s'aperçoivent qu'ils sont nus, et ils ont recours au figuier.

L'homme tombé, le globe est dérangé sur son axe; les saisons s'altèrent; et la Mort fait son premier pas dans l'univers.

L'ÉTERNEL ET LE FILS.

Le caractère du Père tout-puissant est obscurément tracé. Il faut admirer la retenue de l'auteur : il a craint de prêter une parole mortelle à l'Être impérissable ; il ne met dans la bouche de Jéhova que des discours consacrés par le texte des Livres Saints et par les commentaires de l'élite des esprits chrétiens dans la suite des âges : tout roule sur les questions les plus abstraites de la Grâce, du Libre arbitre, de la Prescience. L'Éternel s'agrandit au fond des ténèbres théologiques et philosophiques où la main du respect et du mystère le tient caché. Nous verrons que Milton, dans l'embarras de ces systèmes, ne s'était pas fait une idée bien distincte de la Divinité unique.

Mais le caractère du Fils est une œuvre dont on n'a pas assez remarqué la perfection. Dans le Christ, il y a de l'homme ; l'homme peut donc mieux comprendre le Christ ; et comme aussi dans le Christ il y a de la Nature Divine, c'est à travers l'homme que Milton s'est élevé à la connaissance réelle de l'HOMME-DIEU.

La tendresse du Fils est ineffable et ne se dément jamais. Dès le troisième livre, il s'offre en victime expiatoire, même avant que l'homme soit tombé ; il dit au Père : « Me voici : » moi pour lui, vie pour vie, je me présente. Que ta colère » tombe sur moi ; prends-moi pour l'homme. Afin de le sau- » ver, je quitterai ton sein ; j'abandonnerai librement la » gloire dont je jouis auprès de toi ; pour lui, je mourrai » satisfait : que la mort exerce sur moi sa fureur ! »

« Ses paroles cessèrent ; mais dans son aspect miséri- » cordieux, le silence parle encore ; il respire un immortel » amour pour les hommes mortels. »

Au dixième livre, le Père envoie le Fils juger le couple criminel : « Je vais donc, dit le Fils, vers ceux qui t'ont » offensé ; mais tu sais que, quel que soit le jugement, c'est » sur moi que retombera la plus grande peine. Je m'y suis » engagé en ta présence ; je ne m'en repens point, puisque

» j'espère obtenir de mon innocence l'adoucissement du châ-
» timent quand il sera exercé sur moi. »

Le Fils refuse tout cortége : à la sentence qu'il va prononcer ne doivent assister que les deux Coupables. Il descend dans le jardin comme *un vent doux du soir ;* sa voix, loin d'être effrayante, est portée par la brise aux oreilles d'Ève et d'Adam. L'homme et la femme se cachent ; il les appelle : « Adam, où es-tu ? » Adam hésite ; puis il s'avance avec peine, suivi d'Ève ; il répond enfin : « Je me suis caché parce » que j'étais nu. »

Le Fils ne lui fait aucun reproche ; il réplique avec douceur : « Tu as souvent entendu ma voix ; au lieu de te causer » crainte, elle te remplissait de joie ; pourquoi est-elle de» venue pour toi si terrible ? Tu dis que tu es nu : qui te l'a » appris ? »

« Ainsi jugea l'homme, dit le poète, celui qui était à la » fois son juge et son sauveur ! . . . . . . Ensuite voyant ces » deux criminels debout et nus, au milieu d'un air qui allait » souffrir de grandes altérations, il en eut compassion ; il ne » dédaigna pas de prendre dès ce moment la forme de ser» viteur, qu'il prit lorsqu'il lava les pieds de ses serviteurs. » Avec l'attention d'un père de famille, il couvrit leur nudité » de peaux de bêtes. . . . . Il eut aussi pitié de » leur nudité la plus ignominieuse ; il couvrit leur nudité » intérieure de sa robe de justice, l'étendant entre eux et » les regards de son Père, vers lequel il retourna aussitôt. »

L'expression manque pour louer des choses si divines.

A la fin de ce même livre X, Ève et Adam, réconciliés et pénitens, vont prier Dieu à la même place où ils ont été jugés. Leurs prières volent au ciel ; le grand Intercesseur les présente au Père, embaumées de l'encens qui fume sur l'autel d'or : « Considérez, ô mon Père, quels sont les pre» miers fruits qu'a fait germer sur la terre cette grâce que » vous avez fait entrer dans le cœur humain : ce sont des » soupirs et des prières ; je vous les présente, moi qui suis » votre prêtre. . . . . L'homme ignore en quels termes il » doit parler pour lui-même ; permettez que je sois son in» terprète, son avocat, sa victime de propitiation. Gravez en

» moi toutes ses actions bonnes ou mauvaises : je perfection-
» nerai les premières; j'expierai les autres par ma mort. »

Ici la beauté de la poésie égale la beauté du sentiment.

Enfin dans le XIIe livre, Milton, quittant les hauteurs de la Bible, descend à la mansuétude évangélique pour peindre le mystère de la Rédemption. « C'est afin de porter ton châ-
» timent, dit Michel à Adam, qu'il se fera chair, qu'il s'expo-
» sera à souffrir une vie méprisée et une mort honteuse......
» Sur la terre il se voit trahi, blasphémé, arrêté avec vio-
» lence, jugé, condamné à la mort; mort d'ignominie et de
» malédiction. Il est élevé sur une croix par son propre peu-
» ple, mais il meurt pour donner la vie, et il cloue à sa croix
» ses ennemis. »

Milton attendrit son génie aux rayons du christianisme : comme il a peint ce qui a précédé le Temps, il vous laisse dans ce Temps où il vous a introduit à la chute de l'homme. Pour lui, il passe à travers ce monde intermédiaire qu'il dédaigne; il se hâte d'annoncer la destruction du Temps auquel il donne des ailes d'*heures*, de proclamer le renouvellement des choses, la réunion de la Fin et du Commencement dans le sein de DIEU.

ANGES.

Parmi les anges il y a une grande variété de caractères : Uriel, Raphaël, Michel, ont des traits qui les distinguent les uns des autres. Raphaël est l'ange ami de l'homme. La peinture que le poëte en fait est pleine de pudeur et de grâce.

Envoyé par Dieu vers nos premiers pères, en arrivant dans Éden il secoue ses six ailes qui répandent au loin une odeur d'ambroisie. Adam appelle Ève : « Ève, approche-toi
» vite! Regarde entre ces arbres du côté de l'orient : vois-tu
» cette Forme éclatante qui s'avance vers nous? on dirait
» d'une nouvelle aurore qui se lève. » Raphaël aborde Adam, comme dans l'antiquité biblique des anges demandent l'hospitalité aux patriarches, ou comme dans l'antiquité païenne les Dieux viennent s'asseoir à la table de Philémon et de Baucis. Gabriel salue notre première mère des mêmes pa-

roles dont il salua Marie, seconde Ève. Il raconte ensuite, comme je l'ai dit, ce qui s'est passé dans le ciel, la chute des Esprits rebelles et la création du monde; il contente la curiosité du père des hommes, et rougit, comme rougit un ange, quand Adam ose lui faire des questions sur les amours des Esprits. Lorsqu'il retourne au ciel, Adam lui dit: « Partez, hôte divin; soyez toujours le protecteur et l'ami de » l'homme, et revenez souvent nous visiter. »

Michel, chef des milices du ciel, est envoyé à son tour, mais pour bannir du Paradis les deux coupables. Il a pris la forme humaine et l'habillement d'un guerrier; son visage, quand la visière de son casque était levée, montre l'âge où la virilité commence et finit la jeunesse. Son épée pend comme un éclatant zodiaque à son côté, et dans sa main il porte négligemment une lance. Adam l'aperçoit de loin : « Il n'a point » l'air terrible, dit-il à Ève : je ne dois pas être effrayé; mais » il n'a pas non plus l'air doux et sociable de Raphaël. » Le poète connaît familièrement tous ces anges, et vous fait vivre avec eux. L'ange fidèle dans l'armée de Satan, est énergique : je citerai bientôt un de ses discours. Il n'y pas jusqu'au chérubin de ronde qui surprend Satan à l'oreille d'Ève, dont le trait ne soit correctement dessiné. Satan insulte ce chérubin. « Ne pas me connaître prouve que toi-même es inconnu, et » le dernier de ta bande. » Zéphon lui répond: « Esprit ré- » volté, ne t'imagine pas que ta figure soit la même, et qu'on » puisse te reconnaître; tu n'a plus cet éclat qui t'environ- » nait, lorsque tu restais pur dans le ciel. Ta gloire t'a quitté » avec ton innocence; le moindre d'entre nous peut tout » contre toi; ton crime fait ta faiblesse. » . . . .

Quand Satan lui-même se transforme en Esprit de lumière, le poète répand sur lui toutes les harmonies de son art: « Sous une couronne, les cheveux de l'Archange flottent » en boucles, et ombragent ses deux joues; il porte des ailes, » dont les plumes de diverses couleurs sont semées d'or; » son habit court est fait pour une marche rapide, et il ap- » puie ses pas pleins de décence sur une baguette d'argent. »

Tous ces Esprits d'une variété et d'une beauté infinies, ont l'air d'être peints, selon leurs caractères, par Michel-

Ange et par Raphaël, ou plutôt on voit que Milton les a vêtus et représentés d'après les tableaux de ces grands maîtres ; il les a transportés de la toile dans sa poésie ; en leur donnant, avec le secours de la lyre, la parole que le pinceau avait laissée muette sur leurs lèvres.

LES DÉMONS ET LES PERSONNAGES ALLÉGORIQUES.

Il est inutile de rappeler ce que chacun sait des Esprits des ténèbres tels que Milton les a produits : il est reconnu que Satan est une incomparable création.

Louis Racine fait cette remarque, en parlant des quatre monologues de Satan : « A quelle occasion l'esprit de fureur, » le roi du mal, fait-il quelques réflexions qu'on peut ap- » peler sages ? 1o en contemplant la beauté du soleil ; 2o en » contemplant la beauté de la terre ; 3o en contemplant la » beauté de deux créatures, qui, dans une conversation tran- » quille, s'assurent mutuellement de leur amour ; 4o en con- » templant une de ces créatures, qui, seule dans un bosquet, » cultivant des fleurs, est l'image de l'innocence et de la » tranquillité. Tout ce qui est beau, tout ce qui est bon » excite d'abord son admiration ; cette admiration produit des » remords, par le souvenir de ce qu'il a perdu, et le fruit » de ces remords est de s'endurcir toujours. Le roi du MAL » devient par degrés digne roi de son nouvel empire. Ève » cueillant des fleurs lui paraît heureuse. Sa tranquillité est » le plaisir de l'innocence ; il va détruire ce qu'il admire, » parce qu'il est le destructeur de tout plaisir. Dans ces » quatre monologues, le poète conserve à Satan le même » caractère et ne se copie point. Satan n'est pas le héros de » son poëme, mais le chef-d'œuvre de sa poésie. »

Milton a presque donné un mouvement d'amour à Satan pour Ève ; l'Archange est jaloux à la vue des caresses que se prodiguent les deux époux. Ève séduisant un moment le rival de Dieu, le chef de l'Enfer, le roi de la Haine, laisse dans l'imagination une idée incompréhensible de la beauté de la première femme.

Les personnages allégoriques du *Paradis perdu* sont le

Chaos, la Mort et le Péché. Tel est le feu du poète, que de la Mort et du Péché il a fait deux êtres réels et formidables. Rien n'est plus étonnant que l'instinct du Péché, lorsque du seuil de l'Enfer, entre les flammes du Tartare et l'océan du Chaos, ce fantôme devine que son père et son amant ont fait la conquête d'un monde. La Mort elle-même avertie, dit au Péché, sa mère : « Quelle odeur je sens de carnage, proie » innombrable! je goûte la saveur de la mort de toutes les » choses qui vivent.... La Forme pâle renversant en haut ses » larges narines dans l'air empesté, huma sa curée lointaine. »

Le Péché (j'en ai fait l'observation dans le *Génie du Christianisme*) est du genre féminin en anglais! et la Mort du genre masculin. Racine a voulu sauver en français cette difficulté des genres, en donnant à la Mort et au Péché des noms grecs ; il appelle le Péché *Ate*, et la Mort *Ades:* je n'ai pas cru devoir me soumettre à ce scrupule; contre Louis Racine, j'ai l'autorité de Jean Racine :

La Mort est *le seul dieu* que j'osais implorer.

Il m'a semblé que les lecteurs, accoutumés d'avance à cette fiction, se prêteraient au changement de genres, qu'ils feraient facilement la Mort du genre masculin et le Péché du genre féminin, en dépit de leurs articles.

Voltaire critiquait un jour, à Londres, cette célèbre allégorie: Young, qui l'écoutait, improvisa ce distique:

You are so wity, so profligate and thin,
At once we think you Milton, death, and sin.

« Vous êtes si spirituel, si licencieux et si maigre, que » nous vous croyons à la fois Milton, la Mort et le Péché. »

Il ne me reste plus qu'à parler d'un autre personnage du *Paradis perdu*, je veux dire de Milton lui-même.

MILTON DANS LE *PARADIS PERDU.*

Le républicain se retrouve à chaque vers du *Paradis perdu:* les discours de Satan respirent la haine de la dépendance. Mais Milton, qui, enthousiaste de la liberté, avait néanmoins servi Cromwell, fait connaître l'espèce de répu-

blique qu'il comprenait : ce n'est pas une république d'égalité, une république plébéienne; il veut une république aristocratique et dans laquelle il admet des rangs. « Si nous ne » sommes par tous égaux, dit Satan, nous sommes tous également libres : *rangs et degrés ne jurent pas avec la liberté,* » *mais s'accordent avec elle.* Qui donc, en droit ou en rai- » son, peut prétendre au pouvoir sur ceux qui sont par droit » ses égaux, sinon en pouvoir et en éclat, du moins en » liberté? Qui peut promulguer des lois et des édits parmi » nous, nous qui, même sans lois, n'errons jamais? Qui » peut nous forcer à recevoir celui-ci pour maître, à l'adorer » au détriment de ces *titres impériaux qui prouvent que* » *nous sommes faits pour gouverner, non pour obéir?* » (*Paradis perdu,* livre V.)

S'il pouvait rester quelques doutes à cet égard, Milton, dans son *Moyen facile d'établir une société libre,* s'explique de manière à éclaircir ces doutes : il y déclare que la république doit être gouvernée par *un grand conseil pevpétuel ;* il ne veut pas du *remède populaire* propre à combattre l'ambition de ce conseil permanent, car le peuple se précipiterait dans une démocratie licencieuse et sans frein, *a licentious and undridled democraty.* Milton, ce fier républicain, était noble ; il avait des armoiries, il portait un aigle d'argent éployé de sable à deux têtes de gueules, jambes et bec de sable : un aigle était, du moins pour le poète, des armes parlantes. Les Américains ont des écussons plus féodaux que ceux des Chevaliers du XIVe siècle; fantaisies qui ne font de mal à personne.

Les discours qui forment plus de la moitié du *Paradis perdu,* ont pris un nouvel intérêt depuis que nous avons des tribunes. Le poète a transporté dans son ouvrage les formes politiques du gouvernement de sa patrie : Satan convoque un véritable parlement dans l'Enfer ; il le divise en deux chambres ; il y a une chambre des pairs au Tartare. L'éloquence forme une des qualités essentielles du talent de l'auteur : les discours prononcés pas ses personnages sont souvent des modèles d'adresse ou d'énergie. Abdiel, en se séparant des Anges rebelles, adresse ces paroles à Satan :

« Abandonné de Dieu, esprit maudit, dépouillé de tout
» bien, je vois ta chute certaine; ta bande malheureuse, en-
» veloppée dans cette perfidie, est atteinte de la contagion
» de ton crime et de ton châtiment. Ne t'agite plus pour sa-
» voir comment tu secoueras le joug du MESSIE DE DIEU;
» ses indulgentes lois ne peuvent plus être invoquées; d'autres
» décrets sont déjà lancés contre toi sans appel. Ce sceptre
» d'or que tu repousses, est maintenant changé en une verge
» de fer pour meurtrir et briser ta désobéissance. Tu m'as
» bien conseillé: je fuis, non toutefois par ton conseil et
» devant tes menaces; je fuis ces tentes criminelles et ré-
» prouvées, dans la crainte que l'imminente colère,
» venant à éclater dans une flamme soudaine, ne fasse
» aucune distinction. Attends-toi à sentir bientôt sur ta
» tête la foudre, feu qui dévore! Alors, gémissant, tu
» apprendras à connaître celui qui t'a créé, par celui qui
» peut t'anéantir. »

Il reste, dans le poëme, quelque cose d'inexplicable au premier aperçu: la République infernale veut détruire la Monarchie céleste, et cependant Milton, dont l'inclination est toute républicaine, donne toujours la raison et la victoire à l'Éternel. C'est qu'ici le poète était dominé par ses idées religieuses; il voulait, comme les Indépendans, une république théocratique; la liberté hiérarchique sous l'unique puissance du Ciel; il avait admis Cromwell comme lieutenant général de Dieu, protecteur de la République.

Cromwell, our chief of men, who through a cloud
Not of war only, but detractions rude,
Guided by faith and matchlefs fortitude,
To peace and truth thy glorious was hast plough'd,
And on the neck of crowned fortune proud
Hast rear'd God's trophies, and his work pursued,
While Darwen stream with blood of Scots imbrued,
And Dunbar field resounds thy praises loud,
And Worcester's laureat wreath. Yet much remains
To conquer still; peace hath her victories
No less renonwn'd than war: new foes arise
Threatning to bind our souls with secular chains:
Help us to save free conscience from the paw
Of hireling wolves, whose gospel is their maw.

« Cromwell, chef des hommes, qui, à travers le nuage » non-seulement de la guerre, mais encore d'une destruction » brutale, guidé par la foi et une grandeur d'âme incompa- » rable, as labouré ton glorieux chemin vers la paix et la » vérité! toi qui, sur le cou de l'orgueilleuse fortune cou- » ronnée, as planté les trophées de Dieu et continué son ou- » vrage, tandis que le cours du Darwen se teignait du sang » des Écossais, que le champ de Dunbar retentissait de tes » louanges, et des lauriers tressés à Worcester! il te reste » encore beaucoup à conquérir : la paix a ses victoires non » moins renommées que celles de la guerre. De nouveaux » ennemis s'élèvent menaçans de lier nos âmes avec des » chaînes séculaires: aide-nous à sauver notre libre con- » science des ongles des loups mercenaires, dont l'évangile » est leur ventre. »

Dans la pensée de Milton, Satan et ses anges pouvaient être les orgueilleux presbytériens qui refusaient de se soumettre aux *saints*, à la faction desquels Milton appartenait, et dont il reconnaissait l'inspiré Cromwell comme le chef en Dieu.

On sent dans Milton un homme tourmenté : encore ému des spectacles et des passions révolutionnaires, il est resté debout après la chute de la révolution réfugiée en lui, et palpitante dans son sein. Mais le sérieux de cette révolution le domine ; la gravité religieuse fait le contrepoids de ses agitations politiques. Et néanmoins, dans l'étonnement de ses illusions détruites, de ses rêves de liberté évanouis, il ne sait plus où se prendre; il reste dans la confusion, même à l'égard de la vérité religieuse.

Il résulte d'une lecture attentive du *Paradis perdu* que Milton flottait entre mille systèmes. Dès le début de son poëme, il se déclare socinien par l'expression fameuse *un plus grand homme*. Il ne parle point du Saint-Esprit; il ne parle jamais de la Trinité, il ne dit jamais que le Fils est égal au Père. Le Fils n'est point engendré de toute éternité; le poète place même sa création après celle des anges. Milton est arien, s'il est quelque chose; il n'admet point la *création* proprement dite; il suppose une matière préexistante, co-

éternelle avec l'esprit. La création particulière de l'univers n'est à ses yeux qu'un petit coin du chaos arrangé, et toujours prêt à retomber dans le désordre. Toutes les théories philosophiques connues du poète ont pris plus ou moins de place dans ses croyances : tantôt c'est Platon avec les exemplaires des idées, ou Pythagore avec l'harmonie des sphères ; tantôt c'est Épicure ou Lucrèce avec son matérialisme, comme quand il montre les animaux à moitié formés sortant de la terre. Il est fataliste lorsqu'il fait dire à l'ange rebelle que lui *Satan* naquit *de lui-même* dans le ciel, le *cercle fatal amenant l'heure de sa création.* Milton est encore panthéiste ou spinosiste, mais son panthéisme est d'une nature singulière.

Le poète paraît d'abord supposer le panthéisme connu, mêlé de matière et d'esprit : mais si l'homme n'eût point péché, Adam, se dégageant peu à peu de la matière, serait devenu de la nature des anges. Adam pêche. Pour racheter la partie spirituelle de l'homme, le Fils de Dieu, tout esprit, se matérialise ; il descend sur la terre, meurt, et remonte au ciel après avoir passé à travers la matière. Le Christ devient ainsi le véhicule au moyen duquel la matière, mise en contact avec l'intelligence, se spiritualise. Enfin les temps étant accomplis, la matière, ou le monde matériel, cesse et va se perdre dans l'autre principe. « Le Fils, dit Milton, » s'absorbera dans le sein du Père avec le reste des créatu- » res : Dieu sera tout dans tout ; » c'est le panthéisme spirituel succédant au panthéisme des deux principes.

Ainsi notre âme s'engloutira dans la source de la spiritualité. Qu'est-ce que cette mer de l'Intelligence, dont une faible goutte renfermée dans la matière était assez puissante pour comprendre le mouvement des sphères et s'enquérir de la nature de Dieu? Qu'est-ce que l'infini? Quoi! toujours des mondes après des mondes! L'imagination éprouve des vertiges en essayant de se plonger dans ces abîmes, et Milton y fait naufrage. Cependant, au milieu de cette confusion de principes, le poète reste biblique et chrétien : il redit la Chute et la Rédemption. Puritain d'abord, ensuite indépendant, anabaptiste, il devient *saint,* quiétiste et enthousiaste :

ce n'est plus qu'une Voix qui chante l'Éternel. Milton n'allait plus au temple, ne donnait plus aucun signe extérieur de religion: dans le *Paradis perdu* il déclare que la Prière est le seul culte agréable à Dieu.

Ce poëme, qui s'ouvre aux enfers et finit au ciel en passant sur la terre, n'a, dans le vaste désert de la création nouvelle, que deux personnages humains : les autres sont les habitans surnaturels de l'Abîme des félicités sans fin, ou du Gouffre des misères éternelles. Eh bien, le poète a osé entrer dans cette solitude; il s'y présente comme un fils d'Adam, député de la race humaine perdue par la Désobéissance; il y paraît comme l'hiérophante, comme le prophète chargé d'apprendre l'histoire de la Chute de l'homme et de la chanter sur la harpe consacrée aux pénitences de David. Il est si rempli de génie, de sainteté et de grandeur, que sa noble tête n'est point déplacée auprès de celle de notre premier père, en présence de Dieu et des Anges. En sortant de l'abîme des ténèbres, il salue cette lumière sacrée interdite à ses yeux.

« Salut, lumière sacrée, fille du ciel, née la première, » ou de l'Éternel coéternel rayon! Puis-je te nommer ainsi » sans blâme? puisque Dieu est lumière, et que de toute » éternité il n'habite jamais que dans une lumière impéné- » trable, il habite donc en toi, brillante effusion d'une bril- » lante essence incréée! Ou si tu préfères t'entendre appeler » ruisseau de pur éther, qui dira ta source? Avant le soleil, » avant les cieux, tu étais: à la voix de Dieu tu couvris, » comme d'un manteau, le monde qui naissait des eaux » noires et profondes; conquête faite sur le vide infini et » sans forme.

« Maintenant je te visite de nouveau sur une aile plus » hardie; échappé du lac Stygien......... je sens l'in- » fluence de ton vivifiant et souverain flambeau. Mais toi tu » ne visites point ces yeux qui roulent en vain pour trouver » ton rayon perçant et ne rencontrent aucune aurore; tant » ils sont profondément éteints dans leur orbite, ou voilés » d'un sombre tissu!

« Cependant je ne cesse d'errer aux lieux fréquentés

» des Muses.... Je n'oublie pas non plus ces deux mortels
» semblables à moi en malheur (puissé-je les égaler en
» gloire!), l'aveugle THAYRIS et l'aveugle MÉONIDES, et THY-
» RÉSIAS et PHRINÉE, devins antiques. Nourri des pensées qui
» mettent en mouvement les nombres harmonieux, je suis
» semblable à l'oiseau qui veille et chante dans l'obscurité:
» caché sous le plus épais couvert, il soupire ses nocturnes
» complaintes.

» Ainsi, avec l'année reviennent les saisons; mais le
» jour ne revient pas pour moi, ni ne reviennent la douce
» approche du matin ou du soir, la vue de la fleur du prin-
» temps, de la rosée de l'été, des troupeaux et de la face di-
» vine de l'homme. Des nuages et des ténèbres qui durent
» toujours, m'environnent. Les chemins agréables des hom-
» mes me sont coupés; le livre du beau savoir ne me pré-
» sente qu'un blanc universel où les ouvrages de la nature
» sont pour moi effacés et rayés. La sagesse à son entrée
» m'est entièrement fermée!

» Brille donc davantage intérieurement, ô celeste lu-
» mière! que toutes les facultés de mon esprit soient péné-
» trées de tes rayons; mets des yeux à mon âme, écarte et
» disperse tous les brouillards, afin que je puisse voir et dire
» les choses invisibles à l'œil des mortels. »

Ailleurs, non moins pathétique, il s'écrie:

« Ah! si j'obtenais de ma céleste patrone un style qui
» répondît à ma pensée! Elle daigne me visiter la nuit sans
» que je l'implore.... Il me reste à chanter un sujet plus élevé;
» il suffira pour immortaliser mon nom, si je ne suis venu
» un siècle trop tard, si la froideur du climat ou des ans
» n'engourdit mes ailes humiliées. »

Quelle hauteur d'intelligence ne faut-il pas à Milton pour soutenir ce tête-à-tête avec Dieu et les prodigieux personnages qu'il a créés! Il n'a jamais existé un génie plus sérieux et en même temps plus tendre que celui de cet homme. « Milton, dit Hume, pauvre, vieux, aveugle, dans la dis-
» grâce, environné de périls, écrivit le poëme merveilleux
» qui non-seulement surpasse tous les ouvrages de ses con-
» temporains, mais encore tous ceux qu'il écrivit lui-même

» dans sa jeunesse et au temps de sa plus haute prospérité. »
On sent en effet dans ce poëme, à travers la passion des légères années, la maturité de l'âge et la gravité du malheur; ce qui donne au *Paradis perdu* un charme extraordinaire de vieillesse et de jeunesse, d'inquiétude et de paix, de tristesse et de joie, de raison et d'amour.

A GIOVANNI MILTON.

I.

1816.

Forse allor che levasti il gran pensiero
Da quest' umile terra al mondo arcano,
Perchè più non vedessi obbietto umano,
L' ale de' Cherubini un vel ti fero.

Così, mentre s' addensa un vapor nero
E nasconde la valle, il bosco, il piano,
Ride agli occhi talor dell' alpigiano,
Inondato dal sole, il ciel sincero.

Chè non scende a me pur, come a te scese,
Una diva apparenza, e d' infiniti
Raggi non mi consente una scintilla!

Tal che l' ombre mi solva alla pupilla
Dell' intelletto, e ricantar m' aiti
Quanto, o cieco veggente, ella t' apprese.

II.

1855

Sett' anni omai del mio corso mortale
Io cerco itale forme al tuo poema;
Or mi cade la mano, il cor mi scema,
Ed al vol che mi avanza ho stanche l' ale.

Salga dove la forte aquila sale,
E gli occhi al sole d' affissar non tema
Chi seguir ti desia; la meta estrema
Sfidato io lascio a chi di me più vale.

Animoso proposto e ferrea mente
Pôn sull' arpa d' Italia, o sommo cieco,
Il grande inno cantar della tua Musa.

Ma durar non vogl' io con impossente
Pollice a trarne suoni, a farmi un' eco
Di sublimi armonie, fioca e confusa.

III.

1834.

Come a frangere il nodo, in cui l' ha stretto
La dolce tirannia d' un caro viso,
Per non più ritornar, con improvviso
Consiglio s' allontana un giovinetto;

E lungi a pena dall' äer diletto
Che gli fa la sua donna un paradiso,
Mesto riede e pentito onde diviso
Mai non fu col pensier nè coll' affetto;

Tal io, dal lungo faticar già lasso
Sul tuo sacro poema, in abbandono
Posi a mezzo il cammin la grave impresa.

Ma da te non potea la mente accesa
Staccar brev' ora; e vôlto ancor mi sono
Con vacillante piè dietro il tuo passo.

IV.

1857.

Nè di prole insperata una infeconda
Donna così s' allegra e maraviglia,
O nocchier che improvviso uscir dall' onda
Vegga il suol che cercò per tante miglia,

Com' io giunto alla fin della profonda
Tua canzone, o divino; e a chi consiglia
L' ardue prove mortali e le seconda,
Umile e conoscente alzo le ciglia.

Non perchè mi lusinghi una speranza
Superba d' avanzar sul tuo cammino
I novelli e gli antichi emuli miei;

Ma perchè l' ardimento e la costanza
Dio mi diede a quest' opra, ond' io potei
Farmi sulle tue penne a lui vicino.

IL PARADISO PERDUTO.

LIBRO PRIMO.

La primiera dell' uomo inobbedienza
E della pianta proïbita il frutto,
Frutto al gusto letal, che sulla terra
La morte e tutti i nostri mali addusse,
Oltre l' Eden perduto; infin che piacque
Ristorarne di nuovo ad Uom più grande
E racquistar la fortunata sede,
Canta, o musa del ciel! Tu che sui gioghi
Solitarii del Sina e dell' Orebbe
Inspirasti il pastor che al seme eletto
Primamente insegnò come dal grembo
Nacquero del caosse e cielo e terra;
O se più di Siòn t' è caro il clivo,
Caro il veloce Siloè che lambe
L' oracolo di Dio, colà t' invoco
All' animoso mio canto sostegno.
Chè su timide penne io non intendo

Spiccarmi a volo dall' aonia cima,
Ma cose rivelar che mai nè verso,
Nè parole disciolte ancor tentaro.
E tu, Spirto divin, ch' ai templi tutti
Preponi un giusto intemerato core,
Tu che sai, m' ammaestra! Al gran principio
Tu presente già fosti, e colle forti
Ale diffuse sull' immenso abisso
Qual palomba covante il fecondasti.
Schiara quanto è di bujo, alza, sorreggi
Quánto è d' umile in me; tal ch' io m' adegui
Del concetto all' altezza, e, la divina
Provvidenza attestando, all' uom mortale
Giustifichi le vie del Senno eterno.
Dimmi tu prima, giacchè nulla asconde
Nè l' abisso nè il cielo agli occhi tuoi,
Tu dimmi la cagion che i nostri padri,
Così felici e cari al ciel, divise
Dal proprio Creatore, e repugnanti
Fece, per un divieto, alla sua voglia:
L' unico a loro imposto, a lor signori
D' ogni cosa terréna! A tanto eccesso
Chi li sedusse? L' infernal serpente.
Per invidia il maligno e per vendetta
Eva ingannò, la nostra antica madre.
Cacciato un' alta ambizïon lo avea
Con tutta la ribelle oste dal cielo.
Di tal' armi potente ambìa levarsi
Sugli angeli suoi pari, e fin l' Eterno
Agguagliar presumea, pur ch' ei venisse
Coll' Eterno a contesa: e nel suo cieco
Divisamento d' atterrarne il soglio,
Suscitò fra' celesti un' empia guerra,
Ed un conflitto temerario e vano.

Folgorato dall' alto e capovolto
L' Onnipotenza lo respinse. Ardente,
Spaventosa caduta! In un perduto
Bàratro ei piovve senza fin profondo,
Ove carco di ceppi adamantini
Starsi in foco penace il tracotante
Sfidator dell' Altissimo dovea.
E già nove fiate era trascorso
Lo spazio che misura a noi mortali
La notte e il giorno, ch' ei giacea riverso
Colla nera sua ciurma in mar di fiamme.
Vi giacea senza senso e costernato
Benchè fosse immortal. Ma lo serbava
A corruccio maggior la sua condanna.
Perocchè si sentia da doppia spada
Trafiggere il pensier: dalle memorie
Del suo tempo felice, e dalla eterna
Sua presente miseria. — Attorno ei volge
Le funeste pupille, onde traluce
L' ineffabile angoscia e la sfidanza
All' orgoglio ostinato ed al tenace
Odio commiste. D' un girar di ciglio,
Quanto più lungi spazïar pon l' ale
Dell' angelica vista, egli contempla
Quel tristo, lagrimoso, ampio deserto,
Carcere orrendo, circonfuso a guisa
D' una fornace sterminata. Luce
Quella fiamma non dà, ma tal diffonde
Visibil tenebria che scopre al guardo
(Miserabile aspetto!) desolate
Lande, affannosa cecità, cui pace
Mai non consola, nè riposo; e tolto
Ogni varco v' è pure alla speranza
Che per tutto penètra. Ivi tormenti

Senza termine o sosta; ivi una pioggia
Stemperata di vampe alimentate
Da sempre acceso inconsumabil solfo.
Tal soggiorno prefisse a quei perduti
La severa giustizia e lo ravvolse
D' una infinita esterïor tenèbra:
Così lungi da Dio, così remoto
Dal sidereo splendor, come tre volte
Dal centro del creato il più lontano
Polo si scosta..... Oh quanto il nuovo albergo
Dissimile da quello onde balzaro!
In quel vortice immersi e raggirati
Dall' ardente procella i suoi compagni
L' Arcangelo discerne. Al fianco suo
Contorceasi colui che più vicino
Di possanza e d' empiezza in ciel gli stava.
Colui che dopo lungo ordine d' anni
Fu noto in Palestina, ed ebbe il nome
Di Belzebù. Con esso il gran nemico
(Onde Satàn fu poi detto nel cielo)
Ruppe il lungo silenzio, e queste audaci
Parole incominciò: « Se tu pur quegli
Sei.....(ma quanto scaduto, ed ahi diverso
Da colui che di pompa e di bellezza
Là nei regni felici un dì vincea
Miriadi splendidissime di spirti!)
Se pur quegli sei tu, che un mutuo patto,
Un pensiero, un consiglio, una speranza,
Un cimento medesmo ed uno stesso
Glorïoso disegno a me congiunse,
Come un' alta sventura or ricongiunge
Nella stessa caduta, in quale abisso
E da qual loco rovinammo, il vedi!
Tanto invitto poter quelle infocate

Armi a Lui diero! Ma chi pria conobbe
Di quell' armi terribili la possa?
Pur nè per esse, nè per quanto ancora
Sappia nel suo disdegno il fortunato
Vincitor flagellarmi, io non mi pento,
Nè mi cangio in eterno, ancor che molto
Trasmutato di fuor. No, quest' immoto
Spirto cangiarsi non potrà, nè questa
Ira sublime dal sentir commossa
D' un gran merto oltraggiato, ond' io fui spinto
A cozzar col più forte, allor che tanti
Trascinai nel conflitto angeli armati,
Che sprezzarlo fur osi, e, me seguendo,
Forza opposero a forza, e in dubbia pugna
Gli scrollàr nel suo cielo altare e trono.
Fummo sconfitti: e che per ciò? fiaccati,
Benchè vinti, non siamo. Una indomata
Voglia, uno studio di vendetta, un astio
Immortale, ed un cor che mai piegarsi,
Mai sopporsi non può, che denno adunque
Altro significar se non che domo,
Soggiogato io non sono? Oh questo vanto
Rapir non mi potrà nè la sua possa,
Nè l' ira sua! Curvarmi? ossequïoso
Implorar nella polve un vil perdono?
Non adoro un poter che nella stretta
Di queste braccia vacillò; sarebbe
Codardia svergognata, assai più turpe
Che la nostra caduta. E poi che fermo
Sta nel destino, che perir non debba
Nè il vigor degl' Iddii, nè la celeste
Loro sustanza; poi che l' ardua prova
Fatta in cielo per noi, non che spossarci,
N' afforzò di consiglio e di prudenza,

Non potrem rinnovar, nella fiducia
Di fortuna migliore, o colla frode
O colla forza, un' implacabil guerra
Contro il nostro nemico, or che trionfa
Della perdita nostra, e regna solo
Del ciel tiranno? » — L' angelo ribelle,
Così pur nel dolore insuperbendo,
Alti detti parlava, e nel segreto
Animo il cupo disperar premea;
E l' audace compagno a lui rispose:
« O prence, o capitan di numerosi
Troni! o tu che guidasti armati in campo
Sotto l' alto tuo cenno i serafini,
Petti chiusi al timor, che dell' Eterno
Fer sulle stelle titubar la possa,
Sia ch' ei l' abbia dal caso o dal destino
O da innata virtù; pur troppo io veggo
E maledico l' infelice evento
Che battuti, dispersi e in vergognosa
Fuga cacciati, ne scagliò dal cielo,
E tante schiere poderose involse
Nell' eccidio comun, fin dove ponno
Perir le nostre deità! Ma stanno
Invincibili in noi la mente e il core,
E rinasce il valor, benchè distrutta
Sia la gloria d' un tempo, e il gaudio antico
In dolorosa eternità converso.
Ma che? Se il vincitor (che forza è pure
Credere onnipotente; e tal non fosse,
Trionfati n' avrebbe?) intera in noi
La potenza lasciò, lo spirto intero,
Fu sol, perchè duriamo alla pressura
Di più gravi tormenti, e la sua rabbia,
La sua vendetta, straziando, ei pasca;

Fu sol, perchè sepolti in questo inferno
Ne destinà al servaggio, a vili officj
Quai prigioni di guerra, o faticando,
Come a lui più talenti, a mezzo il foco,
O recando agli abissi i suoi messaggi.
Che può dunque fruttarci il sentimento
D' un poter non scemato e d' una essenza
Non peritura? La crudel certezza
Che termine non han le nostre pene! »
A cui rapidamente il gran superbo:
« Caduto cherubino, il fiacco è sempre,
Tolleri od opri, miserando! Il bene
(Tienti questo per fermo) uscir da noi
Mai non potrà. La nostra unica gioja
Sta soltanto nel mal, nel male avverso
Alla potente volontà del nostro
Sempiterno nemico. Ov' egli adunque
Scaturir, previdente, il ben volesse
Dal nostro mal, solleciti cerchiamo
Di sviarne l' intento, e pur dal bene
Facciamgli il male rampollar. Potremo
Così talvolta molestarlo, e forse
Stornar, come n' ho speme, i più profondi
Consigli suoi dal termine prefisso.
Ma vedi! il fiero vincitor richiama
Alle soglie del cielo i suoi ministri
Di furor, di vendetta; la rovente
Pioggia d' asfalto che su noi versava
Quando il lago di foco ne raccolse
Precipiti dal cielo, alfin s' ammorza;
E il tuon di strali rubicondi e d' ire
Formidabili alato, esausta ha forse
La pesante faretra, e cessa omai
Di mugghiar sull' abisso interminato.

Su! l'istante cogliam che sazio sdegno
O superbo disprezzo a noi presenta.
Vedi quella remota, inospitale,
Arida landa e povera di lume,
Tranne il poco baglior, che questa vampa
Livida, paurosa a lei ne manda?
Là tentiamo approdar da questo acceso
Golfo, là riposarne, ove il riposo
V'abbia un asilo. Le atterrite schiere
V'ordineremo, e vi terrem consulta
Come al nostro oppressor novella offesa
Recar si possa, ristorarci i danni,
Superar la sventura, e quai conforti
La speranza ne porga, o quale audace
Ultimo sforzo il disperar consigli. »
Così Satano a Belzebù la fronte
Fuor de' vortici eretta e gli occhi in fiamme;
Mentre lungo protese e galleggianti
Sulla gora infernal l'altre sue membra
Ne coprian molti jugeri. Conforme
A quella immane portentosa schiatta
Che titania o terrigena le antiche
Fole appellaro, e mosse a Giove assalto;
E forse a Briareo, forse a Tifone
Che già l'antro occupava alla vetusta
Tarso vicino: o pari a quell' orrendo
Leviatano che la man di Dio
Creò d'ogni marina orca più vasto,
Quella gran cete che talor s'addorme
Sulle spume norvegie, ed al nocchiero
Di breve legno per lo bujo errante
Sembra, come si narra, un'isoletta;
Tal che l'ancora infitta entro le squamme
Dell' immobile mostro ei si ripara

Dal vento boreal fin che la notte
Sul mare incombe, e il desiato raggio
Gli nasconde il mattin. Così prostese,
Così vasto giacea l' incatenato
Dimòn sui flutti dell' ardente lago;
Nè mai da quelli rialzato avrebbe
La cervice abbattuta, ove concesso
Non lo avesse il Voler che move i cieli.
Seguitar gli concesse i suoi malvagi
Pensieri, e colpe accumular su colpe,
Onde cresca in eterno il suo castigo,
Onde vegga, e ne frema, in lui converso
Tutto il mal che procaccia, e l' arti inique
Altro non far che piovere sull' uomo
Da lui sedotto, la pietà, l' amore,
La clemenza del cielo; e scorno ed ira
E vendetta su lui. — Rizzò dall' onde
La potente persona, e svolte a destra
Ed a sinistra le conserte fiamme
S' arricciâr, si appuntaro e si disgiunsero
Vorticose, lasciando una voragine
Spalancata nel mezzo. Allor le late
Ali spiegando, il bujo aer compresse,
Che rotto sibilò per quello incarco
Inusitato; fin che giunse e stette
Su la fervida terra, ove un tal nome
Dar si debba a quel suolo ognor bollente
D' una solida fiamma, in quella guisa
Che d' un liquido foco avvampa il lago.
Tali sono al color (se per tremoto
Svelgasi da Pelòro o dal franato
Fianco di Mongibello un gran macigno)
Le viscere di solfo, orribil esca
Dell' incendio intestino, allor che al cielo

Spinte per forza mineral, soccorsa
Da vènti impetuosi, abbrustolato
Lasciano il fondo e lurido e fetente
Di malvagi vapori. Era sì fatto
Il terren che stamparo i maledetti
Piè di Satano; e Belzebù, che l'orma
Ne seguia più da presso, immantinente
Ne lo raggiunse; gloriosi entrambi
Di quel loro sfuggir per rinnovata
Intrinseca virtù, non per divino
Consentimento, da quel mar di foco.
« Questa è dunque la plaga, il clima, il suolo,
(L'Arcangelo proruppe) il seggio è questo
Che noi dovremmo rimutar col cielo?
Questa penosa oscurità col lieto
Raggio del ciel? Sia pure! A suo talento
Giudica il dritto e ne dispon chi regna
Despota su le stelle. Or sia la stanza
Che da Dio più ci scosta a noi più cara;
Da Dio, cui la ragion fa pari agli altri,
E la forza sovrano. — Addio, felici
Campi, soggiorno di perpetua gioja!
Tenebrosi deserti, or voi salvete!
Salve, o mondo infernale! E tu, profondo
Bàratro, il nuovo tuo Signor ricevi.
Uno spirto è con lui che non si cangia
Per loco o per età, giacchè lo spirto
A se stesso è dimora, e può del cielo
Farsi un inferno, e dell'inferno un cielo.
Che monta il dove, se quell'io pur sono,
E qual essere io debbo in sempiterno?
Tutto intero qual pria, sebben minore
Di colui che le folgori soltanto
Fèr più grande di me. Ma qui signori,

Arbitri di noi stessi almen saremo;
Perocchè non creò l' Onnipotente
Questo loco infernale, onde pentito
Poi ne lo invidi e ne respinga. In tutta
Sicurtà regneremo; una corona
Degna è d' alti pensieri, ancor che splenda
Su questo abisso di dolori. Meglio
Re nell' inferno che vassallo in cielo.
Ma perchè lascerem nell' oblïoso
Flutto sommersi e sgominati i nostri
Fedeli amici che con noi s' uniro,
Che con noi rovinâr? Qui non vorremo
Chiamar quei generosi, e porli a parte
Di questa terra sciagurata? E, giunte
Le nostre forze, ritentar di novo
Se v' ha cosa nel cielo o nell' abisso
Che racquistar, che perdere si possa? »

Così Satano, e Belzebù rispose:
« Condottier degli eserciti raggianti,
Cui potè superar quel braccio solo
Che frena il ciel, qualora il tuon li scuota
Della tua voce ch' animar solea
Nel timor della rotta la cadente
Loro speranza; la tua voce, o Grande,
Che segnal di coraggio e di conforto
Tante volte ascoltâr quando più calda
La battaglia ruggìa, novello ardire,
Vita novella prenderan, quantunque
Giacciano esterrefatti e gemebondi,
Come noi giacevam, sulle ondeggianti
Fiamme del lago; nè stupir se guardi
Da qual cademmo smisurata altezza! »

Chiusa ancor non avea la fiera bocca
Che Satan s' accostava all' arso lito.

Tiensi un ampio massiccio e tondo scudo
D'eterea tempra sulle terga, e pende
Dall'omero superbo il grave disco,
Pari all'orbe lunar, quando dal poggio
Di Fiesole o in Val d'Arno il sapiente
Tosco lo guarda sulla sera armato
D'astronomiche lenti; e nuove terre,
Nuovi fiumi e montagne il maculato
Globo gli svela. — La satanic' asta
(Al cui paraggio il più sublime abete
Tolto ai boschi norvegi, onde le navi
Capitane alberarne, una sottile
Verga sarebbe) n'appuntella i passi
Per quel limo mal fermi.... oh, ben diversi
Da quei che sul zaffiro in ciel movea!
Lo travaglia non men l'assiduo vampo
Del torrido orizzonte, e pur nol cura.
Alfin la spiaggia di quel mar di foco
L'Arcangelo afferrata, i suoi sconvolti
Battaglioni appellò; deformi e guaste
Angeliche sustanze. E qual d'autunno
Galleggiano affollate in Vallombrosa
Sul cristallo dei rivoli le foglie,
Ove in arco salenti ameni intrecci
Fan l'etrusche boscaglie, in questa forma
Giacean gli spirti ammonticchiati: o come
Nuotano l'alghe per l'onda disperse
Quando carco Orion di procellosi
Nembi flagella all'Eritreo le coste,
All'Eritreo che seppellì Busiri
E i cavalli di Menfi, allor che in fuga
Volsero minacciosi e furibondi
Gli ospiti di Gessène, e questi in salvo
Miravano dal lido i fluttuanti

Cadaveri nemici, e le spezzate
Rote de' carri sparir nell' abisso.
Così prona, gemente e stupefatta
Dell' improvviso mutamento, il lago
Infernal quella orrenda oste copria.
Mise un grido Satano, e le caverne
Ultime dell' inferno udîr quel grido:
« Principi, potentati e battaglieri,
Fiori del ciel già vostro ed or perduto!
Può stupor così forte i non mortali
Spirti occupar? Ma forse è questo il loco
Che scegliete voi stessi, affaticati
Dalla battaglia, a ristorar di nuovo
L' abbattuto valor? V' è caro il sonno
Quaggiù come già v' era alle beate
Ombre del cielo? O forse in tal servile
Atteggiamento d' adorar vi giova
Colui che trionfò? Sommersi or vede
Tra laceri vessilli ed armi infrante,
Cherùbi e Serafini in questo inferno.
Ma non molto n' andrà, che, l' opportuna
Ora cogliendo, dall' eteree porte
Rapidi scenderanno i suoi ministri
A calpestarne le fiacche cervici,
O con nodi di folgori aggruppate
A conficcarne in questo limo. Uscite
Di letargo! svegliatevi, o caduti
Siete in eterno! » — Vergognando udiro
Quegli assopiti la rampogna, e tosto
Sovra l' ali s' alzâr. Così talvolta
Colte nel sonno da severo duce
Le guardie avvezze a vigilar, di terra
Si levano con onta, e pur mal deste
Ricompongono l' armi e la persona.

E benchè tutto il lor misero stato
Conoscano i perversi e la puntura
Sentano d' insoffribili tormenti,
Pure in novero immenso alla chiamata
Di Satano obbediro. E come il figlio
D' Amrano ai tempi del protervo Egitto
Levò su quelle spiagge e lungo il fiume
La potente sua verga, ed un oscuro
Nugolo di locuste raggirato
Dal vento occidental, calò sui regni
Di Faraone, e d' improvvisa notte
Le contrade abbujò che il Nilo inonda,
Fur veduti così quei maledetti
(Esercito infinito!) sollevarsi
Fra l' alte, basse e circostanti fiamme
Del convesso infernal, fin che l' antenna
Del fiero imperador levata in alto,
Diede il segno alla mossa. Allor gittârsi
D' un equabile vol sull' indurito
Bitume, e tutto ne fu bruno il campo.
Moltitudine tal dalla gelata
Boreale contrada unqua non scese,
Nè del Reno e dell' Istro i flutti oppresse,
Quando si rovesciò come una piena
Devastatrice sul Meriggio, e corse
Da Calpe alle remote afriche arene.
Da ciascuna falange uscîr repente
I duci e i capitani, e s' affrettaro
Dove il gran condottier fermò le piante.
Divine agli atti ed alle forme e sopra
La natura dell' uomo, assise un giorno
Stavano tali Posse e tali auguste
Dignità su fulgenti eccelsi troni.
Ma ne' registri di lassù ricordo

Di lor più non si trova. Evulsi e rasi,
Poi che spiacquero a Dio, ne furo i nomi
Dal libro della vita, ed altri ancora
Non ne avea loro imposto il figlio d'Eva.
Ma quando si gittâr (come l'Eterno
Per la prova dell' uomo a lor concesse)
Sulla terra, e con false arti e menzogne
Corrompendo del mondo una gran parte,
Sedussero all' oblio del Creatore
Le creature, e fêr della divina
Non visibile gloria una deforme
Immagine di bruto, a cui proferti
Vennero allegri culti e pompe ed oro,
Allor per varj nomi all' uom fur noti;
E sotto idoli varj e simulacri,
Ebbero fra' pagani incenso ed ara.
Dimmi, o musa, quei nomi, e chi fu il primo,
Chi l' ultimo a destarsi, a trar le membra
Da quel letto di fiamme, allor che il grido
Di Satan li feria: chi fur gl' insigni
Emuli a lui di merto a por le piante
Sulla sabbia deserta ov' ei le pose,
Mentre lontano e scombujato il volgo
Degli spirti minori ancor giacea.
Eran primi color che dall' inferno
Sulla terra migrando, stimolati
Dal furor della preda, osaro alzarsi,
Dopo secoli molti, un empio seggio
Presso al seggio divino, e por gli altari
Contro gli altari del Signor. Da genti
Lor vicine adorati un tempio stesso
Con Jeòva abitâr, con quel potente
Che tuona da Sionne, e siede in trono
Da serafiche schiere incoronato;

E fin nel Santuario i loro infami
Tabernacoli han posto; e profanando
Di rito abominoso il sacro culto
E le feste solenni, oppor fur osi
Alla diva sua luce ombre e paure.
Molocco, orrido re, si mosse il primo.
Piacque il sangue a costui d'umane offerte;
Piacque il dolor de' miseri parenti,
Benchè fosse coperto e soffocato
Dai timpani sonori il grido e il pianto
De' fanciulli morenti in mezzo ai roghi
Dell' idolo crudele. A Rabba e in tutta
Quella irrigua pianura a lui chinârsi
Gli Ammoniti, e in Argobio ed in Basana
Fino alle sponde dell' estremo Arnone.
E non pago il dimon di questi audaci
Finitimi, sedusse il savio core
Di Salomone a costruirgli un tempio
Di fianco a quel di Dio sulla pendice
Dall' obbrobrio appellata; e dell' amena
Valle d'Innón si fece un sacro bosco
Che Toféa poi fu detto, o tenebrosa
Geenna, imago dell' inferno. — Appresso
Costui Càmos venia; spavento osceno
Pei figli di Moabbo, d' Aroaro
A Nebo ed al remoto austral deserto
D'Abàrima. In Esebbo, in Aranamo,
Reame di Seône, oltre la valle
Di Simma, che di pampini e di fiori
Spiega un vago tappeto, egli ebbe altare;
E l'ebbe in Eleal fino alla sponda
Dell' asfaltico lago. Anche Péoro
Fu chiamato il dimôn, quando in Sittimo
Ravvolse i figli d' Israel, fuggenti

Dalle rive del Nilo, in quei lascivi
Riti che fur cagion di tanti affanni.
Poscia le scellerate orgie traspose.
Sul colle dell' infamia accanto al bosco
Del cruento Molocco, e fu coll' ira
La lussuria confusa. Alfin di novo
Giósia caccioìli nell' abisso. — A questi
S' accoppiano color che dall' Eufrate
Fino al torrente che l' egizia parte
Dalle assire campagne, ebber comuni
I nomi di Baàle e d' Astarotte,
Dèi quelli, e queste Dee; poichè gli spirti
Pigliano a grado lor l' un sesso e l' altro,
O li fondono insieme. È tanto molle,
Semplice tanto la spirtale essenza,
Che libera da fibre e da giunture,
E non come la carne al frale appoggio
Dell' ossa accomandata, in qual sia forma
O lucida od opaca, o rara o densa,
Può gli aerei seguir divisamenti,
Ed all' opre dell' ira e dell' amore
Dar l' effetto proposto. — Abbandonaro,
Da queste sozze deità sedotti,
Spesso i figli di Giuda la vivente
Loro possanza, e, neglètto l' altare
Del vero Nume, ad idoli brutali
Quella fronte curvâr, che poi fiaccata
Dal turpe ossequio, si piegò sul campo
All' urto di spregiate armi nemiche.
Tra la turba vulgar di questi numi
Astarotte è distinto, a cui d' Astarte
Dièr già nome i Fenici, e l' adoraro
Bicornuta del cielo imperatrice.
Le Sidonie donzelle avean per uso

Nelle notti serene avvicinarsi
Al suo lucido tempio; e farle omaggio
Di lór canti votivi; e inonorata
Di cantici non fu pur tra le mura
Della stessa Sionne. Il tempio suo
Sorgea dal monte dell' obbrobrio, dove
Innalzato lo avea quel molle prence,
Che saggio un tempo è d' alto cor, ma preso
Delle vaghe idolatre, anch' ei si volse
Alla malvagia idolatria. — Tammuzzo
Dopo Astarte apparì. La sua divina
Piaga annual sul Libano traea
Le assire giovinette, ove con dolci
Querimonie piangeano il suo destino
Dal sorgere al cader d' un lungo sole,
Mentre il placido Adon, dalla materna
Rupe scendendo al mar, l' acque volgea
Tinte, com' era grido, e rubiconde
Del sangue di quel dio piagato ogni anno.
Di pari ardor la favola amorosa
Scaldò le figlie di Sionne, e viste
Le lascivie ne fûr sotto i devoti
Portici dal rapito Ezzechïello,
Quando al profeta in visïon s' offriro
L' idolatrie del popolo di Giuda.
Poscia un tale apparì che fu dolente
Veggendosi troncar dalla captiva
Arca l' effige mostruosa, e il capo
E le braccia staccarne; e sulle porte
Del suo tempio medesmo, alla presenza
De' suoi confusi sacerdoti, in brani
Precipitar. Dagone è il nome suo;
Dalla cintola al capo umana forma,
Marina orca nel resto. E nondimeno

Dal suo tempio in Azoto il turpe iddio
Le coste impaurì di Palestina,
E Gate, Accarño ed Ascalon fin dove
Giunge il confin della discosta Gaza.
Rimmon seguia. Piacevole soggiorno
A costui fu Damasco e la feconda
Contrada insigne per le terse fonti
Di Farfara e d' Abbana. Anch' ei la fronte
Baldanzosa levò contro la casa
Dell' Eterno, e perduto un vil lebbroso
Fece acquisto d' un re: d' Achaz lo stolto
Suo vincitor, che volse a Dio le terga,
Da quel demone spinto, e n' atterrando
Con mani empie l' altar, sulle ruine
Costrusse un' ara di siriaca foggia,
Ove incensi odïosi e impure offerte
All' idolo immolò che pria sconfisse.
Venia dopo costor la schiera e il fasto
Di quegli spirti che recâr d' Osiri
E d' Iside e d' Orusse i nomi antiqui,
E trassero in error, con differenti
Mostruose sembianze e sortilegj,
Il fanatico Egitto e i maghi suoi.
Stolti, che in laide bestïali forme,
Non già nell' uom, cercavano l' erranti
Lor deïtà; nè salvo di tal peste
Israello n' andò, quando egli fuse
L' oro accattato nel vitel d' Orebbe.
Poscia in Dana, in Betèle il re perverso
Rinnovò la gran colpa, allor che Dio
Comparò, forsennato, a bue pascente.
Quel terribile Dio che in una notte,
Percorrendo l' Egitto, i primonati
Stese d' un colpo co' mugghianti numi.

Ultimo apparve Beliàl. Più sozzo
Dèmone di costui, più dell' abbietto
Vizio invaghito, per lo vizio stesso,
Sprofondato non fu dall' ira eterna.
A lui non templi s' innalzâr, non are
Fumarono d' offerte; e tuttavolta
Chi s' aggira ne' templi e fra gli altari
Più di questo infernal, quando i corrotti
Ministri del Signore (alla sembianza
Dei figliuoli d' Elì che profanaro
Di tresche abominevoli e di sangue
La divina sua casa) onta gli fanno?
E ne' templi non sol, ma ne' palagi,
Nelle corti egli regna e fra le mura
D' impudiche città, quando il fracasso
Dell' infame bagordo e del peccato
Passa in altezza l' eminenti rôcche:
E quando per la notte i suoi vaganti
Seguaci ebbri di vino e di furore
Scorrono le contrade e fan tumulto.
Soddoma il dica e Gabaàl, la sera
Che fu contaminata una matrona
Sulle soglie ospitali, ad impedirvi
Stupro più reo. — Di grado e di potenza
Questi furono i primi; e lungo fôra
Narrar degli altri, il cui nome si sparse
Grande e temuto. Gl' idoli d' Ionia,
Che numi il seme di Javàn credea,
Ma del ciel meno antichi e della terra
Lor vantati parenti, e quel Titano
Primogenio del ciel colla sua prole
Smisurata, a cui tolse e trono e regno
Saturno a lui minor, che poi sofferse
Da Giove figlio suo (che Rea produsse

Più del padre gagliardo) uguale offesa.
Così Giove usurpò del cielo il regno.
Dèi, che prima fur noti in Creta e in Ida;
Poi sulle vette del nevoso Olimpo
L'aer medio reggeano (il più sublime
Loro seggio), o sul vertice di Delfo
O in Dodona, e per quanto ampia si stende
La dorica contrada. Un di costoro
Coll'antico Saturno in Adria venne,
E l'Esperia varcata e il celto lido,
N'andò fino all'estreme isole errando.
Questi ed altri parecchi accolti insieme
Veniano, ma con basse umide ciglia,
Cui temprava però di qualche gioja
Il veder che Satano ancor perduta
Non avea la speranza, e il non sentirsi
Pur nella stessa perdigion perduti.
Ciò tutto riflettea su quell'altero
Quasi un dubbio color; ma tosto assunto
L'orgoglio consueto, con superbo
Favellar, che l'aspetto e non l'essenza
D'una severa dignità tenea,
Nuovo spirto ei trasfuse all'abbattuto
Loro coraggio, e quel timor ne spense.
Indi cenno egli fa che, salutata
Al clangor delle trombe e dei timballi,
La sua si spieghi trionfale insegna.
Quest'onor ne richiese (e consentito
Gli fu per dritto) Azzaziël, cherùbo
Per gran membra distinto. Egli disciolse
Dall'asta rilucente il gran vessillo,
Che, svolto e ventilato, avea l'immago
Di fiammante cometa, e rabescati
D'oro e di gemme vi splendeano in mezzo

I serafici emblemi ed i trofei.
Gli oricalchi sonori allor mandaro
Uno squillo di guerra, a cui rispose
Tutta quanta la turba. Immenso grido
Che dell' abisso rintronò le vôlte,
E gli imperii del caos e dell' eterna
Notte empiè di clangore e di spavento.
Ed ecco fluttuar per l' aere oscuro
Nel vivo orientale ostro lucenti
Diecimila bandiere, e insiem con esse
Sorgere un bosco di ferrate antenne,
E cimieri a cimieri, e targhe a targhe
Stringersi, ricomporsi in dense file,
La cui profondità non si misura.
In perfetta falange i combattenti
Preser le mosse al dorico concerto
Delle tibie e de' sistri, antico suono
Che spirava agli eroi nella battaglia
Una calma sublime, un moderato
Valor, non quella cieca ira che svampa;
Tal che tema di morte o vil ritratta
Nomi incogniti fur. Nè dell' arcana
Virtù religiosa il suon mancava;
Della virtù che il dubbio e la paura
E l' angosce e il cordoglio alleggia e spegne
Negli eterni non men che nei mortali.
Tal con possa raggiunta, e tutti accesi
D' un sol pensier quegli angeli caduti
Procedeano in silenzio al dolce accordo
De' cavi bossi, che leniano in parte
Per quel suolo di fuoco il doloroso
Loro cammin. La turba alfin s' arresta
(Oh quale orrenda immensurata fronte
Tutta d' armi abbagliante!) in lunga schiera,

Come i prischi guerrieri armati d' asta
E di scudo attendeano il venerato
Cenno del duce lor. Satano avventa
Per le cupe falangi il guardo esperto,
Da sommo ad imo le percorre, esplora
L' ordine di ciascuna, il bellicoso
Contegno, e quelle forme alle divine
Indifferenti, e noverarle ei gode.
Ed oh come si gonfia, insuperbisce
E s' indura quel cor per tanta possa!
Dacchè l' uom fu creato, ancor non venne
Sì forte e numerosa oste raccolta,
Che non sembrasse al paragon di questa
Quel popolo pigmeo cacciato in rotta
Dalle grù, quando pur tutti gli enormi
Fulminati da Giove in val di Flegra
Vi fossero alleati, e gli animosi
Che sotto le tebane e iliache mura
Pugnâr confusi ai parteggianti dèi;
E quanto suona in favola o in romanzo
Del buon figlio d' Utèro in mezzo a' suoi
Cavalieri d' Armórica e Bretagna;
E quanti battezzati e saraceni
Giostraro in Montalbano, in Aspramonte,
In Damasco, in Marocco, in Trebisonda;
O quanti ne mandò dall' africano
Lito Biserta, allor che il Magno Carlo
Cadde coi Paladini in Roncisvalle.
E sebben quest' esercito di spirti
Vinca ogni prova del valor mortale,
Riverente obbedisce alla parola
Del suo temuto capitan. — Satano!
Della fronte non pur ma dello sguardo
Superbamente imperioso, a tutti

Torreggiava sovran. Perduto ancora
Non avea quell' altero il suo splendore.
Oscurato bensì, ma non di manco
L' Arcangelo parea, parea l' occaso
D' un eccesso di gloria. Come quando,
Povero de' suoi raggi, il sol nascente
Traspar per li vapori umidi e spessi
Di turbato orizzonte, o dietro al disco
Della luna s' atterga in piena eclisse,
E molti imperj e nazïoni avvolge
D' un crepuscolo infausto, ai re presago
Di spaventosa popolar sommossa.
Ma sebben dall' antico assai diverso,
In luce ogni astro ed in beltà vincea.
Dei solchi, che la folgore v' aperse,
Negra avea la cervice, e sulla smorta
Guancia posava l' inquïeta cura.
Il cipiglio però che manifesta
L' orgoglio pazïente e il cor non domo,
Intendea vigilante alla vendetta.
Lo sguardo era crudel, benchè talvolta
Di pietà s' animasse e di rimorso
Nel veder quegli spirti a lui compagni
Di misfatto, seguaci anzi e vassalli,
Ed or tanto infelici, ora deserti
D' ogni prisca beltà ; miriadi immense
D' angeli condannati a patimenti
Senza speme di tregua, e per la bieca
Sua fellonia sommersi in quell' abisso,
E cacciati dagli astri e dalla luce,
Pure a lui riverenti, a lui fedeli !
Tal se l' ira del cielo incenerisce
Le quercie d' una selva o gli alti abeti
D' una montagna, maestosi ancora,

Quantunque scissi e disfrondati, i tronchi
Sorgono dalla landa inaridita.
Egli si accinse a favellar. Le doppie
File allor si curvaro, e raccostando
Gli estremi opposti lati un emiciclo
Fêro in muta aspettanza al sommo duce
Da' suoi grandi accerchiato. Egli tre volte
Schiuse il varco alla voce, ed altrettante,
Pria che ne uscisse, gli morì nel pianto;
Pianto che sol dagli angeli si versa!
Tronche alfin da singulti e da sospiri
Parlò queste parole: « O Legïoni
Di sostanze immortali! eteree posse
A cui si paragona il sol Jeova!
Non fu la nostra inglorïosa pugna,
Benchè l' evento sciagurato: e questa
Miseranda dimora, e quest' orrendo
Mutar di forme (doloroso a dirsi!)
Dura prova ne son. Ma quale ingegno,
Qual alta previdenza, ammaestrata
Da casi antichi e da novelli, avrebbe
Creduto mai che a superar la forza
Di tali e tante deità congiunte
Altra forza valesse? E tuttavolta
Chi potrebbe suppor, che così forte
Esercito di spirti, onde l' esiglio
Gli empirei campi desolò, quantunque
Domo, sconfitto sollevarsi al cielo
Nuovamente non possa e far conquisto
Del soggiorno natio? Tutta l' immensa
Oste di numi testimon mi sia,
Se per dubbi consigli o per temuti
O cansati cimenti ho riversate
Le nostre alte speranze. Ma colui

Che regna in ciel monarca, e sull' eterno
Soglio tranquillo fin allor sedea
Per consenso, per uso e per antica
Fama, le sole maestose pompe
Di sua grandezza ai nostri occhi mostrava,
Ma la sua forza ne copria. Per questo
Noi tentammo assalirlo, e fummo oppressi.
Or la sua conosciam come la nostra
Virtù. Noi primi rinnovar la guerra
Tristo avviso saria, ma provocati
Non temiam d' accettarla. Il meglio avanza;
L' oprar segreto, le coperte vie,
Sì che l' arte o l' ingegno a noi consenta
Quanto la forza non potè. Dimostro
Chiaramente gli sia che solo a mezzo
Vinse colui che colla forza ha vinto.
Ed altri mondi generar lo spazio
Forse ancora non può? Correa pur voce
Lassù che Dio volesse un orbe novo
Crear per farlo sede ad una stirpe
Quanto i figli del cielo a lui diletta:
Qui noi da prima irromperem, non fosse
Che sol per esplorarlo; ivi od altrove;
Perocchè rinserrar questa infernale
Bolgia non può gli spiriti celesti
In sempiterna prigionia; nè queste
Tenebre ricoprirli eternamente.
Ma consigli più gravi in pien consesso
Denno l' impresa maturar. La pace
Cosa è omai disperata; e chi di noi
Sosterrebbe abbassarsi? Or dunque guerra,
Guerra coverta o manifesta. » — Tacque
L' arcangelo, ciò detto, e mille e mille
(Segnal d' applauso) fiammeggianti acciari

Per l' aer rotëâr, dalle guaine
Cherubiche sfuggiti. Un subitano
Splendor s' effuse e rischiarò l' abisso.
Levâr que' furibondi un gran muggito
Contro l' Eterno; dei branditi ferri
Percossero gli scudi, e suscitando
Fiero suono di guerra, alla celeste
Vôlta ulularo l' infernal disfida.
Non lunge s' innalzava un arduo monte
Che vampe ad or ad ora e vorticoso
Fumo esalava dall' orribil cresta.
Ma dal giogo alle falde era lucente
D' una solida gromma, indizio certo
Che nell' ime latèbre eran sepolte
Metalliche sostanze, opra del solfo.
Uno stuol numeroso a questo monte
Rapidissimo vola, in quella guisa
Che veggiam con mannaje e ferrei pali
Precorrere la schiera i guastatori
Ad alzar terrapieno o far trincera.
Mammon li conducea: fra quanti spirti
Caddero dalle sfere il men sublime;
Perocchè la sua mente e gli occhi suoi
Pur nel cielo eran chini, e delle soglie,
Ricche d' oro e di gemme, assai più vaghi
Che d' ogni santo glorïoso aspetto,
Di che son l' alme in visïon beate.
L' uomo istigato da costui s' immerse
Nel centro della terra e la spietata
Mano cacciò ne' visceri materni
Per rapirne i tesori, oh meglio ascosi!
Squarciò la turba di Mammone un fianco
Della montagna, e dalla gran ferita
Masse d' oro ne trasse. E maraviglia

Non è se l'oro nell'inferno abbonda;
Perocchè non v'ha suol più dell'inferno
Degno di fecondar quel prezioso
Veleno. — Oh venga, venga e inarchi il ciglio
Chi tien l'opre mortali in tanto pregio,
Chi di Menfi s'ammira e di Babele!
Oh! qui venga, e vedrà come i perversi
Angeli ponno soverchiar le moli
Più salde e più famose; e quanto i regi
Con inesausta secolar fatica
Di braccia innumerabili compièro,
Compiasi per costoro in picciol'ora!
Sullo spazzo vicino in preparate
Fornaci, a cui le ardenti onde del lago
Trascorrono di sotto, un'altra ciurma
Fonde la massa mineral, separa
I commisti metalli e l'ôr divide,
Con arte mira, dalla feccia. All'opra
Di piantar nel terren le varie forme
S'affaccenda una terza, e, per segreti
Cunicoli dedotta, la bollente
Congerie invasa ne' capaci ordigni.
Tale un soffio di vento in varie canne
Dell'organo intromesso ogni latente
Suon ne risveglia. — Ed ecco in un baleno
Quasi ondoso profumo sollevarsi
Mirabile edificio al suon concorde
Di voci armoniose; e come un tempio
D'ogn'intorno suffolto e ghirlandato
Di pilastri e di doriche colonne,
Che fan saldo puntello all'architrave
Tutto d'oro. Di splendide cornici
E di stupendi istoriati fregi
La gran mole non manca; e scolta in oro

L'ampia vôlta n'ha pur; nè mai Babele,
Nè Menfi mai spiegaro in tutto il prisco
Loro splendor dovizia a questa uguale
Per ornar di Serapide o di Belo
Il divin penetrale, o il regio soglio
De' lor monarchi vanitosi, quando
Di fasto e di ricchezze era l' Assiro
Coll' Egizio a contesa. — Alfin l' altezza
Del pinacolo aggiunta, immantinente
L' enee porte s' apriro. Ed ecco offrirsi
E l' aule spaziose e il ricco e terso
Pavimento agli sguardi stupefatti.
Per artificio di sottil magia
Pendono dalla vôlta in lunga fila,
Dalla nafta nudrite e dall' asfalto,
Lampade costellate e faci ardenti;
E mandano un chiaror come venisse
Dal firmamento. Accorrono le turbe
A mirar l' edificio, e chi dell' opra,
Chi del fabbro si loda. Era già nota
Quell' artefice man per molte rôcche
Ne' cieli edificate, ove dimora
Han gli angeli scettrati, e stanvi assisi
Quasi principi in soglio. Iddio li pose
In quel seggio elevato, onde ciascuno
Nella sua gerarchia governi e regga
La milizia immortal: nè sconosciuto
Fu quel fabbro alla terra. Adoratori
V' ebbe in Grecia e nel Lazio, e di Vulcano
Nome portò. Lanciollo Egioco irato,
Così favoleggiàr, dai cristallini
Spaldi del cielo, ed ei da mane a sera
Un lungo estivo dì per l' ampio vano
Precipitò come stella cadente,

Finchè discese col tramonto in Lenno
Isola antica dell' Egèo. Menzogna!
Cadde in vece il dimòn colle sue ciurme
Gran tempo pria, nè valsero al caduto
Le costrutte sugli astri eccelse torri,
Nè le macchine sue. L' Onnipossente
Lo rinverse dal ciel con tutti i suoi
Compagni industri a fabbricar nel cupo.
Con tremendo apparecchio e per supremo
Comandamento proclamaro intanto
Gli alati araldi a sonito di tromba
Una solenne general consulta
Nel Pandemonio, maestosa reggia
Data a Satano ed a' ministri suoi.
Spandesi la chiamata, e d'ogni parte
Concorreno i più degni e i più distinti
Di ciascuna falange; e dietro a questi
Turbe minori di seguaci. Ingombri
Vestiboli ne sono, androni e soglie,
Ma la sala maggior n' è più gremita,
Benchè pari al gran campo, ove, presente
Il Sultan, che d' assedio li stringea,
Scendeano i cavalieri a correr giostre
Od a pugna mortal col fior dell' armi
Saracene. Stivato è il suol di spirti,
L' aere stivato anch' esso, e freme e fischia
Da tante ali percosso. E come al dolce
Tepor di primavera, allor che il sole
S' accompagna col tauro, in folto sciame
Sbuca la bionda gioventù dell' api,
Ed all' arnie s' aggroppa, o vola ai fiori
Rugiadosi, e rivola ai tersi assiti
Spalmati or or di balsamo recente,
Difesa suburbana a' piccioletti

Suoi castelli di paglie, e vi ragiona
Delle cose di Stato; a questo modo
La ciurmaglía infernal brulica e ferve
Fino al dato segnale. Oh meraviglia!
Quei che pur dianzi soverchiar d'altezza
Pareano i figli della terra, or fatti
Men che piccioli nani, in breve loco
Chiudonsi agevolmente; a quella stirpe
Minutissima pari che soggiorna
Oltre l'inde montagne; od ai folletti,
Che preso dalla notte il villanello
Vede o sogna veder per entro un bosco,
O sul margo d'un fonte ire e redire
Con notturno tripudio, allor che splende
Arbitra in ciel la luna, e più vicino
Rota alla terra il suo pallido disco:
Spirti per la notturna aura danzanti
Che lusingan l'orecchio allo stupito
Con soavi armonie, tal che per tema
Mista a nova dolcezza il cor gli balza.
Ristrinsero così la sterminata
Incorporea persona, e nello spazio
Di quell'aula regal, benchè raccolti
In numero sì grande, i maledetti
Senza disagio si locâr. Ma lungi
Negl' interni recessi in chiuse mura
I Serafi maggiori e i Cherubini
Non mutati di forma, ad un segreto
Congresso s'adunâr. Di semidei
Sedenti in troni d'oro un pien congresso!
Seguì breve silenzio, indi s'aperse,
Acclamati gli astanti, il gran consiglio.

LIBRO SECONDO.

Alto in soglio regale, il cui splendore
Supera dell' Ormusse e della ricca
India i tesori, o di qual altra terra
Là sotto il cielo oriental profonde
Sui barbarici re le perle e l' oro,
Siede Satano; all' infelice altezza
Da' suoi merti levato; e par non pago
Di seder su quel trono, in cui la stessa
Sua disperanza oltre ogni speme il pose,
Sempre aspira a salir; nè sazio ancora
D' un vano e stolto contrastar col cielo,
Nè dagli eventi ammaestrato, in queste
Parole audaci al suo pensier dà vita:
« O Possanze, o Dominî, o Dèi celesti
(Poichè bàratro alcuno, alcuno abisso
Le immortali virtù non imprigiona)
Disperata per noi, sebben caduti,
La conquista non è del seggio antico.
Ed anzi, vinta la sfiducia, i prodi
Figli del cielo splenderan più grandi,
Formidabili più, come se mai
Non fossero caduti; e dal terrore
D' una rotta seconda andran disciolti.
Legge lassù decreta e giusto dritto

Me creâr vostro duce, e poscia tale
M'han suggellato i liberi suffragi,
E quanto nella pugna e nel consiglio
Oprai non senza gloria. In questo almeno
Ebbero i nostri mali alleggiamento,
Che saldissimo è il trono, ov' io m' assido
Per consenso comune, e da nessuno
Invidïato. Nell' eterea corte
Chi sale i primi gradi è fatto segno
Alla segreta gelosia degli altri
Men sublimi di lui. Ma chi tra voi,
Chi l' animoso invidïar vorrebbe,
La cui fronte elevata è più scoverta
Ai fulmini di Dio come una torre
Che voi tutti difende, e più di tutti
Ne sostiene gli assalti? Ove non sorge
Utile alcuno ad invogliar le menti,
Ivi gare non sono; ond' io presumo
Che nessun porgerebbe alla infelice
Mia corona la man; perchè nessuno,
Sia pur di voglie ambizïose e vane,
Amerà di mutar la sua leggera
Parte di pena con maggior tormento.
Or così vantaggiati e stretti insieme
D'un voler, d'una fede e d'un accordo
Quale in ciel non si stringe, il seggio nostro,
La nostra antica eredità vogliamo
Con pien diritto richiamar; securi
D'un felice successo, e tal che darne
Con più certezza non potria la stessa
Prosperità. Ma dite, e qual vi piace
Di due strade seguir? La guerra aperta,
O la segreta? L' argomento è questo
Che svolgere n' è d' uopo; e chi giovarne

Può d' un utile avviso, a noi lo esponga. »
Tacque ciò detto, e il suo vicin Molocco,
Re scettrato, s' alzò. Costui fra tutti
I battaglieri dell' eterea pugna
Fu l' animo più forte e più feroce;
Ed or le furie il disperar gli accresce.
Che lui gridi la fama emulo a Dio,
Questo ambisce il superbo, e pria vorrebbe
Nel nulla eterno sprofondar che manco
Esser di Dio. Cessata in lui tal cura,
Altra cosa non è che lo sgomenti.
E di Dio, dell' inferno, o se v' ha loco
Più cupo e spaventevole di questo,
Poco monta a Molocco, e ben risponde
Al suo fiero sentir la sua parola.
« Guerra aperta è il mio voto; io d' artificj
Nè so, nè vanto di quest' arte io meno.
Chi mestier, congiurando, ha della frode,
Eserciti la frode; or non è d' uopo.
E che? Mentre seggiamo e ordiam congiure,
Premere a queste soglie un ozioso
Esercito dovrà? Dovrà l' avviso
Sospirar della mossa e qui languendo
Vil fuggiasco del ciel per sua dimora
Ricevere quest' antro abbominoso,
Questa infame prigion che l' oppressore
Per noi costrusse? L' oppressor che regna
Sol perchè lo consente il nostro indugio?
No! col foco piuttosto e colle furie
Dell' inferno terribili, serrati
Voliamo ad assalir quelle sue rocche,
Trasformiamo in potenti armi di guerra
Contro il loro inventor le nostre pene.
Lo scoppio della folgore infernale

Risponda al muggbio della sua, risponda
Un vapore affocato al suo baleno;
E spargere ne vegga uno sgomento,
Con rabbia pari al suo furor, su tutti
Gli schiavi angeli suoi. Quel trono istesso
Su cui s' asside, di tartareo solfo
Involuto gli venga e d' atre fiamme,
Pene create di sua man. — Ma forse
Parrà duro a talun l' alzarsi a volo,
L' assalir ne' suoi regni un avversario
Più sublime di noi. Se le fatali
Onde del lago non sopir la mente
Di colui che ciò teme, gli sovvenga,
Che il nostro moto natural ci porta
Alla sede nativa, e per istinto
Lo scendere e il cader ci sono avversi.
Allor che sulle rotte ultime schiere
Furiava il tiranno, ed insultando
C' inseguia per l' abisso, oh chi di noi
Non sentì come acerba, faticosa
Ne parea la discesa? Indizio questo
Che il salir n' è più lieve. Ma l' evento
Qui non pochi atterrisce. — Aprir di nuovo
Stolta guerra al potente, acciò si vegga
Quai più gravi castighi a nostro danno
L' ira sua può trovar? — Ma nell' inferno
V' ha tema forse di maggior castigo?
Che di peggio aspettiam, dacchè travolti
Dai regni della gioja in questo albergo
Del dolor n' ha Geòva, in questo abisso
Dove un foco immortal, senza lusinga
Di termine, n' avvampa, allor che l' ora
Tormentatrice o il suo flagel ne incalza,
Vasi noi del suo sdegno, alla tortura?

Che temer di più crudo? Iddio n' accresca
Solo un grado di pena e più non siamo.
Perchè dunque gl' indugi e le dubbiezze
A sfidarne il furor, se giunto al sommo
Altro non può che toglierci la vita,
Che consumarci la spirtal sustanza?
Meglio perir che vivere immortali
Nella miseria. Ma se pur divina
Fosse nostra natura, ed in eterno
Non potesse cessar, la sorte nostra
Non peggiora per questo; e noi da certa
Prova sappiam che l' animo ci basta
A sconvolgergli i cieli, a minacciargli
Quel suo fatale inaccessibil trono
Con attacchi incessanti. Ora se questa
Non è piena vittoria, è almen vendetta. »
Qui si tacque arruffando i sopraccigli,
E folgorò dalle torve pupille
Un furor di vendetta, una minaccia
Spaventosa a ciascun che Dio non fosse.
Sorse di contro Belìàl negli atti
Grazïoso ed uman. Dalle beate
Sedi del cielo un angelo più vago
Di costui non discese. Ei par creato
A magnanimi intenti, e nondimeno
Tutto è in lui menzogner, benchè dal labbro
Stilli mele il dimòn, tal che potrebbe
In ottima mutar la più malvagia
Delle sentenze, e con sottil sofisma
Confondere o sviar d' un sapïente
Senno il consiglio. Dal suo cor non sorge
Pensier che nón sia vile. Al vizio è pronto,
Tardo e ritroso ad ogni bella impresa.
Pur gli orecchi lusinga e persuade

Col blando suono della voce: « O Grandi,
(Così prese a parlar) sostenitore
Della guerra palese io pur sarei
Come l'odio m' infiamma, in che nessuno
Mi pareggia di voi; ma la cagione,
La precipua cagion che fu prodotta
Per indurci alla pugna, è quella appunto
Che me ne storna, e d'infelice uscita
M'è presagio infelice. Il più valente
De' nostri battaglieri anch' ei diffida
Di ciò che ne consiglia, e della stessa
Sua guerriera virtù, poi che l'audacia
Nel disperare e nel perir ritrova,
Ultimo scopo suo, dopo lo sfogo
D'una vendetta infruttuosa. E quale,
Qual vendetta otterremo? Armate scolte
Delle rocche celesti han la difesa,
E ne vegliano i passi; anzi talvolta
Sul confin dell' abisso in fitta schiera
S'accampano, e le fosche ali agitando
Lustrano i regni della notte, e tema
Non le punge d'assalti. E quando ancora
Ne si schiuda un' uscita, e dietro a noi
Tutto s'alzi l'inferno, e sia la pura
Luce del ciel contaminata, Iddio
Rimarrà non pertanto incorruttibile
Nel suo trono immortal. La diva essenza
Labe alcuna non soffre, e ripulsando
Vincitor quell' oltraggio, i cieli suoi
Detergere saprà dal nostro vano
Foco infernale. In tal guisa rejetti,
Per ultimo conforto il solo e nudo
Disperar ci rimane. Or ben? Dovremo
Così dunque inasprir l'Onnipossente

Che la farètra in noi tutta discarchi?
A struggere noi stessi e studio e cura
Noi, noi dunque porremo? O vergognosa
Miserabile cura! E chi di voi,
Benchè nel fondo d' ogni mal caduto,
Chi perdere vorria l' intellettiva
Virtù, quel volo del pensier che varca
L' eternità, perchè poi lo divori
Immobile e indolente il ventre cupo
Della notte increata? — E questo forse
Ne saprebbe giovar? Chi mai vi accerta
Ch' abbia Iddio la vaghezza e la potenza
D' ucciderne lo spirto? È dubbio molto
Ch' egli n' abbia il poter; ma che nol voglia,
Questo è sicuro! Il sapiente senno
Dovrà l' arche vuotar del suo corruccio
Tutte in un punto? E improvvido sprecando
Le tremende armi sue, far pago il voto
De' suoi nemici? sterminar nell' ira
Quei che l' ira salvò perchè puniti
Siano in eterno? — Ma che dee frenarci?
(Così gli amici della guerra.) Noi
Giudicati non siam, non siam dannati
A perpetuo martoro? Or che potremmo
Di più, di peggio paventar per quanto
Da noi si faccia? — È dunque (io lor rispondo)
Qui sederci a consiglio in pieno arnese
L' ultimo d' ogni male? E quando noi,
Fieramente inseguiti e folgorati,
Pregavam che l' abisso n' accogliesse,
Non pareaci l' inferno un caro asilo?
E quando giacevam sulla cocente
Fiumana incatenati? Altro, ben altro
Tollerammo laggiù!..... Ma se lo spiro

Che suscitò quelle livide fiamme
D'improvviso rinfreschi, e in lor trasfonda
Settemplice bollor; se quell' incendio
N' avviluppi di novo, e novamente
La vendetta or sospesa armi la destra
Delle folgori sue? Se Dio riapra
I suoi tesori di battaglia, o questo
Firmamento infernal, che minaccioso
Sulle fronti ci sta, le sue riversi
Cateratte di foco e ne ricopra?.....
Mentre noi meditiamo e diam consigli
Di magnanima guerra, io non v' accerto
Che scoppiar d' improvviso un affocato
Turbine qui non possa, e ognun di noi
Balestrato e confitto a qualche rupe,
Fiero gioco non faccia alle tempeste;
O carco di catene, in quegli ardenti
Vortici risommerga, e lo costringa
Di grida disperate e di lamenti
L'aer cieco a ferir, senza il conforto
D' una tregua lontana o d' un riscatto.
Questo, oh questo saria strazio più grave!
Stoglieryi dall' aperta e dall' ascosa
Guerra ho dunque fiducia. E che varrebbe
La forza o il senno contro Dio? Qual arte
Può lo sguardo ingannar che tutto abbraccia?
Dall' altezza de' cieli a noi si volge
E si ride di noi, de' nostri vuoti
Divisamenti: perocchè non solo
Ci soverchia in poter, ma può d' un cenno
Sventar le trame nostre, i nostri agguati.
Dunque in tanta viltà trarrem la vita?
La progenie del ciel sarà calpesta,
Cacciata in bando, ed a patir dannata

Questi dolori e questi ceppi? Io scelgo
Di due mali il minore. Un duro giogo
Ne fu posto dal fato e dalla voglia
(Legge suprema) di colui che vinse.
Come sono all' oprar le nostre forze,
Al soffrir son disposte; e mente ingiusta
Così non decretò. Se più guardinghi
Fossimo stati nell' aprir la guerra
Con sì forte nemico, e men fidenti
Nella incerta vittoria, oh questo vero
N' avria sugli occhi balenato! Al riso
Mi sforzano color che, l' asta in pugno,
Sono audaci e valenti, e poi li veggo,
Se quell' arma lor falla, impiccolirsi,
Tremar d' un male che sfuggir non ponno,
D' un male a lor già noto: esiglio ed onta,
Tormento e prigionia; la legge insomma
Del vincitore. A tal noi siam serbati.
Pur se noi tolleriam, se pazienti
Gli chiniamo la fronte, Iddio potrebbe
Raddolcir la sua rabbia; e noi, lontani
Per tanto spazio dalla sua presenza,
Forse, non l' offendendo, alfin cadremo
Dal suo pensier: contento il punitore
All' imposto castigo. Il foco allora
Che n' arroventa, scemerà, cessato
Il turbine divin che lo ravviva.
Dal sulfureo vapor la nostra lieve
Sostanza emergerà, se pur cogli anni
Non vi si adusa, e varïando alfine
Di tempra e di natura, al fiero clima
Si conformi così che più nol senta:
Tal che lieto soggiorno a noi divenga
Quest' orrore, e quest' ombra amabil luce.

Nè vi parlo di tempi in cui potremmo
Le speranze elevar, nè di vicende,
Nè di casi aspettati. Oh no! Sì trista
Non è la sorte nostra, ancor che molto
Dall'antica diversa; e se noi stessi
Artefici non siam de' nostri mali,
Peggior non si farà. » — Con tai parole
Che tenue velo di ragion vestia,
Belïàl consigliava un vil riposo,
Un ozio ignavo, e non la pace. Il labbro
Schiuse poscia Mammòn: « Con due disegni
Noi vogliamo la guerra, ove la guerra
Sia l'avviso migliore: o colla mira
Di balzar dal suo trono il re del cielo,
O collo scopo d'acquistar di nuovo
Le perdute franchigie. Or noi potremmo
Sperar di rovesciarlo allor che il fato
Ceda al caso incostante, e della lite
Segga giudice il caos. L'intento primo,
Vuoto d'ogni speranza, è certa prova
Che più vuoto è il secondo. Un campo forse
Ne aprirebbero i cieli, anzi che domo
Per noi quel loro correttor non fosse?
Ma pognam ch'ei si plachi e ne perdoni,
Pur che la fronte gli chiniamo. E come
Oserem presentarci a quel potente
Sbaldanziti così? Come la legge
Accoglierne sommessi, ed esaltarne
La deità con inni a noi prescritti,
Con forzati alleluja a piè del trono,
Dove ei siede ed impera invidiato
Nostro monarca, e l'ara sua vapora
D'ambrosii fiori e di profumi, offerti
Da schiave mani, dalle nostre? È questo

L'officio, il gaudio che lassù n'aspetta!
Quanto mai non sarebbe ingrata e dura
Sì fatta eternità consunta in lodi,
In ossequj, in offerte a quell'esoso
Nostro nemico? Non tentiamo adunque
D'ottener colla forza e coll'ingegno
Quanto a noi condisceso, onta saria
Pur fra gli astri accettar; l'onore, io dico,
D'una fastosa servitù: ma solo
Ricerchiamo in noi stessi il nostro meglio,
E, liberi intelletti, ancor che grave
Questo albergo ci torni, a noi soltanto,
Non ad altri obbediam, nè più c'incresca
Una penosa libertà che il giogo,
Quantunque lieve, d'una serva pompa.
Che se trar saprem noi da tenui cose
Cose grandi e sublimi, egregio frutto
Da pianta iniqua, e prospère fortune
Da fortune contrarie, arditamente
Opponendoci al mal, sia pure in questo
O in altro loco, e con lungo lavoro
E lunga tolleranza alcun profitto
Ritrarrem dalle pene, a quale altezza
La nostra gloria non andrà? Ma forse
Temerem questo abisso e questa notte?
Non si piace talvolta il creatore,
Senza raggio scemar della sua luce,
Sovra un trono sedersi in tenebrosa
Mäestà, donde parte il lampo e il tuono
De' suoi fulmini irati? Il cielo allora
Non somiglia all'inferno? E s'egli imita
La nostra oscurità, chi ci contende
Lo imitar la sua luce? In questa terra
V'hanno occulti tesori e gemme ed oro,

Nè l'industria ci manca a porli in opra
Splendidamente. Ma che sanno i cieli
Di più nobile offrir? Le pene istesse
Di cui ci lamentiam, potrebbe il tempo
Farle un nostro elemento, abbonazzarci
Queste vampe feroci, o noi di tempra
Cangiando, in esse rintuzzar per sempre
L'acuto senso del dolor. Ciò tutto
Ne consiglia alla pace, a por le basi
D'un ordinato reggimento, e quindi
Meditar con tranquillo animo il come
Queste pene addolcir (mirando al dove
Ed al ciò che noi siamo), e più di guerra
Pensier non ci travagli. — Il mio consiglio
Voi l'intendeste. » — L'infernal si tacque,
E un murmure s'alzò dalla plaudente
Moltitudine, pari a quel profondo
Dei turbini prigioni in cava roccia,
Poichè l'ampio ocean da sommo ad imo
Sconvolsero la notte, e il navigante,
Queta alfin la tempesta, si ripara
Colla nave sdrucita entro quel seno
Che fortuna gli aperse, ed ivi al sonno,
Mentre in rauche cadenze il mar lo culla,
Stanco dalla vigilia s'abbandona.
Piacque il sermone consiglier di pace,
Perocchè men temuto è l'infernale
Bàratro da costor, che un novo scontro
Con Jeòva. Sì grande è lo spavento
Che del fulmine hann' essi e della spada
Di Michel. Nè li punge e li conforta
Minor vaghezza d'un secondo impero,
Che per senno civile o per vicende
Emulo si facesse a quel celeste.

Belzebù se n' avvede, e dallo scanno
Eminente sugli altri, ove ne togli
Quel sommo ed uno di Satano, assurge.
Grave assurge e composto; e al volto, agli atti
Ben appar dello stato una colonna.
Dalle pubbliche cure e dal profondo
Meditar corrugata è la sua fronte;
Nobile austera fronte, ove risiede
Il consiglio sovrano; e pur non sono
Che pochi avanzi di grandezza. Tutto
In sè raccolto, maestosa mostra
Fa d' un tergo atlantèo, chè ben potrebbe
Di vasti regni sostener l' incarco.
Col guardo e colla voce, orecchio intento
E silenzio comanda; e mentre ei parla,
La turba ascoltatrice offre l' immago
Di notte in calma o di meriggio estivo.
« Troni, figli del cielo, auguste Posse,
Far rifiuto dovrem di questi nomi?
Cangiar l' antico stile ed appellarne
Principi dell' inferno? A por qui stanza,
A dar principio ad un novello impero,
Parmi che il voto universal propenda.
Un chimerico impero! e questo è certo.
Ignoriam forse noi che il re del cielo
Non ci diè questo loco acciò discosti
Dal potente suo braccio, e come all' ombra
D' un asilo securo, un nuovo patto
Contro lui ne colleghi, e ne sottragga
Dal celeste dominio? Il punitore
N' ha sommersi quaggiù, perchè soffriamo
Penosa schiavitù, comunque lungi
Dal cielo suo, dannati alla catena
Ch' egli serba ai prigioni. Io ve lo affermo.

Colui, sia fra le stelle o nell'inferno,
Solo, eterno, assoluto, ultimo e primo
Despota regnerà: le nostre braccia
Contro lui congiurate, impoverirgli
Non sapran d'una stella il trono immenso.
Ben ei la mano stenderà su questo
Bàratro oscuro, e con verga di ferro
Quaggiù nè reggerà come nel cielo
Regge con verga d'oro i suoi fedeli.
A che dunque di pace, a che di guerra
Qui senza frutto disputiam? La guerra
N'ha pur dianzi sedotti, ed una rotta
Per sempre irreparabile n'ha colti.
Patto alcuno di pace ancor non venne
Da noi richiesto; e qual pace potrebbe
Concedersi agli schiavi, altro che ceppi,
Flagelli e pene dall'arbitrio inflitte?
E noi qual pace gli darem? La sola
Che dar ponno gli oppressi: odio, rancore,
Repugnanza indomabile e vendetta;
Vendetta, ancor che tarda, istigatrice
Di perpetue congiure. Or dunque all'opra!
Cerchiam che l'oppressore il minor frutto
Del trionfo raccolga, e non s'allegri
Senza qualche amarezza a' nostri mali;
Nè fallirci potrà per quest'impresa
Felice occasïon. Levarne al cielo
Con arrischiata temeraria prova
Uopo non è. Timor de' nostri assalti,
Degli artifici, delle insidie nostre
Non han le rócche sue. Ma non potremmo
Tentar men ardua lotta? Se bugiarda
La profetica voce in ciel non era,
Avvi un loco felice, un altro mondo

Abitato dall'Uom, n'è tale il nome.
A questa nova creatura Iddio
Vita pur dianzi e angelico sembiante
Dar si compiacque, e l'innalzò su noi,
Benchè tanto di forza e d'eccellenza
Agli angeli minore. Il suo proposto
Fe' noto al cielo, e lo giurò. Tremonne
Tutta a quel giuro la siderea vôlta.
Là drizziamo il pensier: cerchiam gl' ignoti
Incoli di quel mondo, e qual ne sia
La sostanza, la forma, i privilegi,
Le virtù, le fralezze; e se coll'arte
O colla forza soggiogar si ponno;
Tutto questo cerchiam. Quantunque il cielo
Ne sia conteso, e l'oppressor vi regni
Nella piena sua possa imperturbato,
Pur quel nuovo soggiorno esser dovrebbe
Mal custodito, e, quasi ultimo lembo
Di vastissimo impero, alla difesa
Di chi v'alberga confidato. A quello
Avviamoci noi con una mossa
Subita, impetuosa, e non dispero
Che corrervi potrem qualche felice
Ventura: o colla fiamma in fumo, in polve,
Solveremvi il pianeta, o, fatto nostro
Per forza d'armi, vi porremo al bando
Gl' inermi occupatori, in quella guisa
Che dal ciel fummo noi. Ma se l'impresa
Non ci riesce, d'un accordo almeno
Con noi li stringerem; tal che nemico
Lor si faccia l'Eterno, e con pentite
Mani la sua fattura alfin distrugga.
Questa vendetta le comuni avanza,
E può certo scemar la gioja sua

Del vederne cacciati in questo inferno,
Mentre al nostro dolor sarà conforto
Il cordoglio ch' ei provi, allor che in fondo
Vegga i suoi prediletti; ed allo strazio
Condannati con noi, con noi li senta
Imprecar fieramente all' infelice
Lor nascimento, al lieto antico stato
Così tosto fuggito. — Or meditate
Se cosa è questa da tentar, se parvi
Miglior consiglio che lo star sepolti
Qui nel bujo perpetuo, e colla mente
Fantasticar chimerici reami. »
Così produsse Belzebù l' iniquo
Disegno suo; diabolico disegno,
Già prima immaginato e in parte espresso
Da Satano. E cader forse potea
L' efferato pensiero in altra mente
Fuor che del fabro d' ogni mal? Pensiero
Di sì cupa malizia, oimè, ripieno,
Che l' uom percosse nella sua radice,
E coll' inferno la terra confuse
A dispetto di Dio! Ma dall' insulto
Di que' mostri d' abisso il re del cielo
Maggior gloria trarrà. — Piacque l' audace
Divisamento, e ne' tartarei sguardi
La gioia scintillò. Di pieno accordo
Tutti assentiro, e Belzebù riprese:
« O sinodo di numi, il vostro avviso
Fu di senno profondo, e ben chiudeste
Questa lunga consulta. Un' opra grande
Come voi siete, fu decreta; un' opra
Che levar ci dovrà da questo centro.
Risalir noi potreme, in onta al fato,
Alla soglia del ciel, nè senza speme

Di penetrarvi, se propizio evento
Ne consigli di nuovo a trar la spada;
Perocchè sarem noi da quel lucente
Confine assai più presso al natio loco;
O pacifici almanco in mite zona
Riparar noi potremo, ove ne scenda
L' alma luce degli astri, ed un lavacro
Di purissimi rai dalla infernale
Caligine ne purghi. Oh qual verranne
Da quell' aure sincere, avvivatrici
Balsamica virtù sulle ferite
Che quest' incendio roditor n' aperse!
Ma chi dunque spedir per tanta impresa
Chi l' ardito sarà, che le raminghe
Orme pel bujo degli abissi imprima?
Degli abissi infiniti, e le tenèbre
Palpabili varcando, il desolato
Calle ci schiuda? Oh, chi l' aereo volo
Da penne infaticabili soffolto
Sul gorgo stenderà che noi sepàra
Dall' isola beata, e alfin vi giunga?
Qual vigor, qual ingegno in quest' impresa
Dargli aita potrebbe, od alle guarde
Angeliche sottrarlo? a quelle guarde
D' ognintorno serrate, e sempre in volta?
Irne cauto dovrà, come noi stessi
Nella scelta or dobbiam, poichè sul capo
Di costui poserà la somma, il carco
Della nostra suprema unica speme. »
Ciò detto, egli si assise, e con erranti
Sguardi attendea che forse un qualche audace
S' opponesse al disegno, o, l' approvando,
La grande impresa di tentar s' offrisse.
Ma rimasero tutti inerti e muti

Meditandone i rischi, e ognun leggea
Nell' aspetto dell' altro il suo terrore.
Tra quel fior d' imperterriti, che l'armi
Volsero contro Dio, non uno assurse
Per chiedere al congresso od accettarne
La terribile impresa. Alfin Satano,
Che su tutti or solleva un' eminente
Gloria, sicuro del maggior suo merto,
E di regia alterezza enfiato il core,
Così pacato favellò: « Progenie
Del cielo, empirei Troni! Esterrefatti
Ben noi siamo a ragion, ma non da vile
Tema compresi. Faticosa e lunga
È la via che dal bàratro ci guida
Ai regni della luce, e forti sbarre
Ha la nostra prigion. L'enorme vôlta
Tutta di foco struggitor ne fascia
Con nove orrendi cerchi, e le sue porte
Di rovente piropo e sempre chiuse
Ne vietano l' uscir. Ma se varcarle
Qualche ardito potesse, il vano immenso
D' una penosa cecità spalanca
Le negre gole, e nel ventre infinito
Lo minaccia ingojar. Pur se ne sfugge,
Gittandosi in un orbe o in altro loco
Non conosciuto, che potria giovargli?
Troverà nove strette, e più che dianzi
Difficile lo scampo. Io non di meno
Sarei di questo trono, e dell' augusto
Serto, che di splendore e di possanza
Mi circonda la fronte, al tutto indegno,
Se dovessi o per danno o per fatica
La grand' opra lasciar, che fu proposta
E giudicata di comun vantaggio.

Perchè dunque indossai le regie insegne?
Lo scettro accetterò, ma non le imprese
Che di gloria e di rischio han sì gran parte?
Spetta l'un come l'altra a chi governa;
Anzi il rischio maggior sia del potente
Che più sublime ed onorato ha il seggio.
Dunque, o terror de' cieli, inclite Posse,
Benchè cadute, non vi piaccia intanto
Rimaner neghittose: il senno e il braccio
Volgete a raddolcir le vostre pene,
A far questa prigion, fin che ne accolga,
Fin che pàtria ci sia, manco affannosa;
Pur che l'arte ci possa, o d'un incanto
La segreta virtù, cessar gli strazj,
O, se non tanto, moderarli: e mentre
Io, per lontane ed ignorate piagge
Peregrinando, m'avventuro, in traccia
Dello scampo comun, voi qui guardinghi
Sul vegliante nemico invigilate.
Ma nessun vo' compagno all'alta impresa. »
Surse il re, così detto, e le risposte
Tutte troncò: prudente e sospettoso
Che fra capi infernali alcun si levi,
O mosso dall'esempio o da segreta
Speranza d'un rifiuto, e all'alta prova
Offrasi inesaudito, e gli si faccia
Nella comune opinïon rivale;
Tal che s'abbia a vil prezzo un'alta fama,
Cui per sì lunghi e perigliosi errori
Egli, Satano, acquisterà. Ma quelli
Atterriti così dell'ardua via,
Come del forte che la vieta, alzârsi
Con lui da' seggi loro, e tale un rombo
Da quella mossa simultanea nacque

Che di nembi remoti urlo parea.
S'inchinâr riverenti al sommo duce,
E qual Dio l'acclamaro e non secondo
Al signor delle sfere; e laudi ed inni
Non mancaro al magnanimo che pone
In non cale la sua per la comune
Salvezza. Or se nell'alme in Dio ribelli
Qualche scintilla di virtù rivive,
Non esulti l'iniquo, e non si vanti
D'alcun' opra onorata, a cui fu sprone
O vana aura di fama, od altra ascosa
Ambizïon ravvolta in falso zelo.
La tartarea congrega allor si chiuse,
(Cieca e dubbia congrega) ed all'invitto
Suo capitano e difensor plaudìa.
Così quando dall'alpe un tenebroso
Nugolo si dispicca, e, queto il vento,
Copre il ciel sorridente, e in neve, o in pioggia
Sulla terra abbujata si riversa;
Se nell'ultimo addio si svolge il sole
Lucido e bello dalla nube, i campi
Riprendono freschezza, in novi accordi
Escono gli augelletti, e lieto il gregge
Empie il ciel di belati, a cui risponde
L'eco della collina e della valle.
Vitupero sull'uomo! Un saldo patto
Stringe il dimonio col dimòn; ma l'uomo,
Privilegiato di ragion fra tutti
Gli animai della terra, è il sol discorde;
E pur confida nel favor del cielo!
Pace è il grido di Dio, ma noi nell'ire,
Negli odii, nel livor, nelle querele
Strasciniamo la vita, e gli uni agli altri
Moviam guerre crudeli; e per vaghezza

Di struggerne a vicenda, in un deserto
L'ampia terra mutiam, come se al fianco
(Ciò che unirne dovrebbe) il dì, la notte
Non ci stesse l'inferno. — Il gran consiglio
Così dunque fu sciolto. In lunga tratta
I principi n'usciro, e in mezzo a questi
Sovrastava Satan; nè men parea
L'Imperador del tenebroso regno
Che l'avversario del celeste. Un gruppo
Di fiammanti cherùbi, imitatori
Della divina maestà, pomposo
Sèguito gli faceano, in man recando
Armi tremende e storïate insegne.
Che sia fatto palese a suon di tromba
Quanto venne proposto e definito
Dalla sciolta adunanza, allor s'impose;
E quattro cherubini ai quattro venti
Volsero gli oricalchi, e v'accostaro
Le labbra. Poscia gl' infernali araldi
Tradussero in parola il forte squillo.
L'udiro i cupi abissi, e dall' immenso
Esercito spirtal levossi un plauso
Di voci e grida assordatrici. In questa
Folle, audace speranza i travagliati
Animi alquanto s'acquetâr. Le schiere
Tutte allora sbandârsi, ed ogni spirto
Prese un vario sentier, dove talento
O trista scelta irresoluto il mena,
Dar quïete sperando a' suoi pensieri,
O men nojose consumarvi l'ore,
Fin che l'inclito duce a lor ritorni.
Del volo alcuni per gli aerei campi,
O del rapido piè sul fermo suolo
Gareggiano fra lor, come ne' ludi

Pizj ed olimpj. Corridori ardenti
Domano questi, e schivano la meta
Colle fervide ruote; accozzan altri
In colonna affilata i battaglieri.
Così quando la guerra alza il vessillo
Per lo ciel tempestoso (util minaccia
A superbe città), su per le nubi
S' azzuffano due schiere; e primamente
Un aereo drappel di cavalieri
L' asta abbassa, e sprobando le precorre,
Fin che vengono all' urto, e van confuse
Le accorrenti nemiche. Al grido, al rombo
De' cozzanti guerrieri il firmamento
Dall' orto all' occidente è tutto in fiamme.
Molti di più feroce indole, accesi
D' una rabbia tifèa, montagne e rupi
Squarciano, e si convolvono per l' aria
Come arena dai turbini aggirata;
Nè basta a quella furia, a quel tumulto
Quasi l' inferno. Similmente Alcide
Dall' Ecalia tornando incoronato
Di lauro trionfal, poscia che il tosco
Sentì della fatal veste di Nesso,
Svelse nel suo furor dalla radice
I tessalici abeti, e nell' Eubeo
Lica scagliò dai vertici dell' Eta.
Altri più mansüeti in chiuse valli
Con angeliche note al suon dell' arpe
Cantano antiche geste e la recente
Loro caduta che le dubbie sorti
Della battaglia decretàr; dolenti
Che sommetta il destino alla fortuna,
Ed alla forza il libero coraggio.
Miseranda armonia! Ma pur sospeso

Tenea l' Inferno e le prementi turbe
Empia di voluttà. Qual meraviglia
Che sulle labbra degli eterei spirti
Sian di tanta virtù la voce e il suono?
A bei sermoni del cantar più dolci
(Che la musica i sensi, e la parola
L' animo adesca) in erma occulta valle
Si abbandonano molti, e d'alte cose
Van la mente nudrendo; ed or sul fato
Che giammai non si muta, or sul volere
Arbitro e donno di sè stesso, ed ora
Sulla divina prescienza il grave
Lor colloquio s' aggira; inutil opra!
Lume non li conduce, e in laberinti
S' avvolgono confusi e van perduti.
Il bene, il mal, la gloria e la vergogna,
L' amor, la noncuranza e la fortuna
Or propizia or avversa, a questi spirti
Son tema. Vota sapienza, errante
Filosofia! Ma pur (gentil prestigio!)
Temperar così ponno i loro affanni,
Raddolcirne l' amaro, alzar di nuovo
Lor fallaci speranze, e d' ostinata
Pazienza vestir gl' invitti cuori
Qual di triplice bronzo. Altri in serrati
Drappelli o in fitte schiere alla conquista
Muovono, coraggiosi avventurieri,
Di qualche plaga che men duro albergo
Per quel mondo infelice a lor presenti.
E per quattro s' avviano opposti calli
Lungo le quattro infernali fiumane
Che metton foce nell' ardente lago.
Lo Stige abbominato, orrendo fiume,
Sacro al livor; lo squallido Acheronte,

Negra e cupa riviera del dolore;
Cocito, a cui dà nome il prolungato
Gemito che si leva e si propaga
Da' suoi gorghi perduti; e Flegetonte,
Di cui l'onda rabbiosa avvampa e rugge.
Ma lontano da questi il pigro e muto
Lete, fiume d'obblio, la sua devolve
Sinüosa corrente; e chi ne attigne,
Ciò che fu, ciò che fece obblia d'un punto;
Obblia gioie e tormenti, obblia per sempre
Riso, lagrime e colpe. — Una campagna
Oltre Lete si stende oscura, fredda,
Aspra e selvaggia; da perpetui nembi,
Da bufere e da grandine percossa.
Grandine spaventosa che s'ammucchia,
Senza mai disgelar, sul tristo suolo,
E somiglia a ruine accumulate
Di sovversi edificj. In ogni dove
Neve spessa e gelata, orrendi abissi
Che rassembrano in parte alle maremme
Di Serbonia, fra il Casio, antico monte,
E Damïetta egizia, in cui sommersi
Furo eserciti interi. Ivi la brezza
Pungentissima abbrucia, e porta il freddo
L'acuto senso della fiamma. — A tempi
Fissi da Dio, quegli angeli perduti
Quivi son dalle furie a forza tratti;
Furie, come le arpie, d'artigli armate:
Tal che sentono i tristi e foco e gelo;
Doloroso contrasto, a cui tortura
Cresce l'eterno mutamento. Evelti
Dai talami infocati, e sull'algente
Crosta tradotti che l'etereo spegne
Dolcissimo tepor di cui son cinti,

Stansi per un prescritto ordine d'anni
Immoti, assiderati. — Il pigro Lete
Quinci e quindi tragittano, e s'inaspra
Lo strazio loro; perocchè varcando
Cercano desïosi a quella riva
Tentatrice accostarsi, e con un sorso
Del suo gorgo obblioso ogni ricordo
Spardere delle cure e degli affanni.
E già porgono il labbro, e il sacro flutto
Sfiorano quasi, ma li spinge addietro
L'aspra mano del fato, e al lor desio
Lo spavento s'oppon d'una Gorgone
Guardïana dell'onda; e l'onda fugge
Dagli spirti delusi, in quella guisa
Che dal labbro di Tàntalo fuggia.
Così per desolato incerto calle
Move la turba vagabonda, e mira
Esterrefatta e con occhi travolti
Il destin che l'attende; e mai riposo
Trovar non sa. Per ime oscure valli
Passa l'affaticata, e dolorose
Plaghe ed alpi or di ghiado, ora di foco,
Rupi, laghi, voragini, spelonche,
E burroni, e paludi, e spettri ed ombre:
Universo di morte, a cui l'eterno
Vindice impresse l'ira sua: creato
Per dolor dello spirto, ove ogni vita
Muore e vive ogni morte, ove produce
La perversa natura abbominande
Cose, orribili mostri assai peggiori
Di quanti immaginò la greca fola,
Pitoni, idre, chimere. — Il gran nemico
Degli uomini e di Dio, Satano, intanto
Pieno d'alti proposti, alle infernali

Soglie drizzava solitario il volo.
Or prendea la diritta, or la sinistra
Della spiaggia infelice, or con librate
Ali radea la superficie, ed ora
Rapido s' accostava all' ignea volta.
Similmente ondeggiar tra cielo e mare
Un naviglio veggiamo, allor che soffia
L' equinozio nimboso, e far cammino
Da Bengàl, da Ternate o da Tedore,
Onde reca gli aromi il mercadante
Che dal mar d' Etiòpia all' ubertoso
Capo per quelle industri acque veleggia
Dritto al polo la prora, e non lo arresta
Bujo di notte o torbida marea;
Era questo il voler dell' Infernale.
Alte sino al convesso ecco le porte
Dell' inferno apparirgli e le sue larghe
Triplici sbarre. Di massiccio bronzo
Le cerchiano tre fasce e tre di ferro,
Tre di saldo adamante, e le convolve
Una fiamma immortal, che n' arroventa
Ma non consuma l' indomabil tempra.
Due gran fantasmi di tremendo aspetto
Stanvi a dritta ed a manca. Uno dal capo
Fino all' anche bellissima donzella
Che finia turpemente in una lunga
Viperea coda di letal puntura.
Le s' aggira d' intorno un sozzo branco
Di molossi infernali, e mai non cessa
D' intronarla, ululando, dalle aperte
Cerberee gole: chè se mai si turba
L' assordante latrato, a lor talento
Ponno i veltri sbalzar nelle squarciate
Viscere di quel mostro e farvi il covo;

E di là non veduti il maledetto
Ululo seguitar. Men fiere assai
Fur le bocche canine infestatrici
Della vergine Scilla, che tuffarsi
Solea nel mar che la Trinacria parte
Dalla Calabra sponda; e più nefande
Chimere non seguir la maliarda,
Quando per lo notturno aere si volge
A segreto convito ove la tira
Il grave puzzo di scannato infante,
E là colle lapponie incantatrici
Tesse luridi balli, onde s'invola
Contaminato della luna il raggio.
La forma opposta (se di forma il nome
A chi membra e giunture ha mal distinte
Ne sia lecito imporre, e dir sostanza
Ciò che larva somiglia, o d'esse un misto)
Negra come la notte, spaventosa
Come tutto l'inferno, e più feroce
Di dieci furie, un'orrida saetta
Nella destra impugnava, e in fronte avea
Un simulacro di regal corona.
Già Satano appressava, e quello spettro
Tosto di seggio si levò movendo
Incontro all'infernal con affrettati
Spaventevoli passi. Al suo levarsi
Tremâr gli abissi, ma l'audace spirto
Guatò maravigliando il novo aspetto,
E non tremò; chè, salvo il Padre e il Figlio,
Creatura non è da quel superbo
Riverita o temuta; e disdegnoso
Primo a quell'ombra favellò: « Chi sei,
D'onde vieni, esecrabile apparenza,
Che feroce quantunque e spaventosa

La tua squallida fronte osi drizzarmi,
E contendere a me delle infernali
Porte l'uscita? Accertati che il varco,
Senza ch'io te ne chiegga, aprirmi io posso.
Togliti di costà, se far l'emenda
Non vuoi del folle tuo pensier! Malnata
Razza d'inferno, tu vedrai che sia
Cozzar coi figli della luce! » — E il mostro
Furibondo rispose: « Oh se' tu dunque
L'angelo traditor che fede e pace,
Fino a quel punto inviolate in cielo,
Primamente rompesti, e, dietro a' segni
Sediziosi, innumerabil oste
Di puri eletti spirti hai suscitato
Contro il Solopotente, e in questi orrori
Furo per tua cagion dal suo tremendo
Folgore trabalzati a consumarvi
Secoli di miseria? Or non arrossi
Dirti figlio del ciel, tu maledetto
Spirito dell'abisso? E dove io regno,
Dove io sol, per tua rabbia, ho trono e scettro,
Questo vampo ne meni? Olà, ti scosta!
Va, fuggiasco mendace, a' tuoi tormenti!
Ed ale aggiungi alla tua fuga innanzi
Ch'io t'accelèri il vol con un flagello
Di ritorti chelidri, o ch'io ti faccia
Provar d'un colpo della mia saetta
Non mai provato raccapriccio. » — In questa
Guisa parlò quel pallido Terrore;
E dieci volte più deforme e truce
Minacciando si fe'. Ma l'avversario
Imperterrito stette alla minaccia;
E lo sdegno avvampava in quegli sguardi
Qual sanguigna cometa allor che infoca

Là nell' artico ciel la smisurata
Plaga d' Ofiuco, e guerre e morbi scuote
Dalle sparte criniere. Alla cervice
Entrambi il colpo misurâr, nè fanno
D' un secondo pensiero. I truculenti
Cipigli si scontrâr come due nembi
Che di fulmini carchi e per lo Caspio
Mar procedenti l' un dell' altro a fronte,
S' arrestano brev' ora anzi che il vento
Soffi loro il segnal dell' azzuffarsi
Per l' aeree pianure. A quegli alterni
Formidabili sguardi, a quel feroce
Corrugar delle ciglia il bujo eterno
Rabbujarsi parea. Son pari entrambi,
Nè dovranno i gagliardi aver lo scontro,
Fuori una volta, di maggior nemico.
Suonar d' orrendi colpi il cavernoso
Bàratro allor potea, se quell' anguina
Lamia seduta sulle soglie, a guarda
Della chiave fatal, non si gittava
Tra' combattenti con un grido: « Padre,
Che fai? che tenta la tua man su questa
Unica prole tua?... Qual ira, o figlia,
Ti persuade di vibrar lo strale
Contro il capo paterno? E sai tu forse
Per chi? Per quel tiranno assiso in cielo
Che si beffa di te, che ti destina
Della sua rabbia, ch' ei giustizia appella,
Vil serva esecutrice, e quella rabbia
Voi stessi un giorno struggerà. » — Qui tacque,
E la peste infernale a questi accenti
Retrocesse. — « Il tuo grido e quelle strane
Parole tue, l' arcangelo rispose,
N' han di un tratto divisi; e la mia destra

Sospesero così che far per ora
Non ti voglio celli opra manifesto
Ciò ch' io tentassi. Ma chiarirmi innanzi
Chi tu sia, doppio mostro, a me dovrai,
E perchè, mi veggendo in questo loco
La prima volta, tuo padre mi chiami,
E quel fantasma prole mia. Malnota
Mi sei tu, nè finor le mie pupille
Videro più deformi abbominande
Crëature di voi. — Caduta io dunque,
L' inferna usciera ripigliò, ti sono,
Padre mio, dal pensiero? e la sembianza
Che bella tanto ti parea nel cielo,
Or ti desta ribrezzo? A mezzo i cori
Degli angeli giurati e teco avvinti
Contro il re delle stelle in lega audace,
Ecco assalirti una subita doglia.
Gli occhi tuoi s' oscurâr come la notte,
Mentre dalla tua fronte uscian frequenti
Rapide fiamme; in quella al manco lato
La tempia a te s' aperse, ed io balzai
(Nell' incesso, negli atti e nel sembiante
Simile a te) bellissima, divina
E tutta armata dal tuo capo. Attoniti
Restâr subitamente a quella vista
I guerrieri celesti, e dal mio volto,
Qual da tristo presagio, inorriditi
Torsero gli occhi e mi chiamâr Peccato!
Poi con me s' avvezzando, in picciol' ora
M' ebbero cara, e dalle mie lusinghe
Fur sedotti e rapiti anche i più schivi,
Ma tu, padre, su tutti. Oh quante volte
Nel mio veggendo il volto tuo, vaghezza
Di mie forme t' accese! E tal prendesti

Piacer di me, che d' un crescente peso
Tosto il mio grembo inturgidì. — La guerra
Ruppe intanto nel cielo, e per gli azzurri
Spazii pugnâr gli eserciti nemici.
Al potente avversario (ed altro forse
Potea seguir?) la gloriosa palma
D' un trionfo inaudito il capo ha cinto;
E per tutto l' empiro oppressi e spersi
Fummo noi. Traboccate in questo fondo
Rovinâr folgorando dalle sfere
Le nostre legïoni, ed io confusa
Nella ruina universal. Commessa
La chiave che tu vedi allor mi venne,
E mi s' ingiunse di tener per sempre
Queste porte racchiuse, acciò non possa
Piè veruno passarle ov' io medesma
Non le spalanchi. Ma pensosa e sola
Qui lungamente non restai, chè grave
Il mio fianco per te venia crescendo
Senza misura. Subitanee scosse
Gli davano travaglio e le punture
Che precedono il parto. Alfin ne irruppe
Questa prole odïosa, amaro frutto
De' nostri amori, straziando, ahi lassa!
Le materne mie viscere, che torte
Dallo spavento e dal dolor cangiaro
In una sozza immagine di serpe
La mia già bella inferïor persona.
Ma costei, pur nell' alvo a me nemica,
Costei che maschia e femminil natura,
Come più le talenta, accoppia o muta, (*)

(*) Morte nella lingua inglese è di genere maschile; femminile

N' uscì brandendo una fatal saetta
Sterminatrice. Io fuggo impaurita
Gridando: Morte! e a questo orribil nome
Tremò l' inferno, e mormorò da tutte
Le voragini: Morte! Io fuggo, e il mostro
Precipite m' incalza, e più che d' ira
Di lascivia bollente, in breve corso,
Di me più ratto, mi raggiunge, e cado
Io sua madre atterrita in quelle branche.
Dal sacrilego amplesso e dallo stupro
Incestüoso violento usciro
Questi urlanti mastini, il cui latrato,
Come tu vedi, incessante m' introna;
Queste belve concette e d' ora in ora
Partorite per me con sempre novo
Strazio di questo ventre, ove a lor senno
Rientrano ululando e dan di morso
Alle viscere mie, lor dolce pasto;
Poi n' escono di nuovo, e di paure
M' assediano così che mai non trovo
Nè quïete, nè tregua. A me di fronte
(Mio nemico in un tempo e sangue mio)
Sta quello spettro, ed i molossi instiga.
Già per manco di preda, egli m' avrebbe,
Benchè sua madre, divorata, quando
Non sapesse il crudel come s' allacci
La mia colla sua vita, e che per lui
Diverrian le mie carni assenzio e tosco;
Chè tale il fato decretò. Ma fuggi,

nella nostra. Ora, per ovviare un assurdo, aggiunsi due versi, Pensiere significato dal poeta medesimo nel libro antecedente ove dice:

« Gli spirti
« Pigliano a grado lor l' un sesso e l' altro,
« O li fondono insieme.

Fuggi, o padre, il suo dardo! io t'ammonisco.
Mal ti confidi che passar non debba
Quel tuo fulgido usbergo, ancor che sia
Di forte eterea tempra. Alla sua punta
Resistere non può se non quell'Uno
Che lassù fra le stelle a tutti è sopra. »
Disse, e il demone accorto, immantinente
Vide il suo meglio e, raddolcendo l'ira:
« Cara figlia, proruppe, or dacchè padre
Me tu saluti, e il mio vago germoglio
Mi presenti in costei, soave pegno
Delle nostre dolcezze in ciel gioite,
Dolcezze allor sì care, e, per l'enorme
Nostro impensato mutamento, or fatte
Tristissimo ricordo; apprendi, o figlia,
Che nemico io non son, nè qui mi tira
Fuor che il desio di togliere da questo
Carcere di dolor voi due non solo,
Ma tutti insieme gli animosi spirti,
Cui la causa fraterna armò la mano,
E caddero con noi. Da questi eletto
Solo ed uno per tutti or mi avventuro
A vïaggio intentato. Io nel profondo
Dell'abisso porrò l'orme solinghe,
E traverso il gran vano andrò cercando
D'una vaticinata arcana terra
Che per molti segnali esser dovrebbe
Da Jèova omai creata: una ritonda
Ampia terra felice al ciel confine,
Di bene accette crëature albergo,
A riempiere forse i tanti seggi
Che noi lasciammo, destinate, ed ora
Per timor che di troppa oste guerriera
Siano i cieli ingombrati e un'altra volta

Combattuti e sconvolti, in quel remòto
Loco riposte e custodite. O tale
Sia di Jèova l' intento od altro oscuro,
Io saprò penetrarlo; e penetrato,
Rifar questo cammino e là trasporvi,
Sarà l' opra d' un punto. Ivi potrete
A grand' agio abitar, per ogni dove
Volgere, non vedute, il queto volo,
E godervi tranquille in quel sereno
Aere impregnato di fragranze. O Morte!
O Colpa! Un lauto inconsumabil pasto
Colà v' attende... l' universo! » — Tacque
Satano, e quelle dire a tal promessa
Parvero satisfatte; in un feroce
Ghigno contrasse le mascelle, e tutta
La Morte giubilò per la speranza
D' appagar la sua fame, e gratulossi
Col suo dente digiuno a tale e tanta
Mensa serbato. Giubilonne anch' essa,
L' empia sua madre, ed al dimòn conversa,
Così parlò: « Per dritto, e per comando
Del prepotente regnator celeste
Guardo io sola le chiavi, e son custode
Di questa fossa sventurata. Io debbo
Tener (così m' impose) ognor racchiusi
Questi cancelli d' adamante; e pronta
A vibrar l' infallibile saetta,
Se alcun volesse violarne il cenno,
Sta di contro la Morte, a cui non regge
Nessun vivo poter. Ma ch' io m' inchini
Alla legge del cielo? al duro impero
Di colui che m' abborre e in questo cieco
Carcere mi sommerse, ove ministra
D' un officio abborrito a forza io seggo?

Io per sempre dannata ad un'ambascia
Che fin non ha, dall' ululo e dai morsi
Del mio parto assalita, e soprapresa
Da continui terrori? io che pur sono
Creätura del cielo e cittadina?
La vita ebbi da te, tu sei mio padre,
Tu solo a me comandi, ed io non voglio
Obbedir che te solo. Oh mi trasporta
In quel pieno di riso e di splendore
Novo incognito mondo! E fra que' numi
Di così dolce e dilettosa vita
Ponmi, come n'ho dritto, alla tua destra:
E tua figlia ed amante, eterna io v'abbia
Voluttüosa signoria. » — Ciò detto,
Trasse dal cinto la guardata chiave;
(Infelice stromento all' uom sorgente
D' ogni sventura) e le scagliose spire
Divincolando e strascinando a' piedi
Dell' immane cancello, agevolmente
Lo alzò, chè sola ciò potea; nè tutte
Congiunte insieme le tartaree braccia
Lo avrebbero pur mosso; e svolta poscia
Negli ardui ingegni quella chiave, il mostro
Staccò senza fatica i chiavistelli
E le sbarre di ferro e d' indomato
Macigno. Spalancârsi orrendamente
Con sobbalzo discorde, impetuoso
Gl' infernali battenti, e dai contorti
Cardini si diffuse un rauco suono,
Cui rispose mugghiando il vasto abisso.
Ben fu lieve alla Colpa aprirne il varco
Ma non serrarlo, perocchè l' impresa
Tutte forze eccedea. Così dischiuse
Rimasero le porte, e tanto è il vano,

Che passar vi potrebbe un campo istrutto
Con ali dispiegate e sciolte insegne
Senza che de' cavalli e delle rote
S' interrompa la mossa. — Un denso fumo
Qual d' accesa fornace ed una fiamma
Rubiconda n' usciro; ed allo sguardo
De' due fantasmi e del dimòn, palesi
Furo i segreti del confuso abisso.
Fosco, non circoscritto, interminabile
Oceàn senza sponde, ove il Profondo,
Ove il Lungo, l' Esteso, e il Tempo, e il Loco
Van perduti e scomposti; ove la Notte
E il Caos, della natura antichi padri,
Fra l'eterno fragor di guerre eterne
Signoreggiano anarchi, e lo Scompiglio
Ne sorregge lo scettro. Il Caldo, il Freddo,
L' Umido, il Secco, indomiti campioni,
Si contendono il campo, ed alla zuffa
Spingono i loro informi atomi erranti.
Dietro il proprio vessillo in varie torme
S'accalcano costoro or lievi, or gravi,
Ora scabri, ora molli, ora veloci,
Ora pigri; infiniti e verticosi
Qual di Barca le sabbie o di Cirene,
Quando spirano a turbo, e van co' nembi
Venuti in guerra, a parteggiar. L' insegna,
Dietro cui l' irruente immensa turba
Degli atomi più ferve, al punto istesso
S'alza e dispare. Il Caos giudice siede,
Ma crescono più sempre i suoi giudizii
Le furenti discordie ond' ebbe impero.
Dopo lui regna il Caso e tien la possa,
Arbitro sommo, d' ogni cosa. — A questo
Bàratro che fu culla, e forse tomba,

Sarà della natura, a questo abisso
Non mar, non terra, non aere, non foco,
Ma di tali elementi e dei fecondi
Loro principj una mischianza orrenda,
Sempre in lotta, in trambusto, ove la mano
Che tutto può non sépari la negra
Congerie, e la trasmuti in nuove spere;
A questo abisso sconsolato un guardo
Getta il cauto dimòn dall'ampie valve
Ponderando la via, giacchè non debbe
Breve spazio varcar. Lo fere un tuono
Alto, fisso, crescente; e se le tenui
Cose alle grandi pareggiar si ponno,
Simile al tempestar de' fulminanti
Bronzi allor che Bellona abbatte e strugge
Una forte città; nè più sarebbe
Se ruinasse la celeste mole,
E gli elementi congiurati a forza
Sbalzassero dal fermo asse la terra.
Scioglie alfin quell' audace il largo volo
Pari a vela spiegata, e risospinto
Co' piedi il suol, tra' vortici si libra
Dell' ondante vapore. Un lungo tratto
Quasi in plaustro di nubi egli travalca,
Ma di subito manca al volatore
Quell' aereo sostegno, e lo ricinge
Una improvvisa vanità. Stupito,
Batte indarno le penne, e dieci mila
Cubiti affonda, e tuttavia dovrebbe
Affondar l' infernale, ove lo scoppio
(Per sciagura dell' uom) d' un procelloso
Nugolo che di fiamma e di bitume
Carco il grembo recava, in su rejetto
Quanto discese non lo avesse. — Il nembo

S'estinse e impaludossi in una sirte,
Che nè suolo parea nè liquid' onda.
Quasi assorto il dimòn per quella cruda
Consistenza vïaggia, ed or coll' ali,
Or co' pie' s' affatica, e ben di remi,
Ben di vele era d' uopo. In quella guisa
Che per foreste, per valli, per monti
Segue un grifon con ruinosa foga
L' arimaspano rubator che l' oro
Custodito e vegliato a lui sottrasse;
L' arcangelo così per dirupate,
Chiuse, aperte, melmose, asciutte vie,
Per contrarie sostanze, or fitte or rade,
Segue il corso affannoso, e colla testa,
Colle braccia, coll' ali e colle piante
Nuota, guada, si tuffa, arranca e vola.
Intanto un novo universal rimbombo
Di clamori indistinti e d' alte grida
Dalla profonda oscurità si leva,
E percuote improvviso e vïolento
L' orecchio di Satano. A quella parte
Drizza ei tosto il suo vol desideroso
Di veder qual potenza o quale spirto
In quel regno sovverso abbia dimora;
E chiedere ove siano i men lontani
Termini del creato e i primi raggi
Dell' aurea luce. Ed ecco assiso in trono
Apparirgli il Caosse. Immenso e nero
Sui gorghi inferociti il suo regale
Padiglion si distende. In bruna vesta
Presso al torbido re siede la Notte,
La più vetusta delle cose, assunta
All'imperio con lui. Vicini al soglio
Stanno l' Ades e l' Orco e il formidato

Demogorgòn. Lo Strepito, il Tumulto,
Lo Scompiglio ed il Caso alla rinfusa
Vengono poscia, e la Discordia infine
Di mille armata dissonanti bocche.
L'intrepido infernale a lor si volse:
« O Spirti, o Posse dell' informe abisso,
Caös, perpetua Notte, a voi non vengo
Esploratore e turbator de' vostri
Tenebrosi misteri; io vengo a voi
Costretto a ramingar per questo bujo
Deserto, e per li vostri ampi dominj,
Ad aprirmi una via che mi trasporti
Nei campi della luce: Io, solitario,
Smarrito quasi e senza guida, in traccia
Vo di qualche sentier che più spedito
Mi conduca da questi ai radianti
Confini delle sfere, o s' altro loco
Strappato ai regni vostri, il correttore
Dell' empiro or possegga. A quella plaga
Solo è converso il mio cammin. Guidate
Voi la mia traccia, chè non vil mercede
Pure a voi ne verrà, se liberate
Dal poter che le usurpa, io riconduco
Alle tenebre antiche, al vostro scettro
Quelle perdute regioni; tale
Del mio volo è l' intento. Alzar di nuovo
Voglio il vessillo della Notte: a voi
L' utile dell' impresa, a me soltanto
La voluttà della vendetta: » — « Ignoto,
O stranier, non mi sei (così rispose
Con sembianze incomposte e fioca voce
L' antico anarca), il condottier possente
Sei tu di quegli spiriti ribelli
Che fer testa a Jeóva, e fur riversi.

Vidi ed intesi. Traversar potea
Per questo impero sgominato un tanto
Esercito di spirti in piena fuga,
Nè fragore a fragor, nè rotta a rotta,
Nè ruina a ruina accumularvi?
A miriadi verso l'empirea vòlta
Le insecutrici legioni, ond' io
Qui piantai la mia sede al lembo estremo
De' regni miei; nè forse al poco spazio
Che mi rimane (e il veggo ognor scemarsi
Per le vostre discordie, e la corona
Tremar sul capo dell' antica Notte):
Sarà la mia possanza util difesa.
Pria la vostra prigion, profonda e vasta,
Jéova ai piedi m' aperse, il firmamento
Poscia e la terra, crëazion recente,
Sul mio capo ei sospese ad una lunga
Catena d' oro che dal ciel discende,
Là 've rotti voi foste e qua travolti.
Se tu cerchi di lei, se quella è il campo
De' tuoi perigli, non le sei discosto.
Vanne! gli struggimenti e le ruine
Son preda mia. » — Qui tacque; e confortato
Satán, che il suo gran mare abbia una riva,
Non produsse gl' indugi, e con novella
Virtù, con rinnovato animo ardente,
Quasi ignita piramide, s' immerse
Per quegli spazii tempestosi, il passo
Schiudendosi fra l' urto e le battaglie
Degli elementi che rugglangli attorno.
Nè più rischi di lui, nè più fatiche
L' argonauta sostenne allor che il flutto
Del Bosforo passò fra le cozzanti
Rupi; nè più perigli il cauto Ulisse

Quando, schivata la crudel Cariddi,
Rase il vortice opposto. A tale imago
Sátana procedea con incessante
Doloroso travaglio. Oh! ma varcato
Ch' egli ebbe il gran deserto e l'uom sedotto
(Miserabil vicenda!), il mal sentiero
Colpa e Morte seguir, chè dell' Eterno
Era questo il decreto; ed una larga
Via lastricaro sull' oscuro abisso,
Le cui tempeste, pazïenti e quete,
Consentir che dal bàratro infernale
Fino alla cerchia esterïor di questo
Fragile mondo s' incurvasse un ponte
Di mirabil lunghezza, onde su quello
Ir potesse e redire a tutta voglia
La ciurmaglia malvagia, e gastigarvi
O sedurvi i mortali, a cui non fosse
La grazia del Signore e de' suoi buoni
Angeli scudo. — Ma la sacra luce
Fa sentir, benchè lungi, un dolce influsso:
E radïando da' siderei spaldi,
Gitta un tremulo albor su quella densa
Cecità. La natura ha qui segnati
Gli ultimi fini del suo novo impero.
Qui dall' argine estremo, alla sembianza
Di sconfitto avversario, si ritragge
Men furente il Caosse e minaccioso.
Dietro la scòrta d' un pallido lume,
Pria con pena minor, poi con remigio
Facile e lieve, l' infernal s' avanza
Secando un fiotto che s' appiana, a guisa
D' una nave dai turbini sbattuta
Che allegra entra nel porto, ancor che rotte
Abbia funi ed antenne. In un tranquillo

Spazio, ch' aere parea, sull' ali immote
L' arcangelo s' arresta, e, lungi ancora,
L' empireo ciel contempla; e tale e tanta
È la sua vastità ch' ei mal discerne
Di qual forma egli sia. Le torreggianti
Rôcche d' opàlo e le merlate mura
Di vivente zaffiro, ov' ei già nacque
Ed albergò, gli splendono alle ciglia:
Vede impeso il creato al capo estremo
Di quell' aurea catena in apparenza
D' una picciola stella accanto al disco
Della luna. Lo vede, e gonfio il core
D' ira vendicatrice, in maledetta
Ora il vol maledetto a lui converte.

LIBRO TERZO.

Primogenia del cielo, o dell'Eterno
Cöeterno splendore, io ti saluto,
Sacra luce! Ma tal poss'io chiamarti
Senza tema di biasmo? E poi che Dio,
Dio stesso è luce, e in una luce arcana
Ab eterno si chiude, ove soggiorna
Dunque se non in te, raggiò fluente
Da non creata luminosa essenza?
O più caro di questi hai forse il nome
Di puro etereo fiume? E la tua fonte
Chi ne dirà? Del sol prima e de' cieli
Tu fosti, e il mondo che sorgea dall'acque
Tenebrose e profonde, agl' infiniti
Scomposti abissi conquistato, hai cinto,
Alla voce di Dio, quasi d'un manto.
Or con ali più ferme a te risalgo
Fuor del lago d'inferno, ove sepolto
Stetti in lunga tenèbra; e nel mio volo
L'esterna e media oscurità varcando,
Con armonie da quelle assai diverse
Della lira d'Orfeo, cantai l'eterna
Notte e il Caosse. La celeste musa
M'erudì, mi guidò nel periglioso
Mio scendere e salir. Non men che nova

Malagevole impresa! Or salvo io torno.
Torno a te, cara luce, e sento il tuo
Vital lampo sovrano; e tu non vieni
Agli occhi miei, che invan rotano, invano
Cercano che li fera il tuo baleno,
E non trovano albor. Così li estinse
Amaurosi crudele, o le pupille
Denso vel ne coprì. Ma non pertanto
Nei solinghi recessi, ove le muse
D'aggirarsi han costume, io pur m'aggiro,
E le fonti ricerco e i boschi ombrosi
E le colline che il mattino indora;
Tanto del sacro verso amor m'accende!

E te prima, o Sion, te rugiadosa
Per floridi ruscelli, che lavacro
Mormorando ti fanno al santo piede,
Visito nella notte; e vola intanto
L'indefessa mia mente a' due gran ciechi
Pari a me di sventura (oh così pari
Di gloria a lor foss' io!) Tèmiri, io dico,
E il Meonio cantor; nè da Fineo,
Nè da Tiresia, illustri antichi vati,
Mi disgiunge il pensiero. Allor mi pasco
D'immagini sublimi e crëatrici
Spontanee d'armonia, come l'augello
Che veglia e canta solitario, e chiuso
Fra le coltrici ombrose il suo notturno
Dolor sospira. Le stagioni intanto
Ritornano coll'anno, e non ritorna
Mai la luce per me; nè quel sì dolce
Appressar del mattino o della sera,
Nè il fior d'aprile, nè la rosa estiva,
Nè la greggia che pasce, o la divina
Fronte dell'uomo rivedrò più mai.

Trista, perpetua cecità mi fascia.
Dagli allegri sentieri io son diviso
Che l' orma imprime de' veggenti, e il libro
Delle belle dottrine a me non offre
Ch' una pagina bianca, onde son rase
L' opre della natura. Uno de' varchi
Che conduce al saver mi fu precluso.
Brilla dunque più viva, eterea lampa,
Nelle ascose mie parti, e tutte irraggia
Le virtù del mio spirto. Occhi alla mente
Dammi tu, tu ne sperdi o ne dirada
La nebbia che la copre, e fa' ch' io vegga
E canti cose al senso umano occulte.
Già dal puro, sublime, empireo cielo
L' onnipossente Padre in trono assiso,
Ch' ogni altezza sovrasta, avea d' un guardo
L' opre sue contemplate e l' opre insieme
Dell' opre sue. Le creature elette
Faceano, come stelle, a lui corona,
E dolcezze traean da quell' aspetto
Che parola non hanno. Eragli a destra,
Spirante imago della gloria sua,
L' Unigenito Figlio. In pria l' Eterno
Mirò la terra e i due primi parenti,
Le sole umane creature in lieta
Solitudine poste a corre i frutti
Del gaudio e dell' amor; d' un gaudio eterno
E d' un amor senza rivali. Iddio
Volse quindi agli abissi ed al frapposto
Caos, che li parte dal creato, il guardo;
E notò l' infernal che la gran diga
Costeggiava del ciel da quella parte
Che la notte fronteggia, e il vol battea
Per un fosco emisfero; omai disposto,

Con ali affaticate e impazienti,
A calar sulla faccia del creato.
E il creato sembrava al maladetto
Tonda immobile massa e senza luce
Di firmamento; ond' ei pendea malcerto,
Se mar quanto appariagli od aer fosse.
E guardandolo Iddio con quello sguardo
Che il presente, il passato ed il futuro
Tutto accoglie in un punto, in questi detti
Profetici, si volse al suo gran Figlio:
« Unico Figlio mio, la rabbia vedi
Di quel nostro nemico? A lui nè mèta
Prescritta, nè infernali enormi sbarre,
Nè ceppi accumulati, nè l'immenso
Caos interposto tra l'abisso e il cielo
Son ritegno che basti. In cor gli bolle
Una vendetta disperata, e questa
Ricadrà sulla perfida cervice.
Ora, infranti i suoi lacci, ei s'avventura
Lungo il confin della candida luce
Non discosto dal cielo, e volte l'ali
Verso quel mondo che pur or creai,
E vêr l'uom che vi posi, ei si propone
Di struggerlo coll'armi, o traviarlo
(Maggior misfatto) coll' inganno. E l'uomo
Pervertito sarà. Quelle lusinghe
Troveran nel suo petto un facil varco,
Tanto che infrangerà miseramente
Il sol comandamento, il pegno solo
D'obbedienza che da lui richiesi.
Cadrà lo sciagurato e tutta quanta
L'infedele sua stirpe. E chi dovrebbe
Fuor che se stesso cagionarne? Ingrato!
Ogni lecita cosa a lui concessi;

Giusto, savio lo feci, e quanto basta
Valido a sostenersi, ancor che posto
In balìa di fallir. Così creati
Ho gli spirti celesti, e le cadute
E non cadute crëature: quelle
Libere nel cader, come nel fermo
Reggersi queste. E qual sicura prova
Di vero amor, d'obbedïenza vera,
Di saldissima fè potriano offrirmi
Senza il libero arbitrio? E se gli spirti
Sol costretti operassero, qual lode
Si dovriano aspettar? Qual gioja io stesso
Trar da sì fatta obbedïenza, quando
E volere e ragion (chè la ragione
È pur essa una scelta), inetti, vani
Sudditi pazïenti, a questa legge,
Non a me si curvassero? Creati
Essi fur, com'è dritto, e querelarsi
Giustamente non pon di chi li fece,
Nè il destino accusar, nè la natura,
Qual se un termine fisso, o per comando
O per suprema prescïenza, il freno
Di lor voglie reggesse. La rivolta
Eglino stessi decretâr, non Io.
Se da me fu prevista, alcuno influsso
Quel mio segreto preveder non ebbe
Sulla grave lor colpa, e non saria,
Quando ancor preveduta io non l'avessi,
Stata men certa. Non impulso e sprone,
Non voler di destino o d'altra legge,
Manifesto al mio sguardo, occulto al loro,
Li seduce al peccato. A sè medesmi
Fabbri son d'ogni sorte allor che fanno
Giudizio e scelta. Io liberi creai,

E liberi saran finchè le mani
Spontanee non daranno alla catena.
Se ciò non fosse, trasmutar dovrei
La lor natura, rivocar l' eterno
Non mutabil decreto, onde largita
Fu lor la libertà; così gli spirti,
Arbitri si scavâr la gran vorago.
Caddero i primi rei non consigliati
Che dal proprio voler, non persuasi
Che dalla propria iniquità. Ma l' uomo
Cade ingannato da' caduti, e l' uomo
Perdonato sarà. Pur nol saranno
Gl' ingannatori suoi. Così trionfi
Sulla terra e nel ciel la gloria mia,
Bella di grazia e di giustizia, e splenda
La grazia, ultima e prima, assai più chiara. »
Mentre Iddio favellava, empia le sfere
Un' ambrosia fragranza, e diffondea
Fra quei felici eletti spirti un senso
Di nova arcana voluttà. Raggiava
L' unigènito Figlio agli occhi santi
Dentro una gloria ch' ogni gloria eccede,
E l' immago paterna in sua sostanza
Tutta recava: una pietà divina,
Un amor senza fine, una clemenza
Senza misura gli splendeano in volto;
E venía questi affetti al suo gran Padre
Palesando così: « Misericorde
Suonò, Padre divin, quella parola
Che fu suggello al tuo voler. Perdono
L' uomo otterrà! La terra e il ciel diranno
Le lodi tue, da mille e mille cori
Modulate, iterate; e in questi canti,
Che faran consonanza al tuo gran soglio,

Benedetto verrai negli anni eterni.
Perir l'uomo dovria? La crëatura
Pur dianzi a te sì cara? Il prediletto,
L'ultimo figlio tuo miseramente
Perir, sedotto dalla frode aggiunta
Alla propria demenza? Ah lungi, lungi,
Sia da te, Padre mio, questo pensiero!
Da te che solo le create cose
Ponderi in giusta libra! O vuoi tu forse
Che riesca a Satano il bieco intento,
Frustrato il tuo? Che strugga il malvolere
La tua bontà? Che il perfido si vanti,
Benchè percosso da maggior condanna,
D'una vendetta satisfatta, e tragga
Tutta la pervertita umana stirpe
Seco all'inferno? O tu, tu di tua mano
Scompor quanto creasti, e sfar le cose
Che già facesti per la gloria tua?
Padre! la tua bontà, la tua grandezza
Messe in dubbio sarieno ed imprecate
Senza difesa.» — Il Crëator rispose:
« Figlio dell'alma mia, gioia suprema,
Figlio di questo cor, mio Verbo solo,
Mio saver, mia potenza, ogni tuo detto
Risponde a' miei pensieri, al fin prefisso
Con eterno proposto. Ah no, non debbe
Perir l'umanità! Salute trovi,
Chi di trovarla in cor senta vaghezza;
Nè ciò pel suo voler, ma per la grazia
Liberamente condiscesa. Io voglio
Nella umana natura alzar di nuovo
La cadente virtù quantunque oppressa
Dalla colpa e sopposta all'infelice
Giogo d'immoderate impure voglie.

Rincorata da me drizzar la fronte
Possa ancor nella lotta; e conoscendo
Quanto fiacca la fe' l' antico errore,
Ella ascriva a me solo il suo riscatto,
Solo a me, non ad altri. Eletti alcuni
N' ho per grazia suprema, e questa bella
Schiera privilegiai sugli altri tutti;
Chè tale è il mio voler. Pur tutti gli altri
Sentiran la chiamata, ed ammoniti
Di lor colpe verranno, a ciò che l'arco
S' affrettino a lentar (mentre l' offerto
Favor l' invita) dello sdegno mio.
Schiarirò quanto basta i nebulosi
Loro intelletti, e gl' induriti cuori
Tanto n' ammollirò, che far preghiera
E pentirsi potranno ed obbedirmi.
Ed all' umile prego, al pentimento,
Alla dovuta obbedïenza, quando
Ella pur si chiudesse entro i confini
D' una sincera intenzïon, nè immite
La mia pupilla, nè l' orecchia sorda
Agli erranti sarà. La coscïenza
Per giudice severa e conduttrice
Loro io darò. La udranno? Avran chiarezza
Sopra chiarezza e vôlto il grazïoso
Lume in buon uso, ed al ben far durando,
Trarranno in porto. Ma gioir di questa
Mia lunga tolleranza e del promesso
Dì della grazia e del perdon disperi
Chi non mi cura e mi disprezza. I ciechi
Si faranno più ciechi e gl' indurati
Più duri, acciò l'intoppo e la caduta
Siano a lor più fatali, e questi soli
L' ala non coprirà del mio perdono.

E non è tutto. Trasgredendo, infrange
L' uom la sua fede, e col peccato insulta
La maestà del cielo; e mentre in nume
Di cangiarsi confida, ogni più cara
Cosa egli perde, nè gli resta un dono
Espïator del fallo suo. Devoto
L' uom con tutto il suo genere alla morte,
Morir dovrà: la mia giustizia o l' uomo
Dovrà morir, se un altro, ostia potente,
Per lui non s' offra volontario, e pago
Faccia il rigor della severa. Morte
Per morte. Oh favellate, eteree Posse!
Dove si trova un tanto amor? Fra voi
Chi mortal si farà per lo riscatto
D' una colpa mortal? Si leva un giusto
Redentor degli ingiusti? Ed arde, o spirti,
Quest' amorosa carità nel cielo? »
All' inchiesta di Dio gl' immensi cori
Degli angeli ammutiro, e lo stupore
Tutti i cieli occupò. Ma non levossi
Per l' uomo intercessor, nè chi sul capo
La condanna mortale imporsi ardisse,
Nè scontarne la pena: ed irredento
Così l' uom si perdea con tutta quanta
La stirpe sua pel rigido decreto
Rassegnata alla morte ed all' inferno.
Ma di nuovo il gran Figlio, in cui la piena
D' amor s' accoglie, fra l' Eterno e l' uomo
S' interpose e parlò: « L' uom, Padre mio,
Grazia al fallo otterrà. Tu l' hai proferta
Questa parola; nè la Grazia, o Padre,
Troverà qualche via che lo redima?
La Grazia rapidissima su tutte
Le tue nunzie volanti, al cui passaggio

Nessun varco si chiude? ella che scende
Non prevista, non cerca e non chiamata
A visitar le crëature tue?
Felicissimo l'uom che dal suo raggio
Vien per tempo ferito! Indarno poscia,
Sepolto e morto nell'error, l'ajuto
N'invocheria. Pel suo debito enorme
Nessun'ostia o tributo offrir potrebbe.
Io dunque, io mi consacro ostia per lui,
Vita per vita. L'ira tua non cada
Che sul mio capo, e tu qual uom m'accetta.
Questo fervido amor dalle tue braccia,
Padre mio, scioglierammi, e deponendo,
Libero e lieto, il glorïoso serto
Di che parte mi fai, darò per l'uomo,
Satisfatto, il mio sangue. In me la Morte
Volga pur le sue freccie: oppresso e vinto
Non mi avrà lungamente il tenebroso
Suo poter. Tu mi doni in me medesmo
Serbar vita immortale, ed immortale
Vita in te vivo, benchè sacro a Morte.
Quanto è in me di caduco e perituro
Ella s'abbia in trofeo; ma poi che reso
Quel tributo io le avrò, non soffrirai
Che preda io resti dell'immondo avello,
Nè che star l'incolpabile mio spirto
Debba fra le macerie eternamente!
Con segno di vittoria incoronato
M'alzerò dalla tomba, ed abbattuta
La vincitrice mia, d'ogni vantata
Preda la spoglierò: mortal ferita
N'avrà la Morte, e inglorïosa e priva
Del suo dardo funesto nella polve
Contorcerassi; ed io per l'ampio cielo,

Dietro il mio carro trionfal, captivo
E invan fremente, ne trarrò l'inferno
Colle buje sue Posse. E tu, per tanto
Spettacolo commosso, a me gli sguardi
Chinerai dal tuo ciel con un sorriso.
Io, dal Padre esaltato, i miei nemici
Tutti confonderò, la Morte anch'essa,
Del cui carcame pascerò la tomba:
E da mille redenti accompagnato,
Dopo lungo esular, fra le tue braccia
Rivolar mi vedrai; nè più turbate,
Padre, mi appariran da nube d'ira
Le tue sembianze; ma serene e liete
Di saldissima pace e di perdono;
E spento da quell'ora ogni tuo sdegno,
Gioja compiuta regnerà. » — Qui tacque
La sua favella, ma quel dolce aspetto,
Pur tacendo, parlava e tutto ardea
D'un amore immortal per l'uom mortale;
Amor, cui non è sopra altro che il solo
Filiale obbedir. Desideroso
D'immolarsi per l'uom, la espressa voglia
Del gran Padre attendea. Stupor profondo
I celesti comprese, e maraviglia
Prendeano al senso delle cose arcane,
Qual ne fosse ignorando il chiuso intento.
E l'Eterno riprese: « Unica pace
Nella terra e nel ciel per la dannata
Alla giusta ira mia progenie umana!
Unico in cui mi piaccio! A te segreto
Non è quanto m'è cara ogni opra mia;
Nè men caro m'è l'uom, sebben fra tutte
La novissima sia. Vo' separarti
Per lui dal seno mio, dalle mie braccia;

Vo' salvar, te perdendo un picciol tempo,
La travïata umanità. Tu dunque
L' unico, o Figlio, che ciò possa, accoppia
La tua divina alla mortal natura:
Uom fra gli uomini scendi, e, fatto carne,
Esci, mirabil parto (allor che i tempi
Saran maturi) da virgineo grembo.
Benchè figlio d' Adam, d' Adamo invece
Capo sii degli umani. Ognun perisce
Con lui, ma teco rigermoglia ognuno,
Pur che degno ne sia, quasi da nova
Vigorosa radice; e nullo, o Figlio,
Senza te lo potrà. Mentre la grave
Colpa d' Adamo a' suoi figli discende,
La tua virtù riparatrice assolva
Chi farà delle giuste e delle ingiuste
Opre sue nobilissimo rifiuto,
Novella e santa vita, in te traslato,
Ricevendo da te. Così per l'uomo
L' uom satisfaccia, com' è dritto, e soffra
Il giudizio e la morte; indi risorga
Alla vita de' santi, e i suoi fratelli,
Dal prezïoso suo sangue redenti,
Risorgano con lui. Così trionfi
Della rabbia infernal l' eterno amore,
Votandosi alla morte e soccombendo
Per salvezza di ciò (salvezza a caro
Prezzo acquistata) che l' inferno strugge
Sì facilmente e struggerà ne' cuori
Sordi al richiamo della grazia. O Figlio!
Non scemerai, non vilirai la diva
Natura tua vestendoti l' umana.
Poichè lasci ogni cosa, e che d' un mondo
Farti vuoi redentor (quantunque segga

Sul maggior d' ogni trono; e al Padre uguale
D' ugual bëatitudine gioisca);
Poichè merto e virtù, più dei natali,
Ti fan degno, mio Figlio, e tuttavolta
Sei men grande che buono, e in te l'amore,
Più che la possa e lo splendore abbonda,
Su questo seggio, colla carne assunta,
L' umiltà tua ti riporrà. Divino
Ed umano in un tempo, e figlio insieme
E dell' uomo e di Dio, terrai qui scettro,
Unto re del creato. Ogni mia possa
Ti do; regna in perpetuo, e ti circonda
Del tuo proprio valor. Te, qual sovrano
Arbitro, obbediranno e troni e prenci,
E sérafi e cherúbi. A te d' innanzi
Quanto vive nel cielo e sulla terra,
O di sotto la terra o nell' inferno
Piegherà le ginocchia. Allor che cinto
Dal celeste corteggio, apparirai
Sopra un carro di nubi, e tuberanno,
Da te spediti, gli angelici araldi
Del tuo giudizio spaventoso, i vivi
Tutti, e di tutti i secoli gli estinti.
Verran dai quattro venti alla suprema
Sentenza universal, dal lungo sonno
Per quell' alto riscossi orrendo squillo.
Tu nel santo consesso ogni misfatto
Degli uomini malvagi e de' malvagi
Spirti giudicherai, che sotto il peso
Cadran del tuo giudizio. Allor l' Inferno
Pieno e sazio di reprobi, per sempre
Chiuderò. Terra e cielo andran consunti;
Ma dal cenere loro un novo cielo,
Una terra novella, in cui dimora

Faranno i giusti, nascerà. Campati
Dal mar di tante pene, un aureo giorno,
D' auree geste fecondo essi vedranno,
E riso e pace e trionfale amore
E luminosa verità. Lo scettro
Quindi tu deporrai, qual vano ingombro,
Chè tutto in tutto sarà Dio. — Ma voi
Adorate, esaltate, eterei spirti,
Chi per tanto adempir si dona a morte!
Adorate il gran Figlio, e come il Padre
Lo esaltate! » — Quest' ultima parola
Sulle labbra divine ancor sonava,
Che gli angelici cori in un possente
Grido scoppiàr, qual muove e si propaga
Da' plaudenti infiniti, e dolce insieme
Come voce di santi. Il gaudio e il canto
Rinacquero a quel grido, e corse i cieli
E l' empireo profondo un benedetto
Inno di gioja, un suon di lieti osanna.
All' uno e all' altro seggio ossequïosi
Gli angeli s' inchinaro, e per solenne
Atto d' omaggio, al suol gittaro i serti
D' auro tessuti e d' amaranto. — O stelo
Immortal! Tu nel sacro Eden aprivi
Presso la pianta della vita i fiori,
Ma poi che l' uomo trasgredì, migrasti
Ai giardini del cielo, ov' or germogli,
Ove cresci e fiorisci, e il margo inombri
Al fiume della vita e della gioja,
Che volve per lo ciel tra i gigli eterni
L' ambra dell' onde sue. Gli spirti eletti
Si fan delle impassibili tue foglie
Freno alle anella della bionda testa
Intercisa di lampi. — E le corone

Da' bei capi divelte, il suol copriro
Che sembra un lago di piròpi, e ride
Imporporato di celesti rose.
Poi ripresi quei serti e ricomposti
Sulle fronti immortali, i cherubini
Si staccâr le vocali arpe dal fianco,
Onde pendono ognor come corrusche
Farètre; e preludendo in dolci note,
Dièr principio a' lor canti, empiendo il cielo
D' un' estasi sublime. Alcuna voce
Non tacque, e voce non risona in cielo
Che legarsi rifiuti all' armonia;
Tanto accordo è lassù! — Te pria cantaro,
Padre, eterno monarca, onnipossente,
Infinito, immutabile, immortale;
Te, fabro d' ogni cosa e sola fonte
Della luce; Te pur ne' glorïosi
Raggi di cui t' avvolgi, in cui t' assidi,
Altissimo e profondo; ad ogni sguardo
Invisibile sempre: e quando ancora
Sul pieno di tua luce effondimento
Stendi il vel d' una nube, e da quel velo,
Che ti fascia e ti cela, ad un raggiante
Tabernacolo egual, ci mostri un lembo
Di veste, oscuro per soverchia luce,
Tutto il cielo n'abbagli, e non ardisce
Angelo d' accostarsi, ove dell' ali
Non si faccia cortina alle pupille.
Te poi cantaro, o delle cose tutte
Prima, Figlio divin, divina imago,
Nel cui fulgido aspetto effigïato
Splende l' Onnipossente e si palesa
Senz' ombra che lo copra, e nol potrebbe
Veder, se ciò non fosse, occhio creato.

Teco sta la sua gloria, in te trasfuso
Regna il grande suo spirto. Il ciel de' cieli
E tutte le virtù che in sè racchiude
Per te solo Ei creò, per te nel fondo
Precipitò le angeliche baldanze;
Nè tu lasciasti i folgori paterni
Ozïosi quel giorno, o l'ignee rote
Del suo plaustro di guerra, onde concussa
Vacillò la profonda eterea vôlta,
Mentre sulla cervice ai ribellanti
Sparsi cherúbi trascorrevi. Al tuo
Glorïoso ritorno i santi spirti
T'acclamaro esultando: Unico figlio
Della possa paterna e della giusta
Sua vendetta ministro alle nimiche
Turbe, ma non all' uomo! Oh l'infelice
Peccò, sedotto da' ribelli, o Padre
Di grazia e di perdono, e tu nol devi
Severamente giudicar! Per l'uomo
Ti parli la pietà più che il rigore!
Tosto che il tuo diletto eterno Figlio
Te vide inchino alla clemenza, inchino
Ad impor lieve pena al grave errore
Della umana fralezza, Egli, tuo Figlio,
A blandirti, o crucciato, a dar per sempre
Fine al conflitto che leggeati in volto
Fra la giustizia e la pietade, offerse
Per l'uom sè stesso a morte, ed alle gioje
Non gli corse il pensier che teco ei parte.
O senza esempio mirabile amore!
O dall' eterno amore amor disceso!
— Salve, o figlio di Dio, salve dell' uomo
Riparator! De' nostri carmi obbietto
Sarà sempre il tuo nome, e l'arpe mai

Non taceran le lodi tue, nè quelle
Dell'immenso tuo Padre. » — In festa e in suono
Così sopra le stelle i cherubini
Traeano l'ore. Discendea fra tanto
Di questo mondo orbicolar sul fisso
Pallido disco l'avversario antico,
Circa il primo emisfero il vol battendo
Che cinge i globi inferïori, e parte
Dal vicino Caosse e dagli assalti
Della notte. Il convesso avea la forma
D'una sferica mole; e più da costo
Somigliava una landa oscura, immensa,
Desolata, selvaggia, e sotto un cielo
Mesto, deserto di pianeti e sempre
Dalle furie implacabili agitato
Del caos circonfuso. Ingrata plaga,
Se ne togli quel lato alla gran diga
Del ciel converso, che, sebben remoto,
Qualche fioco baglior della celeste
Luce riceve, e dal turbine eterno
Sente briga minore. Ivi Satano
Scorre a piena sua voglia un vasto campo.
Come quando un astor dell' Immao figlio
(Al cui giogo nevoso il vagabondo
Tartaro si ripara) in giù s'avventa,
Abbandonando la nuda scogliera
Priva omai di pastura, a far l'ingordo
Ventre satollo negli opimi lombi
Di daini e d'agnellette che pascendo
Vanno in greggia sui colli; e drizza il volo
Alle fonti del Gange o dell' Idaspe,
Di cui l'India s'irriga; ed ecco a un tratto
Traversargli il cammin le inospitali
Sabbie di Sericana, ove il Cinese,

Ajutato dall' aure e dalle vele,
Dentro un legno di giunchi il lido afferra;
Così per questo pelago d' arena
Combattuto dai venti, il gran nemico
Vaga inquïeto e solitario in traccia
Della sua preda. Solitario allora,
Poichè vedovo ancor di crëature
Viventi o senza vita era quel loco.
Ma poscia che il peccato empiè di stolta
Vanità le più tarde opre dell' uomo,
Vi salîr dalla terra in denso fumo
Tutte le cose transitorie e vuote;
E colle vuote transitorie cose
V' ascesero color che la fidanza
Posero in esse o d' una fama eterna
O d' un bene aspettato in questa vita
Od in altra futura: e quei delusi
Che sperano quaggiù la ricompensa
D' un cieco zelo o d' un penoso errore,
Vaghi d' aura mondana, in quel deserto
Colgono un frutto amaro, e vano e guasto
Come l' opera lor. Gli aborti tutti
Della natura, mostruosi, informi,
Stranamente accozzati, in altro loco
Non sogliono volar, quando disciolti
Son dalla terra; ed ivi errando vanno
Fino all' ultimo dì senza prefissa
Meta; nè, come vaneggiâr gli antichi,
Volano nella luna. Ha più sembianza
Di ver, che la sua pura argentea luce
Belle schiere di santi in sè raccolga,
O spirti, che fra l' uomo e il cherubino
Vestan media natura. A quella plaga
Mosser primi i giganti, incesta prole

Del mondo antico, colle fatue e tanto
Chiare in quel tempo imprese lor. Di poi
Quelli vi riparâr che sulle piagge
Del Senaàre costruir Babèle,
E di falsi proposti ancor ripieni,
Li vedremmo innalzar, purchè la possa
Rispondesse alla voglia, altre Babèli.
Solitarii taluni alla nembosa
Terra salîro: Empèdocle fra questi,
Che spontaneo balzò nelle fumanti
Viscere del vulcano, onde creduto
Fosse un Dio: Clëombròto, che nell' imo
Del mar discese per goder l' eliso
Che Plato immaginò. Ma lungo troppo
Dir de' tanti sarebbe ed embrioni
Ed idïoti, e monaci e romiti
In bigio, in nero e in candido mantello,
Che fuggono quassù co' loro inganni.
Quivi i ciechi dementi han pur rifugio
Che visitâr del Golgota le rupi,
E perîr nell' esiglio, invan cercando
Chi sol vive ne' cieli; e quei che certi
Son del regno celeste, ove li copra
Di Domenico il sajo o di Francesco,
E così camuffati entrarvi han fede.
Oltre i sette pianeti, oltre le immote
Stelle vann' essi, e varcano il cristallo
Di quella spera irrequïeta, incerta,
Cagion del tremolio che lungo tema
Fu di parole. Il guardïan del cielo
Tiensi in mano le chiavi, e par v' aspetti
Que' tristi peregrini: ed essi intanto
Sul primo grado della infida scala
Mettono il piè, ma d' una e d' altra parte

Impetuoso turbine gli avvolge,
E li balza per l'aere, e li sospinge
Mille miglia di là. Vedresti allora
Lacere in cento brani e svolazzanti
Cotte, cappe, cocolle, in un commiste
A color che le indossano; e rosari,
Bolle, indulti, reliquie e giubilei
Tutto gioco de' venti; e il grande ammasso
Vorticoso levarsi, e dagli estremi
Termini della terra entrar nel limbo,
La trista regïon che poi fu detta
Paradiso de' pazzi: inabitata,
Sola in quel tempo, ma negli anni appresso
Ignota a pochi od a nessuno. — In questa
Orbita nebulosa il gran nemico
Trasvolando s' avvenne. A lungo errante
Sopra vi stette, fin che gli occhi e il passo
Dell' errabondo una luce nascente
Trasse a sè d' improvviso; ed apparirgli
Ecco un vasto edificio, i cui stupendi
Gradi saliano alle celesti mura.
Vedeasi a sommo della scala un varco
Che parea somigliar, ma più pomposo,
All' atrio d' una reggia; e gemme ed oro
N' abbelliano la fronte. Il limitare
Di gemme anch' esso risplendea, nè l' arte
De' marmi animatrice e delle tele
Seppe tanto crear. Pareano i gradi
Della scala infinita, onde Giacobbe
Vide uno stuol d' angelici custodi
Ascendere e calar, quand' ei fuggente
Dall' irato fratello a Paddan-Ara,
Là nei campi di Luza, in visïone
Passò l' intera notte a ciel sereno;

E gridò nel destarsi: « Ecco la porta
Del cielo! » Ogni gradino in sè racchiude
Un mistero di Dio; nè sempre immota
Colà restava la scalèa, ma spesso
N' era invisibilmente indi ritratta.
Mar di liquide perle e di diaspri
Fluttuavale sotto, e per quel mare
Soleano poi, dagli angeli condotti,
Veleggiar della terra i peregrini,
O l' onda sorvolarne, al ciel portati
Da corsieri di foco. Or fosse intento
D' allettarvi Satàno alla salita,
O di far che più vivo il cor gli fera
Dell' esiglio lo strale, in quell' istante
La santa scala discendea. Di contro
A quelle porte un vano ampio s' apria
Che mettea sulla terra e sovrastava
L' avventuroso paradiso. Un vano
Maggior di quello che per larga via
Guidava, in tempi men da noi lontani,
Al colle di Sionne ed alla terra
Promessa, amor d' Iéova! Alati nunzj
Passarvi e ripassarvi avean costume
Con supremi comandi. E Iéova istesso
Compiaceasi inchinar dal Paneasse,
Ov' ha culla il Giordano, a Bersabea,
Là 've l' Egitto e l' arabe costiere
Segnano i fini della Santa Terra,
Sulle amate tribù l' eterno sguardo.
Tale e tanta parea l' immane porta
Fiancheggiata da mura e da ripari
Contro gli insulti della notte, a guisa
Di saldissime sponde infrenatrici
Dell' oceáno. Il démone s' arresta -

A piè della scaléa che sale al trono
Di Dio per gradi d'oro; in quel profondo
Spaziasi collo sguardo, e le bellezze
Del creato universo ammira e stupe.
Siccome esplorator che dopo un cieco
Ramingar per deserte obblique vie,
Con gran periglio della vita, al lieto
Ridestarsi dell'alba il sommo acquista
D'un colle erto e sublime, e dall'altura
Attonito contempla il bel prospetto
O d'estranie campagne a lui mal note,
O d'un'ampia città per mäestose
Piramidi stupenda o per raggianti
Torri che il sole del mattin colora;
Di tanta meraviglia a quell'aspetto
Sàtana fu compreso, e non di meno
Visto il cielo egli avea! Ma lo stupore
Tosto cesse all'invidia; così bello
Quell'universo gli parea! — D'un guardo
Tutto ei corse lo spazio, e lo potea
Dal suo loco eminente e tanto sopra
Al padiglione circolar che spiega
L'atra man della notte. Le pupille
Girò poi l'infernale alle Bilancie
Dal punto orïental fino al velloso
Astro che per l'atlantico oceáno
Andromeda trasporta oltre i confini
Dell'orizzonte: alfin l'ampiezza ammira
Che divide i due poli, e sulla prima
Plaga del mondo, ruinando il volo,
Calò senz'altro indugio. Agevolmente
Per l'aereo zaffiro il corso inflesso
Segue del suo viaggio attraversando
Innumeri pianeti, che da lungi

Splendono come stelle e da vicino
D' altri mondi han la forma e mondi sono;
O pari ai dilettosi orti d' Esperia,
Che già fur sì famosi, avventurate
Isole, liete di beati campi,
Di boschi e di convalli ognor fiorenti.
Ma chi dentro di voi, felici e belle
Isole, s' accogliea, di farne inchiesta
Satan non si curò. Tra gli astri tutti
L' aureo Sol, che di lume il ciel pareggia,
Gli ferì le pupille. A quel pianeta
Volse allor per lo queto etere l' ali,
Ma qual fosse la via, se bassa od alta,
Eccentrica o central, diritta o torta
Che il gran nemico percorrea, favella
Dirlo non può. L' arcangelo s' appressa
Al dove la maggior lampa ministra
Il suo lume remoto ai mille e mille
Globi vulgari che per l' ampio azzurro
Contien dal suo regale occhio lontani
Suddita reverenza. In lor cammino
Lieti balli intessendo, ai giorni, ai mesi
Ed agli anni dan numero e misura,
E intorno alla gran face inegualmente
Compiono il corso lor, sospinti in giro
Da quel raggio magnetico che scende
Nelle fibre più chiuse e più segrete,
E fin nel cupo degli abissi avventa
L' invisibil virtù de' suoi splendori:
Tanto maravigliosa è quella sede
Dove Iddio lo posò! Satano approda
Colà; nè mai più vasta ombra di quella
Vide forse in quel disco il sapïente
Degli astri indagator, le ciglia armate

D'acutissimo vetro. — Oltre i concetti
D' ogni ardito pensiero e più lucente
Di quanto ne' metalli o nelle gemme
Possa offrirne la terra, il gran nemico
Quel soggiorno trovò. Non tutte pari,
Ma però d' uno stesso immoto lume
Tutte quante informate (in quella guisa
Che nel rovente acciar s' informa il foco)
N' erano le sue parti. Oro il metallo
Od argento parea; carbonchio il sasso,
O rubino, o crisolito, o topazzo,
O le dodici pietre, onde trapunto
Era il petto d' Aronne; o quella gemma
Sovente immaginata e mai non vista,
Che con vana speranza i nostri Sofi
Lungamente cercâr, benchè per arte
Leghin l' agile Ermete, e fuor dall' acque
Chiamino nelle sue forme diverse
Pròteo, l' antico dio, che torna alfine,
Traverso un filtro, nel suo vero aspetto.
Chi dunque stupirà se le campagne,
Le valli, i boschi di sì dolce olezzo
Vi siano imbalsamati, e liquid' auro
Volgano le riviere irrigatrici?
Quando per la virtù d' un lieve tocco
Il Sol, grande alchimista, ancor che molto
Da noi lontano, sa crear nel bujo,
Misto agli umori della terra, un tanto
Miracolo di cose, e per colori
E per effetti, variate e nove?
Ivi trova il dimon, giacchè non ponno
Gli splendori abbagliarlo, altri argomenti
Di maraviglia. Per immenso tratto
Domina l' occhio suo, nè gli contende

Corpo od ombra il veder, chè tutto è Sole,
Come quando egli vibra il culminante
Raggio meridïan dall' equatore,
Che nascere non può (così diritto
Cade in terra quel raggio) ombra veruna
Da cosa opaca. Un äer vivo e puro
Più del nostro terreno all' infernale
Raffinava il vigor delle pupille,
Sicchè le cose più minute al guardo
Sfuggir non gli poteano. Ed ecco il volto
Splendergli d' un beato angelo, immoto
Sui piè; quel desso che nel Sole apparve
Al rapito di Patmo. Avea conversi
Gli òmeri; ma la gloria in che raggiava
Non patia velo alcuno. Un aureo serto,
Che di lampi solari era tessuto,
Coronava il suo capo, e men lucenti
Sul tergo alato non cadean le ciocche
Dell' ondivaga chioma. Il suo pensiero
Tutto assorto parea da grave cura,
O da profondo meditar rapito.
Ne gioì l' infernal, chè speme il prese
D' una guida sicura al suo cammino
Verso il terrestre paradiso, albergo
Dilettoso dell' uom, termine fisso
Del suo lungo vïaggio e d' ogni nostro
Danno radice. Ma falsar sembiante
Pria l' accorto pensò, chè scorno e indugio
Venir dal vero gli potea. Le forme
Quindi ei vestì d' un giovine cherubo,
Non di prima beltà, ma pure in viso
L' eterea gioventù gli sorridea.
Poi di grazia ineffabile soffuse
La leggiadra persona. A tanta audacia

La menzogna arrivò. Cadeano i crini
Stretti da breve cerchio in crespe anella
Lungo le gote, e il tergo ali recava
Di vividi colori e sparse d'oro.
Era in veste succinta e qual chiedea
La sua rapida mossa. Argentea verga
Palleggiava la man, moderatrice
Del suo gentile verecondo incesso.
Non accostossi inavvertito: i passi
Notò di quel vegnente il glorïoso
Spirto, e gli volse il radïante aspetto.
Subito all' infernal fu manifesto
L' arcangelo Urïele; un di que' sette
Che, pronti al cenno del Signor, vicini
Stan fra tutti al suo trono, e dell'Eterno
Son le pupille. I cieli e il basso mondo
Trasvolando vann' essi apportatori
Sulla terra e sul mar de' cenni suoi.
« Urïel, così disse il gran nemico,
Tu che de' sette fortunati spirti
Che circondano primi il soglio eterno
Primo interprete sei della divina
Mente, e supremo banditor di questa
All' altissimo cielo, ove i suoi figli
Aspettano con gioja il tuo messaggio,
Qui per alto decreto onor simile
Certo sortisti, e visitando or vai,
Qual pupilla di Dio, questo universo
Di recente creato. Una vaghezza
Di veder, di conoscere le grandi
Opre del Creator, ma più d'ogni altra
L' uomo, in cui si compiace, a cui profuse
Un tesoro di grazie, e sol per esso
Fe' queste nuove maraviglie; un' alta

Vaghezza, io ti dicea, ramingo e solo,
La cherubica schiera abbandonando,
Fino a te mi condusse. Ah, dimmi, o spirto
Bellissimo fra tutti! in qual pianeta,
Di tanti che vegg' io, fissata ha l' uomo
La sua dimora? O forse a voglia sua,
Senza sede prescritta, errar può tutte
Queste fulgide spere? Or tu mi addita
Ov' io possa trovarlo, e con segreta
O con aperta maraviglia in viso
Contemplarlo quest' uomo, a cui l' Eterno
Fu cortese di mondi e della piena
De' suoi favori. Entrambi allor potremo,
O nell' uomo o nell' altre opre stupende,
Laudar, qual si convien, l' Ordinatore
Delle cose universe, il cui severo,
Giusto decreto inabissò le torme
Degli angeli ribelli, ed a ristoro
Della perdita immensa, ha poi creata
Questa nova e felice umana stirpe,
Che più fedele obbedirà. Prudenti
Le sue vie sono tutte! » — In questa forma
Parlò l' ingannator senza che noto
Fosse l' inganno; perocchè non ponno
Nè l' angelo, nè l' uomo alzar la benda
Dell' impostura: maladetta serpe
Che passeggia segreta in cielo e in terra,
Dio permettente, e solo a lui palese.
Veglia, è ver, la prudenza; ma talvolta
S' addormenta il sospetto alle sue porte,
O ne porge le chiavi alla fidente
Semplicità, chè dove il mal non pare
Al male occulto la virtù non pensa.
Questo eluse Uriel, benchè del Sole

Moderatore e primo occhio del cielo.
Al sozzo mentitor l'ingenuo labbro
Così rispose: « Creatura bella!
Il desio che ti move a far richiesta
Delle cose divine, acciò tu possa
Glorificar chi le creò, non guida
A biasmevole eccesso, anzi di lode
Tal vaghezza è più degna ove trabocchi
Pur la misura; perocchè ti tolse
Dall' empirea tua sede acciò potessi
Testificar dell' opere di Dio
Per gli stessi occhi tuoi, mentre nel cielo
Altri al solo racconto è forse pago.
E mirabili invero ed alla vista
Grate son l' opre del Signore, e degne
Di farsene tesoro entro la mente.
Ma qual senno creato osar potria
Di numerarle, o di gittar lo sguardo
Nel profondo saver che le compose,
Poi le cagioni n' occultò? L' Eterno
Videro gli occhi miei quando l' informe
Congerie elementar di questo mondo
Si rapprese al suo detto. Lo Scompiglio
La gran voce n' udì, piegossi al giogo
Della legge il Tumulto, e l' Infinito
Trovò confine. Il Creator proferse
La seconda parola, e le tenèbre
Sparvero, i raggi saettò la luce,
Ed uscì l' armonia dalla discordia.
Gli ancor rudi elementi alle prescritte
Sedi lor s' affrettaro; il foco e l' aria,
L' acqua e la terra. S' inalzò volando
L' eterea leve essenzïal sostanza,

E girando animata in varie forme,
Si mutò, come vedi, in mille e mille
Lucentissime spere, ed a ciascuna,
Secondo il moto suo, la traccia, il corso
Fur divisati. Circuìr l' avanzo
Le gran dighe del mondo. — Ora lo sguardo
Drizza a quell' orbe luminoso in parte
Del riflesso splendor che gli discende
Da noi. La terra è quella, e v' han soggiorno
Le umane crëature; e quella luce
Ch' or la riveste è il suo diurno lume.
La tenebra altrimenti occulterebbe
Quell' emisperio come l' altro occulta.
Ma la luna vicina (è tale il nome
Di quella opposta grazïosa stella)
Le dà pronto soccorso; e procedendo
Nel suo giro mensil, che senza posa
Termina e ricomincia a mezzo il cielo,
D' una luce non propria il suo triforme
Sembiante imprime, e con alterna vece
Or ne veste or ne spoglia il dolce lume
Rischiarando la terra; e cade intanto
Alla squallida notte il fosco velo.
Quell' ombra ch'io t'accenno è il paradiso,
Bella stanza di Adamo, e n'è quel punto
L'abituro. Or prosegui il tuo cammino,
Chè smarrir non ti puoi; me chiama il mio. »
Volse il tergo ciò detto, e come in cielo
(Ove la reverenza, ove l'onore
Non si nega ad alcuno) è bel costume,
Sàtana s'inchinò profondamente
Al maggior serafino, e il suo vïaggio,
Tolto commiato, ripigliò. Precipita

Giù per la curva declinando al polo.
La speme dell'evento il vol n'affretta,
Ed in rapidi vortici discende,
Come aereo palèo; nè mai s'arresta
Fin che le cime del Nifàte attinge.

LIBRO QUARTO.

Perchè mai non suonò l'ammonitrice
Parola che percosse il Vangelista,
Quando vòlto il Dragon nella seconda
Fuga gittossi con furor su l'uomo
Per desio di vendetta? Il forte grido
Annunciava dal cielo: « Agli abitanti
Della terra sventura! » Accorti allora
Fatti avrebbe quel suono i padri nostri
Dell'occulto nemico, e forse al laccio
Satan non li cogliea; quel d'ira enfiato
Che più sempre s'accosta, e per la prima
Volta discende sulla terra. Il mostro,
Pria ché si faccia accusator dell'uomo,
Di tentarlo disegna: a lui si appressa,
Acciò della sconfitta e della fuga,
Che il superbo patì, quella innocente
Debole creatura il fio gli paghi.
Ma quantunque imperterrito ed audace,
Di tal opra non ride. Iniqua è troppo,
Per superbirne, quella impresa. Intanto,
Già vicino a scoppiar, nell'agitato
Petto infuria e tempesta il gran disegno;
E qual rota indefessa si rigira
Sopra sè stesso. Il dubbio ed il ribrezzo

Travagliano a vicenda i suoi pensieri,
E sconvolgono in lui dall'imo fondo
Tutto l'inferno; chè dentro, d'intorno
Sempre ei porta l'inferno, ed involarsi
Dall'inferno non può, come Satano
Mai non s'invola, per mutar di loco,
Da Satan. La sua colpa, i suoi rimorsi
Destano il disperar che s'addormenta,
E (penose memorie!) all'intelletto
Gli tornano qual fu, qual è, qual debbe
Tuttavia diventar; chè nuove empiezze,
Nuovi tormenti frutteranno. Ei volge
Talora un lungo doloroso sguardo
Al paradiso, che beato e bello
Gli si affaccia e sorride; e mira il cielo,
Mira il sole talor che dalla eccelsa
Torre meridïana esulta e splende.
E poi che ripensò le andate cose,
Sospirando prorompe: « O Sol, che cinto
Sei d'una gloria ch'ogni gloria oscura,
Tu che guardi quaggiù dal tuo sublime
Solingo trono, come fossi il dio
Di quest'orbe novello, e gli astri tutti
Si coprono d'un velo al tuo passaggio;
O Sole, a te mi volgo. Amica voce
La mia voce non è. Da queste labbra
Non mando il nome tuo che per gridarti
Quanto in odio mi sei. Tu mi rammenti
Da qual loco io discesi, e come un giorno
Di te più luminoso io risplendea.
Ma la superbia m'atterrò: nel cielo
Fei guerra al re del cielo, a quel possente
Che non ha paragon. No! tal compenso
Non mertava da me. Mi fece Iddio

Grande fra tutti ed elevato, e mai
Non s'aprir le sue labbra a rinfacciarmi
Un beneficio. Incresciöso e duro
L'obbedirgli non era; e che potea
Chiedermi di più leve? Un inno, un atto
Di grazie, di mercede. E degno forse
Non era il mio Signor di tale omaggio?
Ma l'infinita sua bontà non fece
Che gittar nel mio spirto il tristo seme
Della perfidia. Sollevato in cima,
Sdegnai d'essergli servo. Ov'io potessi
(Fra me dicea) levarmi ancor d'un grado,
L'altissimo io sarei, sarei d'un tratto
Scarco della pesante ingrata soma
D'una immortal riconoscenza, immane
Debito che più solvi e più s'accresce!
Quanto io m'ebbi da lui subitamente
Cadde a me dal pensier, nè mi sovvenne
Che l'anima gentil quando confessa
L'obbligo suo, d'ogni obbligo si franca,
Debitrice ed assolta al tempo istesso.
E qual peso era il mio?... Deh, perchè nato
Angelo inferïor dal suo potente
Voler non sono? Smisurata speme
Non mi avrebbe così d'ambizïose
Voglie pasciuto, ed or sarei felice.
Ma forse un'altra non minor potenza
Anelando all'impero, a sè m'avrebbe,
Benchè spirto men alto, affascinato....
Pur non poche restàr fra le maggiori
Serafiche virtudi immote e salde,
Dentro armate e di fuor, contro gli agguati
Della lusinga. E tu? Non eri forse
Nel tuo pieno voler? Non possedevi

La potenza medesma? Or che puoi dunque
Del tuo fallo accusar se non l'amore
Del ciel, libero in tutti e in tutti eguale?
Io dunque maledico a quest'amore,
Se l'amor come l'odio in me non sono
Che sorgente di mali!... Anzi a te stesso
Maledici, o perverso, che scegliesti,
Con brama avversa alla divina, quanto
Di sì giusto rimorso or t'è cagione.
Misero! per qual via dall'ira eterna
E dall'eterno disperar m'involo?
Non v'ha calle per me che non conduca
Giù nell'inferno!... Io son, son io l'inferno!
Nel bàratro profondo un più profondo
Dentro a me se ne schiude, e d'ingojarmi
Senza posa minaccia, al cui paraggio
L'inferno, ov'io tormento, un ciel mi pare.
O Dio, sospendi il tuo flagello!... E campo
Non è dunque al perdono? al pentimento?...
Non è senza curvarmi! E questa voce
Mi strozzano a vicenda orgoglio e tema;
Tema della vergogna ond'io sarei
Segno agli spirti di laggiù, sedotti
Con ben altre promesse ed altri vanti
Che di un timido ossequio; io che con essi
Mi gloriai di soggiogar l'Eterno.
Sciagurato ch'io fui! Ciò che mi costi
Quella folle jattanza essi non sanno;
Non san come trafitto il cor mi gema,
Mentre in soglio mi adorano. Sublime
Io per scettro e corona, ho tocco il fondo
Più d'ogni altro caduto, e lor sovrasto
Sol per eccesso di miseria. I gaudj
Dell'orgoglio son questi. — E dato ancora

Che pentirmi io potessi, e per favore
Ridonato mi fosse il grado antico,
Non saria la grandezza in me feconda
Pur d'alteri concetti? Oh come tosto
N'andrebbero spezzati i giuramenti
D'una mendace reverenza! Il pronto
Cessar de' mali rinnegar farebbe,
Come strappato dalla forza, un voto
Nel dolor proferito. Ove la spada
Dell'odio inestinguibile e mortale
Tanto addentro s'immerse, ivi la pace
Sue radici non pone; e me ciò tutto
Novellamente lusingar potrebbe
A frangere la fede, e in novi abissi
Quindi precipitar: tal che l'acquisto
D'un brevissimo indulto un doppio enorme
Prezzo varrebbe. Al punitor divino
Questo ignoto non è, che lungi è tanto
Dall'offrirmi un perdon, quanto io lo sono
Dall'invocarlo. — Or bene, addio, speranze!...
Ecco in vece di noi, dannati, espulsi,
L'uom, sua gioia, ha creato, e questo mondo
Tutto per lui. Speranze, or dunque addio!
Addio paure! addio rimorsi! Il bene
Morto al tutto è per me. Sii tu, tu solo
Ora, o male, il mio ben: per te diviso
Terrò lo scettro col motor de' cieli,
E forse io regnerò sovra gran parte
Dell'universo, e l'uomo e questa nova
Terra lo apprenderanno in picciol tempo. »
Mentre così dicea, di fiere voglie
S'abbujava quel volto, a cui lo sdegno,
Lo sconforto, l'invidia, avean tre volte
Rimutato sembiante: e quelle voglie

Poteano rivelar, benchè nascosto
Sotto veste bugiarda, il gran caduto,
Se notato in quel punto alcun lo avesse;
Chè di tanto sconcerto della mente
I purissimi spirti orma non hanno.
Ciò sovvenne all'iniquo, e le tempeste
Del cor premendo, si compose in calma.
Artefice di frodi il maledetto
Primamente ne usò, sotto pietosa
Larva celando l'infernal vendetta
Che fremea nel suo petto. E pur non era
Così dell'arte scellerata esperto
D' abbagliarne Urïel. Nel suo gran volo
Quel luminoso arcangelo seguito
D'uno sguardo lo avea. Fermar le piante
Videlo sugli assirj eccelsi gioghi
Truce, stravolto, e qual ne' lieti spirti
Mai non suole accader; notò, distinse
Gli atti, i gesti, or bizzarri, or furibondi,
Mentre solo il perverso e non veduto
Da sguardo alcuno si credea. — Ripresa
Satan la via, si volse al paradiso.
L'amenissimo loco (omai vicino
Allo sguardo infernal) d'un verde claustro,
Quasi muro campestre, è circondato,
Di cui la piana sommità presenta
Una selva selvaggia. Irsuti e folti
Per cespi e rovi di strano germoglio
Ne sono i lati che fan siepe al varco.
Sulla vetta s'innalzano superbi
Fusti di cedro; e pini, abeti e palme
Vi fan prospetto e boschereccia scena;
Chè pianta a pianta sormontando, al guardo
Offrono un mäestoso e varïato

Teatro di foreste; e nondimeno
Ne soverchia l'altezza il verdeggiante
Cerchio del paradiso, ed apre al primo
Padre dell'uomo l'orizzonte immenso
Dei campi circostanti. Una selvetta,
Oltre quel muro circular, s'innalza,
Carca di belle frutte, e frutte e fiori
D'aureo color vi formano un diverso
Prezioso ricamo, a cui più lieti
Che ad una vaga vespertina nube;
Od all'arco baleno, allor che irrora
L'Onnipossente la sua terra, il sole
Manda i giovani raggi. — Era del loco
Tanta e tal la beltà. Satàn s'accosta,
E varca di sereno in più sereno
Aere, che novo senso al cor gli spira;
Letizia, voluttà di primavera
Ch'ogni tormento allevïar potria,
Non mai la disperanza. Aure soavi
Coll'agitar de' rugiadosi vanni
Spargono intorno virginal fragranza,
E svelano il segreto ond'han rapiti
Gli odorosi tesori. A questa imago
Lo spiro oriental per lungo solco
Di mar trasporta dalle olenti rive
Dell'Arabia felice al navigante,
Ch'oltre al Capo veleggia e omai la punta
Supera del Mozàmbico, i profumi
Sabei; tal ch'ei s'arresta, e dell'indugio
Non pur si pente, ma lentando il corso,
Bee per molto cammin l'imbalsamata
Aura, e ne ride l'Oceàn canuto.
Avvolsero così quei dolci effluvj
L'arcangelo infedel che ne venia

Per soffiarvi il suo tosco; e tuttavolta
Satisfatto ei ne fu più che non fosse
Asmodeo del fumante arcano pesce
Che lo strinse alla fuga, ancor che tocco
Di forte amor per l'avvenente sposa
Del figliuol di Tobia; nè la vendetta
D'inseguirlo cessò, finchè balzato
Dalla Media all'Egitto in forti ceppi
Nol vi contenne. — Taciturno e lento,
Prese il fianco Satan della boscosa
Falda; ma tosto non trovò più via
Che lo conduca. Le intricate vepri,
Simili a chiuse senza fin nè varco,
E le fitte boscaglie inciampo sono
Ai passi umani ed ai ferini. Ingresso
Solo una porta orïental vi schiude
Dall'opposito lato. Il gran superbo
Però, negletto e dispregiato un calle
Facile troppo, valicò la cinta
Della collina e della gran muraglia
D'un solo agile salto; e presse il suolo
Ritto sui piè. Conforme a scaltro lupo
Che, dalla fame stimolato, in traccia
Va di preda novella, e il loco apposta
Ove in larga pianura i mandrïani
Riparano l'armento allor che imbruna,
Poi di sopra ai graticci agevolmente
Balza la cruda belva in mezzo al chiuso;
O simile a ladron che pei veroni
S'inerpica animoso o su pel tetto,
Quando d'un ricco cittadin s'attenta
Rubar l'oro ammassato, a cui difesa
Son cancelli di bronzo e salde sbarre;
Così quel primo rubator s'aperse

Nell'ovil del Signore il mal sentiero,
Così compre in appresso oscene turbe
Nella sua chiesa penetràr. — Satano,
Scosse l'ali, e sembiante a smergo immane
Salì la pianta della vita. Altera
Pianta che sovra tutte ergea la cresta
Di mezzo al paradiso e (non che farne
Della vita verace il santo acquisto)
La morte ei meditò di chi vivea.
Non occorse al pensier del maledetto
La virtù di quell'arbore vitale
Che, rivolta in buon uso, eterni e lieti
Far noi tutti potea; ma sol vi ascese
Per veder più discosto. Oh quanto è vero
Che nessun, tranne Iddio, conoscé il bene
Quando innanzi gli sta! Ma le migliori
Cose in abuso o in uso vil son torte.
Sotto al suo piè l'attonito infernale
Vede in picciolo spazio ogni ricchezza
Di natura, o piuttosto un cielo in terra
Per delizia dell'uom. L'avventuroso
Paradiso era questo, era il giardino
Che la man del Signore avea piantato
Nella plaga felice al sol conversa.
L'Eden si diffondea, volgendo ad Orto,
Da Cartàno alle regie eccelse torri
Della grande Seleucia edificate
Pei monarchi d'Ellenia; e sino ai piani
Di Tolassàr che fu buon tempo innanzi
Stanza degli Edeniti. Al suo giardino
Questa plaga felice Iddio trascelse,
E vi fe' germogliar dalla feconda
Terra le piante più gentili e care
Al gusto, al guardo, all'odorato. In mezzo

Grandeggiava la pianta della vita
Che la copia spandea d'ambrosie frutte.
Poco lungi da questa alzava il capo
L'altra, a noi sì fatal, della scïenza;
La scïenza del ben che valse all'uomo
Quella del male. Un fiume ampio divide
L'Eden meridïano, e mai non rompe
L'equabil corso fin che scende e spare
Tra le occulte voragini del monte.
Dio v'ha posto quel monte acciò che fosse
Quasi diga al giardin dalle correnti
Acque ricinto. I tremuli cristalli
Per le vene del suol, che sitibondo
A fior di terra li suggea, zampillano
Limpidissimi e freschi in cento rivoli
Inaffiando le ajuole, e poi raccolti
In un solo ruscel, da un arduo clivo
Scendono rumorosi nella valle,
E là si ricongiungono alle basse
Acque del fiume che dal bujo irrompe
Mormorando all'aperto: e qui partito
In quattro rami, per diverse vie
Volgesi il sacro fiume, e terre insigni
Bagna e grandi reami, ond'è qui vano
Tener sermone. Ma dirò, se tanto
L'arte esprimer saprà, come i ruscelli
Scorrono da quel fonte di zaffiro
Su perle orïentali e sabbie d'oro,
Come in errori sinüosi all'ombra
Di virenti arboscelli in cerchio posti
Nudrano il margo di nettaree linfe,
Ogni stelo cercando ed ogni fiore
Degni ben di tal loco. Industre mano
Non li culse o dispose in bei cespugli

O in ajuole ordinate, ma la sola
Giovane, ricca, liberal natura
Li versò per li colli e per le valli,
Per le rive, pei campi, e dove il primo
Sole riscalda la campagna, e dove
L'ombre chiuse e conserte oscura e fresca
Fan la foresta nel meriggio. — Tale
Era quel loco. Fortunato asilo
Di vario, opimo, boschereccio aspetto.
Selvette preziose, onde le piante
Stillan rugiade d'odorato incenso,
E curve al peso di soavi frutte,
Che d'oro han la corteccia, amabilmente
Sospese ai rami lor; sì che la fola
Degli esperidi pomi è qui, qui solo
Mirabil verità. Fra il bosco e il piano,
Ove pascola il gregge alla verzura,
O sorgono poggetti inarborati
Di palme, od apre qualche valle il seno
Ricco d'erbe e di fiori, a cui non manca
Nessun vago colore, e senza spine
Fin la rosa vi cresce. E d'altra parte
Grotte e spechi vi sono, opachi e freschi
Ricoveri, ove gode abbarbicarsi
Co' piè torti la vite e spiegar l'ostro
De' maturi suoi grappoli. Dai colli
Cade l'onda sonora e si disperde,
O raccogliesi e muor nella serena
Calma di un lago che lo speglio accosta
Al merlato suo margine di mirti
Tutto chiuso. Gli augelli in lieto coro
S'applaudono cantando, e spiran l'aure
(Aure di primavera) il grato olezzo
Tolto ai prati, alle selve, e in dolce accordo

Mettono il mormorio che ventilate
Fan le tremule foglie. E Pane intanto
Danza coll'Ore e colle Grazie, e mena
Un aprile immortal. Non la ridente
Campagna Ennea, laddove un dì fu giunta
Cogliendo fior di Cerere la figlia,
(Essa il fior più gentile), e dalla madre
Poi su tutta la terra inchiesta e pianta;
Non la selva di Dafnide irrigata
Dall'Oronte o la sacra onda di Cirra
Comparar si potriano al paradiso;
E men Nisèa, quell'isola felice,
Cui circonda il Tritòno, ove l'antico
Càm (che Libico Giove, e Giove Ammone
Dagli Argivi fu detto) ascose un tempo
Amaltèa con suo figlio, il giovinetto
Bacco, agli occhi di Rea fiera noverca;
Non l'Amàra, ove i principi abissini
Guardano i regi figli, illustre monte
Che il vero paradiso alcun suppose,
Posto al fervido sol dell'Etiopia
Presso ai fonti del Nilo e coronato
Di roccie cristalline, al cui sublime
Vertice un giorno di cammin conduce;
No, nè questo, nè quella osi appressarsi
All'assirio giardino, in cui Satàno
Vide non dilettato ogni diletto,
Vide, nuova al suo sguardo, ogni vivente
Crëatura. Fra tanta e varia turba
Due ne scorse il dimon di più leggiadre
Membra, eretta la fronte ed elevata,
Come gli dei. Di maëstà nativa,
Ma non d'altro vestite, aver corona
Parean su tutte e degnamente. In esse

Splendea del loro Creator l'effigie,
La ragion vi splendea, l'intelligenza,
La pura e grave santità, ma posta,
Benchè pura e serena, in quella vera
Libertà filïal che l'uomo adorna
D'autorevol aspetto. Han vario il volto
Le ignote creature e vario il sesso.
L'un creato al coraggio ed ai pensieri
Contemplativi; alla dolcezza l'altra
Ed alle grazie seduttrici. L'uomo
Fatto solo per Dio; per Dio formata
La donna in lui. La spazïosa fronte
Di questo e l'occhio maestoso indizio
Son d'assoluta podestà: la chioma
Di giacinto, partita in maschia guisa,
Cade a ciocche sul collo, e non ne cela
Gli omeri vigorosi. È lucid'auro
L'ampio crin della donna, e le discende
Fino agli agili fianchi, ondoleggiando
Libero in vaghi capricciosi anelli
Come gl'intrecci della vite; un caro
Simbolo di gentile obbedïenza,
Chiesta cortesemente e volontieri
Dalla donna concessa, e meglio assunta
Dall'uom; d'obbedïenza acconsentita
Con un misto d'altera e vereconda
Docilità, di tenere ripulse,
Di lentezze amorose. Alcuna veste
Le arcane parti non copria che l'uomo
Studïoso nasconde. Ignoto senso
Era ancor la colpevole vergogna
Del far palesi le natie bellezze.
Oh vergogna funesta! E tu, che figlio
Sei del primo peccato, onor bugiardo!

Voi con mere apparenze e simulacri
Di purità nel tardo umano seme
Lo scompiglio gittaste, e volti in fuga
I semplici costumi e l'innocenza,
Della vita uccideste il fior più bello.
Così nuda vivea la coppia antica,
Nè di Dio nè degli angeli lo sguardo,
Benchè nuda, fuggia; chè nato ancora
Nel suo casto pensiero il mal non era.
Tenendosi per man que' due felici,
Di tal vita gioian; nè mai l'amplesso
D'amor più belle crëature avvinse;
Della prole infinita, a cui fu padre,
Ottimo Adamo, ed Eva il fior di tutte
Le vaghissime figlie, a cui fu madre.
Sotto le ventilate ombre d'un cespo,
Nato in florida piaggia, i primi amanti
A specchio d'una fonte erano assisi.
La coltura de' fiori e degli arbusti
Quella lieve stanchezza in lor mettea
Che fa più grato lo spirar dell' ôra,
Più soave il riposo e più salubre
Il nutrimento. I frutti ivan cogliendo,
Vespertino lor pasto, che la curva
Fronda di qualche pianta a lor porgea,
E sul molle corcati ed olezzante
Guancial di fiori, ne suggean la polpa
Saporosa, attingendo ad or ad ora
Sitibondi la fresca acqua del fonte
Colla concava scorza. Ed argomento
Lor non fallia d'amabili colloquj,
Di sorrisi amorosi o d'innocenti
Giuochi, qual si conviene a sposi amanti
Che vivono solinghi in caro nodo

Nuzial. Saltellava intorno ad essi
La famiglia de' bruti, innocua allora,
Resa poscia feroce e rincacciata
Nelle selve, negli antri e nei deserti.
S'avvoltola col daino il fier lione,
E fra gli artigli lo palleggia e scherza.
La lince, il tigre, il lliopardo e l'orso
Rampano a piè dell'uomo, e l'elefante
Mostra, per dilettarlo, il portentoso
Vigor delle sue membra, e spiega e svolge
La flessibile tromba. Il serpe astuto,
Torcendo in nodo gordian le spire,
Striscia lor più vicino, e par che faccia
Delle tristi arti sue funesta prova.
Del pascolo già sazi e sonnolenti
Stan fra l'erbe accasciati altri animali
Ruminando e guatando alla ventura.
Vêr l'isole marine il sol drizzava
La scendente quadriga, e già le stelle
Per la curva del cielo, apportatrici
Della notte, appariano, allor che il mostro,
Non ancor dalla prima maraviglia
Che lo percosse riavuto, a stento
Fea dal labbro volar queste parole:
« Ahi tortura infernal! Che mai si affaccia
Ai dolenti occhi miei? Ve', come Iddio
Sulla nostra ruina alzar si piace
Queste sue nuove crëature e farle
Liete così! Sustanze assai diverse
Dalla eterea spirtale onde noi siamo;
Opre forse d'argilla, e pur di poco
Inferiori al più lucente spirto.
Attonito io le miro, e quasi inchino
Ad amarle io sarei, così vivace

L'immagine divina in lor m'appare,
E tal grazia profuse in quelle forme
La man che le creò. — Tu non presenti,
O bellissima coppia, il non lontano!
Tuo mutamento! In breve ogni tuo riso
Volgerassi in dolore, e più crudele
Quel dolor ti parrà, quanto più grande
Fu la tua gioja.... Avventurosi, e solo
Troppo mal custoditi, a ciò vi fosse
Durevole il diletto! Il vostro asilo,
Questo suol che vi accoglie, è malguardato,
Nè difender vi può contro un nemico
Che fra voi già si trova.... Eppur no 'l sono
Vostro nemico, e la pietà potria
Favellarmi per voi, per voi deserti,
Abbandonati; la pietà che voce
Mai per me non mandò. D'un patto io cerco
Con voi legarmi, d'una mutua, salda,
Strettissima amistà, tal che per sempre
Vostra sia la mia stanza e mia la vostra.
Forse quella dimora a voi gradita,
Come quest' Eden, non sarà; ma pure
Non la sdegnate, chè fattura anch' essa
È di colui che vi formò. Cortese
Vi do quanto ei mi diede. A voi l'inferno
Lieto spalancherà le porte sue,
E verranno esultanti ad incontrarvi
Tutti i suoi re. Capace ampio soggiorno,
Più del povero cerchio che v'accoglie,
Troverete laggiù per la futura
Vostra progenie. Se miglior di questo
Non vi parrà, volgete in Dio l'accusa,
Che mal mio grado a vendicar mi sforza,
Creature innocenti, un'alta offesa

Su voi, che offeso non mi avete. E quando
Alla vostra innocenza intenerirmi,
Come in quest' ora, dovess' io, ragione
Di stato, onore, signoria d' un regno,
Che più vasto io farò colla conquista
D' un nuovo mondo, mi sarieno sprone
Ad un' opra che abborro, ancor ch' io sia
Spirto dannato. » — Nell' altera mente
Così l'iniquo ravvolgea, cercando
Colla legge scusar dell' assoluto
Bisogno (appiglio de' tiranni) il bieco
Disegno suo. Dal vertice disceso
Della pianta vitale, ei si confuse
Tra quelle vispe mansuete fere.
E dell' una or vestendo ed or dell' altra,
Come meglio gli torna, il simulacro,
Si avvicina alla preda, inosservato
La osserva, e quanto d' esplorar gli giova,
O per atti, o per opre, o per parole
Dell' amabile coppia, esplora e nota.
Lion con truculenti occhi passeggia
D' intorno a lor, li segue a pardo eguale
Che fra' cespi fiutò della foresta
Due belle cavrïole: or si rannicchia
L' agilissima fera; or balza in alto
E, nemico sagace, ad ogni tratto
Cangia postura, e il buon terreno avvisa
Per non fallir l' assalto, e por le branche
Su l' una e l' altra dell' incaute damme.
A quella prima delle donne il primo
Degli uomini favella, ed all' ignoto
Armonïoso accento il maledetto
Drizza intanto l' orecchio. — « Unica mia,
Che parti ogni mia gioja, e più diletta

D' ogni mia gioja tu mi sei! La Possa
Che d' argilla ne fe', che sol per noi
Creò quest' ampia terra, oh quella Possa
Buona esser dee senza misura, e larga,
Magnanima del paro, e nell' immensa
Bontà sua liberissima! Dal fango
Essa entrambi ci tolse, e in gaudii tanti
Ripose noi che dalla eterna mano
Nulla abbiam meritato, e cosa offrirle
Che le bisogni non sappiamo. Un solo
Lievissimo precetto Iddio c' impose:
Quello di non toccar, fra mille piante
Tutte di saporoso e vario frutto,
L' albero del saper, che non lontano
Sorge a quel della vita. A lei sì presso
Sta la morte.... la morte! Orribil cosa
Per fermo ell' è. Ma quale?... Iddio ci disse:
— Il gustar di quell' albero è la morte. —
Solo in questo divieto obbedienza
Noi deggiamo al Signor, che tanti e tanti
Segni d' impero e di poter n' ha dato
Sull' altre crëature in cielo, in terra
E nell' acqua viventi. A noi non dolga
Quel suo tenue comando: ogni altra cosa
È soggetta a noi pure, e senza legge
Noi scegliamo il piacer che più ci adesca.
Lode eterna all' Eterno, e sia per noi
La sua bontà glorificata! Intanto
De' crescenti germogli e de' boschetti
Alla cura attendiam: piacevol cura!
Che se grave pur fosse, al fianco tuo
Dolcissima sarebbe. » — Ed Eva a lui:
« Ossa dell' ossa mie, per cui plasmarmi
Volle il Fabro divin (chè la mia vita

Senza te non avrebbe alcun intento),
Mio consiglio, mia guida, è giusto, è buono
Quanto dicesti. A chi ne fe' per certo
Lodi eterne dobbiamo e diuturni
Atti di grazia e di mercede; e prima
Io, che te possedendo, assai mi veggo
Più felice di te, di te che tanto
In virtù mi sovrasti, e crëatura
Ritrovar non potrei che ti pareggi.
Spesso io torno a quel dì che per la prima
Volta dal sonno mi destai. Corcata
Mi trovai sotto un' ombra in seno ai fiori.
Nè che fossi io sapea, nè dove io fossi,
Nè come ivi condotta. Escia d' un antro
Poco discosto il mormorio dell' acque
Che ristagnano al piano, allor serene,
Quete allor come il cielo. Al verde margo,
D' ogni cosa inesperta, io m' avvicino.
Mi seggo, e guardo nella immota linfa
Che un altro cielo mi parea. Ma quando
Chino gli occhi al cristallo, ecco una forma
Da quello uscirne e, verso me rivolta,
Attonita mirarmi in quella guisa
Ch' io lei mirava.... Sbigottita, indietro
Mi volgo.... indietro, sbigottita anch' essa,
Volgesi: rinfrancata, io me le accosto....
Mi si accosta ella pur con un sembiante
D' amor, di simpatia; nè mai lo sguardo
Tolto avrei da quel volto, ed una vana
Ombra m' avrebbe di desio consunta,
Se non venia questa subita voce
Ad avvertirmi dell' error. — La forma
Che tu vagheggi, o crëatura bella,
È la stessa tua forma. Ella si appressa

Con te, con te si scosta. Or tiemmi dietro,
Ed io ti sarò guida ove una vera
Forma, non vana imago, affretta i tuoi
Soavissimi amplessi; ove congiunta
A tal che ti somiglia, eterna e pura
Voluttà gusterai. Per te di prole
Interminata ei sarà padre, e questa
Simillissima a te, sì che la madre
Dell' uman seme ti diranno. — E cosa
Far diversa io potea, fuor che la voce
Seguir dell' invisibile mia guida?
Sotto un platano assiso io t' ho veduto.
Grande e bello eri tu, ma pur men bello,
Men dolce, grazioso e lusinghiero
Di quella cara amabile sembianza
Che nel lago mi apparve. Il piè ritraggo
Per fuggir, tu mi segui, e: ferma, ferma,
Eva bella, gridavi, a che mi fuggi?
Tu sei nata da me, mie polpe ed ossa
Tu sei. Perchè tu fossi, io di me stesso
Cedei la parte più vicina al core,
La sustanza, la vita; ed or sei mia,
Mia sola indivisibile compagna,
Unico eterno mio conforto. Oh vieni,
Alma dell' alma mia! Soave e cara
Parte di me medesmo, io ti rivoglio.
E per man mi prendevi: io non mi opposi.
Da quel punto sentii, che le avvenenti
Molli forme femminee non ponno
Reggere al paragon della virile
Venustà: chè nel senno è sol riposta
La verace bellezza. » — In questa guisa
Dicea l' antica madre, e tutta accesa
Del suo bennato corrisposto affetto,

Colle candide braccia i nudi fianchi
Cingea del padre antico; al colmo seno,
Parte dal fluttuante oro velato
Del lunghissimo crine, il sen premendo
Del fervido marito; ed ei commosso
Per sì grande bellezza e per quel misto
D'ineffabili grazie e di rispetto,
Fra tenero e severo alle sue care
Blandizie sorridea, come sorride
All'augusta Giunon l'Egioco Giove
Quando d'avvivatrici acque feconda
Le nugole di maggio, e si rinfiora
Il suol che le riceve. Adamo impresse
In quel viso d'amore un casto bacio,
E trafitto d'invidia, il gran nemico
Volse altrove la fronte; indi col torvo,
Geloso, obbliquo saettar degli occhi
Guatò la bella coppia, ed: « Oh crudele
Abborrito spettacolo! (fremea
Nei segreti del core). E queste adunque,
Queste sue crëature inebbrïate
Di celesti dolcezze, insiem confuse
D'un carissimo amplesso, un paradiso
Più felice si fanno, accumulando
Gioir sopra gioire; ed io sì grande,
Io starò nell'abisso, ove non gioia,
Non amor mi consola, e sol mi strazia
Un feroce desio (di mie torture
Non ultima tortura), un disperato
Non mai sazio desio che mi consuma
Miseramente del suo foco istesso?
Pur non vuolsi obbliar quant'io raccolsi
Dal labbro lor: di tutto arbitri dunque
Questi due qui non sono. Una fatale

Pianta, che detta è del saper, verdeggia
Fra queste mille, nè toccar la ponno:
Lor vietato è il saper? Sospetta, ingiusta
Legge m'è questa. Ma perchè l'Eterno
Loro invidia quel frutto? È colpa forse,
Forse è morte il saver? Per l'ignoranza
Vivon dunque costoro, e dessa è il sommo
De' beni? A questa prova Iddio n'ha posto
La fè, l'obbedïenza? Oh salda base
Per costruirvi l'edificio occulto
Della perdita lor! Ne' vani cuori
Vo' destar di quel frutto alto desio,
Vo' lo sprezzo destar di quel precetto
Invidïoso, il cui vile proposto
È d'abbassar due nobili intelletti,
Che il saper leverebbe alla grandezza
Degli Dei. Per amor di trasmutarsi
In nature divine, il fatal pomo
Gusteranno, e morran. Più facil via
Non mi s'apre di questa. Innanzi tratto
Con minuta ricerca il paradiso
Tutto rovisterò, nè siavi canto
Ch'io non vegga ed esplori. Il caso forse
Offerir mi potrebbe o lungo il margo
D'un fonte, o per la densa ombra d'un bosco
Qualche spirto celeste, e dal suo labbro
Raccoglierei così quanto mi giova
Oltre saper. — Gioisci, o coppia bella,
Mentre ancor tu lo puoi. Finch'io ritorni
Gusta il breve tuo riso; un lungo pianto
Lo seguirà. » — L'arcangelo, ciò detto,
Torse furtivamente altrove il piede,
E cauto, studïoso in mezzo a boschi
Su per clivi, ne' campi e per le valli,

Die' principio all' inchiesta. Il sole intanto
All' estremo occidente, ove la terra
Si confonde col cielo in un amplesso,
Lento lento piegava, e rivestia
La porta orïental del paradiso
Degli estremi suoi raggi. Un masso ell' era
Di nitido alabastro al ciel salente,
E visibile agli occhi ancor remoti.
Un distorto sentier, che sol potea
Dal lato della terra aprirvi il passo,
Conduceva all' entrata. Ogni altra parte
Eran nude scogliere, ed irte al cielo
Si spingeano così che via nessuna
Davano al piede che salirvi osasse.
Fra i due pilastri della roccia assiso
Stavasi Gabriël, duce supremo
Delle angeliche scolte, e vi attendea
Le tenebre vicine. In bellicosi
Ludi l' ardita gioventù del cielo
S' erudia non lontana, e lì da presso
Eran l' armi divine: usberghi, scudi,
Elmi d' oro corruschi e di piropi
Stretti in fasci e sospesi. Or ecco a sera,
Lungo un raggio di sol, rapidamente
Discendervi Urïel. Parea quel volo
Vol di stella cadente che traversi
Una notte autunnal, quando infocato
Di vapori è più l' aere, e quella curva
Lucida striscia al navigante insegna
Da qual parte dell' ago a lui sovrasti
La procella. Urïel con affrettate
Voci si volse a Gabriello: « Il grado
Che t' è sortito, o Gabriel, t' impone
Di vegliar che non tragga e non s' innoltri

In questo felicissimo soggiorno
Cosa alcuna che noccia. In sul mèriggio
Salì nella mia spera un pellegrino
Angelo, in vista desïoso e vago
Di mirar le recenti opre di Dio,
E l'ultima fra tutte effigïata
Alla immagine sua. Di quell'ignoto
Seguii la traccia e n'osservai da lungi
L'aerea via.... Calossi egli sul monte
Che dalla plaga boreal s'innalza
Di contro al paradiso, e sguardi io vidi
Non di pace e d'amor, ma torti e scuri,
Di rea voglia argomento. Io non cessai
Di seguirlo cogli occhi infin che l'ombre
Me l'occultâr. Che forse un qualche audace
Della ciurma perduta osato avesse
Dal bàratro sottrarsi e por di nuovo
La discordia fra noi? Di questo io temo;
Spetta a te l'indagarlo. » — A cui rispose
L'aligero guerrier: « Mirabil cosa,
Uriele, non è che tu dal cerchio
Dell'astro luminoso, ov'hai dimora,
Per tanto spazio la pupilla avventi.
Vegliano le mie scolte, e spirto alcuno
Che non venga dal ciel, nè sia ben noto,
Qui varcar non potrebbe. Or da meriggio
Non fu veduto passegger. Ma dove
Qualche spirto malvagio abbia varcata
Con mal pensiero la muraglia, opporre,
Come tu sai, sensibili ripari
A sustanze spirtali, è grave impresa.
Pur se dentro la cerchia insinüato
Si fosse un de' perduti, al novo giorno
Svelar lo ti saprò, sotto qualunque

Larva si celi. » — Della data fede
Satisfatto Urïele, il vol riprese
Al suo fulgido seggio, e quel medesmo
Solco di luce che guidollo in terra,
Or, conversa la punta, obliquamente
Nell' amplesso del sol lo ricondusse.
Intanto fra le Azzorre il sol calava;
O che l' orbita sua rotato avesse
Nel dïurno cammin senza misura
Celere, o che la terra assai men ratta
S' affrettasse per transito più breve
Là 've spunta la luce, abbandonando
Il monarca del dì nell' ora appunto
Che di porpora e d' ôr le circostanti
Nubi colora che gli fan corteggio
Quand' ei sul trono occidental risplende.
E già tranquilla ne venia la sera.
Un languente crepuscolo velava
Del suo manto le cose, e lo seguia
Grave e lento il silenzio. Augelli e fere,
Queste al verde lor covo, e quelli al nido
S' erano ricovrati, e sol vegliava
L' usignuol, modulando le amorose
Sue canzoni alla notte e l' aere empiendo
Di mesta voluttà. Già tutto il cielo
Di vividi zaffiri era cosparso,
E dell' oste siderea Espero duce,
Bello fra gli astri procedea, fin tanto
Che sorgendo la luna in nebulosa
Mäestà, salutata imperatrice,
Svolse un lume di perle, e l' argentino
Peplo sul volto della terra effuse.
Adamo ad Eva allor rivolto: « O mia
Dolcissima compagna! in braccio al sonno

Trae quest' ora notturna ogni vivente,
E consiglia noi pure a far lo stesso.
Dio per l'uomo alternò l'opre e il riposo
Come il giorno e la notte, ed or cadendo
Con molle soporifera gravezza
La rugiada del sonno, abbassa il velo
Alle nostre pupille. Inoperosi,
Mentre dura la luce, errando vanno
Tutti gli altri animali, e di quïete
Gran bisogno non han; ma l' uomo invece
Ha continuo travaglio delle braccia
E della mente; manifesto segno
Della sua dignità, del come Iddio
Guardi attento a' suoi passi. Alcun pensiero
Ei perciò non rivolge a quelle fere
Che vagano ozïose e senza meta.
Ma noi col novo giorno, anzi che l'alba
Preceda in orïente al primo lampo
Della luce rinata, il verde letto
Lasciar n'è d'uopo e ripigliar le nostre
Dilettose fatiche. A quei fioriti
Archi, a quei freschi vïaletti ombrosi,
Ov' è caro innoltrarsi in sul meriggio,
Noi porremo la man. Rigoglïoso
Troppo il bosco vi cresce, e della scarsa
Nostra coltura si fa gioco. A tôrre
Quella tanta abbondanza, oh quante mani
Dovrebbero stancarsi! I fiori anch' essi
E le ruvide gomme al suol cadute,
Che dan noia alla vista, inciampo al piede,
Sarà bello sgombrar, sì che rimondi
Siano al tutto i sentieri. Ora la notte,
Come vuol la natura, a noi comanda
Di riposarci. » — Ed Eva, in tutto il vezzo

Della stupenda sua beltà, rispose:
« O mio germe e sovrano! a te l'imporre,
A me soltanto l'obbedir s'aspetta.
Divin cenno quest'è. Tua legge è Dio,
La mia sei tu, nè d'altro aver contezza
È la gloria più bella, il più felice
Conoscimento della donna. Il tempo
Fuggemi, se tu parli, inavvertito.
Ogni ora che succede, ugual diletto
Suscita in me. Soave è il primo orezzo,
Soave il raggio del mattin che nasce
Fra il canto degli augei: soave il sole
Quando i novi suoi dardi a questo vago
Giardin saetta, ed erbe e piante e frutti
E fiori aspersi di gentil rugiada
Scalda e ricrea. Gratissimo il profumo
Che manda il suol dopo la pioggia: è dolce
Il venir della sera; o d'un'azzurra
Silenzïosa notte accompagnata
Dal suo fido usignuol, dalla sua luna
Così pallida e bella, e dalle tante
Gemme di cui la veste e il crin s'intesse;
Ma non l'orezzo del mattin che sorge
Salutato dai musici augelletti,
Non il sol che ritorna irradïando
Questo nostro giardin, non erba o frutto
O fiore asperso di rugiada, o molle
Soffio d'incensi dalla terra uscente
Dopo l'onda del ciel; nè la tranquilla
Sera, nè la quïeta azzurra notte
Col suo fido usignuol, nè sotto il lume
Della luna e degli astri il chiuso ed ermo
Nostro sentier.... ciò tutto, oh no! dolcezza
Non ha senza di te! — Ma di': le lampe

Onde il cielo scintilla, a che nel bujo
Splendono solitarie? E mentre il sonno
Chiude soavemente ogni palpebra,
A chi mostrasi mai quel glorïoso
Spettacolo di luce? » — « O bella figlia
Di Dio non che dell' uom (riprese Adamo),
Denno intorno alla terra il lor vïaggio
Quei pianeti compir da mane a sera,
E il lume dispensar di plaga in plaga
Che a' popoli futuri Iddio destina.
Essi hann' orto ed occaso, acciò la piena
Notte non possa conquistar di novo,
Mentre lungi è la luce, i suoi dominj,
Nè spegnere la vita in ogni bella
Opra della natura: e non soltanto
Dan quei fochi chiaror, ma per benigno
Poter di mite differente influsso,
Dan calore, alimento e temperanza,
E godono informar della segreta
Lor siderea virtù le cose tutte
Dal terren germinate, e far che il raggio
Prolifico del sole atte le trovi
Ad un pieno sviluppo. Invano adunque
Non brillano quegli astri, ancor che sguardo
Non li contempli nella notte. Al cielo,
Pur senza noi, non fallano pupille
Ammiratrici; nè al Signor preghiere.
Miriadi d' invisibili sustanze,
O vegliamo o dormiam, per l'universo
Trasvolano inneggiando, ed alle grandi
Opre del Creator, che notte e giorno
Vagheggiano, fan plauso. E quante volte
Echeggiato da clivi e da selvette,
Quando il bujo è più fitto, a noi non giunge

Suon d'angeliche voci or miste, or sole,
Che dan laude al Signor? Talvolta un coro
Di cherubini (o quando a guardia stanno,
O fan ronde notturne) in pieno accordo
Cantano al tocco di celesti lire,
Ogni nostro pensier levando al cielo. »
In questo dir, tenendosi per mano,
Penetraro que' due nel lor felice
Ricetto. Un loco dal Cultor divino
Scelto fra' più ridenti, allor che tutte
Creò le cose di quaggiù per uso
Piacevole dell' uomo. Ombrosa e cinta
Di lauri e mirti, e di qual altro arbusto
Più valido frondeggia ed odoroso,
N' era la vôlta. Acanti ed altri cespi
Componean, serpeggiando, a dritta, a manca,
Un vivente parete, e gelsomini
E rose e fiori d' ogni specie, aperte
Le recenti lor gemme, un bel tappeto
V' intesseano. Il terreno erboso e molle,
Da' lor piedi calcato, era un ricamo,
Cui la vïola, il croco ed il giacinto
Prestavano le tinte, e non fu pietra
Di più vaghi colori intarsïata.
Nessun altro che viva, o serpe, o fera,
Od augello, od insetto entrarvi ardìa
Tale e tanto per l'uomo era il rispetto.
Non mai, pur nelle fole, in più riposta
Sacra opaca dimora il Dio de' boschi
E de' pastori riposò; nè Fauno,
Nè Drïade abitâr più dolce speco.
Con ghirlande di rose e di serpilli
Rabbellì primamente in quel ricinto
Eva, già sposa, il nuzïal suo letto,

Ed angelici canti inauguraro
Il connubio primier. Quel dì medesmo
L'angelo genïale avea guidata
La bellissima ignuda al primo amante,
La bellissima ignuda assai più ricca,
Cara più di Pandora (a lei per alta
Sventura pari), che gli Dei cortesi
Ricolmâr d'ogni dono il dì che, tratta
Per man di Ermete all' imprudente figlio
Di Giapeto, invaghì de' suoi leggiadri
Occhi i mortali, e vendicò l'Egioco
Di colui che rapìgli il sacro foco.
Giunta la bella coppia al verde chiuso,
Si volse ad orïente, e quella mano
Creatrice adorò che l'aere, il cielo
E la terra compose e l'argentino
Disco lunare e lo stellante polo.
« Signor! la notte anch' essa è tua fattura,
Tuo questo dì che nel lavor prescrìtto
Abbiam chiuso ed aperto, avventurosi
D'un reciproco ajuto e d'un affetto,
Che de' beni infiniti, onde ci fosti
Supremo ordinatore, è la corona.
Così questo felice Eden creasti,
Per noi due troppo vasto, ove sprecata
Cade al suol l'abbondanza, e man non trova
Che la raccolga. Ma da noi, secondo
La tua promessa, germogliar fra poco
Una stirpe farai, che l'ampia terra
Popolando, glorifichi con noi
La tua grande bontà, sia che dal sonno,
Dono tuo, ci sciogliam, sia che di novo,
Com' ora, a sè ne inviti. » In questa forma
Orâr concordemente a Dio rivolti

Senz' altro culto che la prece, caro
Sovra ogn' altro al Signore. Il più riposto
Angolo di quel cespo entrâr gli sposi
L' uno in braccio dell' altro, e si corcaro;
Nè depor quell' ingrato abbigliamento,
Di che cinti siam noi, fu lor bisogno.
Gli òmeri non voltò l'antico padre
Alla bella sua sposa, e la sua bella
Sposa, cred' io, rifiuto a lui non fecè
De' cari occulti riti. O benedetto
Casto amor conjugale, arcana legge,
Vera sorgente della specie umana,
Unica cosa propria ove son tutti
Gli altri beni in comune! A te si debbe
Che dall' uom fosse tolta, e nelle fere
Chiusa la febbre adulterina. È tuo,
Tuo solo il merto, che soavi nodi
E quante carità fra padre e figlio,
Tra sorella e fratel nella tua giusta,
Pura, franca ragione han la radice,
Fossero primamente all' uom palesi.
Non mai questo mio càlamo si tinga
Per te nel fele, nè di te scrivendo
Colpa io ti dica o vitupero, e mai
Non mi corra al pensier che tu, tu fonte
Di domestiche gioje, entrar non debba
Pur ne' lochi più sacri. Immaculato,
Casto è il talamo tuo non solo in questa,
Ma nell' antica età, quand' ei solea
Ricettar santi petti e patriarchi.
Qui gli strali dorati amor disfrena:
Qui la face immortal, qui le sue penne
Di porpora agitando, esulta e regna.
Ma non già ne' venduti infinti vezzi

Di putte inverecconde, in cui non parla
Voce alcuna di affetto, e non si fanno
Con piacer corrisposto a noi dilette;
Non nella fatua voluttà di regie
Cortigiane, o ne' balli, o sotto il velo
Di maschere lascive, o nei notturni
Canti d'un amator che si querela
Dell' altera sua donna, a cui dovrebbe
Volger più tosto disdegnoso il tergo.
L' uno in grembo dell' altra all' armonia
D' amorosi usignuoli i due felici
S' addormentaro, e sull' ignude membra
Dalla vôlta del florido abituro
Pioveano rose che il mattin di nuovo
Ristorava ai cespugli. — O benedetta
Coppia! sia dolce il sonno tuo. Beata,
Pur che vaghezza di miglior fortuna
Mai non arda il tuo core, e mai non cerchi
Altra cosa saper se non quest' una;
« Che saper più non dei. » — Ma già la notte
Coll' ombroso suo cono avea raggiunto
Del più levato sublunar convesso
Mezzo il cammino; i vigili cherúbi
Nell' ora consueta usciano armati
Dall' eburnee lor porte a far la scolta
In bellicoso atteggiamento. Un cenno
Diede allor Gabriele al cherubino
Che nel poter gli succedea: « Conduci,
Urïello, con te della celeste
Schiera una parte, e rapido percorri
La costa di meriggio: a quella opposta
L' altra intanto si volga, e noi rincontro
Faremo ad occidente. » — I battaglieri
Si spiccâr l' un dall' altro come fiamma,

Vòlti parte allo scudo e parte all' asta.
Chiama a sè Gabriello una seguace
Fòrte coppia di spirti a lui vicina,
E così le favella: « Iturïele!
Zafon! Cercate con veloci penne
D'ognintorno il giardino, e non vi sfugga
Angolo alcuno. Il vostro occhio si giri
Più guardingo ed acuto ov' han dimora
Quelle due belle crëature, in dolce
Sonno sepolte e di futuro danno
Non sospettose. Un Angelo qui venne
Col venir della sera a darmi avviso
Che per lui fu veduto un de' perduti,
Dal bàratro sfuggito, e forte io temo
Con perversi disegni, a questa volta
Drizzar (chi crederebbe?) il volo audace.
Snidatelo il perverso, e prigioniero
Qui lo traete! » — Così detto, ei mosse
La sua lucente legïon che i raggi
Della luna eclissava. Iturïele
E Zafon s' avviâr dirittamente,
In traccia di Satàno, all' abituro,
E colà penetrati, accanto d' Eva
Trovâr, sotto l' immagine d' un rospo,
Rannicchiato il dimòn, mentre tentava
Con arte maledetta insinüarsi
Nel femminil cerèbro, e della mente
Le virtù sgominarvi, indi a sua voglia
Destar da quel trambusto illusïoni,
Sogni, larve, fantasmi, o coll' infetto
Soffio attoscar gli spiriti vitali,
Cui, pari alle gioconde aure commosse
Da limpida corrente, agita il sangue
Che puro e lieto per le vene esulta;

O trasfondervi almen gl' irrequïeti
Incomposti pensieri e le speranze
Vane e i vani disegni e quella febbre
D' arroganti desiri in cui radice
Mette l' orgoglio. — Or mentre a questa cura
L' avversario attendea, della celeste
Lancia sfiorollo Iturïele. Al tocco
Della tempra immortal nessun figmento
Resistere potea; tal che di forza
Tornò lo spirto nel suo vero aspetto.
Come cade talvolta una favilla
In polvere nitrosa accumulata
Per colmarne vaselli e poi munirne,
Al romor della guerra, una capace
Conserva, con altissimo fragore
Scoppia il livido grano e l'aria infoca;
Non altrimenti l' infernal si scosse
E folgorò nel suo vivo sembiante.
Non senza maraviglia i due gentili
Angeli s' arrestaro all' apparenza
Del terribile re; ma passeggiero
Fu lo stupor. « Chi sei? (l' ardita coppia
Così proruppe e s'accostò) Che spirto
Del fulminato esercito ribelle?
Come uscisti da' ceppi, e che rivolgi
Nell' iniquo pensier mutando aspetto,
Appostando chi dorme, insidïoso
Qual nemico in agguato? » — « E me voi dunque
Me non sapete ravvisar? (Satàno
Disdegnoso tuonò). Ben noto un tempo
Io vi fui, non confuso o mal distinto,
Spirti abbietti, fra voi, ma posto in seggio,
A cui non osavate alzar le penne.
Ed or col dirmi sconosciuto, oscuro,

Voi, voi stessi accusate, anzi i più vili
Di vostra vile legïon. Ma quando
Conosciuto io vi sia, perchè volgete
Tai domande a Satàno e al vostro incarco
Date un vano principio, a cui la fine
Vana del par risponderà? » — « Ribelle
Spirto! (così rendendo onta per onta
Di rincontro Zefon) mal tu presumi
Che l'antica beltà, l'aspetto antico
Tu cangiato non abbia, o che l'ecclissi
Del tuo primo candore or non t'asconda,
Come fossi purissimo ed intègro
Quale in cielo eri tu. Ma la tua gloria
T'abbandonò coll' innocenza tua.
Or somigli al tuo fallo ed all' oscura
Prigion della tua pena. A chi ne manda,
A chi dee custodir questo giardino
E vegliar che non scenda la sventura
Sul capo a quei dormenti, alta ragione
Darai dell' opre tue. Vieni! » — Qui tacque
Il celeste campione, e quel severo
Rabbuffo in tanta giovanil bellezza
D'una grazia invincibile il vestia.
Si confuse il superbo, e qual d'un giusto
Sia la potenza, e quanto bella e cara
Nelle sue forme la bontà, palese
In quel punto gli fu. Profondamente
Sospirò l' Infernal su quel perduto
Doppio tesoro, ma dolor più vivo
Sentì che manifesto a due celesti
Fosse il suo turbamento; e nondimeno
Fe' sembianza d'audace, e lor rispose:
« Se combattere è forza, il duce al duce
Contrasterà. Non voi, ma chi vi manda

Vegna meco a battaglia, o, se gli piace,
Vengane con voi due; la mia vittoria
Più splendida così, così men grave
La mia rotta sarà. » — « Quello spavento
Che ti assale, o malvagio, (allor riprese
L' animoso Zafon) risparmia a noi
La lieve prova di mostrar che possa
Contro te, nequitoso, e dalla stessa
Tua nequizia spossato, il men valente
Degli armigeri nostri. » — Al che Satàno
Non replicò, da troppa ira confuso;
Ma qual superbo corridor che rode
Il suo morso di ferro, inutil opra
Stimò la fuga e la battaglia. Doma
Lo spavento divino avea quell' alma,
E Dio soltanto ciò potea. — Gli spirti
S' accostarono intanto a quella parte
Occidental, là dove a fronte a fronte
Si scontrâr le due schiere e s' accozzaro,
Corso mezzo girone, in una sola,
Novi cenni aspettando; e Gabriello
Dolce a lor favellò: « Mi giunge, amici,
Rumor d' agili passi a noi correnti,
E già scerno al chiarore Iturïello
E Zafon che s' appressano per l' ombre
Della notte. Con essi è un altro spirto
D' apparenza regal, ma d' una luce
Pallida e trista. Agli atti, al fiero aspetto
Parmi il rege infernal, nè senza lotta
Di qui, mi penso, fuggirà. Mostrate
Imperterrito cor, chè già lo scuro
Suo cipiglio ne sfida. » — Appena il labbro
Chiuso avea Gabriel, che i duo cherubi
Giunsero al suo cospetto, e in brevi accenti

Narrâr chi traduceano, e il dove e il quando,
E in qual atto e in qual forma, aveanlo colto.
E l'arcangelo allor con grave aspetto
Al dimon favellò: « Perchè, Satàno,
Violasti il confine a' rei prescritto?
Che t'adduce a turbar gli spirti eletti
Di quest' Eden custodi, e che non vonno
Seguir l'esempio tuo? La possa e il dritto
Di chiederti abbiam noi perchè là dentro
Ti cacciasti furtivo al tristo fine
Di stornar (come parmi) e sonno e pace
Da chi pose il Signor fra tanta gioja? »
E Satan di rimando: « In cielo un tempo
Fama avevi di saggio, o Gabriello,
E saggio io ti credea, ma tal richiesta
Dubitar me ne fa. Potrebbe alcuno
Forse amar le sue pene? E chi, chi mai
Non fuggirebbe se la via n' avesse,
Benchè dannato, dall' inferno? E forse
A prendere la fuga e batter l' ali
In parte remotissima e divisa
Dal tormento infernal te non vedrei,
Te pure, o Gabriello, ove speranza
Ti balenasse di mutar per sempre
In diletto il dolore, il pianto in riso?
Questo è quel ch' io cercai, ma tu, che solo
Il ben conosci nè provasti il male,
Non andrai persuaso a quanto io dico.
Mi opporresti il voler del vincitore
Che n' ha fatto prigioni? Ov' ei pretenda
Di tenerci serrati in quell' oscuro
Carcere, afforzi le sue ferree porte.
Troppo più t' appagai che non bramasti:
Vere son l' altre cose. Ove t' han detto

Mi colsero costor, nè violenza,
Nè mal'opra vi fu. » — Così l'acerbo:
E l'etereo guerrier, con un amaro
Disdegnoso sogghigno, a lui rispose:
« Oh qual perdita immensa han fatto i cieli
D'un che può giudicar del senno altrui,
Dacchè Satano ne partì, riverso
Dalla propria follia! Scappato il fiero
Dal suo carcere, or torna in dubbio grande
Di por nome di saggio a chi domanda
Quale audacia il traesse in questo loco
Senza il consenso di lassù, varcando
I termini fatali a lui segnati.
Saggio tanto egli stima uscir di pene,
Non curante del modo, ed involarsi
Dal suo gastigo. Tracotante! Oh possa
Tu così giudicar fin che lo sdegno,
Che nella fuga t'insegui, t'insegua
Sette volte più grave, e nell'abisso
Ributti, a colpi di rovente sferza,
Questa tua sapienza, che non seppe
Insegnarti fin ora, o borïoso,
Come pena non v'ha che si pareggi
All'ira eterna provocata. Or dimmi,
A che solo ne vieni? A che non segue
Tutto l'inferno i passi tuoi? Le pene
Men penose son forse a' tuoi compagni
Poi che teco non sono? O men di loro
Hai la virtù di tollerarle? O duce
Coraggioso, magnanimo, che primo
Sei gli stenti a fuggir! Se manifesta
La cagion della fuga agli altri iniqui
Fatto avessi, o malvagio, or non saresti
Certo il sol fuggitivo. » — A cui Satano,

Corrugando feroce i sopraccigli:
« Angelo beffator! se petto io m' abbia
Di sprezzar le torture, e se d' un passo
Da lor receda, tu lo sai. Nel campo
Quando subitamente in tuo soccorso
Giunse un gruppo di tuoni, e forza infuse
Alla tua lancia, ch' io spezzai, mi risi
Dell' ire tue. Ma gli avventati accenti
Che tu, com' hai costume, ora mi volgi,
Inesperto ti accusano di quanto
Spetti a duce fedel dopo le dure
Prove e gli eventi del passato. Il duce
L' oste sua non affida ad un cammino
Di periglio e d' error, se pria non l'abbia
Corso egli stesso. Divisai per questo
Io primo attraversar la desolata
Profondità, cercando io sol la terra,
Recente creazïon, di cui la fama
Pur laggiù non è muta; e qui ne venni
Nella speranza di miglior dimora,
Ove pormi io potessi, insiem co' miei
Valorosi infelici, o sulla faccia
Del fermo suolo, o per l'aereo vano;
E dovessimo ancor, per tanto acquisto,
Provar ciò che tu stesso e que' leggiadri
Tuoi campioni possiate. A voi men grave
Torna, o fiacchi, il servir nella celeste
Corte di Jèova e l' osannar, curvati
A' piè del trono suo nella prescritta
Distanza, che brandir l'asta e lo scudo. »
Ed al dimon l'angelico guerriero:
« Dire e disdirsi, millantar prudenza
Lo sfuggir dalle pene; e (vitupero!)
Qui venir come un vile esploratore,

Cosa non è da capitan, ma solo
Da basso mentitore; e non arrossi
D'appellarti fedele? O santo nome
Di fedeltà, ben sei, ben sei polluto!
Fedele? A chi, Satano? Alla rubella
Tua ciurma? A quell'esercito di pravi
Degni d'un tanto condottiero? È forse
L'esser voi traditori ad un supremo
Venerando poter la disciplina
Vostra? la vostra fè? l'obbedïenza
Ai guerreschi precetti? E tu, che bello
Oggi ti fai di libertà, profondo
Simulator, rispondimi! Qual labbro
Più servile del tuo, lo spaventoso
Jèova adulò? Qual angelo si fece
Di te più curvo innanzi a lui? Favella!
E qual era il tuo fin? Di riversarlo
Per regnar tu. Va! fuggi, e de' miei detti,
Spirto iniquo, fa' senno. Onde venisti
Rivola tosto. Che se mai tu fossi....
Se da questo momento oso tu fossi
Qui nel sacro confin del paradiso
Por di nuovo le piante, io stesso in ceppi
Ti trarrò nell'abisso, io ribadirti
Vo' que' ceppi così che in sempiterno
Nè potrai più varcar, nè porre in beffa,
Come facili al passo e mal guardate,
Quelle porte di bronzo. » — Alla minaccia
Retta il fiero non diede, anzi nell'ira
Più ribollendo mormorò: « Di ceppi
Parla, audace cherùbo, allor ch'io sia
Tuo prigioniero, ma per or disponti
L'amplesso a sopportar di queste braccia;
E vedrem chi sconfitto o vincitore

Di noi due rimarrà, quantunque Iddio
Monti sulle tue penne, e tu coi servi
Nati al giogo e tuoi pari il trionfale
Cocchio strascini per gli aerei campi. »
Mentre così dicea, la santa schiera
Si fe' corrusca come fiamma, e giunti
Gli estremi lembi della fila, in cerchio
Strinse il dimon con abbassate lance.
Tale una selva di barbate ariste,
Se Cerere è matura, ondeggia al vento
E si piega or da questo or da quel lato,
Mentre guarda il villano e si querela
Per timor che di sola arida paglia
Copran l'aja i manipoli, speranza
Di sue lunghe fatiche. — Il maledetto
Raccolse ogni sua forza, ed erto, immoto,
Pari ad Atlante o Teneriffa, apparve.
La fronte al ciel giungea; sull'elmo stava
Il raccapriccio per cimiero, e il braccio
E la destra reggeano un simulacro
D'asta e di scudo. Orrende opre seguite
Ne sarebbero forse; e costernato
Non solo il paradiso, ma l'immensa
Vôlta del cielo e gli elementi tutti
Rotti, sconvôlti la gran lotta avrebbe,
Se ad impedir l'orribile conquasso
Jéova non sospendea la libra d'oro
Che veggiam tuttavia nel firmamento
Fra lo Scorpio ed Astrea. Su questa lance,
Ove or pesa le guerre, i casi, i regni,
Primamente pesò le cose tutte
Dal suo Verbo create, la pendente
Ritonda terra e l'aere in cui s'accoglie.
Mise Iddio due gran carchi entro le coppe;

Qui la battaglia, e qui la fuga. In alto
Balzò la prima lance, e Jéova strinse
Nella destra il flagello. Il bellicoso
Angelo se n'avvide, ed al nemico
Così parlò: « Satano! io non ignoro
La tua potenza, nè la mia t'è nova.
L'una e l'altra n'è data, e non procede
Da noi. Che folle tracotanza è dunque
Misurar ciò che ponno i nostri acciari,
Se le tue braccia, se le mie valenti
Più di quello non son che dall' Eterno
Loro è concesso? E la mia possa or sento
Crescer così da stenderti riverso
E calpestarti come polve. Affisa,
Se non credi a' miei detti, in quel celeste
Segno lo sguardo, e il tuo destin vi leggi.
Là tu fosti librato; or vedi quanto
Dèi sperar se ti opponi. » — Il gran superbo
Drizzò gli occhi a quel punto, e vista in alto
La sua coppa balzar, fuggì fremendo,
E con lui le notturne ombre fuggiro.

LIBRO QUINTO.

—

Già l'aurora venia con rosei passi
Dal balzo d'orïente e seminava
Di sue perle la terra; allor che Adamo,
Come solea, si risvegliò. Nudrito
Di semplici alimenti e di sapori
Soavi e temperati, il sonno avea
Come l'aer leggero: a dissiparlo
Il rumor de' ruscelli e delle fronde,
Ventilabro dell'alba, era bastante,
O sòl degli augelletti, onde i cespugli
D'ognintorno eran pieni, il mattutino
Piacevole garrito. Ancor ritrova,
Non senza meraviglia, Eva dormente.
Scomposto era il suo crine ed infiammata
La guancia, indizio d'inquïeto sonno.
Egli alquanto si leva, alla persona
Fa del cúbito appoggio, ed amoroso
Piega il capo su lei con occhi accesi
Di caldissimo affetto, e ne contempla
La stupenda beltà, che, vegli o dorma,
Splende di grazie tutte sue. Per mano
La prese Adamo, e con voce soave,
Come l'aura che lambe il seno a Flora,
Così le bisbigliò: « Ti sveglia, o sposa!

Ultimo e sommo ben che qui trovai,
Ultimo dono e lo miglior del cielo,
E sempre nova gioja mia; ti sveglia!
Mira! è sorto il mattino; ai boschi, ai prati
Rugiadosi ne invita.... Oh, non si perda
La primizia del giorno! È questa l'ora
Di veder come crescano le piante
Culte dalla tua mano, o come i fiori
Metta il bosco d'aranci, e dove gema
La mirra, o dove il balsamo distilli;
Come spieghi natura i bei colori,
E l'ape irrequïeta ad ogni stelo
Voli a rapir la liquida dolcezza. »
Con tai parole la destò; ma gli occhi
Stupefatti volgendo agli occhi suoi,
E stringendolo al petto, Eva rispose:
« O solo, ove riposa il mio pensiero,
Unica gloria mia, mio ben perfetto!
Deh, come lieta il tuo volto riveggo
E l'aurora novella!... In questa notte
(E la simile, Adamo, ancor non ebbi)
Sognai, ma non di te, non, come soglio,
Delle nostre fatiche o già compiute
Al cader della sera, o divisate
Pel vegnente mattin, ma di corrucci
Sognai, di turbamenti, ignote cose
A me pria di quest'ora. Or dunque ascolta.
Parvemi che all'orecchio un qualcheduno
Mi si accostasse, e con blande parole
Mi fesse invito a passeggiar. — Tu dormi,
Eva? (così mi disse, e l'amoroso
Suono della tua voce udir mi parve)
Cara, fresca è quest'ora e taciturna.
Solo il musico augel, che nella notte

Modula l'elegie che amor gli spira,
Ne interrompe i silenzj. Ascende e regna
Nel suo colmo la luna, e fa dall'ombre
Colla candida luce uscir le cose.
Ma tutto, ah tutto invan senza uno sguardo
Che contempli ed ammiri! E per chi mai
Le pupille del cielo ognor son deste?
Per te sola, o desio della natura!
Quel tuo volto ricrea, conforta, avviva
Quanto ha senso d'amor! La tua bellezza
Tutto move il creato a vagheggiarti! —
Io sorgo al tuo richiamo e te non veggo;
M'avvio su' tuoi vestigi, e parmi il calle
Solitaria seguir che più spedito
Guida alla pianta del saver; la pianta
Bella più che di giorno, assai più bella
Mi frondeggia alla vista; e mentre io guardo
Meravigliando, una incognita forma
Presso al tronco mi appare, all'ali, al viso
Pari in tutto a color che noi veggiamo
Discendere dal cielo. Avea le chiome
Rugiadose d'ambrosia, e fiso anch'ella
Tenea nella difesa arbore il guardo.
— Come bella sei tu, come sei carca
Di frutte! le dicea. Pur non si degna
Uomo o nume spiccarne, e la dolcezza
D'un tuo pomo gustar. Ma tanto a vile
Tiensi dunque il sapere? O di toccarti
Forse invidia ne vieta o legge arcana?
Vietimi chi lo vuol, privarmi alcuno
Del ben che m'offri non saprà, chè certo
Non saresti tu qui se de' tuoi doni
Niun dovesse goder. — Ciò detto, al tronco
Quella forma s'abbraccia, e con ardita

Man ne raccoglie e ne sapora un frutto.
Alle audaci parole, all' opra audace
Che le seguì, mi corse un gel per l' ossa;
E l' immagine allor, come rapita
Nell' eccesso del gaudio: Oh frutto, esclama,
Frutto divin, dolcissimo in te stesso,
Ma gustato in tal guisa ancor più dolce!
Ti contendono a noi perchè sol degno
Sei di labbra divine.... E pur dell' uomo,
Se gustar ti potesse, un Dio faresti.
E perchè nol potrà? S' accresce il bene
Quanto più si propaga, e, non che offesa
Porti al suo Crëator, di gloria il copre.
Eva, oh meco ne ciba! Ancor che molto
Tu sia quaggiù, bell' angelo, felice,
Più felice esser puoi, ma non più degna.
Cibane! e dea tu pur nell' aere o in cielo
Potrai, come tu merti, alzar le penne,
Méscerti a noi. Qual vita ivi si meni
Ti sarà manifesto, e quella vita,
Eva bella, vivrai. — Così dicendo,
Lo spirto a me s' accosta, e coll' avanzo
Del pomo che tenea mi sfiora il labbro.
L' odor soave che n' uscia m' accende
Tale amor di gustarne, che la forza
Di vincermi non ebbi. Ed ecco a volo
M' alzo con quello spirto oltre le nubi,
E di sotto m' appar l' immensa terra.
Oh qual diverso spazïoso aspetto!
Dell' altezza ov' io stava e del mio volo
E del mio strano mutamento un' alta
Meraviglia prendea, quando il mio duce
Mi dispare dagli occhi, ed io giù cado
(O mi sembra cader) quasi in profondo

Sonno sepolta. Adamo! oh come lieta
Fui nel destarmi, e nel veder che sogno,
Mero sogno era il mio! » — Così la prima
Madre narrò la sua torbida notte.
E così mesto le rispose Adamo:
« Perfetta imago di me stesso e parte
Di me più cara! Le scomposte idee
Che turbâr la tua mente in questa notte,
Contristano me pure. Amar non posso
Questi sonni affannosi, e, com' io temo,
Procedenti da male. Or d' onde il male
Procederà? Purissima colomba!
Nel tuo petto innocente ei non alberga:
Pure attendi al mio dir. Parecchie in noi
Stan minori virtù che quasi ancelle
Servono la ragion. Fra queste è prima
La fantasia. Delle cose universe
Che sogliono affacciarsi ai nostri cinque
Vigili sensi, la virtù ch' io dico
Si crea vaghe apparenze, aeree forme,
Che la ragion, dal falso il ver cernendo,
Or accoglie, or rifiuta, e fa di queste
Tutto ciò che affermiam, ciò che neghiamo,
Ciò che nostra scïenza e nostro avviso
Appellar noi siam usi. E quando in noi
La natura ha riposo, entro i segreti
Del suo recesso la ragion si chiude,
E, finchè vi dimora, a contraffarla
L' imitatrice fantasia si prova;
E d' imagini varie insiem confuse,
Come appunto ne' sogni, una bizzarra
Opra compon di cose e di parole
Stranamente accoppiate. Io veggo, o parmi
Veder nel sogno tuo del vespertino

Nostro colloquio una pallida imago
Pur commista a chimere. Or via, t'allegra!
Nello spirto di Dio come dell' uomo
Può riprovato insinüarsi il male,
Ed uscirne del paro, e non lasciarvi
Biasmo o macchia che sia. Ferma speranza
Questo mi dà che non farai vegliando
Ciò che abborristi come sogno. Adunque
Non velar di mestizia il mite raggio
Degli occhi tuoi più lucido, più terso
Per me, che per la terra il primo lampo
D'un bel mattino. Or vieni! Insiem n'andremo
Alle dolci fatiche, ai boschi, ai rivi,
Ai fiori che ne' calici socchiusi
Fêr la notte per te di lor fragranze
Mollissime tesoro. » — In questa guisa
Consolando ei venia la bella afflitta,
Che consolata respirò. Si terse
Col lungo crine le tacite stille
Da' begli occhi scorrenti; e due supreme,
Pria del loro cader, ne colse il bacio
D'Adamo; stille preziose e care,
Che spuntavano ancor da quella fonte
Cristallina per tenero rimorso
E pio timor del non commesso errore.
Così rasserenati, ai lieti campi
Gli avventurosi si avviâr. Ma quando
Di sotto all' arco de' fioriti arbusti
Che tessean l'abituro, alzâr lo sguardo,
Videro il dì già grande, e nato il sole
Lambir coll' aureo cocchio i lidi estremi
Dell' oceàno, säettando i raggi
Paralelli alla terra; e dalla immensa
Pianura orïental del paradiso

E dall' Eden beato e da' suoi boschi
Ir le tenebre in fuga. I due parenti,
In atto d' adorar, profondamente
S' inchinarono al suolo, e la preghiera
Mattutina alternâr, che varia sempre
Da que' labbri volava ad ogni novo
Risorgere del dì; poichè nè questo
Varïar di parole e di pensieri,
Nè sacro entusïasmo a lor mancava
Per laudare il Signor con improvvisi
Canti e subiti accordi; e ne piovea,
Ora in sciolti sermoni, ora in veloci
Versi un eloquio d' armonia sì dolce,
Che venirgli dall' arpa o dal lïuto
Nova dolcezza non potea. — « Son queste
L' opre tue glorïose, Eterno Padre
Del ben! Quest' universo è tua fattura.
Se creato tu l' hai mirabil tanto,
Qual meraviglia non sarai tu stesso?
Ineffabile Essenza! agli occhi umani
Sopra gli astri ti celi, e sol nell' ombra
Dell' opre tue men belle e meno elette
Ti sveli a noi; ma tali ancor ci fanno
La tua bontà, l' onnipotenza tua,
Oltre ogni nostro concepir, palesi.
O figli della luce! a noi lo dite
Voi che dir lo sapete! Al suo cospetto
Contemplanti vi state, e d' inni e cori
Là nel fulgido dì che non ha sera,
Fate corona al trono suo. Nel cielo
Così voi, spirti eletti, e sulla terra
Noi con tutti i viventi Iddio laudiamo
Primo, Medio, Supremo ed Infinito.
— O degli astri il più vago, o tu che segui

Ultimo il plaustro della notte (quando
La guida tu non sia che dell' aurora,
Certo pegno del dì, preceda il calle),
Tu pur dalla tua spera in questa dolce
Ora del novo albor l' Eterno esalta!
— O Sol, dell' universo alma e pupilla,
Riconosci colui che di grandezza
Immensurabilmente a te sovrasta,
Ed all' orto, al meriggio ed all' occaso
Fa che l' eterno tuo corso risoni
Della sua gloria! — O Luna, o che ti scontri
Col Sole in oriente, o che t' involi
Precipitosa colle immote stelle,
Nella rotante loro orbita immote;
E voi, cinque errabondi eterei fochi,
Che mistiche caròle in ciel tessete,
Voi pur laudate quella man che trasse
Fuor del bujo la luce! — Aere, elementi
Primogeniti voi della natura,
Che in numero di quattro v' aggirate
Entro un vortice eterno, e multiformi
Trasmutate le cose e le nudrite,
Oh levate al Signor, sotto ogni vostro
Vario aspetto, la lode! — E voi, vapori,
Nebbie, voi di cerulea o fosca tinta,
Che v' alzate in quest' ora o da colline,
O da fumanti laghi infin che il raggio
Del sol v' inauri le lanose falde,
Sorgete ad esaltar l' onnipossente
Creator delle cose; o sia che un velo
All' aere scolorato ed uniforme
Dar vi piaccia di nubi, e di feconda
Pioggia inaffiar l' inaridite glebe,
Deh, salendo e calando, al suo gran nome

Laudi eterne intonate! — E voi da' quattro
Lati del ciel soffiatela, o bufere,
Con potente ruggito; e voi con mite
Bisbiglio, o venticelli! — Eccelsi abeti,
Reclinate le cime, e quanti ha il bosco
Arbori d' ogni ramo insiem con voi
Scuotano, in segno d' adorar, le frondi!
— Rivi, che susurrate armonïosi
Entro i queruli letti, oh sia quel vostro
Susurro un inno che s' innalzi a Dio!
— Fate de' vostri suoni un suon concorde,
Tutti, o voi che vivete! Augei, che l' ali
Inneggiando battete alla celeste
Vôlta vicini, oh siano i canti vostri
Canti offerti al Signor! — Voi, che nell' onda
Guizzate, voi, che mäestosi o proni
Strisciate il suolo o lo premete, ah dite
Se da mane e da sera il labbro nostro
Stassi mai taciturno, o se la voce
Presti ai poggi, alle valli, ai rivi, ai boschi,
E loro apprenda la sua lode! — Salve,
Arbitro d' ogni cosa, e largo a noi
Sii tu sempre di beni! E se nel grembo
Chiuso avesse la notte occulti mali,
Sperdili come il Sole or fa dell' ombra. »
Così quegl' innocenti a Dio pregaro;
E calma consueta e salda pace
Fêr di novo sereni i lor pensieri.
Il campestre lavor della mattina
Li guidò per ajuole e per cespugli
Stillanti di rugiada, ove il frutteto
In prolisso filar le fronde intreccia
Troppo rigoglïose, e sembra quasi
Qualche mano invocar che lo disciolga

Dagl' infecondi abbracciamenti. All' olmo
Legarono la vite; e la novella
Sposa avvolgea le sue vergini braccia
Al robusto marito, a cui per fregio
Della sterile foglia, i suoi maturi
Grappoli in dono nuzïal recava.
Volse il re delle stelle un pio riguardo
A quei nostri parenti intesi e lieti
Nelle dolci lor cure, e Raffaele
Chiamando a sè (l' arcangelo cortese
Che degnò di Tobia farsi compagno,
Poi colla virgo sette volte sposa
Il suo connubio assicurar), gli disse:
« Tu già sai, Raffael, quale scompiglio
Destò Satan, dal bàratro fuggito
Traverso il cieco abisso, in paradiso.
Tu sai come il perverso in questa notte
Turbò la coppia umana, e nel suo germe
Spegnerne la progenie egli divisa.
Vanne dunque ad Adamo e gli favella
Quale amico ad amico; a ciò ti assento
Metà di questo giorno. Il troverai
Lungo un fresco vïale o sotto un' ombra
Che dal caldo meriggio lo difenda,
Mentre un breve ristoro al dïuturno
Lavor, di cibi ei prende e di riposo.
Farai di rammentargli il suo felice
Stato, di cui l' arbitrio è nella piena
Sua volontà; ma dessa, e tu lo assenna,
È mobile, incostante; onde non lasci,
Troppo in sè confidente, il dritto calle.
Avvertilo di questo e del periglio
Che gli sovrasta. Non tacergli in fine
Che lo invidia un nemico, il maledetto

Che dal gaudio sbandito, ora disegna
Altri sbandirne.... Colla forza? Oh questa
Fu già doma e ripulsa: ma coll'arte,
Colla frode ei si prova. Adamo il sappia,
Acciò, disobbedendo inavvertito,
Non mi opponga a ragion che l'avversario
D'improvviso il cogliesse. » — Iddio qui tacque,
E fu pieno il giudizio. — Alcuno indugio
Nell' eseguir l' altissimo messaggio
Raffael non frappose. A mezzo i mille
Serafici splendori, ove, raccolte
Le sue fulgide penne, egli sedea,
Lieve lieve si mosse, attraversando
L' empireo ciel. Le angeliche corone
Si divisero in due, lasciando il varco
Al messagger divino; ed ei, trascorsa
Quella fulgida via, l'ardente foga
Non cessò che alle porte ampie del cielo.
Per interna virtù le sante valve
Si spalancâr, girandosi e stridendo
Su' lor cardini d' oro, opra stupenda
Del sovrano architetto. A lui nè stella,
Nè nube, nè vapor s' interponea;
Onde l' orbe terreno, ancor che fosse
Solo un lucido punto e mal distinto
Fra tante spere luminose, apparve
Tosto agli occhi immortali. Alzarsi ei vide
Il giardino di Dio sulle colline
Circostanti, di cedri incoronato.
Così (però men certo) il sapïente
Cristal di Galileo contrade e terre
Fantastiche contempla entro la luna;
E così chi le Cicladi costeggia,
Samo e Delo mirando uscir dall' acque,

Nebbie erranti le stima. A quella volta
Fra mondi e mondi Raffael s' immerge.
Or sull' ali sospeso, alla bufera
Polare ei s' abbandona, or con gagliardo
Remeggio la cedente aria flagella;
E giunto ove la sola aquila giunge,
Sembra ad ogni pennuto una fenice,
Quel mirabile augel, che il volo estremo
Volge all' egizia Tebe, ed al delubro
Del Sol le arcane sue ceneri affida.
Al varco orïental del paradiso
Ora il nunzio s' arresta, e la sua bella
Forma d' alato serafin riveste.
Sei grandi ale son velo alle divine
Membra: le due che spuntano dal tergo
S' intrecciano sul petto alla sembianza
Di manto imperïal; le medie il fianco
Cingono a guisa di siderea zona,
E d' auro e di colori in ciel tritati
Fanno all' anche un ricamo; ombrati i piedi
Son dall' ultime due che del celeste
Zaffiro hanno la luce, uno smaltato
Cinto di piume dal calcagno uscente.
S' arrestò Raffael sul verde ingresso
Pari al figlio di Maja, e dalle scosse
Penne un' aura di cielo intorno sparse.
Riconobbero tosto il serafino
Gli angelici custodi, e per rispetto
Al suo grado eminente ed alla diva
Missïon, di cui certo eran presaghi,
Si levár riverenti al suo passaggio.
Ed ei da' lor pomposi padiglioni
S' avviò drittamente al paradiso.
Boschi ei passa di mirra, ove i profumi

Confondono fra lor l' acacia e il nardo.
Odoroso deserto, in cui natura
Scherza e folleggia nell' infanzia sua,
Lentando a' suoi virginëi fantasmi
Liberissimo il freno, e l' infinita
Copia versando d' ogni suo tesoro.
Una inculta bellezza insofferente
D' ogni arte e d' ogni legge.... O smisurata
Felicità! — Così per quelle selve
D' arómi il messo del Signor movea.

Sul limitar del suo fresco ricetto
Stava Adamo corcato, e del vegnente
Tosto ei s' avvide. Il Sol meridïano
Dardeggiava alla terra i raggi suoi
Retti, ardenti in quel punto a riscaldarne
Le cupe cavità; sì che molesta
N' era al senso dell' uom l' acuta sferza.
Nell' interna capanna Eva attendea
L' ora per imbandir di saporose
Frutte la mensa, al vero amor di cibo
Saporose e gradite; e della sete,
Che spegnere soleano il latte e l' uva
(Innocenti bevande) eccitatrici.

« Eva (proruppe Adamo) accorri e mira
Cosa degna di te. Dall' orïente
Ne vien per quella via tra pianta e pianta
Una splendida forma, e sembra un novo
Mattin che sul meriggio a noi rinasca.
Nunzio forse ci vien di qualche grande
Cenno di Dio; nè farsi ospite nostro
Rifiuterà. T' affretta! a lui presenta
Quanto hai tu di riposto, e fa' che abbondi
D' ogni cosa miglior la nostra mensa,
Tal che sia degnamente il glorïoso

Straniero accolto ed onorato. I doni
Ben offrir noi possiamo ai donatori,
E cortesi esser noi di quelle cose
Che ne largìr cortesemente. Addoppia
L' indefessa natura i suoi prodotti,
E scemandone il carco, ognor più ricca,
Più fertile diventa, e n' ammonisce
Di non farne conserva. » — Ed a quel primo
Padre la prima genitrice: « Adamo,
Sacra parte d' argilla, a cui diè vita
Lo spirto del Signor, non ci bisogna
Custodir molte frutta; a noi ne reca
Ogni stagione, e pendono da' rami
Invitando la man che le raccoglia.
Serbiam quelle soltanto a cui fa d' uopo
Maturar lentamente, e fin che l' acre
Gusto perduto, acquistino mollezza
E virtù nutritiva. Or dalle piante
Tutte, da tutti i cespi e dalle scorze
Più tenere e succose una tal copia
N' appresterò per l' ospite divino,
Che veggendola ei dica: Iddio dispensa,
Come al ciel, le sue grazie anche alla terra. »
Così detto, sollecita si parte
Con occhi impazïenti e tutta piena
Del pensiero ospital. Ma come il fiore
Da tal dovizia coglierà? Qual norma
Può guidar la gentile a far l' eletta
Dei sapori diversi, acciò confusi
Non sieno insieme o mal disposti? e questo
Con vicenda gradita a quel succeda?
Ella corre a sfiorar da cento steli
Tutto ciò che la terra, altrice e madre
Di varia immensa prole, all' Indie dona,

Al suol frammesso, al Ponto, all'afre sponde,
Ove Alcinoo regnò. Frutta di specie
Come di scorza differenti; in queste
Ruvida, in quelle schietta; alcune in crosta,
Altre in nòcciolo chiuse. Ampio tributo,
Che la donna raccoglie e n' arricchisce
Il desco liberal. Dall' uva esprime,
Onde spegner la sete, un dolce succo;
Varie bacche dirompe, e da contrite
Màndorle un untuoso e dilicato
Licor distilla e mesce, a cui non falla
Pulito vase che l' accolga. Il suolo
Sparge poscia di rose e di virgulti
Ch' esalano l' aròma e la fragranza
Senza l' opra del foco. Adamo in questo
Lascia il verde abituro, e del celeste,
Senza più compagnia che le sue belle
Virtù, move all' incontro. Oh, più solenne
Cortéo della nojosa e vana pompa
Che circonda i monarchi, e di quel lungo
Stormo di paggi in sciamito ed in oro
Posti al fren de' corsieri, onde le ciglia
Stupido ed abbagliato il volgo inarca!
Giunto ch' ei fu dell' angelo al cospetto,
Benchè non preso da timor, la fronte
Abbassò rispettoso a quella essenza
Tanto sopra l' umana, indi proruppe:
« Cittadino del ciel (chè non accoglie
Forme sì gloriose altro che il cielo),
Poi che volesti il tuo seggio felice
Lasciar per pochi istanti e qui venirne,
Oh, degnati con noi, con noi che soli
Tegnam (dono divin) quest' ampia terra,
Degnati penetrar la nostra ombrosa

Dimora, e le più scelte e dolci frutte
Che produce il giardino assaporarvi,
Fin che svampi il meriggio, e il sol cadente
Tempri alquanto il calore. » — E mite a lui
La serafica luce: « A questo, Adamo,
Tu qui mi vedi; perocchè non fosti
Creato tal, nè tale è il tuo soggiorno,
Che sgradito riesca a noi celesti
Scendere dalle stelle e visitarvi.
Guidami dunque al tuo fresco abituro.
Dal meriggio al cader delle tenèbre
L' ore son tue. » — N' andaro a quel silvestre
Ricovero, di fiori e di profumi
Tutto quanto ridente ed odorato,
Come lo speco di Pomona. Ed Eva,
Bella più d' ogni ninfa e più leggiadra
Della figlia del mar quando sull' Ida
Contendea di beltà colle rivali,
Eva in piè si tenea per reverenza
All' ospite divino; e, sol vestita
Del suo proprio candor, le ignude membra
D' altro vel non copria; pur non tingeva
Basso pensier di porpora il suo viso.
Col saluto celeste, onde più tardi
Fu Maria benedetta, Eva seconda,
Raffael le si volse e salutolla:
« Ave, o madre degli uomini! La prole
Del fecondo tuo sen, più numerosa
Di queste frutta screzïate e belle,
Che dai boschi di Dio sulla tua mensa
In tal copia recasti, il mondo intero
Popolerà. » — Di fitte erbose zolle
Era il desco formato, a cui d' intorno
Verdi scanni sorgeano, e tutto accolto

Sovra il lato suo piano era l'autunno,
Benchè la primavera allor danzasse
Stretta a mano con lui. Brev' ora innanzi
L' angelo e l' uomo conversàr; nè tema
Pungere li potea che il breve indugio
Raffreddasse le dapi. « Eletto spirto
(Adamo incominciò), di questi beni,
Nostro cibo e dolcezza, onde la terra,
Per voler di Colui che n' alimenta,
Fonte d' ogni bontà, n' è larga e pia,
Piacciati delibar: non degna forse,
Forse insipida cosa ad immortali
D' angelica natura; e non pertanto
So che il Padre celeste è solo ed uno
Di tutto a tutti donator. » — « Per questo,
Rispose Raffael, quanto a voi dona
Quel Dator d' ogni cosa (oh sia ne' canti
Sempre glorificato il nome suo!)
A voi creta bensì, ma pur di spirto
Dotati in parte come noi, discaro
Cibo non torna agli angioli più puri;
Chè le nostre sustanze intellettive
Bisognose ne son come le vostre
Razïonali. Ha l' uomo ed ha lo spirto
Le inferïori qualità, che sono
Allo spirto ed all' uom per cinque sensi
Operose ministre. Il gusto è poi
Che raffina, smaltisce, assimilando
Ciò che al labbro si accosta, e ne tramuta
La materia in ispirto. Ogni creata
Cosa ha d' uopo di pasto e di sostegno.
Il più puro elemento è dal men puro
Nudrito: della terra il mar si pasce,
L' aër dell' acqua e della terra, e quello

Sazia i fuochi celesti e pria la luna,
Prona a voi più d' ogni altro; e quelle scure
Macchie nel disco suo, vapori e nebbie
Son non anco rifuse o commutate
Nel suo candido lume; e similmente
Va quest' umile spera i più sublimi
Pianeti alimentando. Il Sole anch' esso,
Che dispensa la luce ad ogni cosa;
Da ciascheduna in guiderdon riceve
Effluvj nutrítivi, e, giunto a sera,
Siede á mensa col mar. Benchè nel cielo
L' albero della vita a noi dispensi
L' ambrosia di sue frutte, e dai vigneti
Il nettare ne stilli; e benchè noi
Cogliam da' boschi rugiadosi il mele
Che vi piove il mattino, e il suol d' eletto
Grano s' impèrli, Iddio fe' bella tanto
La natura quaggiù, che pareggiarsi
Può quest' Eden al cielo; e tu concetto
Non far, che schivo il mio labbro si torca
Dai vostri cibi. » — A mensa, in questo dire,
Si assisero amendue; nè, come il grave
Teologo assicura, in apparenza
L' angelo si cibò, ma con verace
Talento natural, con digestiva
Calorosa virtù che le gustate
Cose trasmuta. Agevole traspira
Dalle angeliche forme ogni soverchio
Del preso nutrimento: e ciò non rechi
Stupor; giacchè per foco, a cui dan vita
Pochi abbietti carboni, un alchimista
Crede o può trasformar nel più perfetto
Oro di vèna ignobili metalli.

Eva, gentil dispènsatrice, a mensa

Nuda intanto servia, mescendo attenta
Un suo grato licor di mano in mano
Che vôti i nappi ne vedea. Ben eri
Degna del paradiso, anzi la prima
Delle sue rose, o candida innocenza!
Solo in tanta bellezza alcun perdono
Trovar forse poteano i travïati
Figli di Dio del lor non casto amore
Per le figlie dell' uom; ma verecondo
In quei vergini cuori era l' affetto,
Nè vi stillava gelosia l' occulto
Suo tosco, inferno de' traditi amanti.
Sazia che fu di pasto e di bevanda,
Sazia e non carca la natura, Adamo
Di cogliere pensò l' avventurosa
Occasïon, che l' ospite del cielo
Liberalmente gli offeria, di farsi
D' alte incognite cose util tesoro:
E notizia acquistar di que' felici
Che nel cielo han dimora, e tanto sopra
D' eccellenza gli stanno; e per raggianti
Forme, che di sua luce Iddio circonda,
E per altezza d' intelletto, addietro
Lasciano di gran tratto il volto umano
E l' umano valor. Così guardingo
Al divin messo favellò: « Ben veggo
La tua somma bontà nel sommo onore
Di che lieti ne fai, beato spirto,
Che soggiorni con Dio. Quest' umil tetto
Penetrar tu degnasti, e di terreni
Cibi gustar che angelica vivanda
Non sono, e tuttavia tu l' hai gradita,
Come non t' assidessi alla celeste
Mensa. Ed oh qual paraggio! » — E quell' alato

Gerarca a lui rispose: « Un solo, Adamo,
È colui che può tutto; indi procede
Ogni cosa creata, e, se non move
Per obbliqui sentieri, a lui ritorna.
D'una stessa materia Iddio compose
Le infinite opre sue, nè men perfetta
Questa Ei fece di quella, abbenchè forma
Abbian diversa e differenti gradi
Di sustanza e di vita. Or più si fanno
Pure quest' opre ed incorporee, quanto
Più si appressano al fonte, o d'appressarsi
Palesano il desio; finchè nel cerchio,
Onde ogni specie è circoscritta, a spirto
La natura s'innalzi. Il gambo sorge
Così più leve della sua radice,
Aeree più di lui n'escon le foglie,
Indi, perfetto fior, le sue vapora
Molli fragranze. Al fior succede il frutto
Di che voi vi nudrite, e questo frutto
Svolgesi a grado a grado e farsi anela
E vitale, e animato, e intellettivo;
Quindi vita in un tempo e sentimento
E vigor di fantasmi e di concetti
(Che danno all'alma la ragion) comparte.
Intuitiva o indagatrice essenza
Dell'alma è la ragione. A voi più spesso
La seconda pertiene, a noi la prima
Ben più che a voi. Di specie entrambe uguali,
Varie sono di grado. Or tu non devi
Stupir, se quanto il Creator conobbe
Buono al gusto dell'uom sia pure al mio;
Ed anzi, come voi, nella celeste
Mia sustanza il converta. Un tempo forse
Verrà che dell'angelica natura

Partecipi l' umana, e non le sia
Strano o scarso alimento il nostro cibo;
E nudriti di questo e fatti lievi
Dalla fuga del tempo, i corpi vostri
Si convertano anch' essi in pura essenza,
E possano volar come novelli
Angeli per lo cielo, e farvi stanza;
O qui nella natia vostra dimora
A pien grado abitar: ma ciò recarvi
Pon solo obbedïenza ed un intero
Costante amore per Colui che ceppo
Degli uomini vi fece. Or quanto il vostro
Felice stato può gioir, gioite:
Perocchè non v' è dato ad un maggiore
Spingervi col desio. » — « Tu m' hai dimostro,
Cortese serafin, (così l' antico
Nostro progenitor) la via che guida
L' umano intendimento alla scïenza,
E l' ordine non men della natura
Che dal punto centrale al punto estremo
Manda equabili raggi; e come alzarne
Possiam gradatamente al Creatore
Contemplando il creato. Un dubbio solo
Mi rampolla, al tuo dir, nell' intelletto.
Che vuoi significar con quell' avviso
Ultimo che ci dai: — Ma ciò recarvi
Può solo obbedïenza? — E trasgredire,
Disamar potrem noi chi dalla polve
Ne levò? Chi ne pose in tanta gioja?
Chi su noi riversò l' immensa piena
Delle sue grazie, e ne largì tesori
Che pensier non comprende? » — E Raffaele:
« Figlio del cielo e della terra, ascolta!
Ben tu devi al Signor la tua presente

Felicità, ma solo a te dovrai
Che costante ti sia, nè ciò fruttarti
Potria che l'obbedir: persisti in esso;
Di questo, Adamo, t' avvisai. Perfetto
Ti fe', non immutabile il Signore;
Buono, ma di seguir la retta via
Libero ti lasciò. Fu suo volere,
Che per natura il tuo voler non fosse
Dal bisogno inflessibile o dal fato,
Che sfuggir non si può, corretto e spinto.
Spontanea, non costretta ama l'Eterno
L'osservanza a' suoi cenni, e fuor di questa
Qual altra accoglieria? Come accertarsi,
Che l'oprar di non liberi intelletti
Sia volontario? D' intelletti, io dico,
Al ferreo giogo del destin sommessi,
Che non hanno altra scelta? A noi medesmi,
Moltitudine angelica, sedenti
Presso al trono divino, in pianto il riso
Come a voi tornerebbe, ove la fronte
Negassimo piegar; nè scudo alcuno
Fuor di questo abbiam noi che ci protegga.
Dio volenti serviam, perchè di amore
Non imposto l'amiamo, e così porta
L'intera nostra volontà, d'amarlo
O non amarlo; e sol da lei dipende
Il tenerci nel seggio a noi sortito
Come il caderne. E caddero infiniti
Di noi disobbedendo, e dall' altezza
De' cieli rüinâr nel cieco abisso.
Oh caduta! In qual ultima sventura
Dal sommo grado della gioja! » — E il nostro
Grande progenitor: « Raccolsi attento,
Mio divino maestro, i detti tuoi;

Nè mai più dolce mi blandì gli orecchi
La notturna canzon de' cherubini
Quando melodïosa si diffonde
Dai colli circostanti. Io già sapea
Come liberi d' opra e di pensiero
Piacque a Dio di crearne; e noi l' amiamo,
L' obbediam quel Signor che ne prescrisse
Solo una legge, e nondimen sì giusta!
Ferma in questo proposto è la mia mente,
E tal sempre sarà. Ma quanto avvenne
Lassù, come accennavi, il cor m' ingombra
Di non lieve incertezza e d' un ardente
Desio di più saperne. Or ben mi narra,
Se grave a te non sia, la storia intera;
Poichè strana io la penso, e certo degna
Che l' ascoltiam raccolti in un silenzio
Religïoso, e tempo n' hai. Dal punto
Meridïano il sol di poco inclina
Per la zona scendente al suo tramonto. »
Tale inchiesta fe' l' uomo al serafino.
Non si oppose il celeste, e dopo un breve
Tacer: « Di qual m' aggravi alto subbietto,
Primo padre dell' uomo! a lui rispose.
Ardua, trista è l' impresa; or come io posso
Raccontar degli eserciti celesti
Le invisibili prove al vostro senso?
Come dir la caduta (e non sentirmi
Una spada nel cor) di tanti spirti
Glorïosi e perfetti anzi che l' arme
Rivolgessero in Dio? d' un mondo ignoto
Palesarti i misteri, e un velo alzarti
Che toccar non dovrei? Ma, perchè torni
D' alcun utile a te, n' ho pieno assenso:
E misurando le corporee forme

Colle spirtali, a quanto i sensi eccede
Darò, meglio ch' io sappia, una parola
Che meno oscuro al tuo pensier lo porga.
Non è forse la terra ombra del cielo?
Or dunque non potranno assomigliarsi
Le cose di lassù colle terrene
Più che forse non credi? — Allor che il mondo
Non era ancor, nel vano in cui si rota
La gran mole de' cieli, ed ha nel centro
Questa immobile terra, oscuro, informe
Dominava il Caosse. Un di que' giorni
(Pur nell' eternità misura il tempo
Giunto al moto le cose, e le distingue
In presenti, in passate ed in future)
Un di que' giorni cui rimena il santo
Anno del ciel, le sparse armi celesti
Fur, per cenno divin, dai più remoti
Termini convocate innanzi al trono;
E sotto i duci loro, in luminose
Schiere, a miriadi s' affollaro. Un diece
Mila insegne spiegate e fluttuanti;
Pinacoli, stendardi ed orifiamme,
Parte a capo sorgenti e parte a tergo
Dell' esercito immenso, e sui corruschi
Tessuti istoriate a lettre d' oro
Belle e sante memorie or d' eminente
Zelo, or di amore. In doppio e largo giro
Si schierò la grand' oste, e fu silenzio,
Quando il Padre divino, alla cui destra
Il gran Figlio sedea fra gli splendori
D' una beata eternità, dall' alto
Fe' la voce sonar, qual d' avvampante
Culmine, ascoso nel suo proprio lume.
« Angeli, figli delle luce, Troni,

Virtù, Posse, Dominj, udite il mio
Non mutabil decreto. In questo giorno
Generato ho colui che per mio figlio
Unigenito acclamo. Alla mia destra
Consacrato da me su questo monte
Tutti or voi lo mirate. A duce vostro,
Spirti eterei, l'ho scelto, ed a me stesso
Giurai che umilïarsi a lui dovranno
Quanti il cielo ha ginocchi, e quante ha lingue
Salutarlo signore. Or voi, guidati
Dal mio Figlio e mia vece, in pieno accordo,
Come vi governasse un' alma sola,
Siate lieti e felici, se l'eterna
Vera letizia di fruir vi giova.
Chi lui non obbedisce, a me ricusa
L'obbedïenza, e frange il sacro nodo.
Dalla mia diva visïon rejetto
Verrà tosto l'audace, e nell'abisso
Delle tènebre immerso, ove per sempre,
Senza speme di scampo e di perdono,
Starà. » — Così l'Eterno, e pago ognuno
Parea della santissima parola.
Ma pago ognun non era. — Al santo colle
Fu consunto quel dì (come per uso
Ogni festo e solenne) in canti e in danze;
Danze misterïose, a cui la sola
De' pianeti s'accosta e de le stelle:
Tai ne son le rivolte e tai gli obbliqui
Sinüosi, intrecciati avvolgimenti,
Che si accordano più dove più sembra
Discordino fra loro; e il suon dell'arpe
Con beate armonie ne tempra i giri,
Sì che Dio, Dio medesmo, in lor si piace.
Già la sera venìa, chè sera e mane,

Per bisogno non già, ma per vicenda
Piacevole di luce abbiam noi pure.
Stanchi omai di carôle, amor di cibo
Prese i cuori celesti, ed imbandite
Di sideree vivande uscîr le mense
Per mezzo a quegli angelici tripudj.
Il liquido rubino, amabil succo
Della vite immortal che nasce in cielo,
Entro calici d'oro e d'adamante
Brilla e spumeggia. Mollemente assisi
Su tappeti di fiori e coronati
Di recenti ghirlande, il lor desio
Fan di cibi satollo, e a larghi sorsi
Libano in dolce accordo il gaudio, il riso,
L'eternità. Timor d'alcuno eccesso
Ivi non è, chè limite n'è sempre
Una giusta misura, e la presenza
Di quel Dio di bontà, da cui trabocca
La letizia e l'amor, mentre a quei loro
Innocenti diletti applaude e gode.
Già la notte scendea fra le odorose
Nubi del santo giogo, onde procede
La luce e l'ombra; e il lieto azzurro volto
De' cieli iva languendo in un gentile
Crepuscolo (chè mai più fitto velo
Non vi stende la notte) e la rugiada
Olezzante di rose ogni pupilla
Già nel sonno chiudea, fuor che la sola
Vigile del Signor, che mai non dorme.
Sparso in ampia campagna, assai più vasta
Di quest'orbe terreno, ove pur fosse
Un solo immenso piano (è tal la reggia
Del Creator), l'esercito immortale
Lungo i vivi ruscelli in fra le piante

Della vita correnti, a stuoli, a schiere
S' accampò. Padiglioni e tabernacoli
Nell' istante costrutti, e senza novero.
Ivi da freschi zeffiri blanditi
Riposano i celesti, ove ne togli
Quei che sino all' aurora intorno al soglio
Di Dio van modulando alterni canti.
Ma Satan vigilava (è tale il nome
Di chè noi l' appelliam, poichè l' antico
Sul labbro de' celesti or più non suona):
Oh ben altra vigilia era la sua!
Spirto de' più sublimi e forse il primo
Per virtù, per favor, per eminenza
Di serafici raggi. Ora costui
Volse un invido sguardo al Figlio eterno,
Onorato in quel giorno e consacrato
Re Messia dal Signore; e, mal potendo
Tollerarne l' aspetto, il cor superbo
Offuscata pensò la gloria sua.
Quindi un alto dispetto ed una cupa
Perfidia germogliàr nella sua mente.
Giunta a mezzo la notte, e già venuta
L' ora del sonno e del silenzio amica,
Di ritrarsi fermò con tutte quante
Le sue potenti legioni, il trono
Di Dio lasciando inadorato e solo.
Desta in questo pensiero il più fedele
De' suoi guerrieri, e con voce sommessa:
« Dormi, amico? (gli dice) e puoi le ciglia
Chiudere con tranquillo animo al sonno?
Ma dell' ultimo editto hai tu perduta
La rimembranza? Della legge, io parlo,
Che jeri a tarda sera uscì dal labbro
Di Colui che ne regge? I tuoi concetti

Non suoli a me svelar? Non soglio i miei
Svelare a te? Siam pure un sol pensiero
Noi due mentre vegliamo; or vuoi che il sonno
Ne parta? ne discordi? A te son note
Le leggi or or bandite; e leggi nuove
Ponno in core svegliar di noi conservi
Novi sensi e consigli, acciò guardarci
Dagli eventi sappiam. Non offre il loco
Libertà di parole. Or dunque aduna
D' ogni nostro vessillo i condottieri.
Adunati che sieno, a lor palesa,
Che per alto decreto, e pria che l' ombra
Ceda al lume del dì, volarne io debbo
Ai nostri aquilonari accampamenti
Coll' armi a me soggette, e là disporre
L' accoglienza dovuta al gran Messia
Nostro signore ed al suo novo impero.
Passar trionfalmente egli divisa
Per le angeliche insegne, e le sue norme
Loro dettar. » — L' arcangelo malvagio
Versò con tai parole il suo veleno
Nel petto incauto di colui, che tosto
O tutti insieme o ad uno ad un, raccoglie
Quei che reggono gli altri, e dal suo cenno
Son retti; e narra lor come l' incarco
Di spiegar la gerarchica bandiera,
Pria che scinga la notte i negri veli,
Dio gli avesse affidato; e le cagioni
Suggerite n' accenna, invidïose
Dubbie voci mescendo all' empia mira
Di tentarne la fede o di svïarla.
Al segnal consueto, alla favella
Dello spirto potente ognun si piega.
Era grande il suo nome, era nel cielo

Inclito il seggio che premea. Quel volto
Maëstoso parea la mattutina
Stella, d'altre infinite imperatrice.
Vinti fur dall' inganno, ed una parte
Delle tre che formavano la santa
Oste di Dio, da Dio l'empio divelse.
Intanto quel vegliante occhio di fiamma,
Che nei segreti d'ogni cor discende,
Mirò, dal sacro monte, ove risiede
Tra le lampade d'ôr che senza tempo
Gli sfavillano intorno (e non per opra
Di tai fulgori), i chiusi iniqui germi
Mirò della rivolta; in qual pensiero
Primamente ella nacque, e poi tra i figli
Del mattin si diffuse; e quale e quanta
Turba di spirti si venia stringendo
Contro il solo potente, in empia lega.
Ed all' Unico suo con un sorriso
Volse lo sguardo e la parola: « O Figlio,
Della mia gloria e del mio trono a parte,
Grave cura di regno a sè ne chiama:
Cura di qual poter, di quali schermi
Far l'eletta deggiam, sì che rapirci
L'antica deïtà, l'impero antico
Forza alcuna non possa. Un avversario
Sorge, e guerra ne rompe al folle intento
D'alzar nel vasto borëal confine
Un trono al nostro uguale. Anzi, mal pago
Di ciò, far si propone esperimento
In battaglia campal dell'armi nostre,
Della nostra ragion sulla corona
Dell'universo. Al prossimo periglio
Dar si vuole un pensiero, ed ogni possa
Che fedel ne rimase, incontanente

Raccogliere e disporre alla difesa;
Affinchè, per indugio ed incuranza,
Non perdiam l'alto seggio, il santuario
E la sacra montagna. » E radïante
Di tranquilla serena amabil luce:
« Padre, il Figlio rispose, onnipossente
Padre! ben a ragion metti in deriso
Chi leva in te la fronte, e nella immota
Tua sicurtà non curi i lor proposti
Sedizïosi, i lor vani tumulti,
Sorgente a me di gloria, a me che illustre
Farà quell'odio lor, quand'ei vedranno
Qual potenza indomabile m'infondi
Per fiaccarne l'orgoglio; e il mio trionfo
Saprà loro insegnar se forte ho il braccio
Nel vibrar le tue fiamme, o se fra quanti
Spirti eterni hai creati ultimo io sia. »
Così disse il gran Figlio, e già Satàno
Nell'alata sua corsa oltre procede.
Seguia turba infinita i suoi vestigi,
Pari agli astri del ciel, pari alle stille
Della rugiada, anch'esse astri gentili
Del mattin, che sui fiori e sulle foglie
Muta in tremole perle il sol nascente.
Regïoni passàr, che dal comando
Di Podestà, di Sèrafi, di Troni
Nel lor triplice grado eran frenate.
Regïoni che stanno al grande impero
Dato a te dal Signor, come la terra
Giunta al pelago tutto e l'orbe intero
In una piana estensïon produtto
Starebbe, Adamo, al tuo giardino. — Corso
Quel gran tratto di cielo, ai borëali
Campi la moltitudine pervenne,

E l'arcangelo entrò nella sua reggia.
Sopra un clivo ella sorge, e pari a monte
Su monte imposto, speciosa mostra
Fa di sè lungi ancora, e spinge in alto
Le piramidi sue, le sue gran torri,
Cui massi adamantini e roccie d'oro
La materia fornîr. Regal palagio
Di Lucifero è detto nell' umana
Vostra favella l'edificio; e quando
L'iniqua creatura osò vantarsi
Pari al suo Creatore, il sacro monte
Pur nè volle imitar, su cui, veggenti
Tutti gli occhi del cielo, incoronato
Venne il Figlio divino, ed ei *Montagna*
Dell' alleanza la nomò. Raccolte
Tante schiere qui fur perchè consulta
(Tal cagion ne porgea) vi si tenesse
Sulla regia accoglienza all' aspettato
Sommo duce decreta; e per quest' arte,
Simulacro del ver, gl' illusi orecchi
L'arcangelo allettò: « Troni, Dominj,
Posse, Prenci, Virtù, se pur rimasti
Tai magnifici nomi ancor ci sono,
Nè in vano rombo si mutâr, dal punto
Che, per cenno supremo, un altro capo
Levasi onnipossente, e col pomposo
Titolo di monarca i nostri abbuja;
Questa rapida mossa a tarda notte
Noi facemmo per lui; per lui raccolti
Qui ci siamo in gran furia a far consulta
Sul come umiliarci al novo eletto
E fargli omaggio. A chiedere il tributo,
Non dato ancor, delle ginocchia ei viene;
Vergognoso tributo! Era già troppo

L'avvilirci ad un sol; ma raddoppiarne
Or la misura? Al primo, e insieme a questa
Nova immagine sua? Voi, voi dovreste
Ciò tollerar? Ma che? Se i vostri cuori
Leva un alto pensiero e v'ammaestra
Come al giogo sottrarvi, il docil collo
Tuttavia piegherete? Il vil ginocchio,
Voi superbi, inchinar? Voi nol farete,
Se mal non vi conosco, e se caduto
Dalla mente non v'è, che nati in cielo
Siete voi; che nessuno, anzi la vostra
Nascita, l'occupò. Di grado uguali
Non siamo, è ver, ma liberi ugualmente;
Perocchè non si oppone al franco stato
Quest' ordine di cose, ma con esso
Volontier s'accompagna. Or chi potrebbe
Arrogarsi con dritto impero e trono
Su color che per dritto a lui son pari?
Pari, se non in forza od in altezza,
Certo in libero arbitrio. A noi precetti,
Leggi a noi s'imporranno? A noi che sciolti
Pur di tal freno, non falliam giammai?
Meno assai torreggiar sul capo vostro
Colui potrà, nè stringervi a curvargli,
Adorando, la fronte, e porre in forse
Quei titoli sovrani, indubbia prova
Che noi siam per lo scettro, e non pel giogo. »
L'empia voce così dall' empia bocca
Ruggia senza contrasto, allorchè surse
Abdïel serafino, e più di questo
Nessun petto celeste a Dio pregava,
Nè gli alti cenni n'obbedia. Nel foco
Del suo fervido zelo a quella furia
Con tal severo favellar si oppose:

« Falso ardito argomento, anzi blasfema!
Detti, che non aspetta alcun orecchio
Del cielo, e men da te, dalle tue labbra,
Creatura ingratissima, che Dio
Tanto alzò fra' tuoi pari. Osi tu dunque,
Osi biasmar con perfido sofisma
Quel decreto divin che fu bandito,
Fu giurato da Lui perchè si onori
L'Unigenito Figlio assunto al trono,
Gloria a lui ben dovuta? E cosa ingiusta,
Ingiustissima gridi il dar la legge
A chi servo non nacque, ed un eguale
Coronar sugli eguali, un sol che regga
Tutti con uno scettro, a cui nessuno
Succederà? Ma dimmi! A Dio vorresti
Darla tu questa legge, e di franchigie
Tu con lui disputar? Col senno eterno,
Che ti fe' quale or sei, che similmente
Creò, come gli piacque, e circoscrisse
Le celesti virtù? Noi pur sappiamo,
Da mille prove ammaestrati, quanto
Buono egli sia, sollecito, pensoso
Del ben, del grado nostro; or se ne lega
Sotto un capo regal, non solo è lungi
Dal porne in basso, ma desia di farne
Più luminosi, più felici. E quando
M'accordassi con te, che questo regno
D'un egual sugli eguali è regno ingiusto,
Ardiresti sperar che tu, sublime,
Bella, lucente creatura, e quanti
Angelici splendori il ciel raguna,
Potessero uguagliar, benchè rifusi
In un solo splendore, il suo gran Figlio?
Col suo Verbo non pur, ma coll'arcana

Opra del Figlio suo le cose tutte
Dio dal nulla creò; creò le menti
Del ciel, creò te stesso, e seggio, e gloria
E letizia diè loro, e nomi augusti
Di Troni, di Dominj, di Possanze,
Di Prenci, di Virtù, raggianti spirti,
Ecclissati non già, ma fatti insigni
Dal novo re, che, scelto a noi per duce,
Viene a farsi un di noi; tal che son nostre,
Nostre son le sue leggi, e torna a noi
L'onor che gli rendiamo. Ammorza dunque
Questa tua rabbia scellerata, e cessa
Dal tentar più costoro; anzi ti affretta,
Mentre a tempo implorato ancor potresti
Ottenerne il perdono, a placar l'ira
Del Padre offeso e dell'offeso Figlio. »
Questi fur dell'ardente angelo i detti:
Ma come strano, intempestivo, audace,
Fu respinto il suo zelo. In cor gioinne
L'arcangelo ribelle, e con parole
Più superbe di pria: « Create cose
Per te dunque noi siamo? Opre traslate
Dal Padre al Figlio? Oh novo e strano avviso!
Ben ne giova saper da cui ti venne
Così rara dottrina, e chi presente
Fosse ai nostri natali. Il loco e il tempo
Vivi hai tu nella mente allor che Dio
T'infuse il soffio animator? Ricordo
D'una età non abbiamo in cui diversi
Fossimo noi, nè conosciam qual vita
Precedesse la nostra. In noi concetti,
Creati in noi per sola intima forza,
Quando un corso di fati ebbe descritta
La piena orbita sua, quando matura

Del gran parto fu l' ora, eterni figli
Del ciel nascemmo. Or quanto abbiam di possa
Sol da noi ci discende; e possa e dritto
Suggerirne sapranno in questa guerra
Contro un emulo nostro, ardite imprese.
Vedrai, vedrai se con supplici mani
Noi verremo al suo trono, od altrimente
L' assalirem!... Va! fuggi! e reca all' unto
Del Signor questa nova, anzi che metta
Qualche sventura inciampo alla tua fuga. »
Disse, e pari al cader d' immensa piena,
Un mùrmure d' applausi interminati
Scoppiò dall' oste interminata. Il forte
Serafin, benchè solo e tutto chiuso
Da quella calca minacciosa, in volto
Non pur discolorò, ma la parola
Alto levando: « O maledetto, ei disse,
Da Dio, da Dio spogliato ora e per sempre
D' ogni ben, d' ogni luce! Omai sicura
Veggo la tua caduta, e l' infelice
Turba che ti circonda, involta e stretta
Dagli iniqui tuoi lacci e dal tuo soffio
Pestifero sedotta, avrai tra poco
Nel misfatto compagna e nel castigo.
Più l' inchiesta or non è del come al freno
Del Messia ti sottragga. Oh, più non sono
Per te que' dolci nodi! Altri, ben altri
Decreti irrevocabili scagliati
Sul tuo capo saranno, e questo mite
Scettro d' ôr che tu sprezzi, in ferrea verga
Cangerassi per te; flagello eterno
Del tuo disobbedir. Sì, fuggo, accolgo
Il tuo consiglio; ma non esso in fuga,
Nè il tuo superbo minacciar mi volge.

Fuggo da queste nequitose tende
Per timor che la pronta ira divina
Scoppi in subita fiamma, e l' innocente
Non distingua dal reo. Fra poco il tuono,
Vampo divorator, sulla cervice
Ruggir ti sentirai, nè più mistero
Sarà per te chi fosse il tuo fattore
Quando conoscerai chi può disfarti. »
Così parlò l' intrepido Abdïello,
L' unica creatura, in mezzo a tanta
Caterva d' infedeli, a Dio fedele.
Inflessibile, invitto alle lusinghe
Non men che alle minacce, egli mantenne
La sua fè, l' amor suo, l' ardente zelo.
Numero, esempio nè stornar dal vero,
Nè smoverne potèr l' alma costante.
Traverso a quelle turbe in via si pose,
E lungo il suo cammin gli oltraggi e l' onte
De' beffardi il séguir; ma troppo egli era,
Per così bassa irrisïon, sublime.
L' alto core alla forza, ed allo sprezzo
Lo sprezzo oppose, e volse alle superbe
Torri, già sacre alla ruina, il tergo.

LIBRO SESTO.

—

Per gli spazj del ciel quell'animoso
Seguì, non molestato, il suo cammino
Finchè l'ombre sparîr, finchè dal sonno
Destâr le circulanti ore l'aurora,
Che con mano di rose apria le porte
Alla giovine luce. Un antro è schiuso
Presso il trono di Dio nel sacro monte.
Là con vicenda alterna il lume e il bujo
Fan segreta dimora; e tal vicenda
Continua, inviölabile, produce,
Come il giorno e la notte, un dilettoso
Contrasto. Or mentre il lume esce d'un varco,
Entra il bujo d'un altro, e l'ora aspetta
Di calar sull'empirëo zaffiro
La sua fosca cortina, ancor che sia
Chiara in cielo la notte e pari al vostro
Crepuscolo. Sorgea la nova aurora,
Come suole apparir nel più sublime
De' cieli, in veste di piròpi e d'oro:
E dal suo raggio orïental ferita
La tenebra fuggia, sì che lo sguardo
D'Abdïel distinguea l'immenso piano,
Tutto di numerosa oste coperto

Già schierata a battaglia, e carri ed armi
E destrieri di foco, e d'ognintorno
Lampi da lampi ripercossi. Guerra
Imminente vi trova, e quell'annunzio
Che recarvi ei credea, già noto e sparso.
Esultò di tal vista, e si confuse
Colle amiche potenze; ed esse un grido
Di letizia levando a quell'invitto,
Che solo e salvo ne venia da tante
Miriadi di perduti, aprir le braccia,
E con plauso incessante al sacro giogo
Lo guidâr. Come giunse il serafino
Presso al trono divin, sonò dal grembo
D'un'aurea nube questa voce: « O servo
Di Dio, tu ben oprasti! Un ramo hai svelto
Dal più nobile allôr. Contro la turba
De'reprobi tu solo a viso aperto
Hai sostenuta la ragion del vero,
E più che l'armi di costor, poteo
La tua santa parola. Hai per lo vero
Sfidato il biasmo universal, più duro
Che la forza villana a cor gentile.
Pago che ti approvasse il guardo mio,
Non calse a te che un popolo di pravi
Ti gridasse perverso. Ora t'accingi
A men ardua vittoria. Accompagnato
Dagli eserciti amici, e glorioso
Più che non fosti vilipeso quando
Ti spiccasti dagli empi, agli empi or vanne.
Vanne! e chi sdegna la ragion per legge,
Chi sconosce il Messia, che dritto e merto
Su voi tutti elevâr, soggioga e sperdi.
E tu, Michel, tu, prence e condottiero
De'celesti vessilli, e tu nell'arte

Del pugnar, Gabrïele a lui secondo,
Guidate voi gl' intrepidi miei figli,
Le mie forti colonne alla battaglia.
Affrontatele, o prodi, a mille a mille
Colle torme ribelli, e non impàri
Di novero sien esse a quelle inique
Prive di me. Col ferro e colle fiamme
Turbinate su loro! Oltre i confini
Dell' empireo cacciatele. Lontane
Da me, dal gaudio eterno, eternamente
Giacciano immerse nel tartareo golfo,
Loco orrendo di pene, che spalanca
L' infocate sue gole e già ne inghiotte
La caduta. » — Ammutì l' imperïosa
Voce, e d' atri vapori ad oscurarsi
Cominciò la montagna, e volver rote
Di fumo e di compresse intime vampe,
Segnal d' ira svegliata. Allor le tube,
Spaventose non men, dal più levato
Giogo squillaro, ed al potente squillo
Tutta l' oste di Dio, serrata e chiusa
In tetragona massa irresistibile,
Con gran silenzio s' avviò. Raggianti
Schiere che precedea degli oricalchi
L' armonia bellicosa, inspiratrice
All' eroica virtù d' eroiche prove.
E che mai non potran, guidate in campo
Da quell' inclita coppia e combattenti
Per la causa del Padre e del Messia?
Procedeano serrate, e clivo o bosco
O torrente o voragine scomporne
L' ordine non potea; librate in alto
Sorvolavano il suolo, e la compressa
Aria a' lievi lor passi era sostegno.

Come a sciami discese in paradiso
L'aligera famiglia, acciò distinta
Fosse, Adamo, da te con proprio nome,
Ingombrava così la bellicosa
Moltitudine un lungo etereo vano,
Lungo più della terra, e fosse questa
Dieci volte maggior. Sul più remoto
Lembo dell' orizzonte apparve alfine
Quasi una vasta regïon di foco
Stesa in forma d'esercito, che l'uno
E l'altro éstremo n'occupava; ed ecco
Al guardo de' vegnenti i congiurati
Stendardi di Satàno. Una foresta
Irta e fulgente d'inflessibili aste
E cimieri accalcati, arnesi e targhe
Diverse e sculte d'impudenti emblemi.
Quel nuvolo d'armati impetuoso
Avanzavasi a noi, perchè fidanza
D'occupar lo spingea nel dì medesmo
La montagna divina, e porvi in soglio
Quel d'invidia rïarso audace spirto,
Che salirvi anelava. Il mal disegno
Cadde a mezzo cammin. Ben duro in pria
Parve a noi ché coll' angelo dovesse
L'angelo guerreggiar; che spirti avvezzi
A scontrarsi nel gaudio e nella pace,
Nell' amor, nella danza e nelle lodi
Modulate al Signor, che figli insomma
D'un padre istesso a quell' orribil cozzo
Venissero lassù; ma ruppe il grido
Della battaglia, e il fragor dell' assalto
Questi dolci pensieri in cor n' uccise.
Da' suoi mille precinto ed esaltato
Come un dio, torreggiava il gran ribelle

Sopra un carro di soli, e chiuso intorno
Di cherùbi fiammanti e d' aurei scudi;
Idolo maëstoso. Immantinente
Da quel seggio ei balzò, chè poco spazio
Le due fronti avversarie omai partia.
Terribile intervallo! E l' una e l' altra,
Fieramente converse in doppia riga
Di lunghezza profonda, offriansi al guardo.
Alla fosca avanguardia, ove le dense
Sue falangi fan capo, anzi che tutte
Si confondano insiem, sotto un usbergo
Di gemme e d' ôr l' arcangelo s' avanza,
Pari a rôcca munita, altere e grandi
Orme stampando. Non potè l' orgoglio
Tollerarne Abdïello, a cui nel petto
Battea l' ardir de' valorosi, e forte
Lo spronava il desio d' inclite geste.
E così meditando, al cor sicuro
Nova forza aggiungea: « Sì bella effige
Dell' Altissimo splende ove spariro
La fede e il ver? Perchè vive la possa
Ove muor la virtù? Nè più d' ogni altro
Fiacco il braccio ha colui che superbisce
Più d' ogni altro? A quegli atti, a quel sembiante
Non vincibile ei parmi, e tuttavolta
Col divino soccorso esperimento
Di sue forze io farò, come già feci
Del suo fallace ragionar. Nè giusto
Sarà che pur coll' armi abbia la palma
Chi già l' ebbe col vero, e due corone
Colga in due pugne? È stolto, è scellerato
Lo scontro del poter colla ragione;
E ch' ella resti vincitrice è dritto. »
Così tra sè volgendo, uscia dal folto

Delle prime falangi, e giunto al mezzo
Dello spazio interposto, a fronte a fronte
Si trovò del terribile nemico,
Che più torvo si fe' quando si vide
Dall' angelo precorso; ed Abdïello
Con tai parole l' assalì: « Superbo,
Vedi se a te ritorno? Oh, tu speravi
Senza contrasto guadagnar l' altezza
Del tuo perfido intento, e farti scanno
Del soglio incustodito e abbandonato
Pel terror del tuo braccio e del tuo labbro.
Mal t' uscì dal pensier, che trar la spada
Contro l' Onnipossente è folle impresa,
Contro il Verbo divin; che mille e mille
Può suscitar dalle più tenui cose
Eserciti incessanti, e la malnata
Tua demenza punir.... Ma d' uopo ha forse
Di tal' armi il Signor? Col tocco solo
Di quella man che varca ogni confine
Rifinirti egli può, nelle tenèbre
Sommergerti per sempre in un co' tuoi
Ciechi seguaci. Oh stolto! E non t' avvedi
Che non tutti hai sedotto e trascinato
Dietro i tuoi passi? Oh sì, più cara han molti
La fede e la pietà! Ma tu notati
Non l' hai quand' io ti parvi il solo errante
M' opponendo al tuo dir fra' tuoi seguaci?
Mira or tu, chi m' è dietro, e tardi impara
Che pur fra mille ciechi alcun veggente
Sa distinguere il vero. » — Un fiero sguardo
Volse a lui quell' acerbo, e gli rispose:
« In mal punto per te, ma sospirato
Dalla vendetta mia, sedizïoso,
Angelo, qui ritorni. Io te cercando

D'infra tutti venia, perchè mi giova
Dar la giusta mercede a' merti tuoi;
E con te primamente il primo saggio
Far, la spada alla man, de' miei diritti.
Con te, con te, che osavi a tanti numi,
Raccolti in assemblea per la difesa
Di lor divinità, la tracotante
Tua lingua oppor. Chi fremere nel petto
Sente il foco divin, l' onnipotenza
Non concede ad alcuno. Or quella schiava
Ciurma precorri tu per folle vanto
Di strappar qualche piuma al mio cimiero,
Poi di farne un trofeo, sì che tu possa
Millantar la mia rotta. Or ben, m' arresto:
Acciò vampo non meni, o borïoso,
Ch' io risponderti eviti. Anzi m' ascolta:
Pensai che cielo e libertà non fosse
Per gli animi celesti altro che un nome.
M' illusi. Qui ne veggo una ciurmaglia
Prepor la servitù: vigliacchi spirti,
Dati al canto, al tripudio. Ecco i valenti
Menestrelli di Dio che tu conduci!
Col vil servaggio abbattere vorresti
La libertà. Ma l' opre or or palese
Faran ciò che valete. » Ed Abdïele
Breve e severo ripigliò: « Tu scendi,
Apostata infelice, in novo errore;
Nè di errar finirai poi che lasciasti
La verità. Tu sfregi indegnamente
Con titolo servil l' obbedïenza
Che il Creator comanda e vuol natura;
Perocchè la natura e il Creatore
Comandano lo stesso, allor che degno
Sia del serto chi regge, e sovra gli altri

Per eccellenza di virtù si levi.
Servir l' inverecondo o l' insensato
Che fa guerra al miglior, come la turba
Che segue e serve te, come tu stesso
Che libero non sei, ma schiavo abbietto
D' una tumida febbre, oh, questo è vero,
Questo è turpe servaggio! E il nostro culto
Tu pur osi insultar? Va' nell' abisso,
Vera tua sede, ed ivi regna! In cielo
Me lascia a Dio servir (che benedetto
Sia ne' secoli eterni!) ed a' supremi
Decreti suoi, degnissimi di piena,
Di cieca obbedïenza. Oh, ma che dico?
Regnar tu nell' inferno? Invan lo speri;
Pur laggiù non avrai che ferrei ceppi.
Ora il saluto di colui che torna
(Tu l' hai detto testè) dalla sua fuga,
Sul tuo capo ricevi. » — In alto il ferro
Brandì, così dicendo, e con tempesta
Sull' empia fronte lo vibrò, nè moto
Di ciglio o di pensier, non che pavese,
Potea la furia prevenirne. Diece
Gran passi ei s' arretrò; la ponderosa
Lancia il sostenne, e il passo ultimo resse
Sul già curvo ginocchio. A tale imago,
O per tremuoto, o per occulta piena,
Che dal sen della terra un varco obliquo
Schiuda all' impeto suo, talor fu visto
Smoversi d' una rupe, e nella valle
Rüinar co' suoi pini un gran macigno.
Stupiro i Troni ribellanti, ed ira
Ben più li colse che stupor, veggendo
Quel sì forte prosteso; e lieti i nostri,
E della pugna impazïenti, un grido

Levâr presago di vittoria. — In questo
L' arcangelica tromba, obbediente
Al cenno di Michele, empiè l' immenso
Convesso, e l' armi tutte a Dio fedeli
Un' osanna intonâr; nè le nemiche
Stettero neghittose a contemplarci,
Ma s' accostâr, terribili e conserte
Delle nostre non manco, al fiero scontro.
Ed ecco una procella, un tuon confuso
Di fremiti e di grida, anzi quel giorno
Non udito nel ciel, d' un tratto alzarsi.
Stridono disaccordi usberghi e scudi
Ripercossi e cozzanti, ed un ruggito
Mandano le precipiti quadrighe
Dalle rote di bronzo; e già la mischia
Strepita in ogni dove. Un nembo ardente
Di scoccate säette, sibilando,
Passa a vol sulle fronti, e l' una e l' altra
Oste ricopre, che di sotto a questa
Ignea vôlta s' azzuffano rinfuse
Con una cupa, inestinguibil' ira.
Tutto il ciel ne fu scosso, e dal suo centro
Stata pur ne saria questa remota
Terra sconvolta; ma creata ancora
Dio non l' avea. Nè t' ammirar. Pugnava,
Da furor concitato e numeroso
Come le arene, un turbine di spirti,
E il men gagliardo moderar potea
Gl' indomiti elementi, e della forza
E dell' impeto loro armar la destra.
Ed oh! qual non avria lo smisurato
Vigor di quegli eserciti pugnanti
Desto incendio di guerra? Offeso e guasto,
Se non forse distrutto, il lor felice

Natal soggiorno ne saria; ma posto
Sui cieli il dito, temperò l'Eterno
Quell' immane poter. Più valoroso
D' un' oste era ogni stuol, più d' uno stuolo
Valorosa ogni man. Parea sul campo
Della battaglia un duce ogni guerriero,
Un guerriero ogni duce, e ciascheduno
Quando avanzar, far alto, aprirsi il passo,
Diradar le falangi e condensarle,
Sapea quant' altri; nè pensier di fuga,
Nè di ritratta l' invilìa, nè segno
Di timor, di sconforto. In se medesmo
Confidava ogni cor, quasi dovesse,
Per la sola opra sua, la dubbia lance
Traboccar della rotta o del trionfo.
Di fama imperitura opre seguiro,
Ma senza fin; chè varïata, immensa,
Or sul fermo terreno, or negli spazj
Dell' aere, a volo si spandea la guerra;
E l' aere, dalle tante ali sbattuto,
D' un gran campo di foco avea l' aspetto.
Incerta era la pugna e la vittoria.
Quando Satan, che portentosa forza
Palesava in quel dì, nè braccio ancora
Superar lo potea, Satano, io dico,
Traversando le schiere, in un' ardente
Calca di serafini e di cherùbi
Vide la spada di Michel, che sola
Mietea colonne intere. Ad ambe mani
La tenea con gran possa alta e sospesa
L' arcangelo sdegnoso, indi l' orrendo
Taglio calava devastando in giro.
A stornar la ruina il maledetto
Subito accórse, e di Michele al ferro

L'orbe egli oppose dello scudo; alpestre,
Ampio, infrangibil orbe e rafforzato
Da cinque e cinque adamantine piastre.
Al venir di Satano i fieri colpi
L'arcangelo rattenne; e la speranza
Di finir quella guerra, o debellando,
O traendo captivo il gran nemico,
Gli sorrise al pensiero. Il sopracciglio
Corrugò fieramente, e queste voci
Primo ei fece sonar dal labbro irato:
« Artefice del male, anzi la tua
Sciagurata rivolta innominato
Nel cielo, ignoto ancora, ed or diffuso
Per questa lotta abbominosa! A tutti,
Satano, abbominosa, ancor che prema
Più te, con equa lance, e i tuoi seguaci.
Perchè guasta n'hai tu la cara pace
Seminando il dolor nella natura?
Il dolor, che creato ancor non era
Pria del tuo fallo? Ed angeli infiniti,
Buoni un tempo e fedeli, ed or caduti,
Avvelenar, corrompere potesti?
Ma la santa armonia di questo cielo
Tu sbandir non potrai. Da' suoi confini
Dio ti ributta, perocchè la stanza
Del gaudio e dell'amor nè violenze,
Nè discordie comporta. Or va! ti scosta,
E nel loco del male il mal conduci,
Di cui se' padre, e t'accompagni questa
Moltitudine rea. Laggiù sommovi
Guerra e tumulti, ma non far, tardando,
Che la vindice mia spada cominci
La tua condanna, e che maggior vendetta,
Cui dia l'ali il Signor, non t'inabissi

Con pene accumulate. » In questa guisa
Quel prence degli angelici splendori
Favellava a Satano, e da Satano
Tal risposta gli venne: « Oh mal presumi
Che debba il soffio d' una tua minaccia
Gli animi sgomentar che la tua spada
Non isgomenta. Un tergo, un tergo solo
Hai veduto de' miei? Se tu gli atterri,
Non risòrgono invitti a nova pugna?
O riportar più facile vittoria
Meco stimi, arrogante, e me dagli astri
Cacciar con vuote ciance? In grande abbaglio
Sei tu. Non cesserà questo conflitto
Che tu malvagio, glorïoso io chiamo,
Così come tu pensi. O vincitori
Sarem noi, come spero, o nell' inferno
Di cui tu favoleggi, andrà converso
Questo ciel combattuto; e se l' impero
Ne fallirà, vivrem liberi almeno.
Ma ne avvenga che può, dalla tua spada
Me non vedrai fuggir, se qui venisse
Chi vanti onnipossente in tuo soccorso;
Ch' io pur non ti evitai, ma lungi e presso
Sempre ho cerco di te. » — Così dicendo,
Ambedue si apprestaro ad una pugna
Che narrarti io non so. Ma qual favella
Di celeste il potrebbe? A quali forme
Di quaggiù compararla, e la terrena
Fantasia sollevar tanto che giunga
Alla grandezza d' un valor divino?
Quegli spirti sovrani, o volteggiando,
O fermando le piante, avean di numi
Alla grande persona, al passo, all' armi,
Veracissimo aspetto: emuli degni

Di pugnar per l' imperio alto de' cieli.
Ed ecco in rota le spade di foco,
E l' etere improntar di cerchi orrendi.
Due vasti rutilanti opposti soli
Eran gli scudi loro, e paurosa
Si pingea l' aspettanza in ogni volto.
Gli eserciti nemici, abbenchè folta
Ivi ardesse la mischia, a' due campioni
Tosto il campo sgombraro; e l' aere istesso,
Da quell' urto commosso, i respingea.
Così, per appianar colle minori
L' arduo concetto delle grandi cose,
Cozzerebbero insiem due stelle avverse,
Se, rotta l' armonia della natura,
Fosse guerra fra gli astri, e, dall' influsso
Di maligne potenze esagitati,
Volvessero confusi i lor nemici
Orbi per gli atterriti empirei campi.
Essi alzaro ad un tempo il minaccioso
Braccio, che solo di vigor cedea
Al braccio onnipossente, e tale un colpo
Si misuraro che finir dovesse
Senza più la battaglia, ed indeciso
Non lasciarne il trionfo. Agile e forte
Più l' un che l' altro non parea, ma tolta
Era la spada che Michel brandiva
Al tesoro di Dio, da Dio temprata,
E posta in pugno al suo guerrier; nè punta,
Nè taglio d' avversaria a quel fendente
Resistere sapea. Calando in basso
Precipitosa, si scontrò nel ferro
Ch' opponeavi Satano, e in due partillo.
Nè Michel s' arrestò, ma d' un potente
Rovescio entrò le carni, e tutto il destro

Lato gli aperse di profonda piaga.
Satan la prima volta allor conobbe
Che sia dolore. In tremiti convulsi
Or da questo si torse, or da quel fianco;
Tanto in lui trapassò con prolungato
Crudelissimo solco il fatal brando.
Ma l'eterea sustanza, che divisa
Starsi a lungo non può, si ricongiunse.
Scaturì dalla piaga una vermiglia
Nettarea linfa, immagine di sangue,
Qual dagli angeli spiccia, e l'armi infecè
Così lucide pria. Da tutte parti
Accorsero veloci a dargli aita
Gagliardi cherubini, ed altri intanto
Traendo lo venian sull'ampie targhe
Al suo carro sublime, e là, discosto
Dalla pugna, il posâr. Fremea l'iniquo
Per dolor, per corruccio e per vergogna
Non veggendosi omai senza paraggio.
Domo per la sconfitta avea l'orgoglio,
E l'ardimento d'uguagliarsi a Dio
Già sentiasi cader. Dalla ferita
In brev'ora sanò; poichè gli spirti,
Vividi in ogni parte e dissimili
Nel cerèbro, nel core e nei minori
Visceri al corpo tuo, perir non ponno
Che riversi nel nulla. Il lor tessuto,
Limpido, fluido, all'äer rassomiglia,
Che, scisso appena, si compon di nuovo,
Nè ferita letal vi si profonda.
Tutto è cor, tutto capo e tutto orecchio;
Vista, senso, intelletto in quelle vite.
Fansi i membri a lor senno; e nova forma,
E colore e sustanza, or rara or densa,

Prendono, come in lor varia il desio.
Opre a queste conformi, e non indegne
Di ricordo, avvenieno, ove la forza
Pugna di Gabrïel: nelle serrate
Colonne di Moloc (feroce spirto
Che provocollo e minacciò di trarlo
Catenato al suo carro) entra e le sperde.
Avventava Moloc blasfemi orrendi
Pur contro Dio, ma fesso insino all'anca,
E coll'armi smagliate, mugolando
Per doglia acuta, si fuggì. — Le spade
Di Raffäel frattanto e d'Urïele,
Angeli combattenti ai lati opposti,
Prostravano due forti, Adramelecco
Ed Asmodeo; superbi, immani spirti
Di scoglio adamantino armati il petto,
Audacissimi Troni, al cui pensiero
L'esser da men che divi onta parea:
Ma pesti e sconci di larghe ferite,
Pur di sotto a quell'armi, in vergognosa
Fuga si diero, ed abbassâr fuggendo
L'insensata baldanza. E tardo il ferro
Nell'incalzar le collegate schiere
Abdïel non menava; e già sul campo
A colpi raddoppiati avea riverso
Arïello ed Arroco e quel furente
Ramïel dalle vampe abbrustolato.
D'altri mille io potrei le valorose
Prove narrarti, e sulla terra i nomi
De' più forti eternar, ma paghi al plauso
Di Dio, d'umana lode a lor non cale.
Nè degli empi io dirò, sebben di possa
Mirabili e d'audacia, e come i nostri
Vaghi anch'essi di fama. Il dito eterno

Li cancellò dall' eterno volume,
E non è bello sollevar la benda
Dell' obblio che li copre. Ove dal giusto
E dal ver s' allontani, onta, rampogna
Merta il poter, non lode. Innalzi il forte
Ad un' inclita meta il petulante
Pensiero, e fama nell' infamia cerchi,
Non sarà che silenzio il suo retaggio.
Abbattuti i migliori, omai piegava
L' esercito rubello; aperto e rotto
Per molti assalti, v' irrompea la turpe
Diffalta e lo sconcerto. Il campo tutto
D' armi infrante era sparso, e cocchi, aurighe,
Spumanti ignei destrieri, ammonticchiati
Confusamente sul terreno. Oppresso,
Chi può reggersi in piè, dalla fatica,
Entro l' oste satanica si caccia;
E questa omai fiaccata una difesa
Vana e languida oppon, finchè percossa
Dal pallido spavento e dal dolore,
Si volge in fuga obbrobrïosa e cieca.
Colpa l' inobbedir, chè fuga, angoscia,
Terror fino a quel dì gli eterni petti
Commossi non avea. — Ma ben diverso
Seguia de' santi invïolati eroi!
In cubica falange, a fermo passo,
D' usbergo impenetrabile vestiti,
S' avanzavano intègri, e questo enorme
Privilegio sui vinti a lor venia
Dall' innocenza. Incolumi di colpa,
Combatteano indefessi e dalle spade
Avversarie sicuri, ancor che smossi,
Per vïolento irresistibil urto,
Talor di loco. — Il consüeto corso

Già la notte imprendea, velando il cielo
Dell' oscura sua veste. All' odioso
Rumor della battaglia or succedea
Silenzio e tregua sospirata, e dava
Quella bruna sua tenda asilo e pace
Al vinto e al vincitor. Michel serena
Sul campo della pugna, e numerose
Scolte in giro dispon di Serafini,
Faci in alto agitanti. E d' altra parte
Satan cerca le tènebre, e s' accampa
Lungi co' suoi. Di requie intollerante,
Stringe i duci a consiglio, e lor favella,
Non perturbato dagli eventi: « Amici!
Or provati al cimento, or fatti esperti
Della guerra voi siete, e forza alcuna
Soggiogarvi non può, tal che non solo,
Non sol di libertà (che lieve acquisto
Sarebbe ora per voi) ma di corona,
Ma d' onor meritevoli e di fama
Oggi, o prodi, appariste. Un lungo giorno
(E perchè nol potrete oggi e per sempre?)
Voi duraste all' assalto, in dubbia pugna,
De' più validi appoggi onde si folce
Il trono di Jeòva, e ch' ei presume
Bastar per sottoporvi alla sua legge.
Ma così non avvenne. Or dunque parmi
Che noi, nella sua forza incircoscritta
Creduli fino a qui, possiamo a dritto
Giudicarlo fallibile. Vestiti
Noi d' usberghi men saldi (è vano, io penso,
Celar la verità), non tenue danno
Ed ignoti dolori abbiam sofferto;
Ma poi che ci fur noti, ed imparammo
Che l' essenza spirtale, onde formati

Siam noi, nè père, nè mortale offesa
Comporta, e per ingenito vigore
Si rimargina e chiude incisa appena,
Quei dolori sprezzammo. A mal sì lieve
Lieve è dunque il rimedio, e noi con armi
Più forti e ruinose alzar potremo,
Nello scontro vicin, le nostre insegne,
E bassar le nemiche; o quanto almeno
Ne dispaja uguagliar, chè non esiste
Tal divario fra noi. Ma se per altra
Buja cagion l'esercito nemico
Superati n'avesse, a savio esame,
Fin che lucida e intera abbiam la mente,
Or si ponga e consulti. » — Egli s'assise:
E Nisocco, de' prenci il capitano,
Dal seggio si levò, non altrimenti
Di guerrier che sfuggito ad aspra pugna
Lacero il corpo e fracassate ha l'armi.
Scuro in volto levossi, e la parola
Così volse a Satano: « O tu, che franchi
N'hai da' novi oppressori, e ne conduci
A goder liberissimi del nostro
Dritto divin! Crudele e troppo impàri
Torna a noi, che siam numi, a noi, soggetti
Tutti al dolor, combattere con armi
Di fragil tempra chi dolor non sente.
D'ogni nostra sventura è questo il fonte;
Questo, o Satano! perocchè nè possa,
Nè valor, benchè sommo, a noi più giova
Quando ne preme quel senso penoso
Contra cui non è schermo, e de' più forti
Sgagliarda la virtù. Senza querela
Rinunciar noi potremmo al sentimento
Del piacer, rassegnarne ad una vita

(Che forse è la miglior) tranquilla e paga;
Ma perfetta miseria e mal supremo
D'infra tutti è il dolore; e quando eccede,
Ogni più ferma pazïenza atterra.
Or colui che sapesse un dardo, un'asta,
Una spada trovar che nelle membra
De' nostri invulnerabili nemici
Penetri e le trafigga, o d'uno scudo
Pari al lor ne coprisse, manifesto
Facciasi, e un lauro gli porrem sul capo
Come quel glorïoso, onde si cinge
Chi liberi ne fe'. » — Satano allora,
Grave e composto, replicò: « L'ignoto
Soccorso che tu credi, e credi il vero,
Necessario all'impresa, io stesso il porgo.
Chi di noi, favellate! il gajo aspetto
Dell'empireo terren che ne sorregge
Contemplato non ha? Di quel terreno
Che di piante non pur, non pur di frutte
E di fiori odorosi è ognor fecondo,
Ma d'oro insieme e prezïose gemme?
Chi di noi non s'avvide al primo sguardo
Che tutto è germe di cupe radici
Ciò che viene alla luce? Oscure, crude,
Bollenti, ignite masse, infin che tocche
E penetrate d'un superno raggio,
Fanno all'aperto cielo uscir dall'imo
Tanta beltà di cose. Or questi semi
Pregni d'intimo foco e nella rude
Lor sustanza natia dalle latèbre
Del terren ritrarremo; e primamente
Entro lunghi, ritondi e vuoti ordigni
Rifusi e ben compressi, e poscia incesi
Da fiaccole accostate al lato opposto,

Scoppieran col fragor della saetta,
E da lungi cadrà sugli avversari
Tale una pioggia esizïal, che tosto
Quanto a lei si attraversi andrà disfatto:
E percossi da subito sgomento,
Crederanno color che tolta a Dio
La sua folgore abbiamo, arme che sola
Temuto a noi lo rende. — Or tutti all' opra!
Breve fia la fatica, e coronata
Pria che sorga il mattino. Alziamo intanto
Gli animi oppressi, e ne sgombriam la tema.
Quando il poter s' aggiunge all' intelletto,
Nulla, vi risovvenga, arduo riesce,
Nè disperato. » — Ei disse, e le abbattute
Fronti e la speme, che languia, di novo
La sua voce avvivò. Diceano tutti
Mirabile il disegno, e che non fosse
Balenato così nel suo pensiero
Come nel capo di Satan, ciascuno
Altamente stupia. Ciò che pur dianzi
Non possibile e stolto a lor parea,
Or, trovato e palese, agevol opra
Pare al senno peggior. Se nei futuri
Secoli la nequizia in terra abbondi,
Alcun della tua stirpe, o per natio
Malefico talento, o per consiglio
Del dimon, quella macchina infelice
Trovar forse potrebbe alla ruina
Della umana progenie; oimè sospinta
Dal peccato alla guerra, all' odio, al sangue!
Dal consiglio all' impresa i maledetti
Passâr velocemente, chè nessuno
Fu di avviso discorde, e mille braccia
Sono all' opra già pronte. Immenso tratto

Rinversero di gleba, e sotto a quella
Gli elementi scoprir della natura
Nel lor primo concetto. Il solfo, il nitro
Vi scavarono in copia, e pria commisti,
Quindi adusti e risecchi, in trita arena
Li sgranaro e riposero in vaselli
Con sottile artificio. Altri le vene
Dei metalli esplorando e delle selci,
Di cui ricca e ferace è pur la terra,
La congerie ne tira, indi ne gitta
Le bocche sciagurate e i tristi globi
Che portano la strage. Altri procaccia
Càlami accesi, il cui sol tocco è scoppio,
Vampa sterminatrice. — In questa guisa
Pria del novo mattin diêr fine all' opra,
Consapevole sol la notte arcana;
E cauti, taciturni, inosservati,
Ogni cosa apprestâr. Ma poi che l' alba
Bellissima apparì nell' orïente,
Ed all' armi sonò la mattutina
Tromba, le schiere del Signor levârsi,
Ed in aurea corazza ogni guerriero
Corse al proprio vessillo. Luminoso
Esercito assembrato in un istante!
Sul giogo orïental delle colline
Stan più scolte a vedetta, e scorridori
Di lievi armi vestiti in ogni dove
Movono ad esplorar se lungi o presso
E da qual parte l' avversario accampa;
Se fuggì, se tien fronte, e nova mossa
Prende per novo assalto. Ed ecco in tarde
Fitte schiere l' esercito infedele
A spiegati pennoni avvicinarsi.
Zaffiel, la più presta ala del cielo,

Rapidissimo indietro rivolando,
Pur nell' aere gridava: « All' armi, o prodi,
All' armi, alla battaglia! Omai s' accosta
L' esercito ribelle che credemmo
Sgominato e fuggente, e ci perdona
Una caccia penosa. Oh non vi prenda
Timor ch' egli ci fugga! In dense file
Terribile ne vien come aggruppato
Nembo, e scolpiti sul fosco cipiglio
Reca il fermo proposto e la speranza.
L' usbergo d' adamante ognun s' indossi,
D' elmo il capo si copra, ed armi il braccio
Del suo largo brocchier. Se ben discerno,
Non già piova sottil, ma fragorosa
Grandine di saette arroventate
Oggi a noi s' apparecchia. » — Il presto araldo
Così quelli avvertia che per la pugna
Erano omai disposti. Al fiero invito
Rannodâr le falangi e s' avviaro
Taciti ed ordinati alla battaglia.
E già l' oste nemica in rifulgente
Quadra massa veniane a lento passo,
Strascinando nel vano occulti e chiusi
Da colonne stipate i bugi arnesi,
A meglio mascherar la iniqua frode.
Giunti i due campi a fronte, un breve tratto
Fêr alto e si guatâr; ma poco stante
Alla testa de' suoi Satano apparve,
E con beffa superba un tal comando
Loro impartì: « Vanguardo! apri la fronte:
Svolgiti a dritta, a manca, e fa' palese
Ai nostri abborritori in qual maniera
Noi cerchiamo la pace, e siam parati,
Pur che l' abbiano in grado, ad un amplesso

Di fratelli a fratei; bench' io m' aspetti
Un volgere di tergo ed un maligno
Disdegnoso rifiuto. E non per tanto
Siami il ciel testimone. O ciel! presente
A quest' ora io t' invoco, in cui dall' ira
L' animo si disgrava; e voi, che siete
Predisposti da me, l' officio vostro
Pronti adempite. In brevi e chiari accenti
Fate udir le proposte, e il suon n' arrivi
All' orecchio d' ognun. » — Così beffarde
Ed ambigue parole a noi volgea.
Quando aprirsi la fronte a manca, a dritta
Di quell' oste vedemmo e ripiegarsi
Sull' un fianco e sull' altro. Agli occhi nostri
Strana e nova apparenza allor s' offerse.
Un triplice scaglion, che di pilastri
Ènei, ferrei, petrosi avea la forma,
O di querce o di cerri in bosco, in monte
Tronchi, rimondi, pertugiati e posti
Su girevoli rote; e quelle gole
Spalancate, funeste, a noi rivolte,
Di sospetto n' empìr che menzognera
Fosse la offerta tregua. Un serafino
S' attergava a ciascun de' cavi ingegni,
Ed un càlamo ardente in man tenea.
Or mentre peritosi e insiem ristretti
Noi stavam meditando, i serafini
Chinâr le ardenti verghe, ed un angusto
Spiraglio ne lambìr. Subitamente
Tutto il cielo avvampò, ma tenebroso
Tosto si fe' per grave ondante fumo.
Dalle cieche latèbre incendio e tuono,
Che l' aere scosse ed assordò, le negre
Bocche eruttaro, e i visceri latenti

E tutto quanto l'infernal ripieno
Fuor n'uscì collo scoppio, incatenati
Fulmini e grandinar di ferrei dischi.
Questa furia improvvisa in noi conversa
Con urto irrefrenabile, travolse
Ciò che in via le si oppose, e starsi eretto
Spirto alcun non sapea, benchè più saldo
D' un alpestre dirupo. A mille a mille
Cadono i nostri. All' angelo atterrato
L' arcangelo s' affascia, e l' armi gravi
N' ajutano il cader. Se quell' ingombro
Non impedia, cansar la gran tempesta
Potevam, per l' angelica natura,
Contraendo le membra o con obbliquo
Rapido salto. Un subito sbandarsi,
Un fuggir costernato allor successe;
Nè sciogliere giovò le fitte squadre.
Or che scelta avevam? Precipitarne
Sulle schiere nemiche? Una seconda
Repulsa ed una nova ontosa rotta
N' avrebbero allo sprezzo ed all' oltraggio
Fatto bersaglio più di pria, chè l' altra
Fila di serafini a folgorarne
Già le faci inchinava. O la salute
Confidar nella fuga? Oh questa fuga
D' ogni orribile cosa a quei gagliardi
Parea più dura ed abborrita. Accorto
Fu del nostro disagio il gran rubello,
E così dileggiando a' suoi si volse:
« Ditemi, perchè mai que' boriosi
Vincitori s' arretrano? Pur ora
Baldi, alteri moveano, e quando i patti
Con franca e bella cortesia porgemmo
Per l' accordo fraterno (e che di meglio

Far da noi si potea?) subitamente
Smesso il primo pensier, n' han vôlto il dorso,
E caddero in follia presi da nova
Voluttà di danzar; ma per la danza
Rozzi alquanto mi sono. O li rallegra
Così la speme della offerta pace?
Or via! più vigorosi e più calzanti
Iteriamone i patti: ad accettarli
Pronti allor li faremo. » — E Belïallo,
Seguitando il dileggio: « I patti, o duce,
Che spedimmo a color, di grave pondo
Fur essi, e d' alto e valido argomento
Che convinse i più schivi; e noi vedemmo
Come in tutti la gioja ed in parecchi
Lo stupore eccitâr. Da cima a fondo
Comprenderli fa d' uopo a chi di fronte
Li ricevette; e se non gli han compresi,
Dotti almeno ci fêr di qual maniera
Reggano questi eroi la lor persona. »
Ilari a tai motteggi aprian la vena,
Tanto il loro pensier dalla incertezza
Del trionfo abborriva; e per quell' armi
Erano d' emular l' Onnipossente
Certissimi così, che tema alcuna
Non aveano del tuono, ed in deriso
Metteano i nostri scompigliati. Breve
Fu però lo scompiglio, e die' lo sdegno
Alle braccia fedeli armi più forti
Delle infernali. Ascoltami ed ammira
L' eccellenza, il vigor che Dio trasfuse
Ne' buoni angeli suoi. Difese, offese
Tutti gettano ad una, e come il solco
Del balen, velocissimi e leggieri
Drizzano a' monti il vol (poichè dal cielo

Tien questa terra il vario ameno aspetto
Che le valli ne danno, i colli, i piani),
Quinci e quindi gli svelgono, gl' inversano
Colle roccie, coll' acque e colle selve
Di che son ricoperti, e per le verdi
Creste afferrati, come lieve incarco,
Li sollevano in aere. Un raccapriccio
Misto ad alto stupore, il tracotante
Esercito assalì, quand' ei ne vide
Venir colle sterpate alpestri moli
Che lanciammo dall' alto: i tre scaglioni
Delle ignivome bocche andâr sepolti
Sotto il gran peso e la speranza insieme
Posta da' maledetti in quei tormenti.
Poi gli spirti medesmi la ruina
Colse ed oppresse. Alpini ingenti massi,
Onde ombravasi il ciel, cadean su' capi,
E lunghe file seppelliano. Ambascia
N' accresceano gli usberghi e le celate,
Chè la essenza spirtal così ristretta
Venia pesta, scerpata, e l' efferato
Spasimo in grida desolate e tronche
Da' gemiti esalava. A lungo invano
I miseri lottâr per districarsi
Dalla fiera prigion, sebben composti
Anzi il loro fallir di pura luce,
Ma fatta or dalla colpa e densa e grave.
Tutti gli altri Celesti il nostro esempio
Seguitâr senza indugio, ed a quell' armi
Dato di piglio, evelsero i vicini
Monti, tal che per l' aere ottenebrato
Urtavano fra lor da questa a quella
Parte scagliati con tremendo impulso.
E la pugna inferia sotto una notte

Spaventosa. Infernal sommovimento,
A cui paragonata ogni altra guerra
Sarebbe un gioco; subuglio a subuglio
S' accresceva pur sempre, e già scomporsi
L' universo parea. Ma quell' immenso
Padre, che libra le create cose
Sul trono inviolato ov' ei risiede
Nell' arcana sua luce, avea previsto
E concesso il tumulto al grande intento
D' esaltar l' unigenito suo Figlio,
Di vendicarlo de' nemici, e tutta
La paterna sua possa in lui riporre.
Ed a questo Divin che regna e parte
Con Esso il trono, favellò: « Splendore
Della mia gloria, Figlio mio! mio Figlio
Caramente diletto, in cui si mostra
Quanto è in me d' invisibile e d' arcano;
Destra de' miei voleri esecutrice,
Eguale Onnipotenza! Omai trascorsi
(Come novera il cielo) or son due giorni
Dacchè mosse Michel co' miei vessilli
A far vendetta de' rubelli. Il cozzo
Aspro fu qual dovea fra tai nemici,
Che lasciar non mi spiacque in lor balìa.
Creati uguali, tu lo sai, la colpa
Li divide tra lor, ma non è molta
L' ineguaglianza, perocchè sospeso
Tengo il fulmine ancor su quelle fronti;
E la battaglia, senza fin prodotta,
Sempre incerta sarebbe. Ogni sua prova
Fece, o Figlio, la guerra, e stanca alfine
Cede i freni al furor, che sveglie i monti,
E se n' arma! inaudita opra nel cielo,
Funesta alla natura. In questa rabbia

Fur due giorni consunti: il terzo è tuo.
Lo destino a te solo. Ho tollerato
Fin qui, perchè tu fossi il glorioso
Che termine vi metta, e destra alcuna,
Fuor la tua, nol potrebbe; ond' io t' infusi
Tal grazia e tal vigor, che quanto ha vita
Nel cielo e nell' abisso in te ravvisi
Chi non ha paragon. Così composta
La malnata discordia, all' universo
Manifesto sarà, come tu sia
L' unico erede delle cose, e degno
D' esser unto monarca e coronato
Per dritto e per virtù. Va' dunque, o forte,
Nella forza del Padre! Ascendi il carro,
Reggine le veloci arcane ruote
Che scrollano del cielo i fondamenti.
Teco sia la mia guerra e l' arco e il tuono;
Stringi quell' armi poderose, al fianco
Cigniti la mia spada, e questi figli
Delle tenebre avventali, ribattali
Dai confini del ciel nel cieco abisso;
E che giovi a costor l' inobbedirmi,
Lo sconoscere il re nel mio gran Figlio,
Apprendano laggiù. » — Qui tacque, e volse
Tutta nel Figlio suo l' immensa piena
Della sua luce, e quel Divino, accolto
Tutto ineffabilmente il Padre eterno
Nelle proprie sembianze, a lui rispose:
« Sir de' troni celesti, Ottimo, Primo,
Santo, Altissimo Padre! a te pur sempre
L' esaltarmi fu dolce, e dolce ognora
L' esaltanti a me fu, con giusta lance.
Gloria, gioja, grandezza in questo io pongo
Che di me tu sia pago, e manifesti

Compiuto il voler tuo, chè sol felice
Nel compierlo son io. Lo scettro assumo,
Assumo il tuo poter, ma quello e questo
Più lieto io deporrò nella tua destra
Quando, tarpate alfin l'ali del tempo,
Tu sarai tutto in tutti, in te per sempre
Sarà tuo Figlio, e quanti a te son cari
Nel tuo Figlio saran. Ma chi disami,
Disamo io pure, e circondar mi posso
Così del tuo terror, qual della tua
Misericordia, chè la viva e vera
Tua sembianza son io. Colla tua spada
Caccerò questa rea turba dal cielo,
E nel duro soggiorno a lor prefisso
Cadran precipitosi, ove li aspetta
Una tetra prigione e quell' interno
Verme che mai non muore. Empi, che l' alto
Tuo voler non curando, osâr levarsi
Contra te! contra te, cui sommo gaudio
È l' obbedir! Le pure anime allora
Scevre da quelle immonde, una corona
Faranno al colle tuo, cantando osanna
Come l' animo detta, ed io con esse,
Io, Padre, il duce lor. » — Così dicendo,
Si curvò sullo scettro, e dalla destra
Gloriosa del Padre il Figlio assurse.
Già purpurea sorgea la terza aurora,
Quand' ecco impetuoso e col fragore
Del turbine lanciarsi il fatal carro
Della paterna deïtà vibrando
Spesse fiamme. Un vivente intimo spirto,
Non esterna virtù, volve le rote,
L' une inchiuse nell' altre; e quattro forme
Di cherùbi vi siedono al governo;

E ciascuno di questi ha quattro faccie
Meravigliose, e l'ale e la persona
D'occhi come notturni astri gemmate.
Son le rote di lucido berillo
Sparse d'occhi esse pure, e nella corsa
Fiamme gittano in cerchio. Un cristallino
Firmamento sovrasta e regge un soglio
Di zaffiri, cui l'ambra e la piovosa
Iride variopinge. In pieno arnese,
Divin lavoro di raggiante urimo,
Sale il Figlio quel plaustro. Ha la vittoria
Dal volato aquilino alla sua destra,
L'arco al fianco gli pende e la faretra
Non mai scarca di fulmini. Stridenti
Vapori e fiamme bellicose e lampi
Gli fan vortice intorno. Egli s'avanza,
E ne scorta l'andata un infinito
Stuolo di santi. Il suo venir corrusca,
Come un Sol, di lontano, e dieci e dieci
Mila carri di Dio (li vidi io stesso)
Gli si accalcano ai lati, ed Ei sul trono
Di vivace zaffiro, e dalle penne
Cherubiche soffolto, alteramente
In quel ciel di cristallo il capo estòlle.
Primi i suoi lo miraro, e d'una gioja
Subita, inaspettata ognun fu preso,
Quando il segno del Figlio in man recato
Dagli angeli, ondeggiante a lor s'offerse.
Sotto quel segno trïonfal Michele
Chiamò rapidamente ogni colonna
Diffusa per le opposte ali del campo;
Sì che strinsersi tutte in una schiera
Dietro il lor condottiero. Innanzi al Figlio
La possanza paterna apria la mossa:

E le rupi divelte alla sua voce
Si levâr, si composero di novo
Nelle antiche lor sedi; il primo aspetto
Riprese il cielo, e valli e poggi e campi
Esultâr di recenti allegri fiori.
Ciò tutto non fuggia della malnata
Oste allo sguardo; ma nè cor, nè mente
La proterva mutò. Le schiere sparte
Per un ultimo sforzo ancor raggiunse.
Insensata! chè speme ella traea
Dalla sua disperanza. E tanta empiezza
In angelici petti entrar poteo?
Ma prodigio v' ha forse o meraviglia,
Che l' orgoglio ammollisca e persuada
La pervicacia? Gl' inasprì più sempre
Ciò che piegarli e raddolcir dovea.
Dalla gloria del Figlio una ferita
Scese in cor de' perversi, ed aspirando
A quell' unica altezza, un' altra volta
Si accinsero alla pugna, in sè disposti
O d' uscir per ingegno e per valore
Vincitori del Padre e del Messia;
O, superati, rüinar per sempre
Nella estrema miseria. In tal proposto,
Disdegnosi di fuga o di ritratta,
Sfidâr gli eventi d' un final conflitto.
Intanto alle schierate armi fedeli,
Che d' ognintorno gli facean ghirlanda,
Disse il Figlio divino: « In questo giorno
Rimanetevi, o santi, in così bello
Ordine immoti, e voi, voi pur cessate,
Angeli armati, dalla pugna. A Dio
Fu la fede del cor, fu l' animosa
Opra del braccio vostro accetta e cara.

Voi magnanimi usaste alla difesa
Della santa sua causa i doni istessi
Di che largo vi fu; ma quest' iniqui
Debbe il taglio punir d' un' altra spada:
Al gran Padre s' aspetta, o solo al forte
Che suo Vindice elessé, il lor castigo.
Numero, moltitudine non sono
Oggi in campo chiamati; e voi tranquilli
Statevi a contemplar la provocata
Ira che sui malvagi Iddio riversa
Per la mia man. Non voi, me, me soltanto
Quei superbi spregiaro, a me l' invidia
Drizzò lo stral di quella rabbia; segno
Io ne sono, e non voi; perchè l' Eterno,
Arbitro della gloria e dispensiero,
Come a lui piacque, m' esaltò. Per questo
M' arma de' suoi flagelli. È sua divina
Mente, che satisfatto il lor desio
Di provar quanto io possa, manifesto
Facciasi chi prevaglia, o tutti insieme
Contro a me stretti in lega, o contra tutti
Sol Io. Dacchè la rude unica forza,
E null' altra eccellenza hanno per norma;
Dacchè loro non cal che trïonfati
Sien per altre virtù, consento ad essi
Questa sola contesa. » — Il Figlio tacque,
E si coperse d' un terror che sguardo
Sostener non osava; indi si volse
Terribile a' nemici. In quel momento
Le quattro occhiute portentose forme
Spiegâr l' ali stellate, onde si sparse
Una lunga improvvisa orribil' ombra.
Col sonito di gonfio immenso fiume
O d' oste numerosa, incominciaro

A strepitar le ardenti assí del plaustro.
Fosco come la notte, il Figlio eterno
Calò su quelle torme, ed alla scossa
Delle ignivome rote il ciel de' cieli
Vacillò tutto quanto, e solo immoto
Stette il soglio del Padre. In men ch' io dico,
Quel potente è su lor. Con dieci mila
Fulmini nella man saetta, incalza,
Fuga gli spirti rei, che la difesa
Pongono esterrefatti in abbandono;
E l'armi (inutil peso) e l'ardimento
Cade loro in un punto. Alla rinfusa
Scudi, elmi e capi il vincitor calpesta
Di sèrafi travolti e d' abbattuti
Troni, che per cessar quella ruina,
Desiavano i monti accumulati
Sui lor miseri corpi. E men funeste,
Men tempestose non partian le frecce
Dai quattro occhiuti e dal carro vivente
Sparso d' occhi esso pur. Raggiratore
N' era uno spirto, e da quegli occhi un nembo
Di folgori piovea, che sui caduti
Foco e fiamme versando, ogni vigore
Ne smungea, ne spossava, esausti, oppressi,
Sbaldanziti lasciandoli. Nè volle
Spiegar la punitrice ira del Figlio
Che mezzo il suo poter, sicchè rattenne
Le fulminee saette. Il suo proposto
Distruggerli non era, era soltanto
Ripulsarli in eterno dalle spere.
Sollevò gli atterrati, insiem li strinse
Quasi branco di zebe o di tremanti
Pecore, e fulminando a sè dinanzi
Li cacciò, gl' insegui colle paure,

Colle furie da tergo, infin che giunti
Furo alla diga cristallina, estremo
Orlo del ciel. La diga allor s' aperse,
Si contorse in se stessa, ed una larga
Breccia dischiuse sul profondo abisso.
A quella vista mostruosa un novo
Terror li preme e li ributta indietro;
Ma spavento maggior li risospinge.
Gittansi da quell' ultimo confine
Capofitti nel cupo, e l' ira eterna
Tuona e piomba su lor per l' infinita
Oscurità. L' insolito fragore
Udì l' inferno sbigottito, e vide
Scendere nel suo grembo il ciel dal cielo;
E fuggito saria per lo spavento,
Se non che l' inflessibile destino
Troppo ferme le basi e salde troppo
Vi tenea le catene. I maledetti
Sprofondâr nove giorni. Un gran muggito
Il Caosse mandò, chè dieci volte
Quella caduta le discordie accrebbe
Dell' infelice suo torbido regno:
Di ruina sì vasta il ricoverse!
Ingojò tutti alfine a spalancate
Fauci l' inferno, e sovra lor si chiuse.
L' inferno, orrida stanza e degno albergo
Di quell' anime prave; il cupo inferno,
Bollente inestinguibile fornace,
Prigion della sventura e del tormento.
Dall' empie torme liberato il cielo,
Tutto si rallegrò; l' eterea diga,
Svolvendosi di nuovo, i due contratti
Lembi restrinse, e il gran vano disparve.
Solo sterminator della repulsa

Oste nemica, il trïonfal suo carro
Volse il Figlio al gran Padre, e la corona
De' santi suoi, che tacita ed immota
N' ammirava le geste onnipossenti,
Or di palme ombreggiata ed esultante
Precedeano il trionfo; e Lui ne' canti
Vincitor salutava, e Figlio, Erede,
E Monarca e Signor; Lui d' ogni possa
Da Dio largito e del celeste impero
Degnissimo fra tutti. — In questa guisa
Esaltato ei movea traverso il cielo,
Finchè giunse alla reggia, ove sublime
Stava l' Onnipossente in trono assiso.
Ivi nella sua gloria il Padre eterno
L' Unigenito accolse, ed or beato
Egli siede ed esulta alla sua destra.
Perchè dell' avvenir ti sia maestro
Quanto, Adamo, passò, colle terrene
Significando le celesti cose,
Misteri io ti narrai, che non avresti
Nè tu, nè la tua prole unqua svelato.
La guerra, io dico, che nel ciel rïarse
Fra le angeliche posse, e la profonda
Caduta di color che troppo in alto
Spinsero la pupilla, e con Satàno
Si ribellâr. Quest' empio, invidïoso
Del tuo stato felice, or si propone
Di strapparti dal cor l' obbedïenza,
Sì che tu vegna, travïando, a parte
Del suo giusto castigo e dell' eterna
Sventura sua. Se giunge a questo intento,
Se compagno ti fa del suo dolore
A dispetto di Dio, vendetta allegra
N' avrà. Chiudi l' orecchio alle lusinghe

Del malefico spirto, e n' ammonisci
La men forte di te. Non vano èsempio
Ti sia la spaventevole condanna
Degli angeli ribelli. In lieto stato
Durar poteano, e caddero. Scolpisci
Ciò nel pensiero, e di fallir paventa. »

LIBRO SETTIMO.

Scendi, Urania, dal ciel, se veramente
Tale, o diva, ti appelli. Oltre l' Olimpo,
Ove l' ala di Pegaso non giunge,
Spinsi il forte mio vol, la tua celeste
Voce seguendo. Non invoco il nome,
Solo il senso ne invoco; e tu non sei
Delle vergini Muse, e sulla vetta
Non fai soggiorno dell' antico monte;
Ma del ciel tu sei figlia, e pria che un poggio
Sorgesse, e pria che gorgogliasse un' onda,
Colla sorella tua la Sapïenza
Conversavi segreta, e nel cospetto
Del Padre onnipossente, innamorato
De' tuoi canti sublimi, insiem con lei
Tu beata esultavi. Io, della terra
Umile abitator, sulle tue penne
M' innalzai coraggioso al ciel de' cieli,
E l' aure vi spirai che tu ritempri.
Siimi or guida sicura alla discesa;
Tornami non offeso al mio terrestre
Elemento natio, sì che riverso
Dallo sfrenato alipede non cada,
Come Bellerofonte un dì cadéo,
Ma da loco minor, sui campi ellèni;

Nè m' avvolga perduto in lungo errore.
Giunto a mezzo son io della mia sacra
Materia. Nel confin più circoscritto
Della spera visibile e diurna
Ora il mio canto sonerà. Raccolto
Sulla terra il mio vol, nè più rapito
Oltre il giro de' poli, assai più ferma
Modulerò la mia voce mortale;
Chè nè muta, nè fioca ancor divenne,
Sebben caduto in tristi, in tristi giorni,
Fra malediche lingue, e solo e cinto
Di ténebre perpetue e di perigli!
Ma no! Solo io non sono, allor che lieti
Fai di te, quando annotta, e quando spunta
Il purpureo mattino, i sogni miei.
Deh! sempre, Urania, al mio canto presiedi,
E di pochi t' appaga eletti spirti,
Cui l' udirti sia caro: ma t' invola
Ai barbari clamori, all' orgie oscene.
Turba discesa da quel seme iniquo
Che del Ródope in vetta il tracio bardo
Pose, ahi misero! in brani. Orecchio umano
Fin la selva, la rupe aver parea,
Quando spense il furor delle baccanti
L' arpa e la voce. Al figlio allor non seppe
Soccorrere la musa; oh! ma pietosa
Tu sarai del tuo schermo a chi t' implora;
Poi che celeste visïon tu sei,
Quella vano fantasma. — Or tu mi narra,
Vergine diva, che seguì dappoi
Che Raffael, l' arcangelo cortese,
Col tremendo flagello, onde percossi
Fur gli spirti ribelli, insinüando
Venne al padre dell' uom di non lasciarsi

Prendere al laccio della colpa istessa.
L'arcangelo temea non incogliesse
Quella improvvida coppia ugual castigo,
Trasgredendo e sprezzando il sol precetto
Di non toccar del pröibito pomo;
Lievissimo precetto in mezzo a tanta
Scelta di gusti che potea far pago,
Per bizzarro che fosse, ogni desio.
Intentissimo orecchio Adamo ed Eva
Dato aveano al racconto, e le sublimi
Nove cose ammirando, il lor pensiero
Da stupor doloroso era trafitto.
L'odio in cielo e la guerra, ov' è la sede
Della pace e del riso, oh, tal mischianza
Concepir non sapeano i due felici!
Ma non può colla colpa il ben perfetto
Collegarsi giammai, sì che dal cielo
Respinto il mal, come scroscio di pioggia,
Sugli iniqui ricadde ond' era uscito.
Represso il dubbio che sorgeagli in petto,
La non ancor colpevole vaghezza
D'erudirsi di cose e di segreti
Men discosti da lui, pungea l'antico
Padre dell'uom. Com' ebbero principio
La terra e il ciel, di qual materia e quando
Furon creati, e la ragion dell'opra;
Quanto, pría ch' egli fosse, in paradiso
Ed altrove accadesse; ecco gli arcani
Che veniano infiammando il suo pensiero.
E quale è quei, che le assetate fauci
Bagnò di poche stille, e collo sguardo
Segue il corso del rio, che mormorando
Gli raccende la sete, al suo beato
Ospite similmente aperse Adamo

La nuova brama che l' ardea. « Gran cose,
Cose d' alto stupor, cui le terrene
Mal si ponno agguagliar, tu ne apprendesti,
Interprete di Dio, che qui disceso
Sei dall' alto de' cieli al solo intento
Di darne utili avvisi, e d' ammonirne
Su ciò che ne minaccia, e che potrebbe,
Ignorandolo noi, cagion funesta
Esserne di sventura, a cui non sale
Il nostro umano antiveder. Ne sièno
Grazie, grazie immortali alla divina
Bontà, di cui vogliam con fermo senno
Accogliere i consigli, ed osservarne
Con animo costante ogni precetto,
Mèta a ciò che siam noi. Ma da che tanto
Grazïoso ci fosti, e n' hai racconte
Cose, che di gran tratto al nostro corto
Veder van sopra, e, come alla suprema
Sapïenza parea, di molto frutto
Per noi; ti degna, o caro ospite nostro,
Scenderne alquanto, e ciò che pur giovarne
Potria, noto a noi rendi. Il come, il quando
Dio creò questo ciel che ne ricopre,
Questo ciel così grande e così pieno
D' erranti innumerabili fiammelle;
Che sia l' äer sereno, onde si forma
O s' ingombra lo spazio, äer diffuso,
Che, quanto è larga, questa terra abbraccia.
Svelaci che destasse il Creatore
Da quel santo riposo, in cui si giacque
Per tanta eternità; che lo movesse
A edificar nel cieco orrendo abisso
Sì tardi una tal mole, e come all' opra
Diede in tempo sì breve inizio e fine.

Se conteso non t' è, solleva il velo
A quanto domandiam, non per talento
Di scoprir dell' Altissimo i segreti,
Ma per meglio laudar le sue fatture,
Da che note ci sieno. Ancor rimane
Molto etereo cammino alla dïurna
Lampa, benchè già pieghi al suo tramonto.
Forse che per udirti il corso allenta,
O certo allenterà, desiderosa
Di saper dal tuo labbro i suoi natali,
E quel ratto apparir della natura
Dal grembo oscuro dell' abisso. E dove
Amor della tua voce in ciel guidasse,
Pria dell' ora segnata, il vespertino
Astro o la luna, verrà pur compagno
Della notte il silenzio. Ad ascoltarti
Schiuse il sonno terrà le sue palpèbre,
O negherem le nostre all' importuno,
Fin che tu non ammuti, e non ritorni,
Come nasca il mattino, onde venisti. »
Così l' antico padre; e Raffaele,
Bello come un bel nume, a lui rispose:
« Quest' umile preghiera aperta invano
Tu non m' avrai. Ma chi, chi mai potria
L' opre divine raccontar? Qual lingua
Di serafino ne saria bastante,
Qual senno uman d' intenderle capace!
Quel poco tuttavia che nel tuo senno
Possa, Adamo, capir, sì che tu sappia
Meglio glorificarne il tuo Signore,
E siati seme di maggior diletto,
Volentier narrerò. Di far contenta
Questa tua brama di saver mi venne
Comandato da Dio, purchè si chiuda

Entro certi confini; onde ti guarda
Di travïar, di sciogliere la briglia
Alla tua fantasia nella speranza
Di rimover le bende a que' misteri
Che l'invisibil Re, l'Onnipossente,
Tien nel bujo sepolti, e vieta agli occhi
Della terra e del cielo. Altri ve n'hanno
Che potran satisfare al tuo modesto
Desio. Simile al cibo è la scïenza;
E l'ingordigia di frenarsi ha d'uopo.
Ciò che valga o non valga in giusta lance
Libri il senno dell'uom, tal ch'ei non cada
Sotto il grave suo peso, e la dottrina
Non si muti in follia, come in umori
Mal conversi e nocivi il nutrimento.

Poichè (come dicea) fu capovolto
Lucifero dal cielo (è questo il nome
Che dato al luminoso angiol venia,
Perchè, pari a quell'astro che risplende
Bellissimo sugli altri, ei risplendea
Sulle celesti legïoni); e seco
Folgorate e sommerse nell'abisso
Le avvampanti sue turbe, il Padre eterno
Divino, onnipossente, alla cui destra
Rïasceso era il Figlio a man guidato
Dalla vittoria, misurò d'un guardo
La seguace de' santi immensa piena,
Quindi al Figlio si volse: « In grande errore
Cadde, o diletto, l'avversario nostro:
Che seguissero tutti il suo vessillo
Quel ribelle sperò; sperò di questa
Eccelsa, immota, inaccessibil rocca
Lieve cosa il conquisto. Il suo misfatto
Molti ne travïò, di cui per sempre

Muti i nomi qui son. Ma la gran parte
Occupa tuttavia gli antichi seggi;
E tanta ne riman, che popolarne
Può sola il vasto impero; e non ci prenda
Pensier che di preghiere e di solenni
Riti sia questo tempio unqua deserto.
Non di men, perchè vanto il maledetto
Arcangelo non meni, e si rallegri
Dell'averne il diadema impoverito,
A noi, come l'orgoglio in lui delira,
Grave danno recando, io questo danno
(Se tale è pur la perdita di cuori
Che sè stessi han perduto) agevolmente
Riparerò, creando un altro mondo;
E farò d'un sol uomo una progenie
Senza numero uscir, che lo riempia.
Nè ripor già vogl'io nelle celesti
Sedi i nuovi miei figli, anzi che tutti,
O per grado di merto, o per provato
Lungo obbedir, la via che qui conduce
S'aprano per sè stessi; e colla terra
Confuso il ciel, sia fatto un regno eterno
Di letizia e di amore. Or fin che giunga
L'ora predestinata, i santi regni
Voi sole, o mie potenze, abiterete;
E pel tuo magistero, o Verbo mio,
Mio dolcissimo Figlio, in me concetto,
Quanto io dico farò. Comanda, e sia!
La mia possanza, il creator mio spirto,
Che tutto adombra l'universo, io mando
Sull'orme tue. Va'dunque, ed all'abisso
Che tramutisi imponi in cielo e in terra,
E ne segna i confini. È sterminato
L'abisso, ed io l'infinità riempio,

Nè vuoto è dove io son. Pur, benchè spazio
Nessun mi circoscriva, io mi ristringo,
Nè propago ugualmente in ogni dove
La mia bontà, che libera è dell' opra,
Libera del riposo. Io non conosco
Caso, necessità. Destino è il mio
Voler. » — Dio fe' silenzio, e Quei che detto
Suo Verbo avea, compiè la grande impresa.
Velocissima han l'ala il tempo e il moto,
Ma son gli atti divini assai più presti,
E narrar non si ponno al senso umano
Che per sola virtù di lente, alterne,
Succedenti parole, e tai che un varco
Sappiano aprirsi nella mente. — Quando
Il pensiero di Dio fu manifesto,
Una gioia, un tripudio in ciel si sparse.
« Gloria a Lui che può tutto, e voglie sante
E pace sulla terra a' suoi futuri
Abitatori, e laudi ed inni al Sommo,
La cui giusta vendetta il gran superbo
Dal suo ciglio repulse e dall' aspetto
De' giusti! Gloria al sapïente senno
Che creò, che dedusse il ben dal male,
Che porrà nelle sedi, onde cacciati
Fur gli spirti maligni, una migliore
Progenie di viventi, acciò palese
Sia ne' secoli tutti e in tutti i mondi
La divina bontà. » — Così le sante
Gerarchie: quando il Figlio a dar principio
Alla paterna missïon s' accinse.
Onnipotenza e mäestà temprate
D' immenso amore e di saper profondo,
E tutto quanto il Padre suo nel volto
Del Messià lampeggiavano. Cherùbi,

Serafini, Virtù, Dominj e Troni
Faceano al plaustro del Signor corona;
E commisti agli spirti i carri alati,
Che fra l'armi celesti a mille a mille
Serbansi in tutto punto a' dì solenni
Tra due monti di bronzo, ivi riposti
Ab eterno da Dio; pomposi arnesi
Del cielo. Or questi s' avanzaro, impulsi
Sol dall' intimo soffio in lor vivente,
E, spontaneo corteggio, uscîr del vallo
Dietro al plaustro divino. Il ciel d' un tratto
Spalancò le sue porte che, girando
Sovra i cardini d' oro, un suon mandaro
Di potente armonia. Passò per queste
Il Signor della gloria, e nella possa
Del Verbo e dello Spirto indi si volse
Novi mondi a crear. — Sull' orlo estremo
Del ciel tutti fêr alto, e da quel sommo
Nel cieco abisso abbandonâr lo sguardo.
Cieco abisso, sconvolto, procelloso
Come gonfia marea da fieri venti
Fieramente agitata; il qual mirando
Alle altezze del ciel, dall' imo alzava
Per confondere insieme i poli e il centro,
Pari a' vertici alpini, enormi flutti.
« Silenzio, disse quel Poter che crea,
Flutti mugghianti! e tu placati, abisso!
Fine ai vostri tumulti. » E radïante
Nella luce del Padre e sulle penne
Degli angeli librato, egli s' immerse
Nel cäos, che sentì l' onnipotente
Sua parola, e nel mondo ancor non nato.
Seguia la plenitudine de' santi
In fulgida colonna, desïosa

Di mirar la potenza operatrice
Di tante meraviglie. Ed ecco al carro
L'ignea foga egli rompe, e l'aurea sesta,
Già custodita nel divin tesoro,
Recasi nella mano, e pria con essa
Circoscrive la terra e l'universo.
Nel centro un piè ne appunta, e l'altro aggira
Per la profonda oscurità dicendo:
« Stenditi fin laggiù; sia quella, o mondo,
La tua circonferenza. » — Iddio d'un cenno
Così quest' universo ebbe creato,
Vacua, informe materia. Orrenda notte
Sull' abisso premea; ma le paterne
Ali lo spirto avvivator distese
Sulla calma dell' acque, e vita infuse
E calor nella fluida inerte massa.
Poi nel fondo calò la negra, fredda
Tartarea feccia che la vita avversa.
Alle simili cose unì, convolse
Le simili; partendo in vario loco
Quanto rimase. Alfin l'äer distese
Fra gli spazj intercisi, e per sè stessa
Posò sospesa sulla equabil' asse
Questa mole terrena. — « Or sia la luce! »
Disse Iddio. — Delle cose allor la prima,
Questa eterea purissima sostanza
Scaturì dall' abisso, e traversando
L'aerea cecità, dal suo nativo
Orïente si mosse entro una nube
Sferica, trasparente, e pria del Sole
(Che creato dal Verbo ancor non era)
Alcun tempo abitò quel nebuloso
Tabernacolo suo. — Poi che conobbe
Che la luce era buona, e la distinse

Dalle ténebre Iddio per emisferi,
Nomò giorno la luce, e notte il bujo;
E così dal mattino e dalla sera
Nacque il primo de' giorni, e non trascorse
Di canti inonorato. Allor che ruppe
Dalla cubante tenebria quel primo
Lampo del giorno, ond' ebbero i natàli
La terra e il ciel, le sante anime ad una
Ferir d' un grido l' universo, all' arpe
Sposaro i canti, e il Creator laudaro
Coll' alba prima e colla prima sera.
E di nuovo il Signor: « Per mezzo all' acque
Stendasi il firmamento, e le divida. »
E il firmamento fu; materia effusa
D' elementar, dïafano, sincero
Liquid' aere; involùcro ampio, che tutto
Gira l' estremo esterïor convesso
Del suo gran cerchio; immota e salda diga
Fra l' acque inferïori e le superne.
Perchè il pensiero ordinator costrusse,
Come fe' della terra, il mondo tutto
Sopra un largo, tranquillo e circonfuso
Oceàn di cristallo, e lo rimosse
Dal cäos furibondo, acciò dall' urto
Delle sue falde tempestose offesa
L' armonia non ne fosse; e diè l' Eterno
Nome di cielo al firmamento. — I cori
Festeggiavano intanto a mane, a sera
Quel secondo de' giorni. — Era creata
La terra, ma nel grembo imo dell' acque,
Embrïone immaturo, ancor sepolta;
Nè da quelle apparia. La faccia intera
Ne copria l' oceàno, e non indarno;
Perocchè ne ammollia, ne accalorava

Colla tepente umidità la crosta,
E facea fermentar questa universa
Madre; sì che d' umore alfin satolla
Concepere potesse e dar germoglio. —
L'Eterno allor: « Raccolga un loco solo
Tutte l' acque fluenti sotto il cielo,
E l'asciutto apparisca. » — Ed ecco i monti
N' escono primi; smisurati, eretti,
Sollevando alle nubi i nudi fianchi,
E gl' irti capi al cielo, e sorgon tanto
Quanto il vasto, capace e cavo letto
Dell' acque in giù s' avvalla: e l' acque tutte
Esultanti e precipiti v' accorrono
Rotte in globi minuti e come stille
Su terren polveroso. Una gran parte
Or d' un muro di vetro, or d' una rupe
Prende e perde figura; e come al suono
Della tromba guerriera, ond' io pur dianzi
Ti favellai, concorrono, s' accalcano
Circa i propri vessilli i battaglieri,
Quella liquida piena, onda sur onda,
Dove un varco le s' apra, irrompe, allaga.
Qui torrente, che torbido trabalza
Da roccie dirupate, e là quïeto
Fiume che mäestoso i campi irriga.
Scoglio o collina non ne arresta il corso,
Ma di sotto alla terra e in lungo giro
Serpendo, aprono l' acque ai sinüosi
Lor discorsi un cammino; e facil opra
Era ad esse scavarsi in quel palude
Veïcoli latenti, anzi che Dio
Comandasse al terren di farsi asciutto
Fuor che tra sponda e sponda, ove costretti
Si devolvono i fiumi, ed indefessi

Van l' ondoso tesoro al mar traendo.
All' arido elemento il Creatore
Nome impose di terra, e mar gli piacque
La gran conca appellar, che le vaganti
Divise acque raccolse. E poi che l' opra
Buona Iddio giudicò: « La terra, ei disse,
Erbe verdi produca, erbe che grano
Germoglino, ed arbusti a vario frutto,
Entro cui si racchiuda il vital seme
D' altri simili frutti. » — Ed ecco al cenno
Di Dio la terra, tuttavia deserta,
Squallida, nuda, disadorna e tutta
Spiacevole alla vista, un molle parto
Mise pria di verzura, e ne coverse
D' un tappeto gentil la faccia immensa.
Piante poi germinò di varia fronda,
Che fiorîr di repente, e i lor diversi
Colori aprendo, della madre il seno
Ne profumaro e n' allegrâr. Caduti
Quasi i fiori non son che già la vite
Vedi imbrunir di grappoli improvvisi,
La cocúrbita enfiata inerpicarsi;
Come schiere in battaglia i numerosi
Calami delle spiche in ordinate
File disporsi, e gli arruffati crini
Confondere l' arbusto e l' umil rovo.
Alfin le vigorose arbori usciro
Come in nota di danza, e aprîr le braccia;
Queste gravi di frutte, imporporate
Quelle di fiori. Una ghirlanda i colli
Di foreste si fêr: le valli, i fonti
Si cinsero di boschi, e le riviere
Similmente imboscâr le rase sponde.
Parve allor questa terra un altro cielo,

Un soggiorno felice, ove gli Dei
Potessero abitar, nè senza gioja
Cercarne i lieti campi, e riposarsi
Alle sacre ombre sue. — La pioggia ancora
Non inaffiava della terra il grembo,
Nè l'avea braccio umano ancor ferita.
Se non che sulla sera un rugiadoso
Vapor s'alzava, e ricadea prosciolto,
Irrorandone i campi e tutte insieme
Le piante che l'Eterno avea create
Pria che sorgesser dalla terra, e l'erbe
Che sui gracili steli ancor levarsi
Non ardiano dal suolo. — Iddio conobbe
La bontà di quell'opra, e il terzo giorno
Mattino e sera festeggiâr. — La voce
Dio di nuovo levò: « Del ciel l'ampiezza
Abbia corpi lucenti, onde partita
Sia la notte dal giorno, e deggian essi
Indicar, come lampe, il vario corso
Delle stagioni, i giorni, i mesi e gli anni,
E la terra schiarar dal firmamento. »
L'opra al detto seguì. Due corpi ei fece
Luminosi, e di molto utili all'uomo.
Diè l'impero del giorno al maggior lume,
Della notte al minor. Creò le stelle
Nel firmamento, e splendere alla terra,
La luce separar dalle tenèbre,
E del dì moderarvi e della notte
La perpetua vicenda, ingiunse ad esse.
Contemplando il Signor la sua grand'opra,
Buona la ravvisò. Ma pria degli astri
Volle il Sole crear. Potente sfera,
Ma non lucida ancor, quantunque fosse
Mera eterea sustanza; indi la luna

Ritonda, e senza fin pianeti e stelle
Di grandezza diversa, e il ciel ne sparse
Come un prato di fiori; e della luce
La più gran parte il Creator traspose
Dal suo ricetto nebuloso, e quindi
La collocò nel vasto orbe del Sole,
Che poroso e raggiunto se ne imbevve,
E ne ritenne gl' imbevuti raggi.
Or tempio è della luce, a cui ricorre,
Come al fonte paterno, ogni altra stella;
Ivi nell' urne d' oro il lume attinge,
Ivi il pianeta del mattino inostra
Le sue tremule corna. E gli orbi tutti
Accrescono così lo scarso lume
Col lume in lor riflesso, ancor che lungi
Tanto sien essi, e che minori tanto
Rassembrino del vero. Ed ecco alzarsi
Dalla sua culla orïental la fiamma
Gloriosa del giorno imperatrice,
Vestir di raggi l' orizzonte, e lieta
Per l' azzurro sentier, non corso ancora,
Volgere al suo tramonto. Innanzi ad essa
Le Plejadi e l' Aurora ivano in ballo,
Dolci influssi versando, e sull' opposta
Occidua regïon teneasi immota
La luna a speglio del fraterno lume,
Di cui tutta irraggiata avea la fronte,
Nè d' altra luce la pungea vaghezza.
Ma, caduta la notte, in orïente
Ella pur si rotava e vi splendea,
Dividendo con mille astri minori
Il notturno suo regno; astri che il cielo,
Quasi lucide arene inseminando,
Apprendean primamente orto ed occaso.

E la sera e la mane il quarto giorno,
Inneggiando, esaltaro. — E Dio ridisse:
« L' acqua ingeneri pesci, e sia fecondo
Di tai viventi creature il seme;
Ed augei dalla terra aprano il volo
Per lo libero ciel sulle spiegate
Ali. » E Dio creator fe' le balene
E quegli altri animai che dentro all' acque,
Genitrici inesauste della vita,
Nuotano a lor talento; e fe' gli augelli
E, distinte le specie, agli uni e agli altri
Benedicendo, comandò: « Crescete,
Moltiplicate, discorrete i mari,
I laghi e le riviere; e voi, pennuti,
Prolificate sulla terra. » — E tosto
Ogni seno, ogni golfo ed ogni mare
Brulicò di guizzanti; immensa e bella
D' argentee squame e di lucenti pinne
Entro i ceruli flutti oste profusa.
Di lor parte emergendo a mezzo il mare
Han sembianza di secche, e parte errando
Per antri di corallo alla ventura,
Vanno a frotte, o solinghi, in traccia d'alghe,
Loro alimento; o con agile salto,
Parte a fior d' acqua sobbalzando, al Sole
Fan ne' lor giochi scintillar le maglie
D' aurei fili trapunte: infissi alcuni
Stansi nelle natie loro conchiglie,
Aspettando l' umor che li nudrisca;
Ed altri, accovacciati entro la dura
Ben commessa lorica, insidïosi
Spiano la preda lor sotto gli scogli.
La foca sulle piane onde folleggia
Coll' incurvo delfino, ed orche immani,

Con gravi e pigri movimenti, in mare
Destano una procella. Il leviatano,
Creatura maggior fra quante han vita,
Come una sirte smisurata incombe
Sul bàratro dell' acque, e, nuoti o dorma,
Una Ciclade par. L' orrendo mostro
Sorbe un mar colle fauci, e un mar rigetta
Fuor delle nari. — In questo i tepid' antri,
Le boscose costiere e le maremme
Covano degli augei la multiforme
Famiglia. Implumi ancor dall' ova infrante
Sbucciano i novi nati; indi vestendo
L' ignudo corpicciuol di penne e d' ali,
Rompono, al vol già destri, in un garrito
Di trionfo, e sdegnosi omai del suolo,
Che veggono dall' alto in nebbia avvolto,
Trattan l' aere sublime. E là pe' cinghi
Delle balze dirotte o sulle cime
Degli ardui cedri costruir son use
L' aquila e la cicogna i forti nidi.
Per aereo cammin divisi o soli
Si spaziano parecchi; altri, prudenti
Delle stagioni, un' angolar colonna
Formano insiem conserti, e col remeggio
Concorde delle penne il volo e il varco
Più facili si fan su terre e mari.
Tale, ai venti affidato, il lor vïaggio
Fan le gru ciascun anno, e l' aere intorno,
Da tante ali ferito, ondeggia e freme.
I minori augelletti empiono il bosco
Di vario e dolce canto, e fino a sera
Battono l' ali screzïate; e quando
Tacciono tutti, l' usignuol non tace,
Ma confida alla notte un pio lamento.

Molti ne' fiumi o nel cristal de' laghi
Tuffano il sen piumoso. Infra due bianche
Ali, altero mantel, rïalza il cigno
L' arco del collo, e dignitoso incede,
Fatto remi de' piè. Talor si scosta
Dall' umido elemento, e, steso il volo,
A più sublime regïon si leva.
Corron altri il terren con ferme piante,
Come il crestato vigilante augello
Tubator delle quete ore notturne,
O l' altro dallo strascico pomposo
E dagli occhi stellanti, a cui fa dono
De' suoi colori il vago arco del cielo.
Così l' acqua di pesci, e di volanti
Popolata fu l' aria, ed alba e sera
La luce quinta salutâr. La sesta
Finalmente apparì fra i plausi e gl' inni
Della sera e dell' alba, e fu sigillo
Del creato. « La terra, Iddio proruppe,
Generi gli animali, i greggi, i serpi,
Ogni specie di belva. » — Obbedïente
Al comando divino, aprì la terra
Il prolifico seno, e d' infinite
Creature viventi un parto espose;
Tutte forme perfette e nella piena
Maturità. Dal suolo uscîr le fere
Come fuor del covile, ove per uso
Fan dimora, sia bosco, antro o foresta.
Uscîr d' infra le piante a coppia a coppia,
E s' avviâr le miti ai campi, ai prati:
Quelle rade o solinghe, unite queste
In greggia od in armento, e insiem pascenti.
Or del tumido suolo una giovenca
Sviluppasi a fatica, or mezzo ascoso

Rampa un fulvo lione, intollerante
Di scior le membra tuttavia contitte:
Sciolto, come scappasse alla catena,
Balza sui piè, la giubba agita, e fugge.
La lince, il tigre, il liopardo irrompono
Come la talpa, e si fan cappa al dorso
Della gleba sfranata: attolle il cervo
La ramosa cervice: il mastodonte,
Maggior tra i figli della terra, a stento
La sua tarda ne trae pesante salma.
Sbucano come l'erbe dalla zolla
Le belanti lanose: irresoluti
Stan fra l'acque e la terra il cocodrillo
Squamoso e l'ippopòtamo. Ma quanto
Striscia o rade il terreno, insetti e vermi,
D'un sol tratto n'uscîr. Battono i primi
L'agile ventilabro a guisa d'ale,
Sottil ricamo delle tante assise
Tessuto, onde pompeggia aprile o maggio;
Verdi, azzurri colori e d'ostro e d'oro
Misti o distinti: gli altri, a tenue filo
Conformi, di spiral traccia segnando
Vanno il lento cammin. Nè tutti a un modo
Ebbero da natura umili forme,
Chè non pochi fra' serpi enormi spire
Volvono, e sulle terga han creste ed ali.
Del futuro pensosa, ecco venirne
La provvida formica, a cui rinchiuso
Sta nel picciolo corpo un alto core.
Convento popolar, che forse esempio
A' tuoi figli sarà d'una fraterna
Giusta uguaglianza. Appare in fitti sciami
Poscia la pecchia; femminetta industre,
Che di succhi soavi il neghittoso

Marito pasce, e della cerea casa
Fassi un serbo di mèle. È senza fine
Il novero degli altri, e tu ne sai,
Tu che nome lor desti, il vario istinto;
Sì che vano è il parlarne. Ignoto, io stimo,
Il serpente non t'è; la più sagace
Vita de' campi. Ha spesso immani forme,
Ha pupille di bronzo e crini irsuti,
E sebben non ti noccia e t'obbedisca,
Pur n'è fiera la vista e spaventosa.
Intanto folgorò nella sua gloria
Tutto il cielo stellato, e si commosse
Secondo il moto circular che dianzi
Gli avea la mano dell' Eterno impresso.
La terra, del suo ricco abito adorna,
Amabilmente sorridea; le fere
V'imprimeano vestigj, e voli e guizzi
L'aere e l'acque fendean d'augelli e pesci.
Pure il sesto de' giorni opra finita
Non era ancor. Fallia delle create
Cose la gemma, e il termine prefisso;
La crëatura, che non prona al suolo
Come l'altre ferine, e dalla diva
Ragion nobilitata, al ciel potesse
Ritta, serena sollevar la fronte,
Conoscere sè stessa, alzar lo scettro
Sulle cose universe, e dalla terra
Schiudersi coi celesti una sublime
Corrispondenza; ma nel tempo istesso
Confessar nel suo grato animo il fonte
Da cui tanto favore a lei derivi,
E voce, e core, e sguardi al ciel rivolti
Riverire, adorar chi lei perfetta,
Lei bellissima fe' su tutte quante

L' opere sue. Perciò l' onnipossente
Padre (chè non è loco ove non sia)
Disse aperto al gran Figlio: « A nostra imago
L' uomo or facciam, che in aere, in mar, ne' campi,
Sugli augelli, sui pesci e sulle fere
E su quanto serpeggia abbia l' impero. »
Te, ciò detto, creò, te uom, te polve
Della terra, e spirò nelle tue nari
L' alito della vita. A propria immago,
Ad immago divina il Creatore
Ti fece, Adamo, ed anima vivente
Fosti così. Virili a te concesse,
Alla compagna tua femminee membra
Per la vostra progenie. Ei benedisse
Tutto il genere umano, e la parola
Poscia a voi dirizzò: — Moltiplicate!
Popolate la terra a voi soggetta;
Ciò che nuota nell' acque, in äer vola,
Passeggia il saldo suolo e in ogni dove
Io la vita destai (chè nome ancora
Loco alcuno non ha), suddito avrete. —
Indi, te ne sovvenga, in quest' amena
Selva, in questo giardino Iddio ti trasse,
Ricco delle sue piante, al guardo, al gusto
Dilettose; e ti die' liberamente
Di cibarne le frutte: e qui raccolte
(Varïetà mirabile infinita!)
Ne son quante la terra in grembo aduna.
Ma della pianta che del bene insegna
E del mal la scïenza a te si vieta
Frutto gustar: gustato, il giorno istesso
Ne morresti; tal pena Iddio v' appose.
Frena dunque il desio, sì che la colpa,
Nè la seguace sua, l' orribil morte,

Cogliere non ti possa. — Iddio qui mise
Termine all' opre sue; girò lo sguardo,
L' eccellenza ne vide, e sen compiacque,
E dalla sera e dal mattin fu chiuso
Quel sesto dì. Cessò, ma non già stanco,
L' Architettor divino, e al ciel de' cieli
Risalì per mirarne il suo creato
All' antico accresciuto, e l' uno all' altro
Comparando, veder se corrisponda
L' edificio novello al suo gran soglio,
E se pari all' altissimo concetto
Sia di bellezza e di bontà. Di diece
Mila angeliche lire al suon concorde
E fra plausi incessanti il Creatore
Al suo trono ascendea. L' aere, la terra
(Sovvenir te ne dèi) ne risonaro;
Ne risonâr le sfere e il ciel profondo.
E mentre luminoso ed esultante
Il trionfo salia, stettero gli astri
Ad udirne l' osanna: « Eterne porte,
Apritevi, cantaro, aprite, o cieli,
I cardini viventi, e date il passo
Al Verbo creator, che riede a voi
Grande dell' opre sue, grande d' un mondo
Surto in sei dì! V' aprite ora e sovente,
Perchè Dio degnerà de' giusti umani
Spesso la stanza visitar. Gli alati
Forieri suoi con transito frequente
Spediravvi l' Eterno, apportatori
Delle sue grazie. » Il gloriöso coro
Così cantava ed ascendea cantando.
E l' Artefice eterno, il ciel varcato
Che le sonanti porte gli dischiuse,
Per diritto cammino alla paterna

Reggia tornò; cammin proteso e largo,
Le cui pietre son astri ed òr la polve,
Come nella galassia a te si mostra;
Dico il latteo sentier che nelle chiare
Notti t' appar sembiante ad una zona
Tempestata di stelle. — E sulla terra
Cadea dal paradiso, onde si mosse,
Già la settima sera, e, spento il Sole,
Espero ne venia dall' orïente
Precorrendo la notte, allor che giunta
La filïal possanza al santo giogo
Che tien la cima dell' empiro, eterno
Saldo trono di Dio, s' assise a destra
Del suo Padre increato. Ei pur quantunque
Fisso nel seggio suo (l' Onnipotenza
Sola può questo) non veduto, all' opra
Col suo Figlio assistea, principio e fine
Ei di tutte le cose; e benedisse
E consacrò quel settimo de' giorni,
Ch' ei si elesse al riposo e dal lavoro
Finì. Pure in silenzio il consacrato
Dì non trascorse; nè ozïosi i suoni
Si furono dell' arpe; il flauto molle,
Il timpano, il salterio e sistri e gighe
Di corde armati e d' auree file, uniro,
Confusero le note, a cui la voce
Or d' un coro, or di tutti iva commista.
Dense nubi d' incensi vaporati
Dai turiboli d' oro il sacro monte
Coprìr d' un velo. Ai canti era subbietto
Il novello universo or or creato:
— Ben grandi, ben eccelse, o Jèova, sono
L' opre tue! ben immensa è la tua possa!
Avvi forse pensier che ti misuri?

O lingua forse che ti dica? Il tuo
Rivolar nell' empiro è gloriöso
Più di quel giorno che tornar ti vide
Vincitor coronato dalla pugna
Degli angeli giganti. Il tuono e l' ira
Ti fe' grande quel dì, ma di chi strugge
Ben più grande è chi crea. V' ha cor, v' ha braccio
Che scemarti potesse, o dar confini,
Potentissimo Sire, al regno tuo?
Lieve impresa ti fu la tracotanza
Superar degli spiriti rubelli,
E la speme superba, onde pasciuti
Si confidâr (follia pari all' empiezza!)
Di privarti del soglio e delle turbe
Adoratrici. Ma colui che spera
Dar fine all' infinito, in se medesmo
Forsennato si volge, e non adopra
Che più sempre a mostrar la tua possanza.
Dall' empietà del tuo nemico istesso
Tu fai nascere il bene, e ciò ne mostra
L' orbe che tu creasti (un altro cielo
Sulla soglia del cielo) ad un cristallo
Simile, a vitreo mar lucido ed ampio
D' ampiezza immensurabile, cosparso
Di mondi che tu forse un dì farai
(Dì, che sol tu conosci) avventurosa
Stanza di nuove vite. Inghirlandata
Dal suo basso oceàn fra questi mondi
Sta sospesa la terra, umano albergo.
Felicissimi voi, privilegiati
Tanto da Dio, ch' ei fece a propria effigie,
Che vi diè questa terra ove adorarlo,
Ove in premio regnar sul fermo suolo,
Sul mar, sull' aere e sulle cose tutte,

E di giuste e di sante anime empirla!
Felicissimi voi, se della vostra
Felicità sapevoli e contenti,
Mai dal retto sentier non torcerete! —
Così cantando, festeggiâr quel primo
Sabbato, e d' inni risonò l' empiro.
Ora, Adamo, cred' io che pago al tutto
Sia quel vivo desir che tu m' apristi
Di saver come il mondo e la sembianza
Delle cose apparisse; e quanto avvenne
Da te non conosciuto, acciò lo apprenda
La tua stirpe avvenir da' labbri tuoi.
Ove d' altro ti caglia, a cui tu possa
Colla mente arrivar, lo manifesta. »

LIBRO OTTAVO.

Qui l'angelo fe' posa; e tanto impressa
La dolcezza lasciò della sua voce
Nell' orecchio d'Adàm, che senza moto
Alcun tempo rimase, ancor credendo
D' udirne i suoni armonïosi. Il grato
Animo in questi detti alfin gli aperse:
« Quai grazie, qual mercè, che l'opra adegui,
Renderti io posso, istorico divino,
Tu che la sete del saver m' hai spenta
Con umor di sì dolce e larga vena!
Che con fraterna cortesia degnasti
Erudirmi di cose, onde il mio senno
Saria, se tu non eri, ognor digiuno!
Cose che di stupore e di diletto
M' hanno ingombro il pensier, di cui soltanto
Vuolsi glorificar l' onnipossente
Mano di Dio. Ma pur nella mia mente
Alcun dubbio si leva, e dissiparlo
Tu solo puoi. S' io guardo all' eccellenza
Dell' edificio mondïal, composto
Del cielo e della terra, e ne misuro
D' amendue la grandezza, io nella terra
Veggo un punto e non più, veggo un granello
D' arena, una minuzia, al paragone

Di tante stelle che rotando vanno,
O sembrano rotar per incompresi
Spazj; chè la distanza, ond' io le scerno,
E quel lor velocissimo ritorno
Da mane a sera me ne accerta. È dunque
Solo per ministrar nel breve corso
D' un giorno e d' una notte a questo globo,
A quest' atomo opaco un fioco raggio,
Che creolle il Signor senz' altro incarco
Nell' immenso lor giro? A ciò non penso
Senza meco stupir, che la natura,
Così provida e parca, oprar potesse
Cotai disuguaglianze, ed all' intento
Solo ch' io dissi, con prodiga mano
Crear (per quanto pare) orbi maggiori
E più belli di questo, e loro imporre
D' innovar senza posa un tal diurno
Rivolgimento; e a questa inerte spera,
Ch' entro un cerchio più stretto agiatamente
Convolgersi potria, dar per ancelle
Altre ben più di lei nobili e vaste,
Onde il lume e il calor, di cui bisogna,
Immobile n' ottien come un tributo
Di quella ratta immensurabil fuga
Ch' ogni ragion di calcolo trascende. »
Favellava in tal guisa il padre antico,
E parea profondarsi in argomenti
Studïosi ed astratti. Eva, dal loco
Ove alquanto discosta si tenea,
Se n' avvide, e s' alzò di contegnosa
Verecondia atteggiata e d' una cara
Leggiadria, che spiacevole ai guardanti
Il partir ne facea. Tra fiori e frutti,
Sua dolcissima cura, ella si ascose;

Di veder desïosa e steli e piante
Schiudersi e metter gemme; e tutti, al tocco
Della cara sua mano, e piante e steli
Parean aprirsi e germogliar più lieti.
Ella non si partì, come se grave
Quel colloquio le fosse; o l'intelletto
Per sublimi argomenti a lei fallisse,
Ma perchè presentia che più dolcezza
Le verrebbe in udirli (ascoltatrice
Ella sola) dal labbro dello sposo,
Narrator dello Spirto a lei più caro,
Che di dolci tramezzi avria condite
Le sue parole, e sciolti enimmi e dubbj
Con tenere carezze. Oh, da quel labbro
Non volea la gentile accenti soli!
Dove un nodo sì bello or si ritrova
Dall'amore intrecciato e dalla fede?
Eva s'allontanò col vero incesso
D'una dea; nè già sola. A lei corona
Fean, siccome a reina, ingenui vezzi;
Vezzi che un nembo d'amorosi strali
D'ognintorno lanciavano, destando
Delle amabili forme alto desio.

Ed a' dubbj d'Adamo il glorïoso
Arcangelo rispose: « In te non biasmo
Nè domande, nè inchieste. Il ciel, volume
Di Dio, t'è sempre aperto, e le ammirande
Opre della sua mano a pien tuo grado
Legger puoi, meditarle; e le stagioni,
L'ore, i giorni notarne, i mesi e gli anni.
Sia che il cielo si mova o sia la terra,
Non ti piaccia indagar! Purchè non erri
Nel tuo cómputo, Adamo, a te che importa?
Ben provvide l'Artefice divino

Celandone il segreto alla pupilla
Dell' angelo e dell' uomo, onde subbietto
D' indagine non sia per chi non debbe
Fuor che ammirare ed adorar. Ma quando
Di litigj eruditi il seme tuo
Farne tema volesse, a tal palestra
Dio gli schiuse il suo cielo, e, s' io m' appongo,
Per deriderne poscia i sapïenti
Delirj allor che ne' celesti abissi,
Colla veduta corta d' una spanna,
Immergersi presume e divinarne
Il rotar delle stelle e dei pianeti.
In quante in quante guise i tuoi nepoti
Volgeran questa macchina del mondo,
La scomporranno e comporran di novo,
Assai più che del ver, delle apparenze
Cupidi, affaccendati! Oh, di che cerchi
Concentrici ed eccentrici ravvolta
Fia la sfera celeste ed affollata
Di cicli, d' epicicli e d' orbi in orbi!
Già dal tuo ragionarne io l' argomento,
Perocchè tu sarai maestro e duce
Della intera tua stirpe. Or tu supponi
Sconvenir, che lucenti astri maggiori
Servano come schiavi ad un opaco
E di molto minore; e spazio tanto
Percorrano di ciel, mentre la terra
Posa tranquillamente, e ne riceve
Sola il gran beneficio. Innanzi tratto
Sappi, che la grandezza e lo splendore
Certe prove non son dell' eccellenza.
Benchè picciola, Adamo, e senza lume
Sia questa terra al paragon del cielo,
Contener nondimeno ella potrebbe

Virtù che non possiede il gran pianeta,
Che di luce infeconda la rischiara;
Infeconda per sè, ma, qui discesa,
Germinatrice d' ogni vita. Solo
Discendendo quaggiù l' inoperosa,
Prolifica si fa; nè tanto il raggio
Di quegli astri alla terra utile splende,
Quanto a voi della terra abitatori.
Narri l' interminato arco de' cieli
La grandezza di Dio, che sì lontano
Stese la mano creatrice, e l' uomo
Per tal guisa ammonì che non è quella
La sua dimora; sterminata troppo
Perch' ei possa occuparla, ei che sì breve
Angolo ne riempie. Ogni altra parte
Fu creata da Dio per alte mire
Note a lui sol. La rüinosa foga
Di questi cerchi senza fine ascrivi
A colui che può tutto e che trasfonde
In corporee sustanze una prestezza
Quasi spirtal: nè certo agli occhi tuoi
Lento, io credo, parrò, che mattutino
Mi spiccai dal suo trono, e sul meriggio
Giunsi al tuo paradiso; una distanza
Ch' ogni calcolo eccede. A dimostrarti
Poi che vano è il tuo dubbio, or or supposi
Che si muovano i cieli. Io questo moto
Però (quale a te par, che in terra alberghi)
Non intesi affermar. Perchè remoti
Sieno gli arcani suoi dagli occhi vostri,
Dio fra il cielo e la terra un infinito
Spazio frappose, e se pupilla umana
Di varcarlo tentasse, andria smarrita
Senza guida o consiglio in mar d' errori.

Ma se, centro del mondo, il sol mandasse
All' altre spere il suo splendor? Se queste,
Tratte dalla sua forza e risospinte
Dalla propria vêr lui, con vario moto
Gli danzássero intorno? In sei pianeti
Tu la danza ne vedi, ora sublime,
Ora prona, ora occulta, or procedente,
Or ritrosa, ora stante. E che diresti,
Quando la terra, che tu vedi immota,
Fosse il settimo d' elli, e in tre diversi
Non sensibili moti ella rotasse!
Tu dovresti, altrimenti, a varie spere,
Circulanti in opposte obblique vie,
Ascrivere quei moti, o la fatica
Tanto al sole francar, come a quel rombo
Che sovrasta invisibile, continuo,
Velocissimo agli astri, ed è la ruota
Della notte e del dì. Cessa il bisogno
Di tal supposto, se la terra estimi
Volgersi per sè stessa all' orïente
Contro il lume del giorno; e mentre occùpa
La tènebra notturna un emispero,
L' altro dal raggio mattutin s' imbianchi.
Nè potrebbe così nel suo vicino
Orbe la terra rimandar quel raggio
Per l' äer trasparente onde si fascia,
Schiarandolo nel dì com' ei la schiara
Fin che dura la notte? Ove la luna
Campi anch' essa racchiuda e creature
Che soggiornino in lei, saria cortese
Scambio d' affetto! Osservane le macchie
Che di nubi han parvenza. Or ben; le nubi
Ponno solversi in pioggia; e dentro al seno
Delle glebe ammollite e frugi e frutte

Fecondarvi l'umore ad alimento
D'esistenze animate. — E forse, Adamo,
Altri soli, altre lune, a lor seguaci,
Tu scoprirai, raggiantisi a vicenda,
Questi luce viril, femminea quelli;
Gemino sesso che ravviva il mondo:
E forse di viventi abitatori
Popolato ciascun. Che poi sì grande
Dominio di natura al tutto privo
Sia di sustanze intellettive e solo
Un deserto profondo e non creato
Che per mandar qualche fioca scintilla
Da spazio remotissimo alla terra,
Che la riceve e la rinvia più fioca,
Sarà per la tua stirpe una sorgente
Inesausta di lotte. Or che sia tale
L'ordine di natura o sia diverso;
Che monarca del cielo il sol governi
La terra, o questa il sol; che d'oriente
La gran corsa egli prenda, o che la terra
Girisi, e del suo queto äer nel grembo
Mollemente ti porti, oh non ti caglia
Di tai segreti faticar la mente!
Lasciali a Dio, nè cura omai ti tocchi
Che d'obbedirgli e di temerlo. All'altre
Creature viventi, ovunque siéno,
Dio comandi a sua voglia, e tu di questo
Amenissimo loco e de la bella
Eva, suo don, gioisci. Il cielo, Adamo,
Troppo è lungi da te, perchè tu vegga
Ciò che v'accade. In umile saggezza
Vivi, nè ti conturbi altro pensiero
Che di te, che di quanto alla tua vita
S'attenga; e non sognar d'astri e di mondi,

Nè di chi vi dimori, e qual lo stato,
E l'indole o la forma esser ne debba.
Alle cose del cielo e della terra
Che svelate ti fur, contento e pago
Senza più ti rimani. » — E d'ogni dubbio
Rischiarato la mente, a Raffaele
Così quel primo genitor rispose:
« Oh di che luce m' irragiasti, o pura
Del cielo intelligenza, angiol sereno!
Come tratto m' hai tu dal tortuoso
Sentier che m'avvolgea! Tu m' additasti
La via conveniente alla mia vita.
M' apprendesti, ammonendo, a non turbarne
Con fantastici dubbj il gaudio vero,
Da cui tutte le cure Iddio rimosse
Con pietoso consiglio, e loro ingiunse
Di non mai molestarci, ove noi stessi
Non le invitiam con misere dottrine,
Con pensieri insensati ad accostarsi.
Se non che, senza legge che lo affreni,
Può lo spirto smarrir le buone tracce,
Nè le tristi lasciar pria che da saggia
Parola ammaestrato o reso esperto
Dai casi della vita, apprenda alfine
Che l' ingombro d' oscuri insegnamenti,
Di sottili dottrine, e dal civile
Utile scompagnate, il primo e vero
Saper non è; ma quelle a noi vicine,
Quelle che notte e dì sui nostri passi
Nella vita incontriamo. Ogni altra è fumo,
Vanità, bizzarria, che nelle cure
Più necessarie improvvidi, mal atti,
Infingardi ne rende, e solo e sempre
Vaghi d' inchieste infruttuose. Or dunque

Scendiam da quell' altezza, e tema or sia
Del nostro ragionar ciò che da presso
Più ne tocca e ne giova. Uscir da questo,
Sempre che tu mi assenta il consueto
Tuo benigno favor, cagion darebbe
D' opportune domande. A me degnasti
Cose narrar, di cui notizia o lume
Non avea la mia mente. Or non ti spiaccia
D' udir l' istoria mia, che forse ignori.
Alta ancora è la luce; e s' io mi provi
A tardar con ingegno il tuo partire
Questa offerta tel dica. A ciò m' induce
Speme di rïudir la tua parola,
Chè sarei senza questo audace e folle.
Seggendo al fianco tuo, mi credo in cielo;
Chè sì cari non sono alle mie labbra
Fameliche, assetate, i molli frutti
Della palma, quand' io stanco riposo
Dal lavoro, e la grata ora del cibo
Veggo lieto appressar, come all' orecchio
La tua voce mi suona. Ancor che dolce,
Sazia in breve quel frutto, e la divina
Grazia, di cui s' informa ogni tuo detto,
Sazio mai non mi fa. » — « Padre dell' uomo,
Soavemente Raffael riprese,
Amabile, faconda hai la favella;
Su te, che gli somigli, Iddio profuse
Doni esterni ed interni. O parli o taccia,
Bellezza e leggiadria ti son compagne,
E ne improntano i gesti e le parole.
Come un nostro conservo sulla terra
Noi celesti t' amiamo, e con diletto
Scrutiam le mire del Signor sull' uomo.
Sull' uom che tanto onora e come noi

Predilige. Favella! A' tuoi natali
Non fui presente. Mi traea quel giorno
Un bujo malagevole cammino
Vèr la porta infernal. Per alto cenno
Io con molti seguaci in piena schiera
Vi stavam vigilando, acciò nessuno
Degli avversari ad esplorar venisse
Fuor del carcere suo, fin che compiuta
La grand' opra non fosse; in grave tema
Che Dio, per quell' irrompere degli empi,
Distruggesse nell' ira il suo creato.
E sebben nulla oprar gli oltracotanti
Potessero laggiù senza divino
Consentimento, tuttavia ne impose
L' ingrata missïon per fini occulti
D' impero, e per tenerne esercitati
Nel celere obbedir. Non pur racchiusa
Noi vi trovammo la terribil porta,
Ma da spranghe e da sbarre appuntellata
Validamente; e dal profondo un tuono,
Molto pria che toccassimo la soglia,
Ne assordava gli orecchi. Oh ben diverso
Dall' armonia dei canti e delle danze!
Voci alte e fioche e suon di man con elle.
Al regno della luce allegri e paghi,
Come Dio ne prescrisse, anzi la sera
Del sabbato tornammo. Or fa' ch' io t' oda;
Perocchè la dolcezza ne presento
Che provar tu dicevi a' detti miei. »
Così quella Virtù, che nell' aspetto
Somigliava ad un nume; e dall' antico
Nostro progenitor le fu risposto:
« Il dir come la vita in me discese
Non è facile assunto; e chi nel suo

Confuso nascimento aver potrebbe
Piena notizia di se stesso? Il solo
Desio di conversar più lungamente
Con te, nunzio divin, m' induce a tanto.
Come riscosso da profondo sonno,
Mollemente corcato io mi trovai
Sovra un' erba fiorita e di sudore
Balsamico soffuso. In breve il Sole
Quell' umore asciugommi, e se n' imbevve.
L' attonito mio sguardo al ciel si volse,
E qualche tempo ne mirai l' ampiezza;
Fin che da terra per subito impulso
Balzai come volessi alzarmi al cielo:
E ritto in piedi mi trovai. Da presso
Vidimi una collina ed una valle,
Ed ombrose foreste e campi aprichi,
E con dolce susurro acque cadenti.
Cose poscia notai che si movièno
Sulla terra e nell' aere: augei raminghi
Che garriano ne' boschi: e tutto un riso,
Un tripudio, una festa. Era il mio core
Di profumi e di gioja inebbriato.
Allor guardai me stesso: a parte a parte
Contemplai le mie membra, e da giunture
Flessibili sorretto, or lento, or presto,
Come un' intima forza mi traea,
M' aggirava inquïeto; e pur chi fossi,
Onde venissi non sapea. Fei prova
Di favellare, e favellai. La lingua
Subito m' obbedì; le cose tutte
Che feriano il mio sguardo incontanente
Mi fu lieve appellar. Tu, Sol, bel lampo,
Diss' io, tu, chiara allegra terra, e voi
Poggi, valli, riviere, arbori e campi,

E voi, sì piene di vita e di moto,
Vaganti creature, oh dite! oh dite!
Lo vedeste voi forse?... E da qual loco,
Come io stesso qui venni e qui mi trovo?
Non da me, non da me: fu dunque l' opra
D' un grande creator, che tutto eccede
Di virtù, d' eccellenza. Oh, ch' io conosca
Ed adori il poter per cui respiro,
Per cui m' agito e sto, per cui mi sento,
Più di quanto lo esprima, avventuroso!
Mentre invan ne chiedea (poichè risposta
Da nessun mi venia) lasciai quel loco,
Ove l' aere e la luce in pria gustai,
Com' uom che va, nè sa dove riesca.
Taciturno e pensoso alfin mi stesi
Sur un verde, fiorito, ombroso seggio.
Quivi un sonno gratissimo mi vinse
(Primo mio sonno), e dolcemente oppresse,
Ma senza affaticarli, i sensi miei;
Benchè di ricader nel mio primiero
Nulla io credessi, e dissiparmi. Ed ecco
Piovermi nella mente un improvviso
Sogno, la cui presenza in dolce guisa
Persuaso mi fa ch' io sono e vivo.
Tal, che al sembiante mi parea divino,
Mi si accosta e favella: « Adamo! uom primo,
E di futura innumerabil prole
Prima radice, sorgi! Il tuo soggiorno
Questo non è. Chiamato, a te ne vegno
Per condurti al giardin d' ogni diletto,
Ch' io ti scelsi a dimora. » E sì dicendo,
Per man mi prese e mi levò. Sui campi
Dolcemente scorremmo, e sovra l' acque,
Senza passo alternar, come per leve

Aër natanti. In vetta alfin mi pose
Di boscosa montagna; e quella vetta
S' allargava in un pian ricinto e chiuso.
E piante elette e verdi erbosi calli
L' abbelliano così che le vedute
Cose non mi pareano omai più quelle.
Carca di vaghi frutti era ogni pianta,
Che tentavano il guardo, ond' io provava
Di coglierli e gustarli un gran desio.
Quando il sonno fuggimmi e gli occhi apersi,
Tutto vero trovai ciò che dormendo
Con sì vivi fantasmi a lor si offrio;
E l' incerto mio corso avrei ripreso,
Se non che la mia guida a mezzo il bosco
Subita m' apparì. Divino aspetto!
Con un misto di gioja e di temenza,
Caddi a' suoi piedi e l' adorai. Da terra
Ei m' alzò dolcemente, e: « Son colui
Che tu cerchi, mi disse, il Creatore
Delle cose che vedi a te d' intorno,
Sotto e sopra di te. Questo ridente
Paradiso io ti dono, e tu lo guarda
Come cosa tua propria. A coltivarlo
Metti ogni cura, e le soavi frutte
Che ti darà, con franco animo ciba.
D' ogni pianta crescente in questo loco
Saziati a voglia tua, nè di scemarne
L' immensa copia dubitar. Dal solo
Albero del saver, che presso a quello
Della vita io piantai, perchè dovesse
Della tua fè, dell' osservanza tua
Essermi prova, t' allontana, e frutto
Non toccarne. Rammentati l' avviso
Ch' io te ne porgo, e le lagrime evita

Che seguir ne dovrieno. Il giorno istesso
(Bada, Adamo, al mio dir!) che tu ne gusti,
Così frangendo il mio solo divieto,
Irreparabilmente tu morrai.
Mortale da quel giorno, e dalla lieta
Tua dimora cacciato, andrai ramingo
Per un mondo di stenti e di sventure. »
Pronunciava il Signor questa severa
Sentenza (che tremenda ancor mi suona,
Comechè d'evitarla arbitro io sia)
Severamente. Ma l'aspetto in breve
Fe' di nuovo sereno, e graziosa
Mi drizzò la parola; « E questa bella
Cerchia non pur, ma la universa terra
Dono a te, dono a' tuoi. La possedete.
Pieni signori; e ciò che in lei si move,
Ciò che nuota nel mare e in äer vola,
Tutto quanto sia vostro. A te venirne,
Ecco in prova di questo, augelli e fere,
D' ogni specie una coppia. Io qui le guido
Perchè nome lor dia, perchè ne accogli
L'omaggio ossequïoso. Al par soggetti
Dell' onde ti saran gli abitatori,
Ma qui non li vedrai, perchè non ponno
Nel lieve aere mutar che tu respiri
Il lor grave elemento. » — Or mentre Iddio
Favellava in tal guisa, a coppia a coppia
Traean fere ed augelli. In lusinghiero
Umile atteggiamento a me piegava
L'animal le ginocchia, il vol l'augello;
E nel transito loro io ne venia
Nominando ciascuno e di ciascuno
L'indole io divinava. Era sì grande
Il saper che l'Eterno avea concesso

Al mio novo intelletto! In mezzo a quelle
Creature però non discernea
La ignota cosa che sentia mancarmi,
E rivolsi animoso alla celeste
Apparenza il mio dir: « Qual nome io posso
Darti, o diva virtù, che sì ti levi
Non pur sugli animai, non pur sull' uomo,
Ma su quanto lo eccede, e d' ogni cosa
Che sappia profferir la mia favella,
Tu trascendi il confin! Come adorarti,
Fattor dell' universo, e largo all' uomo
Di sì gran beneficio! All' uom che tutto
Dalla tua mano generosa ottenne
Ciò che possa giovarlo. E pur non veggo
Chi parta meco i doni tuoi. Qual gioja
Questa mia solitudine può darmi?
Chi gioir può solingo? e pur gustando
D' ogni diletto, satisfatto il core
N' avria? » — Così presuntuoso io dissi,
E l' alta visïon con un sorriso
Dolcissimo rispose: « A che dài nome
Tu mai di solitudine? Ripiena
L' aria forse non è, non è la terra
Di vive creature? E tutte forse,
Quando lor tu comandi, obbedïenti
Non ti scherzano attorno? O non ne sai
Gli usi e il linguaggio? Conoscenza i bruti
E qualche lume d' intelletto anch' essi
Posseggono. Ti cerca un dilettoso
Ozio fra loro e li governa. È grande
L' imperio tuo. » — Quel Sir dell' universo
Tal risposta mi diede, e leggi in questa
Dettar parea. Ma chiesi umilemente
Libertà di parole, ed impetrata,

Osai di replicar: « Deh, non ti offenda,
O celeste poter, la mia favella,
E mi ascolta benigno: in loco tuo
Non m' hai forse qui posto? E tutte queste
Creature minori a me soggette
Forse non hai? Qual vero intimo accordo,
Qual sincèro gioir fra cose impàri
Derivar ne potria? Con giuste parti
Vuolsi offerto ed accolto un mutuo bene,
Ma dov' è disguaglianza, e questi in basso,
Quegli in alto si giaccia, amor non regna,
E noja entrambi assalirà. Ti parlo
Di chi sappia con me dell' intelletto
Dividere i piaceri, onde la fera
Mai per l' uom non può farsi una compagna.
Questo io cerco, o Signor. S' allegra il bruto
Del bruto a lui consorte, e tu le specie
Sapïente accozzasti. Ama il lïone
La lionessa; nè potria l' angello
Col quadrupede affarsi e men col pesce,
Nè la scimmia col bue. Dovrebbe adunque
L' umana creatura affratellarsi
Colla belva insensata? Oh no giammai! »
E non offeso, il Creator rispose:
« In eleggerti, Adamo, una compagna
Veggo che ti proponi una gentile
Felicità; nè speri alcun diletto
Così solo gustar, benchè nel grembo
D' ogni diletto. Or ben, di me che pensi?
Non ti sembro io felice? Io, solo in tutta
L' eternità? Nessuno è a me secondo,
Nessun che mi somigli e men chi pari
Mi sia. Qual altra adunque io mi potrei
Comunanza aspettar, se non coll' opre

Da me create, inferïori tanto
E divise da me più che le fere
Da te non sono? » — Ei tacque, ed io risposi:
« Per giungere all'altezza o nel profondo
Calar delle tue vie, l'uman pensiero
Corta ha troppo la vista. Arbitro eterno
D'ogni cosa, perfetto in te medesmo,
Nulla a te manca, nè mancar potria.
Ma l'uom tale non è: lento egli sale
Al supremo de' gradi: e quindi nasce
Quell'amor che lo tira ad annodarsi
Coll'uom perchè riempia o almen sostenga
Quanto è in lui di manchevole. Tu d'uopo
Non hai di propagarti. Inizio e fine
Non conosci; e quantunque uno tu sia,
Pure i numeri tutti in te comprendi;
L'uomo in vece col numero ripara
L'individuo difetto; e quindi ei debbe
Riprodurre in altrui la propria effige
Per farsi in unità men difettivo.
E scambievole amore a ciò bisogna,
Vera dolce amistà. Tu nell'arcana
Nube, quantunque solo o da te solo
Divinamente accompagnato, alcuna
Fratellanza non vuoi; che se talento
Te ne venisse, sollevar potresti,
Dëificar la tua fattura e porla
Su qual più ti giovasse eccelso grado
D'equalità. Ma vedi! Io già non posso,
Conversando coi bruti, alzar la prona
Loro cervice; nè sentir diletto
A' lor gusti ferini. » — Arditamente
Io mi valsi così della ottenuta
Franchigia di parlar, nè solo accolto

Fu l' ardimento mio, ma graziosa
Dalla voce divina ebbi risposta:
« A provarti fin ora io mi compiacqui.
Non pur di queste fere, a cui sì retto
Nome impor tu sapesti, ma palesi
Che piena di te stesso hai conoscenza.
Trovo, sembianza mia, ne' tuoi concetti
Quel libero voler, di cui la fera
Parte alcuna non ha; tal che non sai
Tollerarne il consorzio; e n' hai ben onde.
Dura in questo pensier. Come per l' uomo
Fosse la solitudine incresciosa,
Pria che tu ne parlassi io già previdi.
E non fu mente mia di tali belve
Farti consorte, e solo a te le addussi
Per udir qual giudizio il senno tuo
Porti del convenevole e del giusto.
Ciò che darti io disegno, a te discaro
Non sarà, te ne accerto. Una sembianza
Come la tua; l' alta, ond' hai disagio;
Un altro te medesmo, anzi il sospiro
Che più scalda il tuo core. » — E Dio qui tacque;
O più suon non ne udii, perchè venuta
La sua celestïal colla terrena
Mia natura a conflitto, e questa a lungo
Esaltata all' altezza faticosa
Del colloquio divino, esausta, oppressa,
Abbagliata restò, siccome quando
Un obbietto n' appar che i sensi eccede;
Sì che vinta soggiacque e chiese al sonno
Di rintegrar le sue virtù smarrite.
Piovve il sonno su me quasi in ajuto
Della natura, e gli egri occhi mi chiuse.
Gli occhi il sonno mi chiuse, e non la cella

(Pupilla interna) del pensier. Per essa
Vidi, o veder credei, come rapito
In estasi improvvisa, il glorioso
Volto, a cui nella veglia innanzi io stetti.
Chinandosi ei m' aperse il manco lato,
Ed una costa ne spiccò fumante
Degli spirti del core, onde grondava
Tepido il sangue della vita. Larga
N' era la piaga, ma s' empiè di carne
E disparve. Plasmò colle divine
Dita la costa evulsa, e sotto il tocco
Modellator cangiossi in una forma
Simile all' uom, ma d' altro sesso: bella,
Di sì lieta beltà, che mi parea
Farsi misero è vil ciò che pur dianzi
Tanto mi piacque, o riunirsi in lei;
Tutto in lei riunirsi e nel sereno
Degli occhi suoi che svegliàr nel mio core
Non mai provato godimento. Il suolo,
L' aere, ogni cosa penetrar parea
Uno spirto d' amore, una letizia
Da quel volto irraggiata.... Ed ecco al guardo
L' immagine mi fugge. Io mi risveglio
Fermo in me di cercarla, o, cerca invano,
Di rimpiangerla sempre, ed altre gioie
Più non gustar. Ma quando ogni speranza
Già dal cor mi partia, di novo agli occhi
Bella come nel sogno ella mi apparve;
E di quanto potea natura e cielo
Su lei versar d' amabile e di vago,
L' angelica apparenza era vestita.
Del suo celeste Creator la voce
(Chè celava in quel punto il divo aspetto)
La conducea; nè i cari occulti riti

Del connubio ignorava. Ogni suo passo
Era una grazia, il cielo avea negli occhi,
E nell' atto del volto e delle membra
L' amor, la mäestà. — M' uscì dal petto
La gioja impetuosa in questo grido:
« Ah ciò tutto compensa! Mi tenesti
La tua promessa, o Creator divino,
E Dator d' ogni bello! Ah ben la cima
Quest' è de' doni tuoi, nè men privasti!
L' ossa mie, le mie polpe e me, me stesso
Ora innanzi mi stanno. È donna il nome
Della forma gentil dall' uomo uscita;
Quindi l' uom lascerà la madre, il padre
Per unirsi alla donna, ed egli ed ella
Diverranno una carne, un core, un' alma. »
Ella intese il mio grido, e benchè tratta
Vêr me dal suo Fattor, pur l' innocenza,
La verecondia virginal, l' innata
Virtù, la conoscenza intima e giusta
Del proprio merto; e d' un valor che solo
Concedere si vuol, non farne offerta,
Desïabile più, quanto più schivo;
E, stringendo il mio dir, fin la natura,
(Benchè non sospettasse ombra di male)
In lei tanto potêr, che nel vedermi
Ella indietro si volse. Io la raggiunsi;
L' onor non l' era ignoto, e vinta alfine,
La peritosa al mio pregar s' arrese.
Come il mattin di porpora dipinta
La trassi al chiuso nuzïale. Il cielo,
Tutti gli astri, felici in quel momento,
Raggiavano su noi le più benigne
Loro influenze. I campi, i poggi, i boschi
Segni diêr di contento. Alzâr gli augelli

Dolci canti di gioja, e per le selve
Ne sparsero l'avviso aure e favonj;
E fragranze mollissime, rapite
Ai balsamici arbusti, ivano intanto
Su noi dalle festose ali scotendo;
Fin che il notturno innamorato augello
Ne modulò la nuzïal canzone,
Affrettando al venir la vespertina
Stella perchè sul clivo alluminasse
A quel primo de' talami la face.
L' esser mio ti narrai fino a quel sommo
Di terrena letizia in cui mi trovo.
Non ti occulto però, che se di gioje
Qui m' è fonte ogni cosa, o ch' io ne gusti,
O me ne astenga, in me però non desta
Vivi accesi desiri o vïolenti
Sussulti. Parlo del piacer che danno
Al gusto ed alla vista i frutti, i fiori,
Gli ombriferi vïali e le armonie
Degli augelli. Ma questo, oh ben diverso
È dagli altri diletti! Io guardo, io tocco,
Da nova acuta voluttà compreso.
Provo io qui, qui soltanto (arcano senso!)
Degli affetti il tumulto; e mentre io sono
Negli altri godimenti ognor tranquillo
E signor di me stesso, in questo solo
Impotente mi sento ed abbagliato
Dallo sguardo fatal della bellezza.
Forse che la natura in me fu manca
Lasciandomi una parte all' ardua prova
Fievole troppo, o del mio fianco forse,
Più che la mano non dovea, si prese.
Certo è però che di soverchi fregj
Le membra femminili ha Dio vestite.

Nell' esterno perfetta, e non compiuta
Nell' interno è la donna. Io ben comprendo
Che di spirto non pur, ma d' intelletto
(Prime e squisite qualità dell' uomo)
La fe' natura inferïor, secondo
L' ideato proposto, e nelle forme
Men ritrae la sembianza di Colui
Che n' ha creati entrambi, e meno esprime
L' indole imperïosa a noi concessa
Sull' altre creature. E tuttavolta,
Quando a tante lusinghe io m' avvicino,
Perfetta ella mi sembra, e de' suoi dritti
Conscia così, che saggio, ottimo estimo
Quanto fa, quanto dice. Al suo cospetto
Cade ogni alto sapere, e soggiogato
Alla dolce virtù di quella voce,
Perdesi l' intelletto, e par follia.
Ragione e dignità le fan corteggio,
Come se il dito creator formata
Lei prima avesse e me secondo; e l' alma
Nobile ed elevata, a cui ricetto
Die' la bella persona, è quasi il tocco
Ultimo alla grand' opra, e creale intorno
Un rispetto, un timor, non altrimenti
Che se fosse da un angelo vegliata. »
E con rigido piglio al primo amante
L' arcangelo rispose: « Oh, male accusi
La natura! L' ufficio ad essa imposto,
Compiuto ha pienamente; or compi il tuo.
La ragion, ti assicura, in abbandono
Non ti porrà, se tu, tu stesso, Adamo,
Nel bisogno maggior non le precludi
La porta del tuo senno, come quando
Laudi più che non dèi, sebben ti avvegga

Del tuo non sano giudicar, le cose
Che non sono eccellenti. E che t' inspira
Meraviglia sì grande e ti trasporta?
Una esterna beltà, che certo è degna
Di rispetto e d' amor, ma non d' impero.
Libra lei, libra te, poi d' amendue
Il valor tu rileva. Utile sommo
Reca all' uomo talor la propria stima.
Quanto più ti erudisci in tai dottrine,
Tanto più converrà che la tua donna
Guida sua ti confessi, e l' apparenza
Ceda alla schietta realtà. Soltanto,
Per maggior tuo diletto Iddio creolla
D' avvenenti sembianze, e l' alterezza
Contegnosa le diè, perchè tu possa
Senza biasimo amarla. Oh, mal sapresti
Celar la tua fralezza agli occhi suoi!
Ma se dài tu la palma a quel diletto,
Per cui la specie si propaga, e pensi
Che di tutti sia l' ottimo, rammenta
Come a parte ne son le fere istesse;
Nè sarebbe altrimenti a lor concesso,
Nè così fatto universal, qualora
Degno fosse di por l' umano spirto
Sotto il suo giogo e d' agitarlo. Quanto
D' attraente, d' altero e d' assennato
Trovi nel ragionar colla tua donna,
Mova, occupi il tuo cor; ma negl' impulsi
Della cieca libidine non usa
L' amor vero albergar; l' amore, intendo,
Che raffina il pensiero, allarga il core,
E ricetto si fa della ragione,
Del consiglio, del senno, e scala all' uomo
Per ascendere a Dio, se nol travolge

Il diletto dei sensi. Or se l' Eterno
Non t' ha scelto ne' bruti una compagna,
Il perchè tu l' udisti. » — E vergognando
L' antico genitor: « Non son le forme,
Benchè sì vaghe il Creator le fece,
Nè quel vivo piacer comune a tutte
Le specie de' viventi (ancor ch' io pensi
Del talamo altamente, e con arcana
Reverenza l' onori), oh no! non sono
Cosa dolce al mio cor più de' costumi,
Degli atti graziosi, e di que' mille
Vezzi che le parole, i passi, i gesti
Seguono della donna in un gentile
Nodo d' amore e di consenso, ed arra
Son d' un intimo accordo, anzi d' un' alma
Sola in due corpi. Amabile armonia,
Più che suono all' udito, al guardo cara.
Pur ciò tutto non vale ad allacciarmi,
Poichè (ti svelo il mio sentir segreto)
Nei tanti e varj obbietti in vario modo
Presentati a' miei sensi, io, non che vinto,
Libero ognor mi sento, il meglio approvo,
Ed a questo m' appiglio. Una rampogna
Dell' amor non mi fai. L' amore inciela;
Tu pur or mel dicesti: egli in un tempo
N' è la guida e il cammino. Or ben mi schiara,
Se conteso non è, della tua luce.
Amano in ciel gli spirti? E per che modo
V' esprimono l' amor? Per mutui sguardi?
O confondono insieme in un amplesso
Immediato o virtüal gli ardenti
Loro splendori? » — E l' angelo, disciolte
Le labbra ad un sorriso, onde le rose
Celesti s' avvivâr nel porporino

Color d' amore: « Bastiti, rispose,
Che noi siamo felici, e che non avvi
Priva d' amor felicità. Di quante
Pure dolcezze (e puro Iddio ti fece)
Gusti, o padre dell' uom, nelle tue membra,
Noi celesti gustiamo in più sublime
Grado di te. Giunture e fibre ai nostri
Angelici complessi ostar non ponno.
Allorchè n' abbracciamo aura con aura,
Più di noi non si mesce. Il puro unirsi
Sempre al puro desia; nè d' uopo è in cielo
Di mezzi circoscritti onde s' accoppi
A sustanza sustanza, e spirto a spirto.
Ma lasciarti or degg' io. Di là dal verde
Capo e dalle ridenti esperie plaghe
Già vicino all' occaso il sol declina,
Segno al mio dipartir. — Sii forte, Adamo,
Felice, ed ama; ed ama Iddio su tutto.
Se gli obbedisci l' amerai. Ne osserva
Riverente il precetto, e ben ti guarda
Che vïolenta passïon non torca
Il tuo retto giudicio ad opra, ad atto,
Cui la tua volontà dar si rifiuti
Libero assenso. Il bene e il mal di tutta
La stirpe tua, non pur di te, fu posto
Nel tuo voler; rammentalo, e fa' senno:
Io con tutti i beati esulteremo,
Se costante sarai. Rimanti invitto;
Tu sei della vittoria e della rotta
Assoluto signore, e in te racchiudi
Virtù che non adopra esterni ajuti.
T' arma, Adamo, di questa, e volgi in fuga
Le lusinghe al fallir. » — Qui fe' silenzio
L' angelo, e si levò. Seguillo Adamo

Benedicendo: « Dacchè forza è pure
Che di qui ti allontani, ospite santo,
Messaggiero divino a me spedito
Dalla bontà che genuflesso adoro,
Vanne! Affabile e dolce, hai satisfatte
Le voglie mie: ricordo eterno e grato
Ne serberò. Benefico ed amico
Sii tu sempre dell' uomo, e spesso oh vieni
A consolarlo della tua presenza! »
Così da quelle fresche ombre tornava
L' uomo al verde suo tetto, al ciel lo spirto.

LIBRO NONO.

—

Di colloqui non più fra l'uomo e Dio,
Nè d'angelo, che assiso alla campestre
Mensa dell' uom, dimestiche parole
Senza biasmo gl' indulga. Or le mie note
Denno in meste cangiarsi, e della umana
Creatura narrar la rotta fede,
La sfiducia oltraggiosa, il violato
Comando e la rivolta: e d'altra parte
Il disgusto del ciel che s'allontana,
Lo sdegno, la rampogna e la sentenza
Dell' offeso Signore; onde fu sparso
Di sciagure infinite il nostro mondo,
E fra queste il peccato, e, del peccato
Sorella indivisibile, la morte,
Precorritrice la miseria. Tristo,
Lagrimoso argomento, e tuttavolta
Non men sublime, e d'epico poema
Degno più che non sia la luttuosa
Ira d'Achille, che inseguì tre volte
Circa il vallo di Troja i fuggitivi
Passi d'Ettorre, o le furie di Turno
Per Lavinia perduta, o quel sì lungo
Corruccio di Nettuno e di Giunone
Contro l'armi di Grecia e contro Enea.

No! di questi famosi il mio subbietto
Meno eroico non è, pur che favella
Rispondente mi dia l'eterea musa
Che mi protegge e scende a me notturna
Non invocata ajutatrice. Inspira
Ella il mio sonno, e il facile improvviso
Canto mi detta. — A novi epici carmi
Scelsi il grande subbietto, e dopo lungo
Tardar lo impresi. Narrator di pugne
(Solo têma fin qui d'eroici carmi)
Me natura non fece. Oh veramente
Opra impàri, stupenda il dir le stragi
Lunghe, nojose di guerrier sognati
In sognate battaglie, e poi, negletta
La grandezza lasciar d'un pazïente
Glorïoso martirio! O corse, o ludi
Dipingere e pomposi abbigliamenti,
Targhe stemmate, assise o ricche barde,
Palafreni, gualdrappe, e in pieno arnese
Ferir torneamenti e correr giostre
Cavalieri superbi, o regie mense
Da coppieri e da scalchi in luminose
Sale imbandite! Miserabil arte
In abbietta materia. Oh, non può questo
A poema, a poeta, epico nome
Dar con giusta ragion! Me, di tai cose
Non esperto e incurante, invita un têma
Che per sè basterebbe a farmi eterno;
Se l'età troppo tarda in cui son nato,
E se il rigido clima e il gel degli anni
Non mi tarpano il vol dell'intelletto;
E tarpato già fôra, ove l'impresa
Fosse del mio pensiero unica figlia,
Non di quella immortal, che nelle quete

Ore all' orecchio bisbigliar mi sento.
Era il sol già caduto, e lo seguia
Espero, rubiconda apportatrice
Di quel dubbio chiaror che brevi istanti
Concilia il giorno colla notte; e questa
Sull' immenso orizzonte avea disciolto
La sua veste regal, quando Satano,
Pria dall' Eden fuggito alle minaccie
Di Gabrïello, v' apparì di nuovo
D' insidie meditate e di profonda
Malizia armato. Più che mai furente
A dannaggio dell' uomo, ei non si cura
Del castigo maggior che gli potesse
Da tal opra venir. Fuggì notturno,
E percorsa la terra, a mezzo il giro
Ritornò della notte. Il lume evita
Da quel dì che Urïele, aggiratore
Del sol, furtivo penetrar lo vide,
E l' avviso ne porse ai cherubini
Che vi stavano a guardia. Indi respinto,
Sette continue tormentose notti
Errò dal bujo occulto. Ei per tre volte
Rigirò l' equatòr, per quattro il carro
Della notte passò di polo in polo,
Traversando i coluri. Alfin l' ottava
Sera di novo apparve; ed un' aperta
Non sospetta e nascosa al lato opposto
Della soglia dagli angeli guardata,
Quel perverso intromise. — Èravi un loco,
(Or ne sparve ogni traccia, e del peccato,
Non del tempo fu l' opra) ove radente
Il paradiso s' interrava il Tigri
Per un bàratro cieco, ed alla luce
Quindi in parte erompea converso in fonte

Presso la pianta della vita. Il mostro
S' inabissa col fiume, ed involuto
Dall' ondante vapor, col fiume emerge:
Cerca poscia d' un loco ove si celi.
Pria lustrato egli avea la terra e il mare
Dall' Eden all' Eusino ed al palude
Meótide; e di là dal risonante
Obio fino all' Antartico trascorso
Era il dimon; poi verso l' occidente
Dall' Oronte disceso all' oceàno,
Cui sbarra l' istmo Darïeno ai liti
Che dell' Indo e del Gange il flutto irriga.
Così corse e ricorse ogni confine
Della terra, e notò con alto senno
Tutte le vive creature, in traccia
Di quella che potesse alle sue frodi
Opportuna tornar. Più d' ogni bruto
Del campo il serpe giudicò sagace:
E dopo un meditar lungo e profondo,
Dopo molte dubbiezze, alfin su quello,
Con proposto final, gl' irresoluti
Suoi pensieri raccolse, e quale innesto
Di menzogne e di frodi e vase acconcio
Ove starsene ascoso, e le sue nere
Arti al guardo velar de' più veggenti,
Satano il serpe elesse. In questo solo
(Ragionava con sè) malizia alcuna,
Come cosa a lui propria, ed all' arguta
Sua natura conforme, indur sospetto
Non potrebbe giammai. Nell' altre fere
Ombra forse daria di qualche arcano
Poter trasfuso in loro e tanto sopra
All' istinto brutale. — A questo avviso
L' infernal s' appigliò; ma la ferita

Che nel cor gli gemea, scoppiò d'un tratto
In un lamento doloroso: « O terra!
Quanto al ciel tu somigli, ove non debba
Venir meritamente al ciel preposta,
Qual soggiorno di numi assai più degno,
E qual fattura del pensier secondo
Che l'antico emendò; nè man divina
Dopo l'opra migliore avria composta
L'opra peggior! Ti danzano d'intorno
Altri splendidi cieli, o ciel terreno,
E per te, come par, per te soltanto
Van fulgori a fulgori accumulando
Lampade obbedïenti, ed ogni raggio
Pieno di sacri prezïosi influssi
Raccolgono su te. Come l'Eterno,
Benchè centro ne sia, per ogni dove
Stendesi dello spazio, in simil guisa
Tu, sospesa nel centro, hai gli orbi tutti
Sudditi e tributari. In te feconda
Si mostra la virtù, che lor non giova,
Nell'erbe, nelle piante e nell'eletto
Parto degli animai, che varj gradi
Palesano di vita, e tutti io veggo
Riunirsi nell'uom; germoglio, senso,
Ragione. Oh, come lieto avrei trascorsa
La ridente tua faccia, o bella terra,
Se gustar potess'io d'alcun diletto!
Oh, che vario ed ameno avvicendarsi
Di colline, di valli e di riviere,
D'alberi e di foreste! Or campi, or acque,
Ora sponde da boschi incoronate,
Balze, grotte, spelonche! Ah, ma riposo,
Ma rifugio fra loro io non trovai!
E quanto più diletto mi circonda,

Tanto più s' inacerba il mio dolore.
A tal che fatto l' odïoso albergo
Son de' contrarj, il ben per me si attosca;
E non pur sulla terra, anche nel cielo
Questa e peggior la mia sorte sarebbe.
Ma nè qui, nè fra gli astri è il mio soggiorno;
No, qualor non vi possa alzar lo scettro
Su colui che vi regna. Io non ho speme
Da tale impresa uscir meno infelice;
Sol compagni desio nella sventura,
Quando pure addoppiarsi il mio tormento
Mille volte dovesse. Alcuna pace
L' irrequïeto mio pensier non trova
Se l' altrui non distrugge; e l' uom perduto
O spinto ad opra che lo perda, in breve
Questi doni celesti, a lui concessi,
Seguiran, buona o rea, la sua fortuna
Come avvinti al suo piè. Sia dunque rea!
Spargasi la ruina. A me la gloria,
A me, fra le infernali inclite posse,
Di struggere in un dì le gloriose
Opre che la continüa fatica
Di sei giorni e sei notti al braccio valse
Gridato onnipossente; e chi può dirmi
Quanto pria meditolle! Ei n' ebbe forse
L' archetipo pensiero in quella notte,
Che da turpe servaggio una gran parte
Degli angeli io sottrassi, e fei più rare
Le sue caterve adoratrici. Ed ora
Per furor di vendetta o per ristoro
Delle schiere scemate (o che la possa,
Già dal tempo consunta, gli fallisse
Novi spirti a crear, se veramente
Opre son di sua mano, o ricoprirne

Di nova onta egli pensi) ai seggi nostri
Sollevar si propone una meschina
Creatura di polve. A tale intento
L' arricchì, non guardando allo spregiato
Suo nascimento, di celesti spoglie;
Spoglie nostre! e fe' pieno il suo proposto.
L' uomo ei creò, creò quest' ammiranda
Mole per l' uomo, e diegli esser monarca
Della terra; nè pago, a' suoi servigj
Fin l' ali umiliò de' cherubini,
E fiammanti ministri (oh, vitupero!)
A vigilie costrinse, a cure indegne.
Di costoro io pavento. Ad ingannarli
Nella nebbia notturna io m' avviluppo
Strisciandomi furtivo, inosservato
Per macchie e per cespugli, ove mi tira
Speme di rinvenir nel sonno immerso
L' angue, nelle cui spire entrar diviso,
E me celarvi e il mio fiero disegno.
Ma qual onta al mio capo! Io che pur dianzi,
Per salir su l' altissimo de' troni,
Mossi guerra agli Dei, dovrò mischiarmi
Ad un verme del suolo, e col suo fango
Confondere, incarnar l' essenza mia?
Imbestiarsi l' arcangelo superbo,
Che farsi ambìa divino? Ah, che non ponno
Negli animi sdegnosi orgoglio offeso
E desio di vendetta! A mira eccelsa
Non aspiri colui che si rifiuta
Discendere nell' imo, e tosto o tardi
Sopporsi ad opre vergognose e vili.
Se non che la vendetta in picciol tempo
Muta il dolce in amaro, e in se medesma
Torce lo stral. Lo torca! A me non cale;

Ma pria colga nel punto; e poi che segno
Più sublime non ha, trafigga il dardo
Chi secondo svegliò l'invidia mia,
Questo caro al Signor, quest'uom di creta,
Figlio sol del dispetto, e dalla mano
Creatrice levato a tale altezza
Per accrescerne scorno. Or ben, coll'odio
L'odio si paghi! » — Detto ciò, conforme
A vagante vapor, che terra terra
Fòsco serpeggi e sinüoso, i boschi
Tutti rimescolando umidi o secchi
Seguià l'iniquo la notturna inchiesta
Per rinvenir sollecito il colùbro.
E lo rinvenne. Immersa in alto sonno
Stava la mala striscia, e laberinto
A se stessa facea di larghe spire,
E, di frodi ricetto, ergea nel mezzo
Irta la testa. Ancor nascoso il serpe
O sotto orribil ombra o dentro a tana
Spaventosa non s'era. In grembo all'erbe
Egli innocuo dormia senza che tema
Inspirasse o sentisse. In lui Satano
Per la strozza s'infuse, e tutti empiendo
I recessi del core e del cerèbro,
Ne diresse l'istinto, e l'argomento
Del pensier gli spirò; ma non lo scosse
Dal suo letargo, e chiuso in quel vivente
Carcere, attese l'appressar dell'alba.
E già la sacra luce ai rugiadosi
Cespiti sorridea del paradiso,
Ai cespiti fiorenti onde il mattino
Molli effluvj esalava: e mentre tutta
La spirante natura al cielo ergea
Dal grande altare della terra incensi,

(Lode silenzïosa, a Dio gradita
Quant' altra mai) traeano i due parenti
Dal frondoso ridutto all' aere aperto,
E delle mute creature al coro
Giugnean l' inno vocal; poi di quell' ora
Prima, dalle più fresche aure temprata,
Ed olezzante de' più dolci odori,
Ricreavano i sensi, e a qual lavoro
Consacrar la giornata e por la mano,
Si venian consigliando. Opra crescente,
Che vincea quelle braccia educatrici
Sole di così vasto inculto suolo.
E prima al suo marito Eva si volse:
« Ben di questo giardino alla coltura
Faticarne possiam, disporvi i fiori,
L' erbe, le piante, amabile fatica
Che Dio c' impose; ma se noi l' ajuto
Non avrem d' altre mani, ognor crescente
Per rigoglio infrenabile la nostra
Opra sarà. Que' rami al dì troncati
O sorretti od avvinti, in una o in due
Notti, per capriccioso accrescimento,
Van piegando al selvaggio, e fansi gioco
Di noi. Vi pensa, Adamo, o meglio ascolta
Quanto io stessa pensai. Partiamci l' opra;
Va' tu dove talento ti conduce
O bisogno maggior; sia che ti giovi
Ravvolgere a quel tronco il caprifoglio,
O guidar dove brama inerpicarsi
L' edera serpeggiante. A quel cespuglio,
Ove i mirti s' intrecciano alle rose,
Io d' andarne disegno, e fin che giunga
L' ora meridïana a me di certo
Lavor non fallirà. Qual maraviglia,

Mentre da mane a sera intesi all' opra
Stiam noi sempre così, che si frapponga
Un sorriso, uno sguardo, e la rallenti?
O n' offra d' improvviso un novo obbietto
Novo argomento di parole? Intanto
L' interrotto lavor di poco avanza,
Quantunque impreso da mattino, e viene
L' ora del pasto immeritato. » — Adamo
Dolcemente rispose: « Eva, mia sola,
Mia cara e sola compagnia fra quante
Creature ha la terra! I tuoi pensieri,
Onde meglio per noi la comandata
Opra s' adempia, hai dritti a nobil segno.
La mia lode tu n' hai, chè nella donna
Non è dote miglior di quella cura
Che mette studïosa al reggimento
Della famiglia e di que' saggi avvisi
Ch' ella porge al marito, acciò si volga
Ad opre di bontà. Ma il nostro Iddio
Con sì rigida legge a noi prescritta
La fatica non ha, che c' impedisca
Quel riposo opportuno, onde mestiero
Per nutrirne abbiam noi, per favellarne,
Cibo anch' esso dell' alma, e per un dolce
Scambio di sguardi e di sorrisi. Al bruto
Fu disdetto il sorriso, amabil figlio
Della sola ragion, di cui si pasce
L' amore; e non è questo il men gentile
Tra i cari intenti della vita. Iddio
Non n' ha creati pei duri travagli,
Ma pei soli diletti, e lor compagna
Diè la ragion. Le nostre unite braccia
Bastevole riparo esser potranno
Contro il deserto che ingombrar minaccia

Questi ombrosi viali, ond' è bisogno
Al nostro passeggiar, fin che l' ajuto
D' altri giovani polsi a noi non sorga.
Ben io, se il troppo conversar ti grava,
Appagarti potrei di corta assenza,
Giacchè la solitudine è talvolta
La compagna migliore, e, non protratta,
Fa dolce e desiabile il ritorno.
Ma cura irrequïeta il cor mi preme,
Che lontana da me non ti sorvenga
Qualche sciagura. Tu già sai gl' inganni
Di che fummo avvertiti, e quale astuto
Nemico insidi al nostro bene, e cerchi,
Disperando del suo, con arti ignote
Perderci e svergognar. Nella speranza
Di toccar la sua mèta, assai da presso
Egli certo n' esplora; uniti forse
Mal si affida assalirne, chè soccorso,
Ove il periglio minacciasse, avremmo
L' uno dall' altro. O sia che si confidi
Smoverne dalla fe' che in Dio pognamo,
Sia che turbar gli giovi il nostro amore,
Amor che lo avvelena, e più ne invidia
Forse d' ogni dolcezza a noi concessa;
Sia tale o peggio di costui la mira,
No! dal fianco fedele ond' hai la vita,
E pur sempre ti veglia e ti protegge,
Eva, non ti staccar! Sicuro usbergo
E intemerato riparar la donna
Contro il periglio e il disonor potrebbe
Meglio forse che l' uomo, a cui di santo
Nodo è congiunta? Ei la difende, o parte
Con lei volonteroso ogni sventura. »
Ed Eva, come donna innamorata

Punta da lieve asprezza, austera e mite
Nel suo contegno virginal, rispose:
« O progenie del cielo e della terra,
E di questa signor per quanto è grande!
Che ne agguati un nemico, io dir lo intesi
Da te pur dianzi e dal celeste in quella
Che da noi si divise, e ch' io, lasciati
I calici de' fior socchiusi a sera,
M' era in disparte fra que' cespi ascosa;
Ma che tu del costante animo mio
Verso il ciel, verso te dovessi un' ombra
Di sospetto nudrir, perchè tentarmi
Possa un qualche nemico, io non m' avrei
Certo aspettato. E che! di vïolenza
Temi tu forse? Ma su noi nè morte,
Nè dolore hanno impero; e questi mali
O coglierci non ponno, o ripulsarli
Sapremo noi. Tu dunque hai della frode,
Dell' inganno spavento! In ciò mi sveli
Che sospetti di me, dell' amor mio,
Quasi che la mia fede un vano schermo
Contro l' arte mi fosse. Or come, Adamo,
Tai pensieri accogliesti? E puoi tu dunque
Dubitar di colei che t' è sì cara? »
Ed ei ne risanò con molli accenti
La lievissima offesa: « O bella figlia
Dell' Eterno e dell' uomo, Eva immortale,
(Chè tal, mentre nè biasmo, nè peccato
Sfiora ed oscura il tuo candor, sarai)
Solo per impedir la iniqua prova
Di quel nostro avversario io ti sconsiglio
Questo andar solitaria, e dilungarti
Così dagli occhi miei; non ch' io diffidi
Di te. Colui che tenta, imprime ognora

Sul tentato una macchia, ancor che falli
La mira sua, stimando agevol opra
Corromperne la fede: e tu, tu stessa
Pur d' un oltraggio che mancasse il colpo
Corrucciata saresti. Or non t' incresca
Ch' io m' adopri a stornar dalla tua fronte
Tali insulti. Il nemico, abbenchè spirto
Audacissimo sia, non ardirebbe
Volgersi contra due; chè, se l' ardisse,
Faria segno il mio petto al primo strale.
Non tenerne, Eva mia, le frodi a vile:
Chi gli angeli sedusse, è certo astuto;
Nè credere perciò che vano appoggio
Siati il braccio d' un altro. In me discende
Ogni bella virtù dagli occhi tuoi.
Saggio, accorto, fortissimo io mi sento
Sól ch' io ti miri, e quando io pur dovessi
Il vigor delle braccia e dell' ingegno,
Te presente, mostrar, l' intollerando
Pensier d' una sconfitta accrescerebbe
Le forze mie. Ma tu perchè non provi
Questi moti del core allor ch' io sono
Vicino a te? nè cerchi, anzi che sola,
Correr meco il cimento? e qual vorresti
Di tua fermezza testimon migliore? »

Pia domestica cura e vivo affetto
Di marito mettean questi consigli
Nella bocca di Adàm; ma sospettando
Non le desse lo sposo intera fede,
Eva, pacata, soggiungea: « Se nostro
Destin sia d' abitar fra così stretti
Confini, e che sagace o violento
Avversario ne prema, e ciascheduno
Di noi bastante gagliardia non abbia

D' oppor senza scambievole soccorso
L' animo invitto all' offensor dovunque
Gli si presenti, ne direm felici?
Noi, noi felici nell' angoscia eterna
D' un mal che ne sta sopra? e può la pena
Precedere al fallir? Questo avversario
Mostra nel circuirne in qual disprezzo
Tenga il nostro valor, ma quest' oltraggio
Getta sul capo suo vergogna e scorno;
Non vitupera noi. Fuggirlo adunque,
Paventarlo dovrem, se quando ei fosse
Nella sua falsa opinïon deluso,
Doppio onor ne verria? la pace interna,
E la grazia del cielo, ammiratore
Della vittoria? La virtù, la fede,
L' amor che non disfidano perigli
Senza estraneo soccorso, oh che son essi?
No, suppor non dobbiamo a noi largita
Dal saggio Creator tanto imperfetta
Felicità, che stabile del paro,
Soli, od uniti, non ci fosse! Incerto
Troppo il ben ne saria, nè più chiamarsi
L' Eden fra tali angustie Eden potrebbe. » —
« Donna! acceso nel volto ei le rispose,
Ogni cosa creata Iddio converse
Ad un ottimo fin. Nulla che sia
Difettivo, imperfetto, il Senno eterno
Lasciò nell' opre sue, non che nell' uomo,
E in ogni cosa che giovar gli possa,
O contro il suo nemico essergli scudo.
Il periglio dell' uomo è nel suo core,
E col periglio la virtù d' uscirne;
Nè senza il suo volere il mal potrebbe
Accostarsegli mai. Non pose Iddio

Leggi a questo voler; però mancipio
Non è chi la ragion segue ed osserva.
Retta Iddio la creò; ma le prescrisse
Di tenersi avvisata e vigilante,
Sì che da torta immagine di bene
Abbagliata non venga, e, tortamente
Sillogizzando, al libero talento
Non persuada ciò che vieta il cielo.
Dunque è tenero amor, non è sfiducia
Che di darne a vicenda utili avvisi
Spesso ne impon. Costanti, è ver, noi siamo;
Ma potrebbe accader che la ragione
Dal nemico offuscata, e in qualche obbietto
Specïoso abbattuta, e non curante
Di tenersi guardinga e circospetta,
Travïasse d' un tratto in grave errore.
Il consiglio più cauto è che tu fugga
Le tentatrici occasïoni, e lieve
Il fuggirle ti fia, se dal mio fianco,
Eva, non ti allontani.... Oh! non temere.
Vien la prova non cerca. Esperimento
Vuoi tu far di costanza? Innanzi tratto
Fallo nell' obbedirmi. E chi costante
Ti potrebbe affermar pria che ti vegga
Posta al cimento? Tuttavia se pensi
Che più fermi ci trovi alla difesa
Un periglio imprevisto, e non soccorsi,
Non ammoniti l' un dall' altro, vanne!
Vanne, chè rimanendo a tuo malgrado,
Più ti scosti da me. Va' nella tua
Bella innocenza, affidati al sostegno
Della virtù; te n' arma tutta, e fanne
Saldo usbergo al tuo cor. La parte sua
Teco il cielo adempì, la tua ne adempi. »

Così l'antico genitor; ma quella
Non mutò di pensiero, e in questa guisa,
Benchè sommessa, al ragionar diè fine:
« Dunque, te permettente, e confortata
Da' tuoi pieni di senno ultimi avvisi,
Ove tocco tu m'hai, che cerca meno
Coglier men fermi ne potria la prova,
Tranquillissima e lieta io m' incammino.
No, pensar non poss' io che quel superbo
Nostro occulto nemico in me rivolga,
In me più frale creatura, il primo
De' colpi suoi; chè, dove ei pur l'osasse,
N' avria la sua baldanza onta maggiore. »
Dalla man del marito in questo dire
La sua man ritraea, poi, come leve
Dea boschereccia, o Drïade, o Napea,
O del coro di Delia, a mezzo il folto
Degli alberi disparve; e Delia stessa
All' atto mäestoso, al divo incesso
Vincea, sebben dell' arco e delle freccie
Non armata la mano, e sol recasse
Qualche strumento rustical che l'arte,
Vergine ancor di foco e rozza ancora,
Dato le avea; se forse il don non era
D' un angelo cortese. É meglio a Pale,
Meglio a Pomona somigliar potea:
A Pomona nel dì che fuggitiva
Volse il tergo a Vertunno, ed alla bionda
Cerere verginetta, della figlia
Ch' ebbe, compressa dal saturnio Giove,
Non ancor genitrice. A lungo Adamo
La seguì cogli sguardi ebbri d'amore,
Mesto del suo partir. Rëiterando
Più volte le venia che non mettesse

Troppo indugio al ritorno; ed altrettante
Eva a lui promettea che sul meriggio
Reduce la vedrebbe alla capanna
Per disporvi ogni cosa, e fargli invito
Al pasto consueto, indi al riposo.
Deh quanto illusa, o sciagurata, in questo
Tuo sognato ritorno! Ahi tristo evento!
Da quest' ora infelice in paradiso
Mai più non isperar nè dolce pasto,
Nè riposo tranquillo! Insidïosa
Tra quell' ombra t' aspetta e tra que' fiori
Una rete infernale; un infernale
Odio che d' impedirti il buon sentiero,
E di fe', d' innocenza e d' ogni bene
Povera, nuda, rinvïarti anela!
Però che dagli albori antelucani,
Mero serpe all' aspetto, il gran nemico
S' era messo in cammin cercando il dove
Facilmente incontrar la coppia umana
Divisata sua preda, e tutto il seme
Chiuso in lei, sterminarne. I prati, i boschi
Cerca assiduo e ricerca ove un' ajuola,
Ove un gruppo di cespi alla sua vista
Più culto e dilettevole si mostri,
Tal che indicio gli sia d' industre mano.
Al margine d' un fonte o d' un ruscello
Pensa entrambi trovar, se la fortuna
Favorisca il pensier, ma più talenta
Cogliere dal marito Eva lontana.
Questo brama il dimon, ma poco spera,
Chè ciò ben rado v' accadea. Quand' ecco,
Fuor di tutta credenza, ancor che molto
Ne sentisse desio, sola apparirgli
Eva, a mezzo velata entro una nube

Di profumi: sì folte a lei d' intorno
Arrossiano le rose. Ad or ad ora
Questo e quel fiore di gracile stelo,
Chinandosi, drizzava, e a' molli capi
Persi, azzurri, vermigli e d' ôr trapunti,
Che sull' umido suolo ivan languendo
Perchè manchi d' appoggio, un fren mettea
Di flessibile mirto; e non pensava
Ch' ella, il fior più leggiadro, era deserta
Del suo fido sostegno, oimè sì lungi,
Mentre a lei sì vicina è la tempesta!
Per ombrosi vïali, a cui son arco
Palme, cedri ed abeti, il serpe intanto
Ne venia baldanzoso a spire, ad onde,
Or sui fiori strisciando, or fra cespugli
Celandosi, che siepe al doppio margo
Erano della via, gentil fatica
Della prima cultrice. Ameno loco
Che vincea di vaghezza i favolosi
Orti di Adone redivivo, e quelli
D' Antinoo, illustre per l' ospizio offerto
Al figliuol di Laerte; e quel giardino
Non sognato, non finto, ove solea
Starsi il re sapïente in amorosi
Riti colla sua bella egizia sposa.
Satano ammira il loco, e più del loco
La persona gentil. Come colui
Che gran tempo fu chiuso entro la cerchia
Di città popolata, in cui le case
Stipate e il lezzo d' esalanti fogne
Gli ammorbavano l' aere, uscito alfine
In un lieto mattin di primavera
A spirar la salubre aura de' campi
Fra le sparse villette ed i poderi

Circostanti, ogni cosa in cui s' incontri
Gli è cagion di diletto; il fresco olezzo
Delle mèssi e dell' erbe allor recise,
Le mandre, i casolari e fin gli arnesi
Del bifolco e gli strepiti campestri:
Tutto lo alletta; ma qualor con passo
Di fuggevole ninfa a lui dinanzi
Trascorra una leggiadra forosetta,
Ciò che pria lo adescava or più non cura,
Anzi vinto gli pare ogni altro aspetto
Da quel volto d' amor, quasi raccolto
Fosse in lui solo di natura il riso;
Tal piacer si prendea di quel fiorito
Loco il dimon; ricovero odoroso
D' Eva sì mattutina e sì romita.
E fiso nelle sue dolci sembianze,
Per femminea mollezza ancor più dolci;
In que' vezzi innocenti, in quella grazia
D' ogni atto, d' ogni moto, un senso novo
Di terror lo comprese, e con rapina
Dolcissima gli svelse il tenebroso
Suo proposto dal core. Il mal rimase
Da quella fonte d' ogni mal diviso,
E d' invidia spogliato e di vendetta,
D' ira, d' astio, di frode, in insensata
Bontà cangiossi. Ma l' ardente inferno,
Che pur nel paradiso entro gli rugge,
Dal suo breve letargo lo riscuote,
E trae dalle dolcezze a lui negate
Cagion di strazio più feroce. Allora
L' ira antica avvivando e il fiero intento,
Ne rinfiamma così la mente e il core:
« Pensiero, ove mi sproni? E qual lusinga
Mi fa l' odio obbliar che qui m' addusse?

L' odio sì, non l' amor, non la speranza
Di mutar questo inferno in paradiso,
E libarvi un piacer che m' è disdetto:
Per distruggerli tutti io qui ne venni.
Non v' è gioja per me fuor che la gioja
Di colui che distrugge, ed or non voglio
Che la felice occasïon mi sfugga.
Ecco! sola è la donna ed indifesa:
Lo sposo suo, per quanto intorno io miri,
Non è vicino, e di schivar mi giova
Quel vigor, quella mente e quel coraggio.
Benchè fatto egli sia d' immonda polve,
Membra eroiche possiede, e non è certo
Spregievole nemico. Ei da ferite
Finora è illeso; ma non io! Cangiato,
Invilito così da quel di pria
M' hanno i tormenti dell' inferno.... Oh, come
Bella è costei! divinamente bella!...
Non par creata per divini amplessi?
Nulla che mi atterrisca in quel sembiante;
Benchè siano l' amore e la bellezza
Terribili virtù, se più potente
L' odio a lor non si accosti in simulacro
D' amore; e di tal larva io vo' coprirmi
Per la perdita sua. » — Così volgendo
Nella mente Satan, del serpentino
Scoglio malvagio abitator, movea
Verso la donna. Non traeasi allora
Ondulando e strisciando sul terreno
Come fece dappoi. Sembiante a torre,
Del suo volume inferïor facea
Base spirale ai circoli salenti
In tortuoso laberinto. In capo
Alta ergeasi la cresta; erano gli occhi

Vivi carbonchi, il collo di brunito
Or verdeggiava, e si tenea sorretto
Di mezzo ai giri suoi, che flutiuanti
Luccicavan su l'erba. Avea l'aspetto
Piacevole, attraente, e mai colùbro
Che in beltà l'agguagliasse occhio non vide.
Non gli anguí in che mutarsi Armònia e Cadmo,
Non quel che in Epidauro altari e culto
Vantò; non quelle serpi in cui già furo
Giove Capitolino e Giove Ammone
Trasfigurati; per Olimpia l'uno,
E l'altro per colei che al mondo pose
Scipio, grandezza de' Quiriti. — Obbliquo
Pria di costa ei s' invia, non altrimenti
Di chi cerca appressarsi a qualcheduno,
Ma nojarlo paventa; e come sperto
Nocchier presso ad un capo o sulla foce
D'irrompente riviera, ove contrarj
Fischino i venti, all'agile naviglio
Muta vela e governo, e ne seconda
Destramente ogni soffio; in questa forma
Varia i moti Satano, e d'Eva al guardo,
Per desio d'allettarlo, il flessüoso
Strascico avvolge in capricciose anella.
Ben udì lo stormir delle agitate
Foglie, intesa la donna alla sua cura;
Pur l'occhio a lui non volse, usa ne' campi
A veder gli animai piacevolmente
Farle giochi ed inchini, a lei sommessi
Più che non fu la trasformata greggia
Alla voce di Circe. Animo allora
Prende il serpe, e s'avanza. Al suo cospetto
Piantasi non chiamato, e, come vinto
Da stupor, la contempla; e la superba

Cresta inchinando e lo smaltato collo,
Lambe con atto lusinghiero il suolo
Tocco dalle sue piante. Alfin quel muto
Gentile atteggiamento attrae gli sguardi
D' Eva a' suoi guizzi, e l' infernal n' esulta.
Quindi, o con vera serpentina lingua,
O col suon d' intromessa aura vocale,
Dà principio alla frode: « Oh non ti prenda
Meraviglia, o reina, ove tu possa,
Tu sola e vera meraviglia, averne
D' altra cosa creata! E non ti piaccia
Armar di sprezzo e di rigor quegli occhi,
Ciel di dolcezza, s' io t' accosto e sbramo
L' infinito desio di vagheggiarti;
Io soletto così, nè dalla tua
Mäestosa sembianza impäurito;
Tanto più mäestosa e venerata,
Quanto più solitaria. O bella effigie
Del tuo bel Creatore! Ogni animata
Cosa, ond' ei ti fe' dono, in te s' affisa,
Te, rapita, contempla, e la celeste
Beltà ne adora; la beltà che segno
All' omaggio saria dell' universo,
Ma chiusa in un deserto, in mezzo a fere
Stupide spettatrici ed impossenti
A conoscere un sol de' raggi tuoi,
Chi, tranne un uomo, ti vagheggia? E basta,
Basta forse quest' uom per chi dovrebbe
Seggio aver tra' celesti, e, come diva,
Obbedita venirvi ed adorata
Dalle angeliche schiere eternamente? »
Con tai lusinghe il tentator preluse,
E nel cor della donna, ancor che tutta
Per quel prodigio attonita e confusa,

Facil varco s'aprì: « Che voce è questa?
— Eva nel suo stupore alfin proruppe. —
La favella dell' uom, dell' uomo i sensi
Sulla lingua d' un bruto? E sì che privo
Della parola l' animal pensai;
Pensai che nel crearlo Iddio gli avesse
Contesi i suoni modulati. In forse
Sol talora io pendea se pur di mente
Orbo egli fosse; perocchè negli atti,
Negli sguardi del bruto aperti segni
D' intelletto notai. Te ben conobbi,
Serpe, come astutissimo fra tutti
Gli animali del suol; ma non sapea
Che voce umana possedessi. Or via,
Rinnovami il prodigio, e mi racconta
Come fu che da muto il dono avesti
Della parola, e mi sei fatto amico
Più di quanti io ne vegga a me d' intorno.
Parla! una tanta maraviglia è degna
D' attentissimo orecchio. » — E quel sottile
Mentitor replicò: « M' è lieve cosa,
O di questo bel mondo imperatrice,
Eva bella e splendente, il farti paga.
A te, mia donna, l' accennar s' aspetta,
A me tuo servo l' obbedir. — Secondo
La natura brutal d' ogni altra fera,
Che dell' erbe calpeste s' alimenta,
Vili i pensieri avea pari al mio cibo.
Sol l' istinto lascivo e la pastura
M' infiammavano il cor, nè cosa alcuna
Meno abbietta. Un mattin che la campagna
Vagabondo io correa, distinsi a caso
Un' arbore lontana, e di bei frutti
Che di porpora e d' oro eran dipinti,

Tutta carca. M' appresso a vagheggiarla,
E l' acuta fragranza che venia
Da quelle frutta un vivo amor di pasto
Mi risveglia d' un tratto, e più m' attira
Che l' amor degli anèti o di quel latte,
Non succhiato dall' agna o dal capretto
Intenti a saltellar, che sparge a sera
La gonfia poppa delle madri. Acceso
Dal desio di spiccar le savorose
Poma, perplesso non rimasi a lungo;
E la fame e la sete istigatrici,
Da quell' odor gratissimo sedotte,
Pungolo irresistibile mi sono.
Al suo tronco muscoso io m' avviticchio,
Chè nulla in altra guisa è del salirvi,
E giungere dal suolo agli alti rami
Per chi retto non sia della persona
Come tu, come Adamo. Alla radice
Premono l' altre fere invidïando
La mia facile ascesa, avide anch' esse
Del lusinghiero inarrivabil frutto.
Giunto a mezzo la pianta, onde pendea
La copia allettatrice, io non m' affreno
Dal côrne e sazïar l' ingorda brama.
Oh, mai fino a quel punto al pasco, al fonte
Libato io non avea sì dolce cosa!
Queto alfine il desio, provo in me stesso
Un improvviso mutamento. Il lume
Della ragion mi schiara a poco a poco
Le segrete virtù, nè la favella
Gran tempo a me tardò, benchè serbassi
L' immagine di serpe. Io da quel tempo
Sollevai la mia mente ai più sublimi
Concetti del sapere, ed ogni cosa

Visibile o nel cielo o sulla terra
O per l'äer frapposto, e quanto ha luce
Di bontà, di bellezza, alla serena
Mia pupilla s'aprì: ma il bello e il buono,
Che sparso contemplai nell'universo,
Trovo con istupor nella divina
Sembianza tua! Non è, non è bellezza
Che ti pareggi o che ti sia seconda!
Questa a te mi conduce, adoratore
Forse importuno; a te, bellissim' Eva,
Reina a dritto de' viventi e donna
Dell' universo! » — L'animato serpe
Così scaltro favella, e da crescente
Stupor compresa, la malcauta donna
Così risponde: « Le virtù del frutto,
Di che primo facesti esperimento,
Molto in dubbio mi pon questa soverchia
Tua lode, o serpe. Or dimmi: ov'è la pianta?
È discosta di qui? Son numerosi
Gli alberi del Signore, e molti ancora
Sconosciuti per noi: la copia è tale
Che lasciarvi non tocco un gran tesoro
Deggiam de' frutti lor; ma rimarranno
Incorruttibilmente a' rami appesi
Fin che nasca da noi chi li raccolga;
Ed altre mani ajutino le nostre
A scarcar la natura affaticata
Da' parti suoi. » — « Reina (allegro e pago
Così l'insidioso angue seguia)
Facile e breve n'è il cammin. Trascorso
Un filare di mirti, un verde piano,
Poscia un bosco d'olibano e di mirra,
Ivi, presso una fonte, è quella pianta.
Se tua guida m'accetti, io vi t'adduco. »

« Adducimi tu dunque! » Eva rispose.
Svolge il serpe i viluppi, e si ravvia
Velocissimo sì che dritto il credi,
Benchè distorto e raggruppato. Al male
Rapida scorta! La speranza aderge
Quelle lubriche ruote e fa la gioja
L'ardua cresta raggiar. Così talvolta,
Nato da que' vapori umidi e crassi,
Che la notte condensa e stipa il gelo,
Levasi un fatuo lume, a cui s'accoppia,
Com'è grido vulgare, un malo spirto,
E volteggia inquïeto e guizza e splende
Di bugiardo splendor, tal che nel bujo,
Smarrita il pellegrin la dritta via,
Segue attonito, illuso il falso duce,
Che lo trae per maremme e per fossati
O per acque stagnanti, ove deserto
D'ogni umano soccorso, affoga e spare.
Luccicava così la maladetta
Biscia, che per inganno Eva traea,
Eva credula troppo, al tristo legno
Prima radice d'ogni mal. Veduta
Ch'ebbe la pianta, al serpe Eva si volse:
« Perdonarci, o serpente, i vani passi
Noi potevam, quantunque il frutto abbondi
Su quest'arbore tua. Per te soltanto
Giovinò le virtù che in sè racchiude;
Mirabili virtù, se tali in vero
Ne son gli effetti. Ma toccarlo, o serpe,
Ma farne saggio non poss'io; l'Eterno
Ne lo contende, e questo è il sol precetto
Figlio della sua voce: in ogni cosa,
Ove questa ne togli, a noi siam legge:
Nè freno tolleriam che la ragione. »

E quel sagace lusinghier: « Nel vero?
V' impose il Creator di non cibarvi
Delle frutta crescenti in paradiso?
Ma dell' aere non v' ha, non v' ha del suolo
Fatti signori? » — E pura ancor la donna:
« N' ha concesso, rispose, ogni altro frutto;
Questo sol ci negò. — Non ne gustate,
Non toccatene punto, Iddio ci disse,
Mangiandone, morrete. — » Appena intese
Queste brevi parole, audacia nova
Piglia il dimon; ma sotto un novo aspetto
D' amor, di zelo per la specie umana;
E di sdegno magnanimo per l' onta
Che recata le fu. Repente ei muta
Volto e linguaggio. Di pietà compunto,
Ma pur con grazïosi atteggiamenti,
Tituba, si confonde, e alfin si posa,
Come a grave materia il dir prepari.
Tale in Roma e in Atene ai tempi antichi,
Allorchè l' eloquenza, or muta e spenta,
Colla civile libertà fioria,
Un illustre orator, che la difesa
Di gran causa imprendea, pensoso e chiuso
Stava alquanto in sè stesso; e pur tacendo,
Or cogli atti del corpo, or collo sguardo,
Pria che voce ei mettesse, ad ascoltarlo
Gli animi apparecchiava; ovver, negletto
L' inutile preludio e il vano indugio,
Dritto al tema correa. Similemente
Movendosi e sostando, lo scaltrito
Tentator s' atteggiava: assurto in fine
Quant' alto egli era dal terren, proruppe
Con voce impressa di profondo affetto:
« O sacra pianta, donatrice e madre

Di senno e di saper! Ben ora io sento
Tutta in me la virtù che ne dispensi!
Virtù che mi rischiara, e delle cose
Non sol mi svela le cagioni occulte,
Ma le vie di que' sommi ordinatori
Che nome han pur di saggi. E tu, sovrana
Della terra universa, alle minaccie
Terribili di morte, oh non dar fede!
No, no, voi non morrete.... E lo potreste?...
Per gustar di quel frutto? Ei pur la vita
Del saver vi largisce. O dalla mano
Che morte minacciò, morte attendete?
Guarda me! lo toccai, lo morsi il pomo,
Pure io son vivo; ed anzi il mio coraggio
D' elevarmi così mi fece acquisto
D' una vita perfetta e ben diversa
Dalla vile ed oscura, a cui sortito
Fui dal destino. E tolto all' uom sarebbe
Quanto al bruto è concesso? Error sì lieve
Corrucciar può l' Eterno? o non più tosto
L' invitto Ei loderà che, della morte
Superati i terrori, (e sia che vuolsi
Questo fantasma tenebroso) a vita
Splendidissima aspiri? alla scïenza
Del bene, io dico, e del contrario suo?
Del ben? Che di più giusto e di più santo?
Del mal? Perchè celarlo, ove parola
Vuota non sia? Palese, agevol opra
L' evitarlo vi fôra. Iddio per tanto
Punir non vi potrebbe, ed esser giusto.
Or se giusto non è, non è più Dio,
Nè temuto, obbedito esser vi debbe.
Dunque il terror che desta in voi la morte,
Quello esclude di Dio. Perchè disdetta

Vi fu la pianta del saver? Fu solo
Per cingervi di tema e d'ignoranza,
Per avervi in eterno umili e schiavi
Adoratori. Da quel dì che voi
Ciberete del pomo, agli occhi vostri,
Che sereni estimate, e sono oscuri,
Splenderà nova luce, Iddii sarete;
E del bene e del mal, come son essi,
Voi pur conoscitori. Ed è ragione
Che se da bruto in uomo io mi conversi,
Così d'uomini voi trasumanarvi
Deggiate in Dei. Slacciar la vostra spoglia
Per rivestirvi la divina, è questo
Forse la morte; desïabil fato
Se conduce a tal fin, benchè predetto
Per minaccia vi sia. Gli Dei che sono,
Perchè l'uom non divenga uno di loro
Gustando il cibo degli Dei? La prima
Vita son essi, e valgonsi di questa
Per imporne la fe', che cielo e terra
Derivino da lor; ma persuasa
La mia mente non han, poichè dal Sole
Veggo scaldarsi e germogliar la terra,
Non dai numi infecondi. E dove il fonte
Fossero delle cose, avrieno infusa
La doppia conoscenza in questo frutto,
Onde poi chi ne mangi, il grande acquisto,
Senza il consenso di lassù, ne faccia?
E sarà tale acquisto ingiurïoso
A quegli alti intelletti? In che dovrebbe
Farsi la sapïenza a Dio nemica?
Non è suo l'universo? e darvi un frutto
Cosa contraria al suo voler potria?...
Invidia forse della sua fattura

Suggerì quel divieto? Oh no! non ponno
Albergar negli Dei sì bassi affetti.
Queste, queste ragioni ed altre ancora,
Certa prova vi son che bisognosi
Siete voi di quel frutto. Umana diva,
Libera ne raccogli e n' assapora. »
Qui tacque; e l' ingannevole parola
Scese in cor della donna. Al fatal melo,
Che tentata l' avria sol della vista,
Fissi gli occhi tenea. La lusinghiera
Voce del seduttor le risonava
Dolcissima agli orecchi, e in quella voce
Sentia ragione e verità. Già l' ora
Del meriggio appressava, e la soave
Aura impregnata dall' odor del pomo
Le irritava il desio di porvi il dente.
A spiccarlo, a cibarne omai disposta,
Cogli occhi ardenti lo divora. In freno
Pure alquanto si tenne, e con sè stessa
Ragionava così: « Son grandi, o frutto
Mirabile fra tutti ed eccellente,
Le tue virtù. Quantunque all' uom disdetto,
Degno sei ch' io t' ammiri. Al primo saggio
Che ne fece di te, di te che fosti
Troppo a lungo negletto, ebbe la muta
Creatura favella, e la ferina
Lingua, incapace dell' umano accento,
Le tue lodi imparò; nè le nascose
Colui che t' interdisse, allor che pianta
Ti nomò del sapere. Ei n' ha prescritto
Di non côrti, o bel frutto. Il suo decreto
Però, che n' ammaestra il ben che doni
E qual uopo ne abbiam, ti raccomanda
Ben più che se concesso a noi ti avesse.

Un incognito ben non si possiede;
Cosa aver che s' ignori o il non averla
Suona, parmi, lo stesso. Or che vietato
N' ha Dio? La conoscenza. Il bene adunque,
Il saver ne vietò; ma tai divieti
Non si denno attener. Che se la morte
Ne' suoi nodi ci stringa, a che varria
La nostra interna libertà? Nel giorno
Che cogliam le tue frutte, o sacra pianta,
(Tale è il decreto del Signor) moriamo:
Ma la serpe n' ha colto e non morìo;
Vive, intende, favella, e la ragione,
L' accorgimento, di che priva ell' era,
In quel cibo trovò. Per l' uomo adunque
Fu creata la morte? o solo al bruto
Questo all' uomo interdetto arcano pomo
Venne concesso? al bruto, al bruto solo?
Ma chi primo finora osò cibarne,
A noi non lo ricusa, anzi cortese,
Liberal, ne desia dell' acquistato
Tesoro a parte. Consiglier verace,
Caldo amico dell' uomo è questo bruto,
Nè sa d' arti o di frodi. Or ben che temo?...
O conoscere io posso, in tanto bujo
Che veder m' impedisce il male, il bene,
Dio, la morte, la legge ed il castigo,
Ciò ch' io debba temer? Dell' ignoranza
Farmaco salutare è questo frutto,
Frutto divin, bellissimo alla vista,
Che m' attrae, che m' alletta e mi promette
La sapïenza; nè dovrei spiccarlo,
Nè le membra nudrirne e l' intelletto? »
Disse, ed in ora maledetta al pomo
Stende audace la mano.... il coglie.... il gusta!...

La gran ferita ne sentì la terra,
E la natura, sospirando, impresse
A tutte l'opre sue funesti segni
Della umana caduta. — Entro la selva
La colpevole biscia si nascose;
E far ben lo potea, chè tutta intesa
Eva al suo pasto, non volgea pupilla;
Nè mai tanta dolcezza in altro cibo
Pareale aver gustata: o fosse il vero,
O mera fantasia dalla speranza
Del sapere infiammata e dal pensiero
Dell' aspettata deità. Quel pomo
Avida tranguglava, e non sapea
D' inghiottirsi la morte. Alfin satolla,
Ebbra come per vino, e di sè stessa
Paga, esultante, prorompea: « Sovrana
D' ogni pianta che sorga in paradiso,
Arbore avventurosa, il cui felice
Parto è il saver! Le tue nobili frutte,
Fin qui mal note e non curate, a' rami
Quasi a scopo nessun ti stanno appese.
Ma d' oggi in poi mia prima e dolce cura
Tu sarai, cara pianta; nè mattino
Verrà senza ch' io t' offra e canti e lodi,
Come dritto tu n' hai. Dalle tue braccia
Staccherò que' tesori, onde sì larga
Dispensiera ne sei, fin che nudrita
Di dottrina io mi sia come i divini
Onnisciënti, ed invidi pur tanto
D' una ricchezza che donar non ponno.
Perocchè se d' un nume il don tu fossi,
Nata qui non saresti. — Esperïenza,
Quanto mai non ti debbo, ottima guida!
Io, se te non seguia, nell' ignoranza

Chiusa ancor mi vedrei. Della saggezza
Tu mi sgombri il cammino, e per la notte
Del mistero, ond' è cinta, a lei m' adduci.
Nè forse di mistero io pur m' avvolgo?
Alto è il cielo e remoto; e mal distinte
Denno agli occhi apparir di chi vi siede
Le cose della terra. Un' opra forse,
Una cura diversa aver potria,
Dal suo perpetuo vigilar distratto
Il gran proïbitor, mentre si affida
Ne' suoi celesti esploratori, e vista
Forse me non avrà.... Ma come or debbo
Presentarmi ad Adamo? Il mio repente
Mutamento scoprirgli, e della mia
Nova felicità chiamarlo a parte?
O guardarmi, tacendo, il privilegio
Che mi dà la scïenza? Empirne il vuoto
Della imperfetta femminil natura,
Tal ch' io lo accenda d' un amor più forte,
Più cara io gli diventi, a lui m' agguagli,
E (mio lungo desio!) su lui m' innalzi?
Chè libero non è chi fa soggetta
La sua voglia all' altrui. Sì, questo è il meglio.
Ma se veduta il Creator m' avesse?
Se morir dovess' io? se nelle braccia
D' un' altra donna in dolcezze d' amore,
Me distrutta, ei vivesse? Il sol pensarvi
Mi uccide!... Ho risoluto. O lieta o trista,
Farò sua la mia sorte. Io l' amo tanto,
Che mille morti tollerar potrei,
Pur che seco io le parta. Oh no, la vita
Senza lui non è vita! » — E detto questo,
Scostasi dalla pianta, e le s' inchina
Come all' alto poter che vi dimora,

E v' infonde l' umor della scïenza,
Nettareo sorso degli Dei. — Fra tanto
Di quel lento ritorno insofferente,
Componeale il marito una ghirlanda,
Fiore eletto da fiore, onde le chiome
Fregiar di quella cara, e coronarne
Le campestri fatiche; in quella guisa
Che sogliono talvolta i falciatori
Alla reina delle mèssi un vago
Serto intrecciar. Conforti e gaudj novi
Quel ritorno indugiato all' infelice
Promettea; nondimeno un reo presagio
Gli pesava sul core, e il cor sentia
Inegualmente palpitar nel petto.

Per la via ch' ella prese allor che tolse
Da lui commiato mattutina, Adamo
Mesto incontro le mosse, ed alla pianta
Lo condusse il sentier, quand' Eva appunto
Ne ritornava. Fra le mani avea,
Carco di belle frutte un ramoscello,
Svelto allor dal suo tronco; e dalle frutte,
Che recente lanugine velava,
Uscia dolce profumo. A ratti passi
Ella corse al marito, e avea sul volto,
Quasi preludio al favellar, la scusa
E, pronta troppo, la difesa. Incontro
Gli venia sorridendo, e di lusinghe,
Onde artefice ell' era, il dir mescea.

« Non ti fece stupir sì lungo indugio?
Quanto del tuo mancarmi io fui dolente!
Come lunghe mi parvero quest' ore
Che da te m' han divisa! Un' agonia
D' amore, Adamo, che non mai soffersi,
Che non mai soffrirò; poichè lo stolto

Desio di riprovar ciò che provai,
Temeraria, inesperta, un' altra volta
Non verrammi al pensier: l' angoscia, dico,
D' esser lungi da te, dagli occhi tuoi.
Ma cosa, oltre ogni dir, nova e stupenda
Ne fu cagion. M' ascolta. In quella pianta
Non è, come n' han detto, alcun periglio;
No! Non reca il suo frutto ignoti mali,
Ma serena virtù che gli occhi irraggia.
E fa Dio chi lo gusta; e chi gustonne
Tale il provò. La serpe (o non curante,
O sciolta dalla legge all' uomo imposta)
La saggia astuta serpe osò mangiarne,
E non solo evitò la minacciata
Morte, ma da quel punto ebbe favella,
Ebbe umano intelletto, e ragionando
Ella mette stupor. La sua parola
Tanto mi stimolò, mi persuase,
Che la prova io ne feci, e l' alto effetto
Corrispose alla prova. Il bujo, Adamo,
Che copria gli occhi miei subito sparve;
Il mio spirto, il mio cor si dilataro;
Parmi già dall' umana alla divina
Natura alzarmi, e l' animo mi gode
Nel pensier che tu pure alla mia gloria
Partecipe sarai. Supremo è il bene
Se diviso con te; gioirne io sola
M' è fastidio, dolore. Oh sì! deliba
Tu pur di questo pomo, e in noi sia pari
La letizia all' amor. Ma se le labbra
Torci, Adamo, da lui, la varia sorte
Ne partirebbe, ed io tardo rifiuto
Di mia divinità per te farei.
Tardo, perchè il destin vi s' opporrebbe. »

Così la sua ventura ella narrava
Concitata al marito, e sulle guance
Il rossor le salia del turbamento.
Ed ei, come raccolse il luttüoso
Fallo dell'infelice, taciturno,
Immobile rimase, e si coperse
Di mortal pallidezza; un gel gli corse
Per le vene, per l'ossa, e le giunture
Il terror gli snervò; dalla tremante
Mano gli cadde la ghirlanda, e tutte
Quelle rose languîr divise e sparte
Sul terreno. Impietrito e bianco in viso,
Così stette gran tempo. Alfin l'interno
Stupor da tai pensieri in lui si ruppe:
« O fior dell'universo! ultima e bella
Tra le belle e migliori opre di Dio!
Creatura d'amor, che d'eccellenza
Tutto ciò che pei sensi e per lo spirto
Fu di buono creato e di soave,
D'amabile, di santo, arrivi e passi!
Oh come ora scaduta! In così breve
Tempo scaduta, e da sì bella e pura,
Ora contaminata, ora deforme
E devota alla morte! E tu potesti
Profanar temeraria il sacro pomo
Ribellandoti a Dio nel suo decreto
Di non toccarlo? Il maledetto inganno
Del nemico t'ha colta, e me, me pure
Teco, o misera, ha colto. Ed altro io forse
Potrei fuor che soppormi al tuo destino?
Vivere senza te? senza la dolce
Tua compagnia? discioglìermi per sempre
Da quel nodo d'amor che a te m'allaccia
Per condur solitario in queste selve

Una vita d'affanno? Ah no! Se pure
La destra onnipossente una seconda
Eva traesse dal mio fianco, oh mai
Dal cor non m' usciria la cara antica!
Vincolo di natura a me t' annoda;
Carne delle mie carni, ossa dell' ossa
Tu sei, nè può diverso il tuo destino,
Infelice o felice, esser dal mio. »

Quindi simile ad uom che si riscuota
Da paure funeste o dalla guerra
Di contrarj pensieri, e pieghi il capo
Rassegnato a un voler che non si muta,
Placido la parola a lei rivolse:
« Eva! ti avventurasti ad opra audace,
Non men che perigliosa. Alzar lo sguardo
Non temesti a quel pomo, obbietto sacro
D' una sacra astinenza. E ciò non basta.
L' hai spiccato e mangiato, alla suprema
Legge ribelle. Ma chi mai potria
Cancellar l' avvenuto e sfare il fatto?
Nè possanza di Dio, nè di destino.
Ma forse non morrai. La colpa forse
Grave tanto non è; poichè dal serpe
Guasto il pomo fatale e violato,
Comun cibo si fece anzi che tocco
Fosse da te. Mortifero il gustarne
Non fu, come dicevi, a quella fera.
Vive ancora il serpente, e d' una vita
Pari all' umana, ed elevata molto
Su quella a lui sortita. Un argomento
Che noi pur sollevarci a più sublime
Grado potremmo, e forse in Dei cangiarne,
Od in angeli forse o in semidei.
Io non oso pensar che il sapiente

Creator delle cose abbia decreto,
Comecchè lo minacci, il nostro scempio.
Lo scempio delle sue nuove fatture
Ch' ei sull' altre esaltò, sull' altre tutte
Per noi create, e che perir di forza
Dovrebbero con noi, perchè soggette
All' imperio dell' uomo. E Dio potrebbe
Struggere l' opre sue? Sprecar facendo
E sfacendo la possa e la fatica?
Nol si creda di lui. L' Onnipotenza
Può crear l' universo un' altra volta;
Ma se noi distruggesse, il suo nemico
Rinfacciargli sapria. — Mal certa è sempre
La grazia di color che sopra gli altri
Dio favoreggia. Chi piacergli a lungo
Potrà? Me prima rüinò, rüina
Or la umana progenie, e dopo questa?... —
Qual materia di scherno a quel superbo
Non darebbe il Signor? Ma sia comunque
La tua sorte è la mia; parato io sono
A dividerla teco; e se la morte
M' unisse a te, la morte è la mia vita.
Così tratto il mio cor dalla natura
Sento, o donna, vêr te, mio vero e caro
Possedimento! Un' alma, un corpo solo
Siam noi, nè si disgiunge il nostro fato,
Poi che me stesso, te perdendo, io perdo. »
Ed Eva a lui: « Miracolo d' amore,
D' un amor senza fine! Illustre esempio
Ch' io seguir ben vorrei! Ma come alzarmi
Potrò mai sino a te, bench' io mi vanti
Dal tuo fianco esser nata? a te che tanto
Di grandezza m' avanzi? Allor ch' io t' odo
Ragionarmi d' amore e mi ripeti

Che noi siamo in due corpi un' alma sola,
Tutta esulto di gioja!... Ed oggi.... oh, come
Oggi me n' assicura il tuo proposto
D' imitar la mia colpa, il mio delitto,
Pria che morte sepàri, o qualche ignota
Più crudele sventura, il nostro amplesso!
Se pur colpa è gustar di questo frutto,
La cui santa virtù mi fa palese
L' infinito amor tuo (poichè dal bene
Sempre il ben si deriva), amor che forse
Non avrei conosciuto in tutta quanta
L' ampiezza sua! Ma pure ov' io credessi
Che la morte intimata a quanto osai
Mi dovesse punir, vorrei sopprmi
Sola, silenzïosa a questa pena,
Nè farmi d' un error consigliatrice.
Soccombere vorrei, vorrei più tosto
Desolata perir che trarti ad opra
Funesta al tuo riposo; ed or che tanta
Prova d' affetto tu mi dai, d' un vero,
Caldo, tenero affetto, oh, meno ancora!
Però ben altro ne sarà l' evento:
Morte no, ma più larga intima vita,
Occhi aperti e veggenti, ignote gioje,
Nuove speranze e voluttà sì dolci,
Che quanto più soave a me già parve,
Comparandolo a queste, assenzio fora.
T' affida, Adamo, alla mia prova, e posto
L' animo in piena calma, e dato ai venti
Questo sogno di morte, il pomo assaggia. »
Così detto, lo abbraccia, e di dolcezza
Piange teneramente. E come grande,
Come splendido estima il suo trionfo
D' aver nobilitato il cor di Adamo

Tanto da provocar lo sdegno eterno
E la morte per lei! Poscia il presenta
Con mano liberal d' un roseo pomo,
Spiccandolo dal ramo. Oh, premio degno
Di tal consenso! Ed ei lo accosta al labbro,
Conscio dell' opra sua, nè dal più leve
Rimprovero trafitto. — Ahi, stoltamente
Dalla lusinga femminil sedotto,
Non tradito fu l' uom! Tremò dall' ime
Sue viscere la terra, e come oppressa
Da nova angoscia, un secondo lamento
La natura mandò. D' un negro velo,
Quando il mortale original peccato
Fu consunto dall' uomo, il ciel si chiuse;
Poi tuonò cupamente, e dolorose
Lagrime piovve. Adamo il fiero pasto
Trangugiando venia senza un pensiero
Porre al dolor dell' universo; ed Eva,
Eva a meglio allettarlo, il gran misfatto
Rinnovar non temè, nè farsi all' empia
Mensa conviva. Or, come inebbriati
Di recente falerno, in gran letizia
Stavano immersi, e già le penne a tergo
Si vedeano spuntar, già lor parea,
Della terra sdegnosi, in Dei mutarsi
Ed ascendere al ciel. Ma ben diverso
Dalla speranza quel perfido frutto
Nei delusi operò! La prima immonda
Febbre della lascivia in loro accese!
A fissar nella donna impuri sguardi
L' uom cominciò. La donna all' uom li volse
Non men procaci, ed ambo un foco ardea
Di voluttà. Con tai parole Adamo
La compagna eccitava ai molli amplessi:

« Eva, che tu possegga un dilicato
Gusto or or mi provasti; e ciò per fermo
Poca parte non è di sapienza;
Chè saper noi diciam dell' intelletto,
Come del gusto. Commendarti io debbo;
Così ben provveduto all' uopo nostro
Quest' oggi hai tu. Negandoci il soave
Piacer di questo frutto, assai perdemmo.
Siam vissuti finor nell' ignoranza
Dei sapori squisiti. Ove si chiuda
Nelle cose interdette una dolcezza
Simile a questa, desïabil cosa
Saria che dieci piante, e non pur una,
Dio n' avesse inibito. Or vieni, o cara,
Altre gioje a goder che più gradite
Faranne il pasto prezïoso. Oh mai,
Dal dì che m' apparisti e mia ti feci,
Mai più fervida brama il cor non m' arse
Di confondermi teco! Oh no, sì bella
Mai non raggiasti agli occhi miei! Prestigio
Di quel nobile frutto! » — E sguardi e detti
E blandizie aggiungendo, a lei fe' noto
Qual desio lo pungea. La donna intese,
E coll' ardente sfavillar degli occhi
Fiamma accrebbe alla fiamma. Ei non ritrosa
Per man la prese, e la guidò su molle
Tappeto d' erba, a cui fitto recinto
Ed ombrifera vôlta era un tessuto
Di larghe foglie. Amàrachi, vïole,
Asfodilli e giacinti l' odoroso
Talamo componeano; occulto, fresco,
Gentil ricetto più di quanti il grembo
Ne allegrâr della terra, ed ivi al fondo
Vuotâr la coppa del piacer. Sigillo

Della mutua lor colpa, alleggiamento
Del lor peccato. Il sonno alfin li vinse,
Sazj e stanchi d' amplessi. Allor che il foco
Svampò del falso pomo, il cui vapore
Soave, inebbriante, ingombro avea,
Quasi nube, il lor senno, e volte in fuga
Le buone interne facoltà, dal sonno
Ingenerato di maligni influssi,
E torbido di larve e di paure,
Si riscossero entrambi, e si levaro
Come da veglia tormentosa. Ad Eva
Volse Adamo lo sguardo ed Eva a lui,
E conobbero allor che gli occhi aperti,
Ma buje aveano l'alme. Era sparita
L' innocenza da lor, pietosa benda
Sulla faccia del male; e colla innata
Bontà, colla scambievole fiducia,
Loro usate custodi, anche l' onore
Si partia sospirando, e nelle braccia
Gli abbandonava della rea vergogna.
Questa i nudi vestì, ma più scoverti
Parvero in quella veste; e come un tempo
Il robusto Danìte alzò la fronte
Dal grembo di Dalìla, invereconda
Filistea, raso della forza antica;
Così que' tristi si destâr, deserti
D' ogni bella virtù. Confusi e muti,
Come se la parola a lor mancasse,
Rimasero gran tempo. Adamo alfine,
Attonito non men della compagna,
Svolse a fatica queste voci: « O donna!
In mal punto prestavi a quel fallace
Serpe l' orecchio, da chiunque appreso
Egli abbia a contrafar la voce umana.

Della nostra caduta il ver ne disse,
Del promesso salir ne disse il falso.
Chiari, aperti abbiam gli occhi, e il male e il bene
Conosciam, questo è ver, ma coll' acquisto
Del mal perdemmo il bene. O sciagurato
Albero del saver, se questi sono
Gli amari frutti che ne dai! Se privi
Di fe', di purità, di verecondia,
D' innocenza ci lasci, consueti
Nostri ornamenti, e traccie manifeste
D' una infame lascivia, onde procede
La gran piena de' mali, e d' ogni male
Ultimo, la vergogna, in noi tu stampi!
Eva, col nostro bene, e questo è certo,
Compro il male abbiam noi.... Ma come in volto
Oserò più fisar l' Onnipotente?
Come gli angeli suoi che tante volte,
Estatico di gioja, io contemplai?
Più non potrà la mia vista terrena
Sostenerne l' aspetto e l' abbagliante
Luce che li circonda.... A che non posso
Condur vita selvaggia! in un deserto,
In un bosco cacciarmi, ove le piante
Mi diffondano intorno un' ombra oscura
Pari alla notte; nè raggio di sole,
Nè di pianeta penetrarvi ardisca!
E voi, pini, e voi, cedri, oh mi coprite,
M' ascondete così che più di Dio,
Che più d' angelo il volto io non rivegga!...
Ma cessiam le querele, e come il nostro
Misero stato ci consiglia, un modo
Cerchiam di ricoprirne, ed alla vista
Nascondere di noi ciò che più sembra
Insultare il pudor. Nell' ampie foglie

Di questa ò quella pianta insieme avvinte,
E fasciatine i fianchi, un manto avremo;
Cosicchè la vergogna, infausta e nova
Compagna nostra, non vi getti il guardo,
E non ne accusi d' impudichi. » — Tale
Fu l' avviso d' Adamo; ed egli ed Eva
Nel folto s' innoltrâr d' una foresta.
Ivi scelsero il fico, e non quel noto
Pe' frutti suoi, ma l' arbore che l' indo
Del Malabarre e del Decàn conosce.
Lunghe e larghe così l' estrania pianta
Stende ed inarca le ramose braccia,
Che penètrano il suolo e fan radice.
Poi come figlie pullular le vedi
Presso il tronco materno ed intrecciarvi
Volte opache e sublimi, e chiostri ombrosi,
E portici echeggianti ed ampie vie.
E quivi il mandrïan dalla solare
Sferza ripara, e steso alle fresche ombre,
Per lo fesso de' rami il gregge esplora
Che pastura all' aperto. I due parenti
Spiccâr di quelle foglie ad una targa
D' Amazzone sembianti, e rintrecciate
Come seppero meglio, intorno all' anche
Ne fêr cintura; invan! se fu l' intento
Di velarne la colpa e la vergogna.
Oh quanto dalla prima e glorïosa
Nudità rimutati! Il Genovese
Così vide vagar l' americano,
Cinto il fianco di piume, e l' altre membra
Tutto ignudo, pei campi e per le rive
Dell' isole boscose, e rintanarsi
Selvaggio entro le selve. Avviluppati
Di quelle fronde i nostri antichi padri

Credean, se non in tutto, in parte almeno
La vergogna occultar, ma più tranquilli
Non batteano i lor cuori, ed incapaci
D' ogni quïete, e sol vaghi di pianto,
Caddero sul terren. Nè pur dagli occhi
Versavano dolor, ma dentro al petto
Sollevar si sentiano una tempesta
Di passïoni impetüose e cieche:
Odio, sdegno, sospetto e diffidenza
E discordia e rancor che fieramente
Ne veniano agitando il queto impero;
Queto e mite pur dianzi, ed or commossa,
Turbolenta anarchia, perchè lo scettro
Non reggea più la mente, e fren nessuno
Patia la volontà, sommesse entrambe
Alla foga de' sensi, all' appetito,
Che dall' imo usurpandosi l' altezza,
Alla ragion, che prima era sovrana,
Tolto avean la corona. Il cor turbato,
Smarriti gli occhi, il dir lento, confuso,
L' interrotto colloquio Adam riprese:
« Perchè non secondasti i miei consigli,
Nè le iterate mie calde preghiere
Di restarne con me, quando il talento
(Non so d' onde venuto) a te s' apprese,
In questo infelicissimo mattino,
Di vagarne solinga?... Ancor saremmo
Felici noi, nè trepidi, nè privi,
Come or siam, d' ogni bene, e vergognosi,
E nudi e miserissimi! Non cerchi
Or più nessuno inutili cimenti
Per mostrar la sua fede; a darne prove
Ch' essa incomincia a vacillar, l' amore
Di cercarli è bastante. » — E dal rabbuffo

Del marito ferita, Eva rispose:
« Quai severe parole uscir lasciasti
Dalle tue labbra, Adamo? E tu, tu dunque
Dài cagion dell'evento al mio capriccio,
Alla mia voglia di vagar solinga,
Come dirla ti piaci? e non potea
Cogliermi la sventura e presso e lungi,
Sola e con te? cadervi in quella frode
Non potevi tu stesso? O là presente
Stato fossi all'assalto, o qui le reti
Tese lo scaltro assalitor n'avesse,
A te pur non saria da quella dolce
Favella sua spiccata ombra d'inganno.
Fra quel rettile e noi v'era colore
D'astio, di nimistà, perchè ne avessi
Qualche offesa a temer? — Ma non dovevi
Mai staccarti da me! Ciò, ti rispondo,
Saria come uno starmi a te confitta
Costa insensata e nulla più. Tua cosa
Son io, tu sei mio duce, e nel sospetto
D'incontrarvi un periglio, a che non m'hai
Impedito l'andar con assoluto
Comandamento? Opposto, è ver, ti sei,
Ma con poco vigor. Che dico? Io n'ebbi
E licenza, ed assenso e buon commiato.
Se tu con inflessibile fermezza
Posto al niego ti fossi, io non avrei,
Tu non avresti inobbedito. » — E, rosso
Del primo sdegno, Adamo ad Eva: « È questo
L'amor che tu mi porti e la mercede
Del mio? di quell'amor che saldo, eterno
Ti offersi, ti giurai, dacchè perduta
Eri tu, ma non io? non io, che solo
Vivere in gaudio senza fin potea?

E pure, ingrata, volontario scelsi
Morir della tua morte. Ed or m' incolpi,
Com' io fossi cagion del tuo misfatto!
Che non t' ho, mi rimprocci, il mal pensiero
Combattuto abbastanza? E che dovea
Far di più? L' ammonirti, il farti scaltra
Sul periglio vicino e sull' agguato
Teso dall' inimico un nulla estimi?
La forza sola rimanea; ma questa
Dal libero voler non si comporta.
Sai chi sprone ti fu? La tua smodata
Fidanza in te. D' incorrervi periglio
Tu non temevi, o se temevi, averne
Speravi occasïon d' inclita prova.
Io stesso, io stesso errai, troppo ammirando
Ciò che tanto perfetto in te mi parve.
Non credea che l' inganno osar potesse
D' avvicinarti.... Maledetto errore
Che s' è fatto mia colpa, e tu ne sei
L' accusatrice!... Così fia, che pianga
Delle lacrime mie chi troppo affidi
Nel valor della donna, e sciolga il freno
Alla sua volontà mal tollerante
Di vincoli e di leggi. Abbandonata
La femmina a sè stessa e presa al laccio,
Torceranne l' accusa alla indulgente
Condiscendenza del marito. » — Entrambi
Sprecavano così le infruttüose
Ore in parole di corruccio e d' ira.
Ma nè l' uom nè la donna in sè medesmi
Mai volgeano la colpa, e non parea
Quella vana contesa aver più fine.

———

LIBRO DECIMO.

—

Già noto era lassù qual nequitosa
 Opra nel paradiso avea compiuta
 L'arcangelo ribelle: era già noto
 Come a cogliere il frutto Eva sedotta
 Entro il serpe egli avesse, ed ella Adamo.
 E che mai si nasconde alla pupilla
 Di Dio che tutto vede? o tesse inganno
 All'intelletto onnisciente? Ei saggio,
 Ei giusto in ogni cosa, all'avversario
 Tentar non impedì lo spirto umano;
 Spirto di forza e di ragione armato,
 D'un voler liberissimo, potente
 A svelar gli artificj e ripulsarli,
 Sia del nemico o del bugiardo amico.
Sapea la coppia umana, e dalla mente
 Cader non le dovea, che pröibito
 Erale di toccar l'arcano frutto,
 Qualunque fosse il tentator. La pena,
 Trasgredendo, incontraro; ed altro forse
 Si doveano aspettar? Quel lor peccato
 Mille in sè ne ravvolse, e la caduta
 Meritamente gli seguì. — Dolenti,
 Taciturni gli angelici custodi
 Dal paradiso risaliano al cielo,

Vòlti all' uomo i pensieri, il cui destino
Agli spirti di Dio non era oscuro.
Stupian, che per astuta arte infernale
Intromesso il dimon nel santo loco
Non veduto si fosse. Or quando al varco
Dell' empiro arrivâr le dolorose
Novelle della terra, ognun trafitto
D' amarezza restò. Sulle celesti
Fronti una nube di dolor si sparse,
Dolor misto a pietà, che dell' empiro
Non scemò la letizia. A que' vegnenti
L' eterea moltitudine accorrea,
Di saper desïosa il come, il quando
Dell' avvenuto; ed essi a' piè del trono
S' affrettâr riverenti, ove la cura
Li traea di scolparsi innanzi a Dio
Della ingannata vigilanza; giusta
Discolpa, udita e facilmente accolta
Dal benigno Signore. A mezzo i tuoni
Questa voce ei mandò dalla sua nube:
« Angeli qui raccolti, e voi, Potenze,
Che d' una vana missïon tornate,
Non vi cada il coraggio, e non vi turbi
Questo annunzio terreno. I tristi eventi
Prevenir non potea la vostra cura
Per vegliante che fosse. Io già predissi,
Allorchè primamente uscir d' inferno
Sàtana vidi e traversar l' abisso,
Che sollecito avrebbe e pieno effetto
Il suo nero proposto, e che l' orecchio
L' uomo alfin piegherebbe alla menzogna
Contro il suo Creator; sedotto il folle
Dalla lusinga e nell' error gittato.
Nessun de' miei decreti il suo fallire

Necessità; nessun leggiero impulso
Diedi all' arbitrio suo, perchè dovesse
A diritta di forza od a sinistra
La sua bilancia vacillar. Ma l' uomo
Tuttavolta è caduto, e non mi resta
Altro che pronunciar sul grave errore
La sentenza final: la morte, io dico,
Che predetta gli fu nel giorno istesso
Del fallo suo. Minaccia inane e vana
Sol perch' egli respira e non lo colse,
Come temea, di subita percossa,
L' uomo estima la morte: oh, ma la luce
Tramontar non vedrà di questo giorno
Pria ch' egli esca d' inganno, e riconosca
Che perdono non è la tolleranza.
Come fu la bontà, non vo' che sia
La giustizia schernita. Ed or chi deggio
Inviar sulla terra a giudicarlo?
Chi, se non te, mia vece e Figlio mio?
Della terra, del cielo e dell' inferno
Diedi a te la balìa. Che mio consiglio
Sia d' unir la giustizia alla clemenza,
Te scegliendo, o diletto, aperto io mostro.
Tu dunque, amico e intercessor dell' uomo,
Tu prezzo al suo riscatto, ed uom tu stesso
Predestinato, a giudicar discendi
L' uomo caduto. » — All' ultima parola
Svelò l' eterno Padre il glorïoso
Splendor della sua destra, e senza nube
Tutto rifolgorò sul Figlio eterno
Quel divino splendor. Così raggiante
Della paterna ripercossa immago,
Con dolcezza ineffabile rispose:
« È tuo, Padre, il comando, e mio l' incarco

D' eseguirne la mente in cielo, in terra;
Tal che debba tu sempre in me piacerti.
Scenderò sulla terra a dar sentenza
Dei colpevoli tuoi; ma sia comunque,
Padre, il giudizio, al compiersi de' tempi,
Ricader sul mio capo, e tu lo sai,
Dee la pena maggiore: il grave fascio,
Te presente, io ne assunsi, e non mi pento
Della promessa. È mio pertanto il dritto
D' addolcir quella pena a cui m' offersi;
Temperar la giustizia io mi propongo
Così colla pietà, che l' una e l' altra
Paghe in fine saranno e tu placato.
Pompa, corteggio non desio. Nessuno
Al giudizio verrà fuor dell' umana
Coppia incolpata. Il rettile dannato
Meglio assente sarà: convinto è il tristo
Dalla propria sua fuga, e ribellante
Ad ogni legge; nè di prova ha d' uopo
La colpa sua. » — Ciò detto, il Figlio surse
Da quel seggio di gloria, a cui ghirlanda
Erano i lampi che venian dal Padre.
Troni, Posse, Dominj, a lui ministri,
Lo scortaro in silenzio ai limitari
Del cielo, ove in prospetto il paradiso
Tutto apparìa. Precipite discese
L' Unigenito in terra, e non potrebbe,
Benchè veloce, misurarne il tempo
Quella sua rapidissima discesa.

Dal meriggio eminente il sol calava
Per l' occiduo convesso, e deste all' ora
Consueta l' aurette, sventolando
Ivan coll' ali la rïarsa terra;
E la dolce frescura e la quïete

V' adducean della sera. In questo il Figlio,
Giudice e difensor, ritemperata
L' ira del Padre, a profferir venia
La condanna dell' uomo. Il suon divino
Della sua voce diffondeasi intorno,
Ed al cader della diurna luce
L' aure lo susurravano all' orecchio
D' Eva e d' Adamo; ed essi al noto suono
Cercavano tremanti le più dense
Ombre della foresta. Ad alta voce,
Accostandosi Iddio, chiamava Adamo:
« Adamo, ove sei tu?... Tu che solevi,
Mentre ancor t' era lungi, a me venirne
Pieno di gioja e di desio? M' incresce
L' assenza tua. Sì tenero se' fatto
Dello star solitario? E pur non chiesto,
Dal tuo zelo affrettato, a me correvi.
È men pomposa l' apparenza mia?
Qual cagion, qual vicenda mi ti scosta?
Vieni! » — Egli venne, ed Eva, abbenchè fosse
Prima all' offesa, repugnante e tarda
Seguia. Muti e scomposti erano entrambi;
Nè l' amor verso Dio, nè la fraterna
Carità, che d' un nodo i cuori allaccia,
Più negli occhi apparia degli infelici;
Ma delitto, vergogna e turbamento,
Ira, sconforto, pervicacia ed astio
Collegato alla frode. — Adamo alfine,
Dopo lungo esitar, quanto più breve
Potè, rispose: « Udito ho la tua voce
Sonar per lo giardino, e perchè nudo
Son io, n' ebbi spavento e mi nascosi. »
A cui, misericorde e senza un motto
Di pungente rampogna, il suo divino

Giudice disse: « Udita hai pur sovente
La voce mia, nè tema, anzi diletto
Ne avesti. Or come avvien che spaventosa
Ti si fe' d' improvviso? E chi ti disse
Che nudo sei? Gustato hai forse il pomo
Che toccar non dovei, com' io t' imposi? »
E nell' ultima angoscia il padre antico:
« O cielo, in quali strette io mi presento
Oggi al giudice mio! Gravarmi io debbo
Di tutto il peso della colpa? o vôlgo
Ad un altro me stesso, alla compagna
Della mia vita l' infelice accusa?
Mentre fida ella m' è, vorrei d' un velo
Coprir la colpa sua, nè darle biasmo
Co' miei lamenti: ma costretto io sono
Dalla crudel necessità per tema
Che la colpa e il castigo, intollerando
Carco, me solo aggravi. E d' altra parte
S' io chiudessi le labbra, agevolmente
Rivelar tu sapresti il mio segreto.
Costei che tu creasti a mio conforto,
Che donata m' hai tu come il perfetto
De' doni tuoi, sì buona, sì conforme
D' indole a me, sì dolce e sì divina,
Da cui non sospettava ombra di male,
Costei che colle grazie ingenue e care,
Sia nel dir, sia nel far, giustificando
Venia, retta o non retta, ogni opra sua,
Costei diemmi quel frutto, ed io lo morsi. »
E la presente mäestà del Figlio:
« Era dessa il tuo Dio, chè la obbedisti
Più di Colui che ti creò? Per guida,
Per sovrana l' avesti o per tua pari,
Sì che la maschia dignità dovessi

Sottoporle così? lasciar quel grado
In cui sovra la donna Iddio t' ha posto?
Tu che tanto prevali in eccellenza,
In decoro, in onore a questa parte
Di te, per te sol fatta? Io l' ho vestita
Di grazia e di beltà, perchè d' amore
Ti sapesse infiammar, non perchè scettro
Su te levasse. Accolte in lei soltanto,
Per lasciarsi guidar dalla tua mano,
Dovean sì care qualità parerti,
Non mai per quell' impero a cui tu solo
Fosti eletto da Dio, se conosciuto
Te stesso avessi. » — Ad Eva indi rivolto:
« Parla, o donna, le disse in brevi accenti,
Perchè fatto hai tu questo? » — E la meschina,
Confusa, oppressa di rossor, la colpa
Subito confessò, ma non loquace,
Non petulante: « M' ingannò la serpe,
Ed io mangiai. » — Quand' ebbe udito questo,
Proferì Dio Signor contro il serpente
Senza indugio il giudizio, ancor che bruto
E non atto a gittar su chi lo fece
Strumento al male e deviò dal fine
Per cui venne creato, il suo delitto.
Ma pur, come corrotto in sua natura,
Maledetto a ragione. Oltre saperne
L' uom non dovea, nè seppe; e quando ancora
Noto a lui più ne fosse, il proprio fallo
Non avria già scemato. Iddio proferse
Su quel primo dei rei la sua condanna,
Ma di mistiche forme la ravvolse;
Meglio allor ciò stimando, e l' anatèma
Così sull' angue fulminò: « Fra tutte
Le fere e gli animai che sono in terra

Maledetto sii tu, che fatto hai questo!
Striscierai sul tuo ventre, e tutte l'ore
Della tua vita roderai la polve.
Fra la femmina e te, fra la sua razza
E la tua s'intrometta un odio eterno.
Ella il capo ti schiacci, e tu fa' prova
Di addentarle il calcagno. » — In questi detti
L'oracolo si espresse; e quando il nato
Da Maria nazarena, Eva seconda,
Vide dal cielo rüinar Satano
Rapido come folgore, dimostro
Quell'oracolo fu. Sorgendo allora
Gesù dalla sua tomba, alle infernali
Posse ritolse le celesti prede
Vincitor trïonfante; e dietro al carro,
Nel suo festoso risalir, si trasse
Schiava la schiavitù traverso ai regni
Medesimi dell'aere, onde Satano
Fu per gran tempo usurpator. Ma quegli
Che da pria ne predisse il suo fatale
Conculcamento, lo porrà per sempre
Sotto i piedi dell'uom. — Converso ad Eva,
Tal sentenza ei dettò: « Tu recherai,
Da più mali angosciata, il sen pregnante,
Lo sciorrai nel dolore, ed alla voglia
Ed al cenno dell'uom sarai soggetta. »
Alfin questa condanna Iddio Signore
Sopra l'uom pronunciò: « Perchè la voce
Della femmina udisti, ed a quel frutto,
Di cui detto io t'avea: non por la mano!
Tu la mano ponesti, maledetta
Sarà la terra; e tu, che n'hai la colpa,
Non potrai senza stento il poco cibo
Strappar, fin che tu viva, alla ritrosa.

Essa ti produrrà triboli e spine,
E per tuo nutrimento erbe di campo.
Bagnato dal sudor della tua fronte
Mangerai questo pan fin che di novo
Nella terra rïentri ond' io ti trassi.
Polvere, in polve tornerai. » — Dell' uomo
La condanna fu questa, e la proferse
Colui che giudicante e salvatore
Fu mandato dell' uom. Dal capo suo
Scostò la morte che dovea colpirlo
In quel giorno medesmo; indi commosso
A pietà di que' nudi ed all' insulto
Dell' aere esposti, che patir fra poco
Dovea funesti mutamenti, a vile
I pietosi non ebbe umili offici
Di servo; e come quando a' suoi seguaci
Lavò le piante in dolce atto di padre,
Ne coperse così le terga e il petto
Con pelli d' animai fra loro uccisi,
O mutati di spoglia in quella guisa
Che la sveste il colùbro e la rinnova:
Nè lung' ora indugiò nell' addossarne
Le colpevoli membra; e non soltanto
La loro esterna nudità coperse
Di que' velli ferini, ma l' occulta,
L' intima ne celò, più turpe assai,
D' un manto di clemenza, ed ai paterni
Occhi l' ascose. Con celere volo
Quindi al Padre tornò, che lo raccolse
Nel beato suo grembo, e nella gloria
Consueta s' assise. Al suo gran Padre,
Già placato, narrò (benchè di tutto
Conscio) ciò che seguì fra l' uomo e lui
Nel terrestre giardino; ed al racconto

Dolci preghiere di perdon mescea.
Ma caduto non era e giudicato
L' uomo ancora quaggiù, che Morte e Colpa
Stavano neghittose a fronte a fronte
Sull' ingresso infernal. Fin da quel giorno
Che la trista custode avea le porte
Spalancate a Satano, ed ei varcolle,
Più racchiuse non furo; e per lo bujo
Cäos rigurgitavano torrenti
Di fiamme impetüose. Alzò la Colpa
Prima la voce e favellò: « Diletta
Prole mia, perchè stiam su questa soglia
L' una all' altra converse in vil riposo,
Mentre il nostro gran Padre in altri mondi
Pianta le insegne dell' inferno, e sede
Più di questa felice a noi prepara?
A noi caro suo germe? Egli, o ch' io spero,
L' alta impresa compiè, chè, s' altro fosse,
Reduce lo vedremmo, dalle furie
Persecutrici del Signor respinto;
Perocchè, fuor di questa, altra dimora
Nel creato non è che più convegna
Al suo castigo ed all' altrui vendetta.
E già dentro di me sentir mi pare
Nova virtù che l' ale al vol mi scioglie,
E di là dal Caosse un ampio regno
Mi promette. Poter ch' io mal distinguo,
Se forza è di natura o simpatia,
Mi trae da remotissima distanza
A legar per coverte oscure vie
Cose d' indole pari in un segreto
Vincolo d' amistà. Però seguirmi,
Ombra mia, devi tu, chè man nessuna
Può dalla Colpa separar la Morte.

Tuttavia nel timor che grave inciampo
Impedisca o ritardi al Padre nostro
Di rivarcar l'irremeabil golfo,
Tentiamo (opra animosa e non pertanto
Pari al nostro vigor) tentiamo, o figlia,
Di por su questo mare i fondamenti
D'una solida via, che dall'inferno
Metta al mondo novello, ove Satano
Or trionfa. Quest'opra assai dovrebbe
Gl'infernali giovar, che per talento,
O per altra cagion, da questo abisso
Traessero colà; poichè verria
Loro dischiuso un facile tragitto.
La via non fallirò, con tale ardore
Mi vi sprona il poter del novo istinto. »
E la forma scarnata a lei rispose:
« Va' dove o fato o tuo voler ti mena.
Seguirò l'orme tue, nè, ch'io smarrisca,
Te duce, il calle, dubitar; sì vivo
L'alito delle carni a me ne giunge
Da strage interminabile! Sì dolce
Il letale sapor di quante vite
Chiude quel mondo ignoto in cor pregusto!
Sola all'impresa non sarai. Soccorso
Potente io ti verrò. » — Così dicendo
Della vece funesta, a cui l'Eterno
Condannava la terra, il crudo mostro
Fiutava il lezzo con gioja feroce.
Come stuol di carnivori volanti
Cala, il dì che precede alla battaglia,
Dove l'una e l'avversa oste s'accampa,
Chè il sentor delle vittime viventi
Destinate a cader col novo sole,
Da lontane contrade a sè lo tira;

Tal quella fiera immagine di morte
Fiuta il pasto futuro, e le sue larghe
Nari sbarrando per l' äer maligno,
Il remoto ne gusta orribil puzzo.
Indi entrambe lasciâr le maledette
Porte, e nei regni turbolenti e ciechi
Del freddo umido caos, per calli avversi
S' immersero. Radendo i negri flutti,
Col vigor delle braccia (ed era immenso)
Quanto incontrâr di viscido e di molle
Mescéro, agglomeraro, e il grande ammasso
Di su di giù, di qua di là sbattuto
Come in gonfia marea, spinser le furie
Sulla foce infernal. Così dal polo
Mossi sul cronio mar due venti opposti,
Soffian l' un contro l' altro, accumulando
Montagne irte di gelo; enorme sbarra
Al varco orïental che da Petzora,
Come s' immaginò, condur dovea
Ai ricchi piani del Cataio. Armata
Della sua clava ch' ogni cosa impietra,
Assidera, dissecca, e nell' impulso
Non minor del tridente, urta la Morte
L' ammucchiata materia; e qual già Delo,
Che da natante s' affissò, s' affissa
La congerie così; poi tutto indura
Il terror del gorgonio immoto sguardo.
Lo spazio alfin che l' uno e l' altro schermo
Del gran ponte rinserra, ampio non meno
Che la porta d' inferno, empièr le dire,
E cementâr d' asfaltico bitume.
Larga distesa sul furente abisso
Fin dall' ime radici ergeasi in arco
Quella struttura smisurata; in arco

Per lunghezza stupendo, che s'appoggia
Del novo mondo all'incrollabil vallo;
Del mondo ora indifeso, ora conquista
Della Morte! Per esso una diritta,
Stesa, agevole via mette all'inferno.
Che se m'è dato comparar le grandi
Colle picciole cose, in simil guisa
Serse venne da Suza, abbandonata
La regal sua Memònia, all'Ellesponto
Per gravar delle asiatiche catene
La greca libertà; poi su quel mare
Una via costruì che coll'Europa
L'Asia congiunse, e flagellò demente
L'onde indignate. — Con mirabil arte
Fu da lor quella enorme opra condotta;
Una parete di pendenti rupi
Sui tormentati abissi, che s'allunga,
Dietro le traccie da Satan segnate,
Fin là dove l'acerbo il vol raccolse
All'uscir del Caosse, e sulla esterna
Arida faccia del creato impresse
Le primiere orme sue. Ciò fatto, i mostri
Di chiovi e d'insolubili catene
Tutto quanto assodàr. Durabil troppo,
Troppo saldo edificio! In breve corso
Ai termini arrivàr del cielo empiro
E del mondo. L'inferno apriasi a manca,
Da infinita voragine disgiunto,
E tre calli diversi ai tre soggiorni
N'eran guida. Gittârsi i due fantasmi
Sul cammin della terra a loro apparsa,
Drizzando il volo al paradiso. Ed ecco
Sotto larva d'un angelo lucente,
Fra lo scorpio e il centauro, avvicinarsi

Il gran mostro d' abisso in quella appunto
Che il sol montava in arïète. Assunto
Egli avea, per celarsi ad ogni sguardo,
Quel celeste fulgor, ma tosto il padre,
Pur nella spoglia simulata, agli occhi
Della prole infernal fu manifesto.
Poichè Satan la donna ebbe sedotta,
Erasi, inosservato, entro il vicino
Bosco nascoso, e presa altra sembianza
Per veder che seguisse. Al fallo primo
Succedere il secondo, allor che porse
Eva (non mossa da maligno intento)
All' incauto marito il fatal pomo,
Egli notò; nè gli sfuggì la cura
Che si diero in velar la vergognosa
Lor nudità: sottile, inutil velo!
Ma quando a giudicarli Iddio discese
Nel Figlio suo, da subita paura
Sopraffatto il dimon, si pose in fuga.
Non già che la speranza il lusingasse
Di sottrarsi al castigo; ma la vista,
Colpevole com' era il maledetto,
Non ne ardì sostener, temendo il primo
Scoppiar dell' ira onnipossente. A buja
Notte ei poscia rivenne, e giunto al loco
Ove gli sciagurati erano assisi,
Le triste voci e il lagrimar ne intese;
E quindi argomentò la sua condanna;
Però non imminente e sol decreta
Per un tempo avvenir. Si volse allora,
Di pompose novelle apportatore,
A' suoi regni infelici; e sull' estremo
Caosse, a piè di quel mirabil ponte,
Ebbe il dimon l' inaspettato incontro

Della orribile coppia, amata e degna
Progenie sua. Gran gioja in rivedersi
Que' tre manifestaro, e in lui s' accrebbe
Nel mirar la gran mole. A lungo immoto
Stette per meraviglia a contemplarla,
Fin che sciolse la Colpa, amata figlia
Del suo pensier, quell' estasi paterna
Con tai parole: « O Padre mio! null' altro
Che stupende opre tue, che tue conquiste
Queste son che tu vedi, autor tu solo,
Tu primiero architetto. Io non sì tosto
Nel mio cor divinai (che d' un soave
Nodo s' allaccia e palpita col tuo
Per segreto tenor che li governa),
Dico che non sì tosto i tuoi trionfi
Divinai nel mio core (e piena fede
Quel tuo sguardo or mi dà, che fui del vero
Vera presaga), trascinar m' intesi
Potentemente verso te con questo
Indiviso mio germe, ancor ch' io fossi
Da mondi innumerevoli disgiunta.
Tale è il nodo fatal che ne incatena!
Nè l' abisso per fermo a noi potea
Più lungamente contrastar l' uscita,
Nè quel baratro cupo, importuoso
Contenderci il seguir le tue vestigie.
Da captive che fummo al limitare
Della porta infernal, per te soltanto
Libere siamo noi. Tu ne infondesti
Virtù d' edificar questo gran ponte
A distanza infinita, e di carcarne
Riluttante il caosse. Ora e per sempre
Il mondo è tuo vassallo. Hai fatto acquisto
Per senno e per valor di quanto eretto

La tua destra non ha; tal che sapesti
Riparar con usura ad ogni grave
Perdita della guerra, e trar vendetta
Della immane sconfitta in ciel sofferta,
In cielo ov' eri servo, e re qui sei.
Jéova regni lassù, come i destini
Dell' armi giudicâr, ma poi che sgombra
Dal suo novo creato, e lo ributta
Con eterna condanna, a te fa parte
Del suo dominio sulle cose, e ponvi
L' empireo per confine. A lui l' antica
Tetràgona città, l' orbicolare
Mondo a te solo. Ei rompa a nova lotta
Or che reso ti sei, più che non eri,
Periglioso al suo trono. » — Allegro in vista,
Il Signor delle tenebre rispose:
« O leggiadra mia figlia, e tu, mia prole
Carissima non meno e mia nepote,
Mostro avete ambidue con ammiranda
Prova che stirpe di Satan voi siete;
Perocchè di tal nome io superbisco,
Nome che di Jeóva, onnipossente
Correttor delle spere, emulo suona.
Ben di me meritaste, anzi di tutta
L' infernal monarchia, poichè sapeste
D' un arco trïonfal sì presso al cielo
Rispondere animose al mio trionfo,
Ed imitar le grandi opre del Padre
Per quest' opra sublime, ond' or s' è fatto
Dell' abisso e del mondo un regno solo.
Regno nostro e per sempre. Or mentre io volo
Sull' agevole via, che mi schiudeste
A traverso la notte, annunziatore
Di nuove avventurose a quelle posse

Che giurate son meco, itene voi,
Quanto è lungo il sentier, per questi globi,
Vostro immenso possesso, e discendete
Nel terrestre giardino. In pace e in riso
Abitatelo, o figlie, ed imperate.
Poi la vostra ragion di là si stenda
Sulla terra, sull'aere, e più sull'uomo
Che dominio già v'ebbe; e poi che stretto
In catene lo avrete al vostro carro,
Spegnetelo! V' eleggo a mie ministre
Pienopotenti sul creato, e v' armo
Della mia spada, a cui nulla resiste.
Sol le vostre congiunte invitte braccia
Sono al novo mio soglio appoggio e schermo.
Di quell' orbe, vo' dir, cui diè la Colpa
In balìa della Morte. Ove prevalga
La vostra unita gagliardia, timore
Non ho che soffra l'infernal potenza.
Ora, o forti, ne andate! » — E sì dicendo,
Diè lor commiato; e quelle il varco aprirsi
Rapide tra le spere, ov' è più fitta
La gran danza degli astri, e il lor veleno
Vi sparsero. Le stelle impallidiro,
E gli orbi erranti, dal maligno influsso
Contaminati, s'ecclissâr. — Calava
Satano intanto pel contrario calle
Vêr l'orrenda magion. Diviso e presso
Sotto il gran pondo della doppia diga
Stride il caosse, e sollevando i flotti,
Move inutile assalto a quelle sponde
Che ne sprezzano l'ira. — E già le porte
Spalancate e deserte addietro ei lassa,
E silenzio soltanto e desolata
Solitudine trova. In abbandono

Poste aveanle que' duo che vigilarne
Dovean l' ingresso, ed or batteano il volo
Per un mondo superno. Indi ritratta,
Accampavasi l' oste intorno ai muri
Del Pandemonio, maestosa sede
E città di Lucifero. Satano
Da questo folgorante astro tenea
Di Lucifero il nome. Intanto i duci
Solleciti di ciò che al lor signore
Fosse incôlto tra via (come prescritto
Fu da lui nel partirsi), obbedïenti
Tenean consulta. E quale innanzi al russo
Persecutore il tartaro s' invola
Per mezzo ad Astracane, attraversando
Campi di neve; o quale il batrïano
Sofì, cacciato dalla tracia Luna,
In deserto trasmuta ogni contrada,
Al di là d' Aladûl, nella sua fuga
Vèr' Tauride o Casbino; a tale immago
Quei balzati dal cielo un lungo tratto
Abbandonaro, e desolâr d' inferno,
Ristringendosi a guarda intorno al muro
Dell' iniqua città; mal tolleranti
Che il grande avventurier, fuggito in traccia
D' ignote regïoni, ancor non rieda.
E per mezzo alla calca inosservato
Egli in questo movea sotto la forma
D' angelo militante e della plebe
Infima degli spirti. Entrò non visto
Nella reggia plutonia, e il trono ascese,
Posto al sommo di quella: eccelso trono,
Di festosi coperto aurei tessuti.
Tutto l' arcidimon d' un solo sguardo
Invisibile vide; e si rimase

Così muto e segreto alcuni istanti.
Alfin, quasi da nube, il capo insigne
E l'intera persona in una luce
D'ogni fulgida stella assai più viva
Improvviso apparì. Gloria suprema
Dall'alto a lui concessa, o menzognero
Splendor che non estinto ancor serbava
Nella caduta. A quel subito lampo
La stupefatta innumerevol oste
Tutta a un punto si volse, ed ivi il lungo
Desiderio trovò degli occhi suoi;
Reduce vi trovò dai mondi ignoti
Quel possente suo duce. Un clamoroso
Plauso si sparse. Accorsero veloci
Gli adunati in consiglio, e vuoti i seggi
Della trista congrèga, al lor signore
S'affollâr gratulando, ognun compreso
Della stessa letizia. Ei colla mano
Silenzio ottenne e colla voce orecchio
Sospeso ad ascoltar. « Virtù, Possanze,
Troni, Prenci, Dominj, or sì che tali,
Per diritto non sol, ma per verace
Possedimento, salutarvi io posso.
Lieto d'una vittoria, a cui la speme
Quasi alzar non osava, a voi ritorno;
Ritorno a voi per togliervi in eterno
A questo abisso tormentoso, a questo
Albergo di miserie, e rôcca infame
Di quel nostro tiranno. Alfin d'un mondo
Voi terrete l'imperio, ampio, di poco
Al cielo inferïor che vi fu culla.
Mondo che v'acquistai con infiniti
Stenti, con un'impresa ardua e felice.
Di quanto io feci e tollerai, sarebbe

Lungo troppo il racconto, e mal potrei
Dipingervi le angosce che sostenni
Nel superar l'orribile, incessante
Discordia elementar che non ha fini,
Nè sostanze distinte; ove pur dianzi,
Per farvi piano il gloriöso ingresso,
Han la Colpa e la Morte un vasto ponte
Lastricato. Ma schiuso a gran fatica
Io m'ho solo quel passo; io solo e primo
Per l'indomito abisso il vol drizzai;
Io per entro le viscere m'avvolsi
Della notte increata e del mugghiante
Caos che, gelosi degli arcani loro,
Travagliâr con altissimi ululati
Il mio strano vïaggio, ed al destino
Ne fèr protesta. Non dirovvi il come
Vi trovassi quel mondo, or or creato,
Onde sparsa nel ciel gran tempo innanzi
Erasi un'alta fama. Opra stupenda
Stupendamente costruita, albergo
Dell'uom, che, noi sbanditi, in un giardino
Dilettoso fu posto. Io per inganno
Staccai dal suo Fattor quella infelice
Fattura, e la sedussi.... alzate il ciglio
Per maraviglia.... con un frutto! Offeso
Di questo Iddio, (frenar potrete il riso?)
L'uom, ch'ei tanto dilige e il nuovo mondo
Diede in preda alla Colpa ed alla Morte;
Quindi a noi, che sì facile conquisto
E di fatiche e di periglio privo
Fatto in breve ne abbiam; tal che potremo
Correrlo, porvi stanza, e signoria
Sull'uomo esercitar, com'ei l'avrebbe
Sull'universo esercitata. Il Figlio

Giudicato ha me pur, nol vi nascondo,
O (la parola emendo) il vil serpente
Entro cui mi trasfusi, e l'uom sedussi.
Altro di quel giudizio a me non tocca,
Salvo un astio mortal ch'ei porre accenna
Fra l'uomo e me: di mordergli il calcagno
Mi si concede, ma la stirpe umana
Schiaccerà la mia testa, ancor che Dio
Detto il quando non abbia. Or chi pel lieve
Prezzo di quest' offesa, e fosse ancora
Di gran lunga maggior, chi non vorrebbe
Far d'un mondo il guadagno? Eccovi istrutti
D'ogni opra mia. Che più, che più ne avanza
Se non battere il volo al nuovo impero,
E farvi un lieto trïonfale ingresso? »
Chiuse con questo dir la iniqua bocca
Aspettando il dimon, che plausi e grida
Fragorose, concordi, universali
Gli empissero l'orecchio; ed ode in vece
A dritta, a manca, a tergo, a fronte un lungo
Fischio, segnal di pubblico disprezzo.
Meraviglia ne trae, ma sol per poco,
Chè più grave stupor di sè lo ingombra.
Scemar d'un tratto ed allungarsi il volto
Sente e vede Satano, e braccia e mani
Configgersi alle cosce, e l'una all'altra
Appiccarsi le gambe, infin che privo
Di piè, serpente mostruoso, cade
Carpon sul ventre, repugnando in vano;
Chè più forte virtù la sua soggioga,
E lo castiga nella forma istessa,
Giusta il decreto eterno, in cui misfece.
Provasi favellar, ma la favella
Dalla lingua forcuta esce fischiando,

E risponde alle tante al par forcute.
Perocchè trasformato era ciascuno,
Come consorte della colpa, in serpe.
Tuon di sibili acuti empie la sala,
Ove brulica e ferve una confusa
Stipa di mostri, e teste e code insieme
Raggruppate ed immiste; aspidi sordi,
Crudeli anfesibene e bicornute
Ceraste, ed idre, ed éllopi sinistre,
E dipse venenose. Oh mai le glebe
Che il sangue infece del medúseo capo,
O le arene d' Ofiúsa, un tale acervo
Di serpi non coprì! Ma d' infra tutti,
In dragon trasformato, ergea Satano
Alta la cresta, ed eccedea d' ampiezza
Quel famoso Piton, che fu dal sole
Nella Pizia palude ingenerato;
E levar nondimen la regia fronte
Sovra gli altri parea. Dal chiuso loco
Trasse il mostro all' aperto, e quegli spirti
Trasfigurati lo seguìr. La grande
Oste del ciel caduta, in bella mostra
Circondava le mura, e insofferente
Il trionfo attendea del gloriöso
Lor prence e condottier. Ma ben diverso
Spettacolo si offerse a quegli sguardi:
Un laido stuolo di serpenti! Orrendo
Raccapriccio li prende, ed in un punto
(Simpatia spaventosa!) ognun rimuta
Nelle luride forme il proprio aspetto.
Cadean le braccia, le lance, gli scudi,
Cadeano le persone, e sibilando
All' efferato sibilar de' primi,
N' assumean per contagio indole e faccia,

Nella colpa uguagliati e nel castigo.
Così le impure bocche in se medesme
Volsero il vitupero, in cui gli applausi
Meditati cangiârsi e l'aspettata
Magnificenza del trionfo. — In quella
Che gli spirti malvagi in altre membra
S'erano convertiti, uscì dal suolo
(Come piacque al Signor, perchè le pene
Fossero ne' perversi inacerbate)
Una selva improvvisa, i cui gremiti
Rami eran carchi di soavi pome;
Pome a quelle sembianti, onde fu colta
Eva dal tentatore in paradiso.
Ficcâr su quello strano apparimento
Tutti un guardo di foco, immaginando
Che d' un' arbore a vece una boscaglia
Sorta fosse laggiù di que' contesi
Frutti per rinnovarvi onte e dolori.
Ma da sete rovente stimolati
E da fame crudele, in lor trasfuse
Per adescarli ed ingannarli, a torme
Vi si avventano i serpi, e vi si aggruppano
Più folti assai che le viperee chiome,
Di cui s' intreccia di Megera il capo.
Poi con morso vorace ognun dispicca
Mele vaghe all' aspetto e pari a quelle
Crescenti in riva del sulfureo lago,
Ove Soddoma stette e fu combusta;
Se non che più di loro ingannatrici,
Queste illudono il dente e non la mano.
Alla stolta speranza abbandonati
Di spegnere il digiun, le ingorde bocche
Mettono al frutto, e di cenere sozzo
N' appestano le fauci; imbratto amaro

Da lor con rabbia e con fragor rejetto.
Pur da fame più cupa e da più viva
Sete sospinti, a novo e vano assalto
Corrono gl' infelici, e sempre indietro
Tornano fastiditi: intollerando
Fetor ne torce le mascelle, e schifa
Fuligine le ammorba. Oh quante volte
La sciagurata illusïon li vinse,
Mentre cadde una sola in questo errore,
L' uom, di cui trïonfaro! — In simil guisa
Trasfigurati, e per fame consunti,
E da fischio incessante affaticati,
Stentarono gran tempo. Alfin, l' Eterno
Concedènte, il perduto antico aspetto
Si rivestîr. Ma fama il mondo corse,
Che dovessero ogni anno (acciò l' orgoglio
Fosse emunto e punito in que' superbi
Vincitori dell' uom) per numerati
Giorni indossar le serpentine spoglie.
Sparsero tuttavia gl' iniqui spirti
Qualche incerto romor di quel trionfo
Fra popoli idolatri, e lor narraro
Favoleggiando, che sull' alto Olimpo
Regnò primo il Serpente, a cui fu dato
Nome poi d' Ofïon, con Eurinòme,
Che forse ne' remoti oscuri tempi
Quello d' Eva usurpò; dal sacro monte
Per Saturno e per Opi indi sbanditi
Pria che Giove dittéo le luci aprisse.
La fatal coppia intanto al paradiso
Ratta, ahi troppo! giugnea. V' era la Colpa,
Prima entrata in potenza, in atto poscia,
Ed or v' entra in figura, e ponvi sede.
Morte è con lei, sebben non prema ancora

Del suo pallente corridor le terga.
La Colpa a lei si volse. « O di Satano
Prole seconda, che sarai fra poco
D' ogni cosa vital conquistatrice,
Qual concetto fai tu del novo impero
Che per tante fatiche abbiam conquiso?
Non è meglio qui starne anzi che sempre
Vigilar sui vestiboli deserti
Di quel carcere orrendo, innominate
E da nessun temute, e tu rimorta
Quasi per fame? » — E quella orribil ombra
Dalla Colpa concetta, a lei rispose:
« A me consunta da perpetua fame
Una cosa è l' inferno, il ciel, la terra:
Ove preda più sia che mi satolli,
Là m' è caro abitar; ma qui non veggo
Pasto, benchè vi abbondi, ond' io m' impingui
Quest' arido carcame e il ventre vuoto. »
Cui l' incesta sua madre: « Or ben divora
Quest' erbe, questi fiori e queste frutte;
Poi de' bruti, de' pesci e degli augelli,
Squisita imbandigion, l' epa riempi.
Struggi senza pietà ciò che precide
La gran falce del tempo infino al giorno
Che dell' uomo io mi faccia un caro albergo,
E gli sguardi, i pensieri, i detti e l' opre,
Dal mio tosco inquinati, a te condisca
L' ultima e la miglior delle vivande. »
Vario calle, ciò detto, i due fantasmi
Presero e separârsi, e non per tanto
Dritti allo stesso fin, di tôr la essenza
Immortale alle cose e maturarle
Tosto o tardi al sepolcro. E ciò veggendo
Dal sublime suo trono il re de' cieli,

Fece udir la sua voce alle corone
Degli eletti e de' santi ond' ei si cinge:
« Con quale ardore i due veltri d' inferno
Corrono a devastar la mia fattura,
Il mondo che creai sì buono e bello,
E che tal senza tempo avrei serbato,
Se la umana follia non vi lasciava
Penetrar quelle furie! A me dann' esse
Cagion di tal demenza, e simil taccia
Viemmi pur da Satano e dalle turbe
Che l' iniquo seguìr, perchè soffersi
Senza contrasto ch' ei ponesse il piede
Su quella terra benedetta, e donno
V' innalzasse i vessilli. Or quasi io fossi
Concitato da sdegno, e in lor balìa
Posta avessi ogni cosa o data al caso,
Tripudiano i beffardi! Oh! ma non sanno
Quegli intelletti nell' error confusi,
Ch' io stesso vi chiamai, ch' io vi sospinsi
Quella muta infernale, acciò lambisca
Le fetenti sozzure che l' umano
Fallir sulle mie pure opre diffuse;
Fin che paste, satolle, e, per l' enorme
Putredine ingozzata, omai vicine
Colpa e Morte a scoppiar, tu le balestri
D' un sol colpo di fionda, o Figlio invitto,
Nell' inferno. Per sempre allor serrate
Le gran fauci saranno e stretta alfine
La vorace mascella. Il ciel, la terra,
Di nova e lieta gioventù vestiti,
Santi ridiverranno, e d' ogni labe
Tersi in eterno. Or fino al dì promesso
Prema il capo dell' uom la proferita
Condanna. » — Iddio qui tacque, ed i celesti,

Che ne udir la parola, un'alleluja
Col sonito levâr di gonfio mare.
E così mille voci ivan cantando:
« Giuste son le tue vie, giusti i decreti
Sulle tue creature. E chi saprebbe
La tua possanza affievolir? » — Cantaro
Poscia il Figlio divin predestinato
Riparator della progenie umana,
Onde un ciel novo ed una nova terra
Si comporran ne' secoli avvenire,
O scenderan dal ciel de' cieli. — Alzarsi
Questo canto s' udia, mentre l' Eterno,
Chiamati i suoi potenti angeli a nome,
Dava loro i messaggi, alle mutate
Cose conformi. E gli angeli, ministri
Del divino volere, il primo incarco
Diero al Sol di mutar l'usato corso,
Così ritemperando il suo splendore,
Che si alterni alla terra il caldo e il freddo
Sopportabili appena, il verno antico
Evocato dal polo, e dal meriggio
La canicola ardente. Officj e norme
Prescrissero alla luna, e agli altri cinque
Pianeti aspetto e moto, ora in sestile,
Ora in quadro, ora in trino, ora in opposto,
Pieni di rea potenza, e il come e il quando
Debbano riunirsi in un funesto
Congiungimento. Ai fissi astri insegnaro
Piovere di lassù maligni influssi,
E sorgendo col Sole o tramontando,
Destar morbi e procelle. I siti, i tempi
Furo ai venti assegnati, e al tuon s' ingiunse
Di solcar con terrore il fosco cielo.
E dagli uni si vuol, che a' suoi ministri

Dio comandasse di piegar per venti
Gradi sull'infocato asse del Sole
I poli della terra; onde gli spirti,
Coll'impulso potente, a gran fatica
Travolsero in obbliquo il tondo giro
Di quest'orbe central. Dagli altri invece
Credesi, che precetto il Sole avesse
Di torcere il cammino, ed a distanza
Pari dall'Equator, traverso il Tauro,
Le atlantiche sorelle ed i Gemelli
Di Sparta, al Cancro sollevarsi, e quindi
Pel Lïon, per la Virgo e pel la Libbra
Scendere al Capricorno, e la vicenda
Portar delle stagioni ad ogni clima.
Primavera perenne avria fiorito
Altrimenti la terra, equidivisa
Nelle notti e nei dì, fuorchè pel solo
De' circoli polari abitatore.
Sorridere per esso un giorno immoto
Senza sera dovea, chè prono il Sole
Rigirandosi ognor sull'orizzonte,
Quasi a compenso dello scarso lume,
Non v'avria conosciuto orto ed occaso;
Talchè dalla gelata Estotilanda
Sarebbesi per sempre allontanata
La neve aquilonare, e dall'algente
Magellania l'austral. Ma poi che il Sole
Vide il morso funesto, retrocesse
Qual dall'orrendo tiestéo banchetto.
Come, se ciò non era, il mondo antico,
Benchè puro di error, cansato avrebbe
Del freddo e del calore il doppio insulto?
Tal vicenda nel cielo altre ne trasse
Sulla terra e sul mar, benchè più tarde:

Turbini siderali, ignei vapori,
Nebbie caliginose ed influenze
Di morbi agitatrici. E dall' estrema
Contrada borëal di Nonembega
E dalle spiagge Samojéde, infrante
Le lor chiuse di bronzo, e carche l' ali
Di grandine, di ghiado e di bufere,
Aquilon, Cecia, Argeste irato e Trascia
Turbinár d' improvviso a sveller boschi,
A sconvolgere flutti, che la furia
Poi risconvolse de' contrarj venti,
Che il meriggio scatena, Africo e Noto,
Cui di nubi tonanti il capo avvolge
Serraliona. Nè di fianco a questi
Men furenti e precipiti avventársi
Quei dell' occidua e orïental contrada,
Zeffiro ed Euro, e dietro lor la rabbia
Del fischiante Libeccio e del Sirocco.
Così la vïolenza ebbe principio
Da ciò che non ha vita; indi la pazza
Discordia, nata dalla Colpa, addusse
Per virtù d' un innato astio crudele
La morte agli animai. Col bruto il bruto,
Coll' augello l' augel, col pesce il pesce
Vennero a lotta, e, fastidito il pasto
Che la terra lor dà, si divoraro
L' un coll' altro, nè tema, nè rispetto
Più sentendo per l' uomo, o ne fuggiro
La presenza, o gli volsero feroci
Nel suo passar gli sguardi. — Erano tali
Le miserie palesi e ognor crescenti.
Adamo, abbandonato al suo dolore,
In parte le vedea, sebben celato
Sotto le tenebrose ombre d' un bosco.

Ma ben altre e più gravi in sè medesmo
Ne sentia l'infelice, e combattuto
Da gran tempesta di pensieri, in questo
Disperato lamento il cor versava:
« Me misero!... e pur or così felice!
Di questo novo glorïoso mondo
Tale il termine è dunque, e tale il mio?
Io, che gloria già fui di glorie tante,
L'obbrobrio ora ne sono? il maladetto?
Io celarmi al Signor, la cui presenza
Erami il sommo d'ogni bene?... E tutta
Fosse pur qui la mia sventura! Il capo
Piegherei rassegnato ad un castigo
Che so di meritar. Ma ciò non basta.
Sia che cibo o bevanda al labbro accosti,
Sia che il talento di natura appaghi,
Generando altre vite, io più non faccio
Che propagar l'anàtema di Dio.
O parole, che un tempo risonaste
Così soavi nel mio cor: — Crescete,
Multiplicate! Oh come in sì brev'ora
Vi cangiaste in minaccia! E che potrebbe
Crescer altro da me, multiplicarsi,
Se non bestemmie sulla fronte mia?
Chi negli anni avvenir, sentendo i mali
Onde origine io fui, rimaledirmi
Nel dolor non vorrà? — Mal s'abbia il nostro
Primo parente! Adamo, il premio è questo
Che solo a te si debbe! — Io non m'aspetto
Dall'odio universale altra mercede.
Così non pure i mali miei, ma quanti
N'usciranno da me, per vïolento
Riflusso torneranno al proprio centro.
Tutti a me torneranno! Orribil piena,

Rigurgitante al fonte suo.... V' ho compre
Con durevoli angoscie, o fuggitive
Gioje del paradiso! — E tu, Signore,
Forse dalla mia polve io ti richiesi
Di plasmarmi così? di sciorre il bujo
Che mi cingea? di pormi in questo loco
Di voluttà? Se dunque il mio volere
Libero non concorse al nascer mio,
Giusto non ti parrà ch' io mi risolva
Nella polvere antica? Io che ridarti
Bramo i tuoi doni, invalido qual sono
La legge ad eseguir che tu m' imponi
Per riceverne un ben che non ho cerco?
Nè ti parve, gran Dio, bastante pena
Ritogliermi quel ben, chè v' aggiungesti
Il sentimento d' infiniti mali?
Giustizia inesplicabile la tua!
Ma tardo, intempestivo è il mio lamento.
— Quando a te la proposi, allor dovevi
Rifiutar quella legge, e nol facesti
(Così dirmi potrai). Früir del bene
Vuoi dunque, Adamo, e studïati appigli
Mendicar sul convegno? Io t' ho creato
Senza tua volontà. Che dirmi intendi
Con ciò? Se trasgredisse un figlio tuo
Al paterno comando e, rampognato,
Ti parlasse così: Perchè mi desti
La vita? Io non l' ho cerca. Or dimmi, Adamo,
Satisfar ti potria questa superba
Ragion del suo rifiuto? E nondimeno
Generato non l' hai per fisso intento
Ma per bisogno natural; quand' io
T' ho per mia propria elezïon creato,
Perchè tu mi obbedissi, e il mio favore

T' accordai per compenso. In me sta dunque
L' arbitrio del punirti. — E stia! La fronte
Piego sommesso. Giudicato ha il Giusto;
Son polve e sarò polve.... Oh come cara,
Quando che sia, mi giungerà quell' ora!
A che tarda Egli mai la mia condanna,
Che colpirmi dovrebbe in questo giorno?
A che dunque pur vivo? a che la morte
Del mio gridar si ride, e m' abbandona
A dolori incessanti? Oh come lieto
La mortal mia sentenza io sosterrei!
Rifarmi in terra, che dolor non sente,
Reclinarmi, dormir, come nel queto
Sen d' una madre! Oh gioja!... Ed alla voce
Spaventosa di Dio chiuso per sempre
Tener l' orecchio, e finir quest' angoscia
D' un eterno aspettar peggiori affanni
Per me, per la mia prole!... Un dubbio ancora
M' attraversa la mente e m' avvelena
Questa speranza: ch' io perir non possa!
Che il purissimo soffio della vita,
Alito che nell' uomo Iddio trasfuse,
Colla creta non cessi, ed io mi debba
O in un avello, o in altro oscuro loco
In perpetuo morir d' una vivente
Morte.... Se fosse il vero? O dubbio orrendo!...
Ma vero esser potria? Peccò soltanto
L' alito della vita; or chi da Dio
Fu dannato a cessar? Chi vive ed erra.
Ma le membra, ove chiuso è quello spiro,
Parte alla vita ed al fallir non hanno....
Dunque intero io morrò. Dal dubbio mio
Libero or son, nè lece a mente umana
Oltre varcar. — Saran per questo eterne

L' ire di Dio perch' egli eterno dura?
Sia! ma l' uom non è tale, e il suo destino
È di perir. L' Altissimo potrebbe
Far chi termine avrà d' interminata
Ira bersaglio, ed immortal la morte?
Ciò saria per quel mar di tutto senno
Uno strano disdirsi, un argomento
Non già di vigoria, ma di fiacchezza,
Impossibile in Dio. Per fiera voglia
Di sbramar l' odio suo nell' uom caduto,
Stenderà la ragion dell' infinito
Sulle cose finite? Ove ciò fosse
Produrrebbe l' Eterno il suo castigo
Al di là della polve e delle leggi
Imposte alla natura, onde ogni causa
Opra secondo quel poter che vige
Negli obbietti diversi in cui s' informa,
Non quanto il suo s' allarga. E se nel giusto
Colto avess' io, nè stendermi d' un colpo
Questa morte dovesse, anzi non fosse
Fuorchè d' interminabili sventure
Una ferrea catena (e il primo anello
Questo giorno fatal) di cui già sento
Dentro me stesso e fuor di me la stretta;
Ed ora ed in perpetuo.... Oimè, di nuovo
Lo spavento m' assale, e sulla inerme
Mia cervice ripiomba colla furia
D' una rivolta minacciosa!... Io dunque
Una sola, incarnata, eterna essenza
Son colla morte; nè sol io, ma tutta
La sciagurata mia stirpe futura!
O bella eredità che vi tramando,
Figli miei! Consumarla almen potessi
Tutta intera io medesmo, e non lasciarne

Parte alcuna per voi. Diseredati,
Come benedireste il padre antico,
Anzi che maledir lo sciagurato
Che la morte vi lega! E gl' innocenti
Castigati verran per la mia colpa?
Tutta una stirpe per l'error d' un solo?
Ma prole che non sia corrotta e guasta
Di voglie, d' intelletto, e pronta, incline
A cader nel mio fallo, uscir potria
Dalle mie reni infette e immaculata
Presentarsi all' Eterno? Oh sì; m' è forza
Riconoscerlo giusto. Ogni sofisma,
Ogni falso argomento a ciò mi porta,
E per ambagi tortuose al vero
Persuaso m' adduce. Ultimo e primo
Su me, su me soltanto, abbominata
Radice d' ogni male, il biasmo cade;
E così tutta la vendetta eterna
Ricader vi potesse!... Alma insensata,
E tu varresti a sostener quel peso
Della terra più grave, anzi del mondo,
Sebben fra te diviso, e la perversa
Femmina tua?... Dovunque, oimè, ti volga
O col timore o col desio, non vedi
Speme alcuna di scampo e di rifugio!
Tra' miseri che sono e che saranno
Miserissimo tu, non assomigli
Per colpa e per destin che solo all' empio
Arcangelo caduto. — O coscïenza!
In qual buja voragine d' errori
Travolgendo mi vai? Nessun cammino
Per uscirne a me s' apre, e d' un abisso
In un abisso più profondo io cado. »
Per la notte tranquilla ad alta voce

Lamentava così l'antico padre.
Notte non più salubre e fresca e mite
Come pria del suo fallo, ma di tetro
Aere e d'ombre terribili convolta,
Che di doppio sgomento alla malvagia
Coscïenza dell'uom vestia le cose.
Egli giacea sul freddo umido suolo,
Or la nascita sua maledicendo,
Ora il lento venir di quella morte
Minacciata da Dio nel giorno istesso
Della sua colpa. « O morte! e perchè mai,
Quel dolente gemea, con un felice
Colpo tu non m'involi a tanti affanni?
Potria la verità mancar di fede?
La giustizia divina uscir del giusto?
Ma la morte non ode, e non le affretta
Per grida e per preghiere i lenti passi
La giustizia di Dio!... Colline, boschi,
Fonti, spechi, vallèe, ben d'altri suoni
Rallegrarvi io solea; ben altri canti
All'eco ammaestrai dell'ombre vostre! »
Eva dal loco ove sedea, si mosse
Per pietà del marito, e a lui vicina
Traendosi, tentava il disperato
Dolor calmarne con dolci parole;
Ma d'un guardo severo ei la respinse:
« Via, serpente, da me! No, non v'ha nome
Che a te più si convenga, a te con esso
In lega, e falsa ed odïosa al paro.
La figura, il color, null'altro, iniqua,
Del serpente ti manca, a far palesi
Le coperte tue frodi, e sull'avviso
Porre di te le creature tutte;
Sì che prese non siano alla lusinga

Di questa, ahi troppo, tua bella sembianza,
Larva celeste d' infernal menzogna.
Sarei, se tu non eri, ancor felice,
Se la tua stolta ambizïosa febbre
D' irtene vagabonda non avesse
Al maggior tuo periglio i miei ricordi
Disprezzati e rejetti, e se d' orgoglio
Enfiata non ti fossi al mio presago
Diffidar del tuo senno. Oh, ma la sete
Che lo stesso dimon ti vagheggiasse
Divorava il tuo core, e ti credevi,
Spirto presuntüoso, averne palma!
Ma schernita allo scontro, affascinata
Da lui tu fosti, ed io da te, chè cieco
Dilungar ti lasciai dal fianco mio.
Saggia, accorta, matura io ti supposi
Per opporti all' assalto, e non m' avvidi,
Ch' eri sola corteccia, anzi che salda
Virtù, ch' eri una spuria inutil costa
Vôlta per sua natura al tristo lato
Da cui fu tratta. Oh spersa Iddio t' avesse
Come parte soverchia ed eccedente
Il novero dell' altre!... E perchè mai
La gran mente di Dio, che le superne
Regïoni del cielo ha popolate
Sol di maschie sostanze, un' opra tale,
Una tal novità compose in terra?
Perchè mai questo error nella natura?
Nè più tosto egli empì di creature
Virili il mondo, come diede i soli
Angeli al ciel, nè volle in altro modo
Perpetuar l' umanità? Su questa,
Nè sull' altre miserie, a cui saranno
Condannati i miei figli, or non farei

Pianto e querela; perocchè la terra
Seminata verrà di liti eterne
A cagion della donna e de' legami
Stretti con lei. Compagna adatta e cara
L' uom di rado otterrà, ma quale invece
La sventura o la frode a lui presenti.
La donna ch' ei desia, per consueta
Perfidia femminil, vedrà gittarsi
Nel vile amplesso del peggior; ma quando
Rïamato pur fosse, o s' opporranno
Duri i parenti, od avverrà che tarda
Gli sorrida la scelta allor che stretto
Sia di ferrea catena ad un maligno
Spirto, che d' odio e di vergogna il pasca;
Peste, veleno della vita e furia
Dei dimestici asili infestatrice. »
Chiuse il labbro, ciò detto, ed alla donna
Volse il tergo. Ma quella, in pianto effusa
E scomposta le chiome, a' piedi suoi,
Non ributtata, si gittò. Li strinse
Umile in atto, ed implorò perdono
Singhiozzando e gemendo: « Adamo, Adamo,
Oh non lasciarmi! Il cielo, Iddio ne attesti
Qual puro e vero amor, qual reverenza
Ebbi io sempre per te! T' offesi, è vero,
Ma senza il mio voler. Le tue ginocchia
Supplichevole abbraccio, e prego e grido
Misericordia. Non mi tôr la vita,
Togliendomi i tuoi sguardi, i tuoi sorrisi,
L' aiuto tuo, mia forza e mio sostegno
Unico nell' estremo a cui son giunta.
Ove, se mi abbandoni, ove ricorro,
Vedova sconsolata?... Oh fin che soffio
Vital ne regga (e forse un' ora appena

Ne reggerà) fra noi sia pace! Uniti
Pria n' ha l' error, lo sdegno ora ci unisca
Contro il serpe crudele a noi nemico,
Chè tale Iddio lo dichiarò. Per questo
Lagrimevole evento, ah non gravarmi
Dell' odio tuo! Punita, oh sì, punita
Son io ben più di te! Peccammo entrambi;
Contra Dio tu soltanto, io contra Lui
E contra te. M' ascolta. Andarne io voglio
Ove il Signor n' ha giudicati, e tanto
Ivi il cielo stancar co' miei lamenti,
Colle lagrime mie, che dal tuo capo
Storni alfin la condanna e la riversi
Su questa sciagurata, ahi, fonte sola
Delle tue pene, e vittima dovuta
Allo sdegno del ciel! » — Così nel pianto
L' infelice dicea; nè da quell' atto
Umile si scompose anzi che tocco
La pietà non avesse il cor d'Adamo,
E del confesso lagrimato errore
Ottenuto il perdono. Intenerirsi
Per colei, che pur dianzi e vita e gioja
Unica gli era, ed ora i suoi ginocchi
Nell' angoscia abbracciava, Adamo intese.
Creatura bellissima, che pace
E conforto e soccorso all' uom chiedea,
Cui pur tanto ella offese. Immantinente
Cadder l' armi al marito, e spenta ogn' ira,
Sollevò la piangente, e la parola
Placida e mite le converse: « Incauta!
E di ciò che non sai cupida troppo
Or come prima! Tu vorresti intera
Sostener la condanna? Impara innanzi
A soffrir la tua propria. E tu confidi,

Tu che il dispetto mio sì mal comporti,
Sola patir la piena ira di Dio?
L' ira di cui finor non ti trafisse
Che lievissima punta? Ove preghiere
Valessero a mutar dell' oltraggiato
Nume i decreti, io pur con te verrei
A quel loco fatale, e ben più forti
Le mie grida alzerei, perchè l' Eterno,
Perdonando il tuo sesso e la tua frale
Indole confidata alle mie cure,
E rea per mia cagion, me sol punisse.
Ma sorgi, e ricomponti. Ogni contesa
Fra noi sia qui finita, e dal biasmarci
L' un coll' altro cessiam, chè biasmo, ahi troppo!
D' altre lingue ne abbonda. Or via, cerchiamo
D' alleviar con raddoppiato affetto
La sventura comun. La morte, io penso,
Oggi a noi minacciata, assai più tardi
A coglierci verrà, non altrimenti
Del cader lento d' una sera; e certo
Per accrescerne i mali: ecco il retaggio
Che avranno i figli nostri, ahi sciagurati! »
E ripreso ardimento, Eva proruppe:
« Adamo, istrutta da infelice prova,
Ben so, qual poca fede i detti miei
Ponno in te ritrovar: così fallaci
Un evento funesto a te li rese.
Pur, quantunque non degna, or che mi torni
Nella tua grazia, e speme in cor mi désti
Dell' amor tuo, suprema unica gioja,
Vita o morte ch' io m' abbia, a te non voglio
Quei pensieri occultar che sento alzarsi
Dal mio seno inquïeto, ed altra mira
Non han che di por fine ai nostri affanni,

O di molcerli almeno: amari e tristi
Pensieri, è ver, ma comparati a quanto
Ora duriam, soffribili, nè forse
Gravi tanto a seguir. Se t' addolora
Più del presente l' avvenir, pensando
Ai tanti e tanti ch' usciran da noi,
Nè la luce vedran che per trovarvi
Sicurissime pene, e divorati
Venir poi dalla morte, e noi cagione
Esser di tai miserie ai propri figli,
Cagion che sulla terra un maladetto
Seme si sparga, e in lagrime, in dolori
Corsa una vita travagliata, alfine
Preda sia di quel mostro: oh, se tal cura
Sopra ogni altra t' affligge, in tuo potere
Sta che il germe non nato unqua non nasca,
E sia la stirpe dolorosa estinta
Nella radice. Senza figli or sei,
Senza figli rimanti. In questa guisa
Saran le non mai sazie orrende sanne
Della morte deluse, e le voraci
Viscere condannate a star contente
Solo a noi due. Ma dove ardua tu creda
E durissima impresa a te, sospinto
Dall' amor, dai colloqui e dagli sguardi,
Negar gli amplessi nuzïali e i dolci
Riti di sposo amante, ed in desio
Struggerti senza speme alla presenza
Di chi si strugge desïando invano,
(Non ultima tortura fra le tante
Che dovremo imparar!) tronchiam d' un colpo
Questo vivere ingrato, e noi, con tutta
La progenie futura, a tanti mali
Involiamo per sempre in braccio a morte.

Che se la cruda il suo venir ne indugia,
Affrettiamla noi stessi. E che? dovremmo
Stentar miseramente in un eterno
Fremito di paure, a cui la sola
Morte dà fine? nè di tante strade,
Che ne menano a lei, la più spedita
Scegliere, e prevenir la struggitrice
Struggendoci noi stessi? » — E qui fe' posa;
Forse che un fiero disperar le spense
La parola sul labbro. Avea di morte
Così pieno il pensier, che sulle guance
Ne recava il pallore e la speranza.
Ma dai tetri consigli impersuaso,
A ben altri pensieri erasi Adamo
Con più sublime meditar levato;
E così le rispose: « Eva! lo sprezzo
Che tu fai dei piaceri e della vita
Non so che di più grande in te rivela
Di quel che sdegna l'alma tua: ma sappi,
Lo struggere te stessa, idea funesta
Di cui ti pasci, abbatte a un tempo stesso
La grandezza di cor che in te supposi;
E non già della vita e de' piaceri,
Che pur cari ti son, lo sprezzo avvisa,
Ma la sola amarezza, il sol rimpianto
Della perdita lor. Che se la morte
Come un termine vuoi della sventura,
E speri e credi di sfuggir per essa
Al castigo di Dio, mal ti confidi
Ch' Egli, armata la man di sapïente
Vendetta, illuso rimaner si debba.
Oh ben più temerei, che non potendo
Una subita morte alla mertata
Pena sottrarci, risdegnar quell' atto

Di pervicacia e d' empietà dovesse
La giustizia divina, e far la morte
Vivere in noi! Cerchiam, cerchiamo adunque
Di consiglio migliore, e già lo scorgo
Richiamando al pensier quelle parole
Della sentenza: — La tua prole al serpe
Calcherà la cervice. — Or quest' ammenda
Miserrima saria se, come io stimo,
Non alluse a colui che nel serpente
L' alta frode ne ordì. Calcargli il capo,
Qual sublime vendetta! E per la morte
Data, come vorresti, a noi medesmi,
O per menar la vita orba di figli,
Tanta vendetta ci saria perduta!
Sfuggirebbe Satano al suo castigo,
E noi doppio l' avremmo. Oh non si parli
Nè di volgere in noi la violenta
Mano, nè di serbar volenterosi
Sterile il nodo marital! Delusa
Ne sarebbe ogni speme, e noi superbi,
Dispettosi, iracondi, insofferenti
Detti saremmo e contro Dio ribelli,
Che c' impose sul capo un giusto giogo.
Rammenta quel suo dolce atto benigno,
Onde orecchio ne porse, e senza sdegno,
Senza rampogna giudiconne! Un colpo
Rapido aspettavam, che noi quel giorno
Credemmo espresso col nome di morte.
Ma dal mite Signore a te predetti
Furo il peso del grembo ed il travaglio
Del parto, e nulla più; travaglio in breve
Racconsolato dal tenero frutto
Delle viscere tue. Sulla mia fronte
L' anàtema strisciò, poi cadde al suolo.
Guadagnar con fatica il pan mi debbo;

Che monta? l'ozio mi saria più duro:
Nutrirammi il lavoro. Ei ne provvide
Contro il freddo e il calore; e la persona,
Quantunque indegni, ne vestì, mutando
Il rigore in pietà nel punto istesso
Che giudice, e non padre, a noi s'offerse.
Quanto poi non farem l'orecchio suo,
Quanto il suo core alla clemenza inchino
Colle nostre preghiere! Ammäestrando
Ne verrà come opporci alle malvagie
Stagioni, ed evitar la piova, il gelo,
La grandine, la neve.... e già mutarsi
Veggo l'aere sul monte, ed odo il vento
Soffiar per la foresta umido, acuto,
E le chiome gentili a queste belle
Piante agitar, che le ramose braccia
Spingono al cielo. Or tutto a noi consiglia
Di rintracciar ricovero migliore
E tepente dimora, ove le membra,
Assiderate dalla fredda brezza,
Sciogliere, confortarne, anzi che il Sole
Alla rigida notte il ciel consenta.
Tentiam, se ne riesca, o coi raccolti
E riflessi suoi raggi una fiammella
Trar da secche sostanze, o l'aere intorno
Infiammar per veloce stropiccio
Di due corpi rotati, in quella guisa
Che vedemmo pur ora insiem cozzarsi
Con aspro cozzo i nugoli cacciati
Dalla bufera, e sprigionar dal grembo
Una fulgida striscia che discese
Divincolando, ed arse la gommosa
Scorza di quell'abete, onde fu sparso
Un soave tepor, che ben potria
Compensar del dïurno astro la luce.

Ad usar di quel foco e d' ogni cosa
Che toglierne potesse e raddolcirne
Quanto mal germogliò dal nostro errore,
Iddio ne insegnerà, se lo preghiamo
Invocando mercede. Alcun timore
Di trar la vita dolorosa e dura
Non ci venga a turbar, così protetti,
Confortati da Lui, fin che di novo
In polve tornerem, riposo nostro,
Nostra sede nativa. E meglio, o donna,
Far da noi si potria che là ritrarci
Dov' ei ne giudicò? che la cervice
China e chino il ginocchio, i nostri falli
Confessargli, pentirci, ed implorando
Pietà, bagnar di lagrime la terra,
L' aere empir di sospiri e di lamenti,
Segno delle contrite anime nostre,
Di dolor vero e d' umiltà profonda?
Moverassi a mercè, porrà lo sdegno,
Oh non v' ho dubbio! E forse allor che parve
Più severo e crucciato, altro esprimea
Nel sereno girar delle pupille
Che la grazia, il perdono e la clemenza? »

Favellava in tal guisa il penitente
Nostro progenitor; nè men trafitta
Dallo stral del rimorso Eva parea.
Ravviaronsi entrambi ove l' Eterno
Li giudicò: prostesi al suo cospetto,
Confessar riverenti il lor delitto
Implorando perdono; il suol di pianto
Bagnaro, e l' äer di lamenti empièro,
Segno delle contrite anime loro,
Di dolor vero e d' umiltà profonda.

LIBRO UNDECIMO.

—

Pregavano compunti ed atteggiati
D' infinita umiltà, perchè dal trono
Misericorde discendea su loro
La grazia precorrente, e il duro smalto
Spetrandone del cor, vi germogliava
Molle e giovane carne: indi la foga
Di sospiri movea che, dallo spirto
Della preghiera fecondati, il volo
Batteano al ciel più rapidi e spediti
D' ogni ardente parola. Eppur contegno
D' abbietti supplicanti il lor non era;
Nè per cosa più grande un dì pregaro
Pirra e Deucalïon, la coppia antica
(Men di questa però), di cui si narra
Nella favola argiva, allor che l' are
Di Temide abbracciàr, perchè la stirpe
Dell' uom, nelle fatali acque sommersa,
Ristorata venisse. E dritta al cielo
La preghiera ascendea de' padri nostri,
Senza andar vagabonda o dissipata
Da vento invidïoso; e come essenza
Pura tutta e spirtal varcò le soglie
Del santuario. Allor del sacro incenso,
Che vaporava dall' altar, l' avvolse

L'Intercessor divino, ed allo sguardo
La offerì del gran Padre a piè del trono.
Poi, raggiante di gioja, ei diè principio
Al suo pio ministero. « Osserva, o Padre,
Quali primizie ti fruttò la terra,
Dal seme uscite della grazia tua
Sparso nell'uomo! I preghi ed i sospiri
Che confusi all' incenso io ti presento,
Io, tuo supremo sacerdote, in questo
Turribolo, son frutti, a cui diè vita
La feconda virtù del pentimento
Che nel cor gli mettesti, e saporosi
Più di quanti produrne il paradiso,
Culto dalle sue mani, a te potea,
Pria ch' ei perdesse l' innocenza. Inchina
L' orecchio a' preghi suoi, n' odi i sospiri,
Quantunque muti! Ignorano i suoi labbri
Come, o Padre, pregarti. Oh, ch' io ne sia
L' interprete consenti, il difensore,
L' offerta espïatrice! Ogni opra umana,
Buona o malvagia, sul mio capo imponi:
Quella i miei merti renderan perfetta,
Questa cancellerà la morte mia.
Me dunque accetta, e per mia man ricevi
Da questi infortunati un odoroso
Spirto di pace, che propizio esali
Per l' intera sua stirpe. A l' uom permetti
Condur nella tua grazia i numerati
Giorni del viver suo, quantunque amari;
Fin che guida la morte (io non ti chieggo
Di revocarne la sentenza, solo
D' addolcirla t' imploro) alla migliore
Vita gli sia, là dove i miei redenti
Soggiornino con me nell' allegrezza;

E così come teco uno son io,
Tutti meco sian essi. » — E con serena
Fronte il gran Padre: « I tuoi preghi per l'uomo
Sono esauditi, e quanto or tu mi chiedi
Era decreto. Ma la legge, o Figlio,
Ch' io diedi alla natura, all' uom contende
Lo star più lungamente in paradiso.
Quegli eterni purissimi elementi,
Che non san di materia o di corrotta
Differente mistura, ond' egli è brutto,
Respingere lo vonno, e ripurgarsi
Di lui come d' un morbo. Ad un impuro
Aere l' impuro invïeranno, al pasto
Di mortiferi cibi; acciò si venga
Disponendo a quel fin che per la colpa
Gli fu prescritto. Origine funesta,
Per cui di bella immaculata innanzi
Alterossi ogni cosa e si corruppe.
Quando l' uomo io composi, il doppio dono
D' esser felice ed immortal gli diedi;
Ma di questi bei doni egli ha perduto,
Per sua demenza, il primo, e reso eterno
Egli avria col secondo il suo dolore.
Provvidi a questo colla morte; estremo
Farmaco a' mali suoi. Corsa una vita
Tra durissime prove, e dalla fede,
E dall' opre che inspira e le seconda,
Per gran tempo affinato, ad altra vita
L' uom sorgerà. La morte, allor che il giusto
Si rinnovelli di novelle spoglie,
Lo addurrà sino a me coll' universo
Ringenerato. — Or l' anime beate
Traggano al trono mio dai più lontani
Spazj del cielo. Non terrò gli eterni

Miei giudizj nascosi. Esse vedranno
Come adopri coll' uomo, esse che furo
Spettatrici pur or del come io seppi
Adoprar cogli spirti in me superbi;
Esse che ne' lor seggi, ancor che ferme,
Sempre più s' affermaro. » — Iddio qui tacque:
E si volse il gran Figlio ad un lucente
Angelo, esecutor del cenno eterno.
Suon diè questi alla tromba, a quella tromba
Di cui forse l' Orebbe udì lo squillo
Quando Iddio vi discese, ed un secondo
Forse ne manderà nel gran mattino
Della sentenza universal. Le sfere
Tutte ne rimbombaro, e dai ridenti
Céspiti d' amaranto e dalle sponde
Che v' irrorano i fonti ed i ruscelli,
Dai margini che l' onda della vita
Bagna ed infiora, o da qual altro asilo
In dolce li tenea fraterno amplesso,
I figli della luce al santo squillo
Vennero, e si locâr negli aurei seggi.
Palesò dall' altissimo de' troni
L' Onnipossente allora in queste voci
La suprema sua voglia: « O miei diletti!
L' uom s' è fatto un di noi. Dacchè le labbra
Pose a quel frutto pröibito, esperto
È del male e del ben; ma del perduto
Bene e del mal che s' acquistò non rida!
Oh quanto più felice ov' ei, contento
Al conoscere il primo, amor dell' altro
Punto mai non lo avesse! Or n' è contrito,
Geme, pèntesi e prega, e questi moti
Io gli nutro nel cor, poichè m' è chiaro
Come vano ei saria, come incostante

In poter di sè stesso. Acciò la mano,
Più di pria temeraria, alzar non osi
Sul frutto della vita, ed immortale,
Gustandone, si faccia, o sogni almeno
Di farsi tal, cacciarlo indi m' è d' uopo.
Parta dal paradiso, e sulla terra,
Da cui fu tratto, s' affatichi: il loco
Meglio a lui si convien. — Michele! affido
L' eseguirne il comando alla tua cura.
Scegli fra' cherubini un forte stuolo
Di fiammanti guerrieri, acciò non possa
Suscitar l' avversario altri tumulti
Per difesa dell' uomo o per desio
D' occuparne la sede abbandonata.
Va'! la coppia colpevole allontana,
Rimossa ogni pietà, dal mio giardino.
Caccia i profani dalla sacra terra,
Ed annunzia a coloro ed all' intera
Stirpe che n' uscirà l' esiglio eterno
Da quel soggiorno.... Nondimen ti spoglia
D' ogni terror. Que' miseri, percossi
Dal giudizio severo, ove profferto
Fosse lor con asprezza, uscir de' sensi
Potriano, vinti dal dolor; chè tocchi
Da rimorso io li veggo e sciolti in pianto
Sulla grave lor colpa. Obbedïenti,
Docili saran essi al tuo messaggio?
Non congedarli sconsolati. I casi
Che prepara il futuro all' uom tu svela
Come inspirando io ti verrò; nè taci
Del novo patto ch' io fermai col germe
Della donna. Così, quantunque afflitti,
Partano in pace. — Al lato orïentale,
Che dà facile ingresso al paradiso,

Una schiera porrai di cherubini,
Che lo guardino attenti, ed una spada
Fiammeggiante da lungi, che sgomento
Metta in chi s'avvicini, e ne difenda
L'albero della vita, onde non sia
Quel mio caro soggiorno albergo immondo
Di immondi spirti, nè le sacre piante
Preda di quegli artigli, e l'uom non vegna
Colle frutte rapite ancor sedotto. »
Così l'Eterno. Ad obbedir s'accinse
L'arcangelica possa, ed i cherùbi
S'apprestarono anch'essi alla discesa.
Simile a doppio Giano, avea ciascuno
Quattro facce, e cosperso ogni suo membro
D'occhi più numerosi e vigilanti
Di quei che la lusinga un dì racchiuse
Del molle arcade flauto, agreste canna
D'Erméte, ed assopì del caducèo
Soporifero il tocco. — Uscita intanto
Col sacro lume Leücàtoe, il mondo
Salutava di novo imbalsamando
Di fragranze la terra. I due parenti
Chiudeano in questo la preghiera, e nova
Virtù da Dio mandata in lor piovea:
E sentian rampollar dallo sconforto
Una incognita speme, una dolcezza
Benchè dallo spavento ancor temprata.
Adamo incominciò: « La fede, o donna,
Convincere ne può che tutti i beni
Ci scendono dal ciel; ma che potesse
Cosa alcuna di noi levarvi l'ale,
E lo spirto di Dio, sovranamente
Beato, a sè ritrarre, ed inchinarne
La volontà, nel mio senno non cape

O non sembra capir. Pure una voce,
Un sospiro del core a Dio s' innalza.
Ed io, dacchè cercai colle preghiere
Sviar della sua giusta ira gli strali,
Ed umile compunto a lui mi volsi,
Parvemi che placabile e benigno
Mi porgesse l' orecchio e ributtato
Non ne foss' io. La pace è nel mio petto,
Come nel mio pensier quella impromessa
Che verranne da te chi l' angue uccida.
Il terror la cacciò dalla mia mente,
Or vi torna di novo, e m' assicura
Che l' amarezza del morir trascorse,
E noi vivremo. — Oh salve, Eva, tu dunque,
Salve, o detta a ragion del seme umano
E d' ogni vita genitrice! L' uomo
Per te solo vivrà, mentre vivranno
Per l' uom tutte le cose. » — Ed Eva in dolce
Mestizia assorta rispondea: « Non sono
Degna io no di tal nome, io peccatrice,
Io che per cenno del Signor dovea
Farmiti appoggio, e insidia a te mi feci!
Nulla fuor che rimprovero, sfiducia,
Biasmo a me si convien. Pur non ha fine
La pietà del mio giudice. Colei
Che la morte portò nell' universo
Scelta a sorgente della vita? Adamo!
E chiamandomi or tu col nome istesso
(Oh ben altro io ne merto!) a te non duole
L' alto esempio seguir? Ma vieni! il campo
Ai lavori ne invita, ora prescritti,
Or faticosi, benchè notte insonne
Fu la scorsa per noi. Mira! il mattino,
Non curante di ciò, la rosea via,

Sorridendo, incomincia. Andiam! partirmi
No, dal caro tuo fianco io più non voglio,
Dovunque la penosa opra ti chiami,
Che ne impose il Signor da mane a sera.
Ma penosa sarà, finchè n' alberghi
Questo giardino e passeggiam quest' ombre?
Dunque, benchè scaduti, al novo stato
Conformiamci tranquilli. » — In questi accenti
Esprimendo venìa l' umilïata
Donna i voti del core, ah! ma non volle
Secondarli il destino, e la natura
Nell' aere, nella fera e nell' augello
Tosto un segno ne diede. Il ciel si chiuse,
Dopo un fugace rosseggiar d' aurora,
Di nugoli improvvisi. Al guardo d' Eva
Calò l' aquila a piombo, e volse in fuga
Due timide palombe a bei colori
Screzïate le penne; e giù dal monte,
La prima volta cacciator, discese
Il re delle foreste, e due cerbiatte,
Le più gentili e mansuete figlie
Della selva, cacciò fino alla porta
Orïental. La päurosa fuga
Ne vide Adamo, e la seguì cogli occhi;
Poi non senza dolore: « Eva, proruppe,
Qualche nova vicenda a noi sovrasta.
O ne manda il Signore in questi muti
Segni della natura un qualche messo
De' suoi divisamenti, o farne ei brama
Ammoniti così che troppa fede
Nel perdono mettiam, perchè di poche
Ore ne tarda la mortal condanna.
Ma se lunga la vita, e di che tempra,
Fin che giunga quel dì, n' è cosa oscura.

Polve noi siamo, e torneremo in polve;
Ecco ciò che sappiamo. E che potrebbe
Altro significar quel doppio assalto
Nell' aere e sulla terra al punto istesso
E dal lato medesmo? o quelle fosche
Nugole in orïente anzi che il sole
Giunga a mezzo il suo corso? E perchè mai
Più vivida risplende e porporina
La luce del mattin su quella nube
Che biancheggia all' occaso? Ella riflette
Nel zaffiro celeste il suo candore,
E lenta a noi discende. Ha forse in grembo
Qualche angelico spirto? » — E male Adamo
Non s' apponea. Scendeano in questo mezzo,
Da un ciel che di dïaspro avea l' aspetto,
Gli angelici guerrieri, e sopra un colle
Chiusero il vol. Mirabile apparenza,
Se velato in quel dì gli occhi d' Adamo
Dubbio o paura non avesse! E manco
Meravigliosa non venia di quella
Ch' ebbe Giacobbe in Manaimo, quando
Tutto sparso di tende e rutilante
D' angeli guardïani il campo apparve;
O dell' altra improvvisa, onde le vette
Fiammeggiâr di Dotano: oste di foco
Contra il siriaco re, che per talento
Di sorprendere un uom, pari a' ladroni,
Portò la guerra non indiita. — Il prence
Sul vertice lasciò della collina
La sua lucida schiera a fin che prenda
Signoria del giardino; e solo in traccia
Del loco, ove ritratto erasi Adamo,
L' arcangelo avviossi. Inosservato
Non però ne movea. S' avvide Adamo

Del gran visitatore, e vôlto ad Eva:
« Ad udir t' apparecchia alte novelle!
Novelle, a creder mio, che fisseranno
Forse i nostri destini, e nove leggi
N' imporran; perchè veggo a noi disceso
Da quel nugolo d' ór, che vela il monte,
Un celeste guerriero; e se dovessi
Giudicarne all' incesso, io lo porrei
Fra gli spirti maggiori. Una Possanza,
Un de' Troni egli è certo; è tale e tanta
La mäestà che lo circonda. Nulla
Trovo negli atti suoi che mi sgomenti,
Ma neppur quell' amica aria soave
Che vidi in Raffael, tal ch' io mi possa
Molto affidar. Solenne egli è, sublime.
Or, perchè non si offenda, a me conviensi
Movergli incontro, a te ritrarti. » — Adamo
Favellava così. Vicino intanto
L' arcangelo si fe'; la sua celeste
Forma svestita, n' assumea l' umana;
Com' uomo ad uom s' accosta. Un'ampia cotta
Fluttuava sull' armi, e le copria;
Nè in Sarra mai, nè in Melibea fu tinto
Di porpora più viva o drappo o manto,
Fregio antico de' prenci e degli eroi
Al cessar della pugna. Incolorati
L' iri n' avea gli stami. Era di stelle
L' elmo cosparso, e la visiera alzata
Quel sembiante scopria, che varca appena
Dall' età giovanile alla matura.
Quasi zodiaco luminoso, al fianco,
Spavento di Satan, pendeagli il ferro,
E la grand' asta gli splendea nel pugno.
Chinossi ossequïoso al messaggero

Di Dio l'umile Adamo, e regalmente
Contegnoso Michele in questi accenti
Del suo venirne le cagioni espose:
« I comandi supremi alcun bisogno
Di preludi non han. Ti basti, Adamo,
Che non furo i tuoi preghi inesauditi.
La morte che dovea nel punto istesso
Del tuo fallir colpirti (e la sentenza
Così sonava), rimarrà per lunghi
Giorni di grazia, che ti son concessi,
Del suo pasto digiuna, acciò tu possa
Ripentirti e con molte opre perfette
Cancellar quella rea. Così placarsi
Potrà forse l'Eterno, e dall'avaro
Dritto acquistato da colei per sempre
Redimerti. Ma stanza in questo loco
A te più non assente, ed io qui venni
A bandirtene, Adamo, e rinviarti
Di qua lontano a coltivar la terra
Onde tratto già fosti; il suol che meglio
Ti si convien. » — Qui l'angelo pietoso
Ruppe a mezzo il suo dir, però che Adamo
Säettato nel cor da tal parola,
Immobile ristè sotto la fredda
Pressura del dolore e privo a lungo
Di sentimento. Ma la donna, inteso
Quell'annunzio crudel, con alte grida
Tosto il loco svelò dov'era occulta:
« O colpo amaro più che morte! E deggio,
Deggio dunque lasciarti, o paradiso,
Caro nido ov'io nacqui? Ombre, viali
Degni che vi calpesti il piè divino,
Voi, voi dunque lasciar? Qui mi sperava
Passar, se non felice, almen tranquilla

Quel tempo che precede al dì supremo
Che noi due struggerà. Gentili ajuole,
Che non mai fiorirete in altro suolo,
Che me visitatrice a mane a sera
Liete sempre accoglieste, e ch' io con blanda
Mano educai dal primo uscir de' chiusi
Calici vostri, e nome a tutti imposi!
Chi mai, vedovi fiori, incontro al Sole
Or drizzarvi saprà? dispor le vostre
Famiglie e della tersa ambrosia linfa
I cespiti inaffiarvi? E te, te pure,
Mia capannetta nuzïal, di quanto
Innamora la vista e l' odorato
Fatta bella per me, lasciar m' è forza?
Misera, e lo poss' io? Ma dove i passi
Rivolgere, smarrir per quella bassa
Terra che sembra al paragon di questa
Un oscuro deserto? Or come, Adamo,
Respirar noi potremo un ciel men puro,
Ed avvezzi a cibar delle immortali
Frutte.... » — Troncò con dolce atto Michele
La dolente parola: « Eva, ti calma!
Non t' incresca lasciar ciò che perdesti
Col tuo disubbidir; nè tanto affetto
Porre in cosa non tua. Sola non parti,
Ti accompagna il marito, e di seguirlo
Debito hai tu; la tua patria è quel loco
Dov' ei soggiorni: pènsavi! » — Dal freddo
Terror, che lo comprese e d' improvviso
Tolti i sensi gli avea, si scosse Adamo,
E raccolti gli spirti, all' immortale
Umile e piano susurrò: « Celeste!
Sii tu pure un de' Troni o forse il primo
Di lor (poichè d' un prence hai l' apparenza

Che sui prenci s' innalzi), il tuo messaggio
Dolcemente esponesti. In altro modo
Disperati n' avria, n' avria finiti.
Quanto può di dolor, di smarrimento,
Di sconforto soffrir la nostra umana
Fralezza, il tuo messaggio ohimè n' apporta!
Dunque andarne deggiam da questo lieto
Soggiorno, asilo di quïete e solo
Desio degli occhi nostri?... Ogni altro loco
Ne parrà desolato, inospitale,
Straniero esso per noi, per lui stranieri
Noi miseri del paro!... Oh se preghiere
Valessero a piegar di chi può tutto
La volontà, le mie grida incessanti
Stancherebbero il ciel: ma voce umana
Contro i decreti suoi non ha possanza
Più d' un sospir, che il turbine respinga
E soffochi nel petto all' infelice
Che l' esalò. Sommesso adunque io sono
Al divino voler. Ciò che su tutto
M' addolora è il pensar che in altra terra
Sarò del volto suo, de' suoi favori
Privo per sempre. E qui di passo in passo
Visitati, adorando, avrei que' siti
Ove manifestar la sua presenza
L' Altissimo degnò. Su questo colle
M' apparì, sotto l' ombra di quel cedro
Visibile si fece, e la sua voce
Da quegli abeti mi sonò. Sul verde
Margine di quel fonte io mi ristrinsi
Favellando con lui.... Così pensava
Narrar, quando che fosse, alla mia prole;
Ed erbe raccogliendo, e tolte ai rivi
Le più nitide pietre, alzarvi altari,

Monumenti d'amor, memorie sacre
Per l'età che verranno, e por su quelli
Gomme, incensi, profumi e frutti e fiori.
Ma laggiù su quell'ermo ignoto mondo
Ove, lasso, cercar la gloriosa
Visïon del Signore? ove l'impronta
Del divino suo piè? Sebben fuggente
Dal suo corruccio, or poi che la mia vita
Produr si degna, e figli a me promette,
Vedrei con gioja balenarmi un lampo
Ultimo di sua gloria, e lungi ancora
L'orme n'adorerei. » — « La terra e il cielo,
(Michel benignamente a lui rispose)
Non pur la cerchia che t'accoglie, è cosa
Di Dio, nè tu lo ignori: il suolo, il mare,
L'aere, e quanto qui vive ed ha germoglio,
Movimento, calore, Iddio riempie
Della sua possa virtuale. In dono
La terra egli ti diè (non tenue dono!)
Perchè la occùpi e la governi. Or dunque
Non pensar circoscritto dall'angusta
Cinta del paradiso o dal vicino
Eden Iddio. Qui forse il tuo soggiorno
Stato, Adamo, saria: sariasi tutto
Di qui per l'ampia terra il tuo futuro
Genere sparso, e qui dai più lontani
Confini ricondotto a farti omaggio,
A riverir l'antico augusto padre.
Da tanta preminenza or sei caduto,
E t'è d'uopo abitar la terra stessa
Che abiteranno i figli tuoi. Ma dubbio
Non ti sorga nel cor, che Dio non sia
Pur laggiù su quei piani e in quelle valli.
Segni tu troverai della divina

Presenza in ogni loco. Il tuo cammino
Sarà dall' amor suo, dalla paterna
Sua bontà, dalla sua viva sembianza,
Dalle sue tracce benedette impresso.
E perchè tu ne possa aver più fede
E renderti sicuro anzi la tua
Dipartita di qui, l'Eterno ed Uno
Mi spedì dal suo trono a farti istrutto
Di quanto a' figli tuoi dovrà nei tempi
Nascituri accader. Disponti adunque
Ad udir del tuo seme il bene e il male,
A veder colle inique opre dell' uomo
Lottar la grazia del Signore; e quindi
Saprai, come si soffra e si contempri
Colla mestizia e col timor la gioja,
Disponendo il tuo core alle vicende
Della varia fortuna. A questo modo
Vita avrai riposata; e quando giunga
L'ora fatal, men arduo il gran passaggio
Ti parrà dalla vita. — Or vieni! ascendi
Con me su questo vertice, e qui lascia
La tua donna nel sonno; a lei velate
Le pupille ho pur dianzi, e fin che dorme,
Come tu già dormivi allor che il soffio
Creator l' animò, veglia e contempla
Nell' avvenir. » — « Precedimi, io ti seguo,
O sicura mia guida, in ogni loco,
(Così riconoscente il nostro antico
Padre rispose) e bacio nella polve
La man che mi percote. Al male oppongo
L' animo invitto, e conseguir m' affido,
Se può tanto un mortal, riposo e pace
Col sudor della fronte. » — E detto questo,
Salirono amendue nelle divine . . .

Visïoni. Quel monte, il più sublime
Del paradiso, spazïarsi al guardo
Non impedito concedea dal sommo
Per l'ampiezza maggior dell'emispero.
Alto non era più, nè più lontana
Prospettica veduta agli occhi aperse
Quel monte del deserto, ove Satano,
Per diversa cagion, traspose il nostro
Secondo Adamo, e gli additò gl'imperi
E le pompe del mondo. E quinci Adamo
Potea sulle moderne e sulle antiche
Più famose città, non surte ancora,
Gittar, dovunque fossero, lo sguardo;
E le sedi veder de' grandi imperi
Dalla immane muraglia, onde Cambàlo,
Reggia al Kan di Catajo, un dì fu cinta,
Non che da Samarcanda, ove Temiri
Cinse in riva dell'Oxo il regio serto,
Fino a Pechin, de' principi cinesi
Regal dimora; e quindi insino ad Agra,
E da questa a Laór, città suggette
Ai monarchi mongolli; e discendendo
Vèr l'aurea Chersoneso o vèr la spiaggia
Pria dal Perso abitata, ad Ecbatàna,
E poscia ad Ispaáno, o vèr la fredda
Mosca dal russo imperador corretta,
E da questa a Bisanzio, obbedïente
Al sultan turchestano. E contemplarne
Ei potea similmente anche l'impero
Di Nego, insino ad Ércoco, quel porto
Ultimo de' suoi mari; e di Mombaza,
Di Queløa, di Melinda e di Sofàla,
Che creduta già fu l'antica Ofiri,
I piccioli monarchi; e Tongo e il regno

D'Angola più d'ogni altro al sol converso.
Poi quelli d'Almanzor, di Fez, di Suse,
Di Marocco, d'Alger, di Tremisenne
Che stan fra il Nigro e fra l'Atlante; e quindi
L'europee regïoni, onde Quirino
Dovea sull'universo alzar la spada;
Nè sfuggire ad Adam la messicana
Ricca terra potea, di Montezùma
Sede anch'essa regal, nè Cusco, opima
Nel Perù d'Atabàlipa dimora;
E la Gujana non ancor predata;
La cui grande città fu dalla tarda
Prole di Gerïon detta Eldorado.
Ma perchè fosse spettator di cose
Più sublimi di queste, alzò Michele
La benda all'offuscato occhio d'Adamo,
Di che cinto lo avea quel menzognero
Promettitor di più serena vista.
Ne irrigò l'immortal d'eufrasia e ruta
La visiva potenza, e tre v'infuse
Del fonte della vita eteree stille,
Poichè gran cose contemplar dovea.
La virtù del collirio entrò sì viva
Nella veduta interïor, che gli occhi
Gli si chiusero a forza, e cadde al suolo
Come privo di sensi. Ma la destra
L'angelo grazïoso allor gli stese,
E gli volse il pensiero ai novi obbietti.
« Gli occhi, Adamo, or riapri, acciò tu vegga
Della tua colpa original gli effetti
In alcun di color che nasceranno
Da'lombi tuoi, quantunque il prõibito
Albero non toccasse, e col serpente
Non si stringesse, nè del tuo peccato

Si venisse macchiando; e pur da questo
Tutto il mal si deriva, e di peggiori
Opre è fonte perenne. » — Aperse Adamo
A quel dir le pupille, e vide un campo.
Qui dal vomere è culto e di recenti
Manipoli coperto; ivi gran copia
Di pascoli e di greggi. Un rozzo altare,
Che la pietra diresti onde partiti
Sono i dominj, vi sorgea nel mezzo.
Ed ecco un mietitor, grondante il volto
Per durata fatica, impor su quello
Le primizie de' frutti, che la terra
Da lui solcata gli produce: ariste
Verdi e bionde, non scelte, e qual la mano
Le avea sterpate. Un mandrïan più mite
Dopo quello apparì coi primonati
Della greggia, i migliori, ed in offerta
Ne immolò su' troncati aridi rami
Le viscere squarciate e il pingue omento
Sparso di mirra, e tutto il sacro rito
Devotamente n' adempì. D' un tratto
Scese un foco dal cielo e vi consunse
L' ostia del mandrïan con una fiamma
Rapida, vaporante un dolce olezzo:
L' altra, che non venia da cor sincero,
Inconsunta rimase; onde il bifolco
D' ira s' accese, e il mandrïan percosse,
Mentre insiem discorreano, a mezzo il petto
Con una pietra che l' uccise. Al suolo
Cadde tosto il percosso, e, sparso in volto
Di mortale pallor, la gemebonda
Alma versò con un fiume di sangue.
Adamo, impaurito a quella vista,
Mise un subito grido: « Alta sventura

Colse, o spirto, colui che pïamente
Sacrificò: ma dimmi, è questo il premio
Dato alla fede? alla pietà promesso? »
E l'altro anch' ei commosso: « I due che vedi
Nati sono d' un grembo, e vita avranno
Dal sangue tuo. L' ingiusto uccise il giusto,
Invido che il fratello un' ostia immoli
Ben accetta al Signor. Ma vendicata
L' opra iniqua sarà, nè di mercede
Frustrato il buono, che morir tu vedi
Contorto nella polve e sanguinoso. »
Ed Adamo a Michele: « Oh qual delitto!
E qual cagion! Ma non vid' io la morte?
Per tal via condurrommi alla mia polve?
Spaventevole vista! orribil morte,
Onde l' occhio e il pensiero, abbrividiti,
Rifuggono del paro! Oh quanto amara
Ne fia la prova! » — E l' angelo ad Adamo:
« La morte t' apparì nel primo aspetto
In cui s' è manifesta al guardo umano;
Pur diversi ne assume, e numerose
Sono le strade, e tutte al par funeste,
Che guidano alla sua buja spelonca.
Ma pei sensi dell' uom penoso è il varco
Molto più che l' interno. Alcuni a morte
Trarrà, come vedesti, un vïolento
Colpo, ed altri la fame, il foco e l' acqua,
Ma più ne spegnerà l' ingorda gola,
Indefessa del mondo ammorbatrice.
De' suoi tanti malori il mostruoso
Esercito or vedrai; vedrai qual fonte
Inesausta d' angosce all' uom dischiuse
L' intemperanza della donna. » — E tosto
Vider gli occhi d' Adamo un tristo, oscuro,

Laido ridutto, che sembiante avea
D' un ospizio d' infermi. Una gran turba
Oppressa vi giacea da quanti morbi
Son di strazj fecondi e di torture.
Agonie da deliquj affaticate,
Febbri lente ed acute, dolorosi
Contorcimenti e tremiti convulsi;
Colluvie, interne pietre, ulceri, doglie;
Demoniache, tranquille e furibonde
Follie, tàbi, languori e pestilenze
Così larghe di strage; idropi, spasmi,
Che frangon l' ossa e le giunture. Orrende
N' eran le scosse, i gemiti profondi.
Sollecita correa la Disperanza
Di giaciglio in giaciglio, e sugl' infermi
Brandìa la Morte il trïonfal suo telo,
Ma di vibrarlo differia, quantunque
Invocata talor dagli infelici,
Come un' ultima speme, un ben supremo.
Oh qual cor di macigno avria sofferto
L' orror di quei tormenti a ciglio asciutto?
Adamo nol soffrì; quantunque nato
Da femmina non fosse, ei ruppe in pianto:
Però che un senso di pietà ne vinse
Quanto ha l' uom di migliore, e pochi istanti
Lo lasciò di quel pianto all' amarezza.
Ma più forti pensieri alfin l' eccesso
Ne moderaro, e rïavuta a stento
La voce dalle lagrime affogata,
Mandò questi lamenti: « O miserando
Genere umano! oh quanto, oimè, scaduto!
A qual destino l' avvenir ti serba!
Meglio, oh meglio non nascere! La vita
Dunque all' uom fu concessa affinchè tolta

Così gli fosse? Ma che dico? a forza
Essa imposta ne fu! Chi, chi di noi,
Se potesse adombrar ciò che riceve,
Accettarla vorrebbe? e non più tosto
Farne allegro rifiuto, ed alla pace
Ritornar della polve un' altra volta?
L' immagine di Dio, nell' uom riflessa
Così nobile e bella, ancor che poscia
Dalla colpa inquinata, andrà soggetta
A pene, a strazj disumani e tanto
Spaventosi alla vista? E poi che l' uomo
Chiude in sè tuttavia qualche vestigio
Del sembiante divin, trasfigurarsi
Debbe così? Perchè la santa effigie
Del proprio Creator da questo informe
Mutamento nol salva? » — E quella luce
Angelica ad Adamo: « Allor che l' uomo
Sè medesmo invilì, lentando il freno
A scomposti appetiti, in lui s' estinse
L' immagine divina, e vi s' impresse
Quella del vizio, a cui si fe' mancipio;
Del vizio, intendo, scellerato e brutto
Che spronò primamente Eva alla colpa.
Vile, esoso è per questo il suo castigo.
Non l' effigie di Dio, la sua travolse
L' uom caduto; ma quando in lui rimasta
Fosse un' orma di Dio, corrosa e spenta
L' avria, dacchè la sana e pura norma
Di natura invertendo, a sozzi morbi
Gettossi in braccio. Rispettar non seppe
L' immagine divina in sè medesmo?
Giusta è dunque l' emenda. » — « E tal la penso,
Riprese Adamo, e piego il capo. Or dimmi,
Non vi sono altre vie meno affannose

Per giungere alla morte, e colla polve
Confonderne di nuovo? » — « Una, rispose
L' arcangelo Michel, purchè tu segua
L' avviso salutar: — Nulla di troppo. —
Questo t' insegnerà la temperanza
Nel bere e nel cibarti, ingenuo e schietto
Nudrimento scegliendo e non sapori
Deliziïosi. In fin che sul tuo capo
Gli anni s' affolleran, fa' che non esca
Dal sentier che ti addito; e quasi un frutto
Che maturo dall' arbore si spicchi,
Tu, maturo alla morte, allor cadrai
(Dolcemente raccolto e non divelto
Da quell' ugna fatal) nelle tranquille
Braccia materne. La vecchiezza è questa.
Ma sorvivere, Adamo, a' tuoi prim' anni,
Alle belle tue forme omai sfiorite,
Alla tua verde gagliardia t' è forza.
Fiacco allora e canuto, il vivo senso
Del piacer perderai; nelle tue vene
L' alito giovanil, la speme, il gaudio
Non più circoleran, ma un tristo, freddo,
Sterile umor, che sugli spirti pesa
Fin che ne strugge il balsamo vitale. »
Ed all' angelo Adamo: « Or dalla morte
Più non rifuggo, nè vorrei la vita
Molto allungar; mia prima assidua cura
Or farò di poter con manco affanno
Deporre il fascio, che recar m' è d' uopo
Fino al giorno prefisso, e paziente
Aspettarne l' arrivo. » — E l' altro a lui:
« Non odiar la vita, e non amarla;
Ma qual ti fu concessa, e tal la vivi,
Vôlto sempre al ben far. Se lunga o breve,

Lascia al cielo pensarne. Or drizza gli occhi,
E vedrai nuove cose. » — Adamo affisa
Le pupille, e discerne una campagna
Spazïosa, e di tende a più colori
Tutta coperta. Pascolanti gregge
Stanno a quelle da presso; uscir da queste
Odesi un'armonia d'organi e d'arpe,
Ed agli occhi d'Adam non si nasconde
Chi le chiavi e le corde agita e tira.
Vola l'agile mano or alta, or bassa,
E con rapido transito prosegue
Per tutti i gradi la sonante fuga.
All'incudine altrove un uom fatica.
Due gran masse egli avea di ferro e rame
Liquefatte in quel punto; o in alto loco
Rinvenute le avesse, o in cupa valle.
Forse che dell'incendio, onde combusta
Venne a caso una selva, entrò le vene
Metalliche la fiamma, e le squagliate
Masse per qualche aperta in luce espose;
Forse che la corrente impetüosa
Le scavò di sotterra e fuor le trasse.
Il liquido metallo in preparate
Forme versò quel primo antico fabbro,
E strumenti ne fece al gitto acconci
Ed all'intaglio. — Dall'opposto lato
Scendean genti diverse alla pianura
Giù dai monti vicini, consüeta
Loro dimora; e cuori intègri e giusti
Li dicea la sembianza. Al vero culto
Del Signore, a conoscere quell'opre
Che svelarne ei si degna, ed alle cose,
Che pace e libertà nel germe umano
Ponno serbar, volgeano ogni lor cura.

Pochi passi costoro avean mutati
Lungo quel pian, quand' ecco un folto stuolo
Venir di belle donne in ricche vesti,
Tutte adorne di gemme ed atteggiate
Di voluttà. Cantavano sull' arpa
Dolci versi d' amore, e, carolando,
S' accostavano a lor. Quantunque gravi,
Essi le contemplaro, e collo sguardo
Le belle forme percorrendo, in breve
Dièr ne' lacci d' amore e s' invaghiro.
Scelse ognun la sua cara, e fin non ebbe
Il colloquio amoroso anzi che l' astro
Vespertino sorgesse, a' loro occulti
Gaudj foriero. Allor, come il desio
Ne gl' infiammava, accesero d' Imene
La face, e lo invocâr (la prima volta
Ne' connubj invocato), e di tripudio,
Di canzoni, di festa i padiglioni
Tutti echeggiâr. — Sì bello e lieto incontro
D' amor, di gioventù che non trapassa
Inavvertita, i balli, i canti, i suoni,
E quei serti, quei fiori il cor d'Adamo
Inclinato ai diletti (umano istinto!),
Commossero, allettaro, e questi accenti
Gli trassero dal labbro: « O tu, che apristi
Veracemente gli occhi miei, sovrano
Angelo benedetto! Assai migliore,
Delle due che pur dianzi a me s' offriro,
Certo è quest' apparenza, e di tranquilli
Giorni presaga. Di corrucci e sangue,
O se cosa è peggior, triste eran quelle;
Ma qui, qui la natura ogni suo fine
Raggiungere mi par. » — « Perchè la cosa
Lusinga i sensi tuoi, perchè la credi

Sorella alla natura, ottima, Adamo,
La estimi tu; ma il Creator ti fece
A più nobile intento; ad un intento
Puro, santo e conforme alla divina
Sembianza, ond'ei t'impresse. In quegli allegri
Padiglioni è la colpa; all'empia razza
Di chi spense il fratel futuro albergo.
E costor che dell'arti, onde gentile
Si fa la vita, studïosi e primi
Trovatori saran, saranno ad una
Dimentichi di Dio: quantunque istrutti
Dallo spirito suo, saranno ingrati,
Sconoscenti a' suoi doni. Eppur di stirpe
Bella, meravigliosa andran superbi.
Le donne che vedesti han la figura
Di vere dëità, così leggiadre,
Così gaje, attraenti, incantatrici
Son esse, e tuttavia di quella salda
Virtù deserte, che radice è sola
Dell'onor casalingo e gloria prima
Della donna; ma ricche, esperte invece
Nelle mollezze del piacer, nel canto,
Nel ballo, nel pomposo abbigliamento,
Nel volgere degli occhi e scior la lingua
Or garrule, or procaci e inique sempre.
E quegli uomini gravi, a cui la vita
Pia, severa, devota il nome impose
Di figliuoli di Dio, faran d'onore,
Di virtù, di credenza indegna offerta
Agli amori, ai sorrisi, alle lusinghe
Delle belle perdute. Immersi or sono
In un mar di letizia, e in mar più vasto
Tutti in breve saranno. Immenso pianto
Per poco riso verserà la terra! »

E spenta Adamo quella corta gioja:
« Oh dolore, oh vergogna! E ponno il piede
Torcere dalla buona impresa via,
Per seguirne una trista, o giunti a mezzo
Della prima cader? Pur troppo io veggo
Che di tutte sciagure è sola eterna
Origine la donna! » — « Il molle petto
Dell' uom piuttosto, l' Immortal soggiunse,
L' uom, che starne dovria più dignitoso
Per la mente miglior, per le migliori
Virtù, di cui l' Eterno a lui fe' dono.
Ma t' apparecchia ad altri aspetti. » — Adamo
Guarda e vede spiegarsi agli occhi suoi
Una pianura sterminata, e sparsa
Qui di capanne e di rural coltura,
Là di belle città con porte e torri,
Che si levano al cielo, e gran subuglio
Di gente armata: audaci e fieri volti
Che minacciano guerra, e d' ossa immani
Terribili giganti, a cui nessuna
Temeraria intrapresa il cor disfranca.
Trattan l' arme taluni, altri la foga
Domano di spumanti corridori;
E sciolti o in bellicoso ordine stretti
Pedoni e cavalieri a vana mostra
Qui venuti non sono. — E d' altra parte
Scelta man di guerrieri un grosso armento
Di ben paste giovenche e pingui buoi,
O di pecore un branco e di novelli
Belanti, foraggiando, ai paschi invola.
Atterriti i pastori, a gran fatica
Scampano dalla morte e van gridando
Soccorso. Accorron altri; una feroce
Lotta s' appicca, e gronda il sangue. I piani,

D' onde fu preso o sgominato il gregge,
Or di corpi trafitti e d' armi infrante
Ingombri tutti e sanguinosi. — Un' altra
Turba di combattenti assedia e stringe
Con tormenti di guerra e mine e scale
Una forte città. Dall' ardue mura
Ributtano l' assalto i cittadini
Con dardi, giavellotti e sassi e piova
Di zolfo ardente, e d' una e d' altra parte
Fatti immani, e macello. Altrove araldi
Levan alto gli scettri, ed un consiglio
Convòcano alle porte, e coi guerrieri
Ecco i lenti vegliardi andar confusi.
Succedono alle arringhe furibondi
Contrasti, e scissa l' assemblea parteggia
Tumultuando. Un uomo alfin s' innalza
D' età matura e per saggezza insigne.
Ei del retto e del torto assai ragiona,
Del ver, del giusto, della fede; e pace,
Grida, pace, o fratelli! e li minaccia
Del giudizio divino. A grave sdegno
Giovani e vegli quel parlar concita;
E già volgono in lui la furibonda
Mano; ma scende una subita nube
Ed invisibilmente a loro il fura.
Così la tirannia, così la iniqua
Ragion del più robusto in ogni parte
Scorre la terra, ed uom non trova scampo.
Con lagrime e singhiozzi allor si volse
Adamo alla sua guida: « Oh, chi son quelli?
Uomini no! satelliti, ministri
Della morte? Se fosse umana carne
La carne di costor, potriano forse
Struggere crudelmente i lor fratelli?

Mille volte innovar la colpa orrenda
Del parricida? nè strage fraterna
Questa dunque sarà, dov'è dall'uomo
Trafitto l'uom? — Ma parlami del giusto,
Che, se presto a salvarlo il ciel non era,
Venia, per bene oprar, punito e morto. »
E l'Arcangelo a lui: « Di quelle nozze
Malaugurate che vedesti, or vedi
Gli amarissimi frutti: il buono al reo,
L'un dall'altro aborrenti, amor congiunse,
E di membra n' usciro e d' intelletto
Dall'incauto connubio orrendi parti.
Saran tali i giganti; illustri al mondo;
Chè la forza a que' dì, la sola forza
Rispettata sarà, sarà valore
Ed eroica virtù vincere in guerra,
Giogo imporre alle genti, e sparso un fiume
Di sangue, riportarne infami spoglie.
Questo la somma d' ogni gloria, e quegli
Che ne aggiunga l'altezza e s' incoroni
D'un lauro trïonfal, conquistatore
Acclameranno, difensor dell'uomo,
Divo o diva progenie!... Oh meglio peste,
Meglio flagel del tuo misero seme!
E così della fama e dell'onore
Farassi indegno acquisto, e il merto vero
Nell'obblio giacerà. L'uom, di che cerchi,
Settimo del tuo sangue, il solo intègro
Sulla terra corrotta, in odio ai pravi
Verrà; verrà da' perfidi assalito,
Sol perchè coraggioso andrà gridando
L'ingrato ver: che Dio, stanco di colpe,
Scenderà cogli eletti a giudicarli.
Ma su nube odorosa, al ciel traslato

Da destrieri volanti, Iddio lo accoglie
Ne' beati suoi regni, onde con lui
Prenda, illeso da morte, il santo calle
Della salute. — Or volgiti ed ammira
Qual pena i rei, qual premio i buoni attenda. »
Si volse Adamo e contemplò. L'aspetto
Delle cose terrene era mutato.
Più ruggir non s'udia la ferrea gola
Della guerra, ma tutto in festa, in gioco,
In letizia converso, in orgie, in danze,
In concubiti o nozze; e, come porta
La cieca occasïon, dovunque appaja
Ed adeschi il desio qualche leggiadra
Femmina, o ratto od adulterio; e quindi
Le discordie civili uscir furenti
Dal nappo delle gioje. Un uomo alfine
Venerabile in vista a lor s'appressa;
Non asconde l'orror per tante empiezze,
E contro il reo costume alta, solenne
Protesta ei fa. Sovente i lor ritrovi
Quel severo frequenta, e non vi scorge
Che banchetti e sollazzi; e come a' capi
Su cui penda la spada esecutrice
Di condanna mortal, rimorso, emenda
A quei tristi consiglia, e sempre invano.
Ciò veggendo egli ammuta, e le sue tende
Allontana da loro; indi, abbattute
Molte travi sul monte, a costruirsi
Comincia un' arca di gran mole, e l'alto,
Il largo, il lungo a cubiti misura.
Poi di pece la spalma, un varco schiude
Da lato, e di alimenti in molta copia
Per l'uom, per gli animali alfin la carca.
Ed ecco (oh maraviglia!) insetti, augelli,

Belve accostarsi d'ogni specie a sette,
A due, come il Signore avea prescritto,
E locarsi nell'arca. Il padre, i figli
E le quattro lor donne ultimi entraro;
Dio ne chiuse la porta. — In quella il vento
Del meriggio si leva, e quante nubi
Coprono il ciel, la negra ala scotendo,
Tutte raguna. I monti in lor soccorso
V'addensano di sotto, umidi, foschi,
Nebulosi vapori; e posseduto
Da lor, tutto il celeste ampio convesso
Prende d'un bruno padiglion l'aspetto.
La pioggia impetüosa si riversa,
Nè cessa di cader fin che la terra
Dispar tutta agli sguardi; e l'arca intanto
Solca il gran mar sicura, e va col rostro
Della sua prora combattendo i flutti.
Gli altri umani abituri omai sommersi
Son dall'acqua sovrana, e nel profondo
Cozzano capovolti in un con tutte
Le pompe loro. Al mare è il mar coperchio;
Bàratro sterminato! Entro i palagi
Ove il fasto abbagliava, orche marine
Guizzano e fanvi il covo; e degli umani,
Pur or sì numerosi, una reliquia
Unica sfugge dal comun flagello
Sopra povero legno. — Oh, che tormenti
Stretto il cor non ti avranno, antico padre,
Nel veder questa fin della tua prole!
L'esterminio! Te pure un altro abisso
Di lagrime e d'angosce, oimè, sommerse;
Fin che la man dell'angelo cortese,
Dolce e pia, te ne trasse. In piedi alfine
Pur ti reggesti, ma serrato il core

Come un misero padre, a cui sugli occhi
Son d' un colpo trafitti i figli suoi;
Ed in queste querele a gran fatica
Il compresso dolor t' uscia dal petto:
« O male antiveduti apparimenti!
Oh vissuto foss' io per sempre ignaro
Dell' avvenir! Sofferta avrei soltanto
La mia parte d' affanni, il mero incarco,
Grave abbastanza, d' ogni dì! Ma tutte,
Tutte le pene che pesar divise
Dovean su molte età, le pongo io stesso,
Conoscendole pria, sulle mie terga.
Per maggior mio cordoglio un prematuro
Nascimento sortîr, poichè presento
Ciò che saran. Nessuno i ciechi eventi
Che prepara per sé, per la sua prole,
Più dimandi al futuro, onde certezza
Abbia d' un mal, che, prevèduto, invano
Evitar cercheria. Nè manco acerbo
Del presente e real, quell' aspettato
Nell' angoscia dell' animo presago
A lui parrà. Ma vano è il mio consiglio.
Ora un uom più non è che trarne possa
Utile insegnamento; e quelle poche
Vite scampate rimarranno alfine
Dalla fame consunte e dallo stento
Dopo un lungo vagar per quell' ondosa
Solitudine. Il cor mi lusingava,
Che sariensi le cose al ben composte
Per cessar della forza e della guerra;
E che d' anni pacifici e beati
La terra ognor godria. Ma, quale inganno!
La pace, or lo vegg' io, corrompe e strugge
Come la spada. O mia guida celeste,

Dimmene le ragioni, e non tacermi
Se finir qui dovrà la schiatta umana! »
E l'angelo: « Color che tu vedesti
In lascivie pur ora, in gioco, in pompe,
Son quei dessi che pria ti s'affacciaro
Per alte imprese e per valore illustri,
Ma vuoti tuttavia d'ogni verace
Virtù. Poichè di sangue e di ruine,
Per domar nazïoni, avranno ingombra
La terra, e di gran fama e di superbi
Titoli e di tesori altrui rapiti
Fatto misero acquisto, ad altre cure
Darann' essi il pensiero, e nell'amplesso
Degli agj, del piacer, della mollezza,
Della crapula sozza, i giorni e l'ore
Gitteran, fin che l'ozio e l'alterigia
Facciano nella pace opre di sangue
Fruttar dall'amistà; le genti anch'esse
Superate dall'armi e fatte schiave,
La virtù perderan col franco stato
E la tema di Dio; nè la bugiarda
Loro pietà nei rischi e nei disagi
D'una guerra crudele alcuno usbergo
Contro gl'invaditori avrà dall'alto.
Morto quindi ogni zelo, all'ozïoso
Vivere intenderanno ed alle turpi
Libidini, contenti a ciò che tolto
Non verrà lor dagli avidi oppressori;
Chè, feconda la terra oltre i bisogni,
Porrà la umana continenza a prova.
Pervertita così, degenerata
Ogni cosa quaggiù, la fede, il vero,
La temperanza e la giustizia in fondo
Per gran tempo staranno. Un uom soltanto,

Unico figlio della luce in quella
Profonda oscurità, dal buon proposto
Smovere non potran lusinghe, esempi,
Minacce. Esorterà, non atterrito
Dalla forza insolente e dallo sprezzo,
La tua reproba stirpe, e il dritto calle,
Che mena alla salvezza ed alla pace,
N' additerà, dell' alta ira divina
Profeta a' cuori impenitenti. Irriso
Dall' uom, ma gloríoso in faccia a Dio,
Il buon veglio n' andrà come la sola,
Fra tante tralignate, anima giusta.
Un' arca di mirabile struttura,
Qual testè la vedesti, ubbidíente
Al Signor, comporranne, ove ritrarsi
Colla sua famigliuola a salvamento
Di mezzo un mondo a universal naufragio
Condannato. Nell' arca asceso e chiuso
Colla picciola scorta e colle fere
Destinate alla vita, i fonti tutti
Del ciel si schiuderanno, e giorno e notte
Pioverà sulla terra. Le sorgenti
Sgorgheran dall' abisso, e l' oceàno
Sciorrà, gonfio di quelle, il freno all' acque
Divorando le sponde, infin che sorga
Sulle montagne più sublimi. Allora
Dislocato dall' urto dei marosi
Verrà pur questo asilo, e del suo verde,
De' suoi boschi deserto, e, preda all' onde,
Scenderà, scenderà colla gran piena
Fin dove ella s' ingolfi, e sulla foce
Gitterà le radici: isola salsa,
Tana d' orche e di foche, e dall' acuto
Urlo intronata di que' mostri! — Impara

Da ciò, che non santifica l'Eterno
Loco alcun sulla terra, ove non sia
Dall' uom che lo frequenti e vi dimori
Santificato. Or guarda, e luce avrai
Di quel che seguirà. » — Guardò l'afflitto
Nostro progenitore, e l'arca vide
Sulla massa dell' acque omai scendenti;
Perocchè dissipate eran le nubi
Dal vento boreal, che secco, acuto
Iva increspando di quel mar la faccia
Di mano in mano che perdea d'altezza.
Limpido il sol nel suo limpido specchio
Sguardi ardenti vibrava, e come fosse
Da gran sete infiammato, a larghi flotti
La fresca onda bevea; tal che d'un lago,
Pur dianzi immoto, in agile corrente
Trasformossi la piena, e si devolse
Con leve piè nel bàratro, che chiusi
Avea gli sgorghi come il ciel le fonti.
L'arca più non galleggia, e pare infissa
Ed arenata al vertice d'un monte.
Già dell' alpi maggiori escon le creste
In sembianza di scogli, e ne scoscendono
Fragorosi torrenti al mar che fugge
Nell' antico suo letto. Intanto a volo
Parte un corbo dall' arca, e poi due volte
Più fedel messaggera una colomba,
Per esplorar se un albero verdeggi
O s' innalzi una gleba, ove l'artiglio
All' asciutto posar. L'augel ritorna
Dal secondo suo volo, ed ha nel rostro,
Segno di pace, un ramoscel d'olivo.
Già la terra si mostra asciutta e ferma,
E già scende dall' arca il padre antico

Col drappello seguace; e mentre a Dio
Leva riconoscente e palme e sguardi;
Una rorida nube a bei colori
Da tre zone listata egli si vide
Sul capo tremolar, che pace nova
E novo patto promettea. — Di gioja
Inondò quella vista il cor d' Adamo,
Pria sì mesto e turbato, e in questo grido
Fe' scoppiar la sua gioja: « O tu, che mostri,
Celeste insegnator, come presenti
Le vicende future agli occhi miei,
Quest' ultima apparenza, ond' io m' accerto
Che l' uomo e insiem le creature tutte
Sorvivono al diluvio, e niuna estinta
Delle specie n' andrà, mi torna a vita.
Molto più che non piango e non mi accoro
Sull' esterminio d' un mondo perverso,
Io m' allegro ed esulto in questo pio,
Giusto, intègro vegliardo, onde il Signore
Trarrà, spento lo sdegno, un altro mondo.
Ma che dicono mai le tre dipinte
Fasce su quella nube, somiglianti
Ai sopraccigli del Signor placato?
Son tre lucide dighe agli acquidosi
Margini suoi, perchè l' onde di novo
Non ne squarcino il grembo, e più non vegna
Affogata la terra? » — « A dritto segno
Mirasti, Adam, l' arcangelo gli disse:
Pose l' ira il Signor, quantunque innanzi
Si pentisse dell' uomo, e nel suo core
S' affliggesse altamente, contemplando
Le vïolenze della terra e tutta
Guasta nelle sue vie la carne umana.
Pur, rimossine gli empi, un uom perfetto

Tal grazia trova agli occhi suoi, che l' ira
Placa, nè dalla terra il germe tuo
Raso al tutto Egli vuol, ma stringe un patto
Di non più sterminarlo in mezzo all' acque,
E l' oceano serrar ne' suoi ripari,
Sì che più non soverchi, e che la terra
Non sia co' suoi viventi un' altra volta
Dalla piena allagata. Or quando Iddio
Mandi un nugolo in terra, il suo vi stende
Di triplice colore arco distinto;
Tal che l' occhio n' attiri, e l' alleanza
Rammemori allo spirto. Il dì, la notte,
Le stagioni opportune alla semente,
Quelle adatte al ricolto, il caldo, il freddo
Seguono il corso lor, fin che la fiamma
Purifichi ogni cosa in terra e in cielo,
Ove l' anime sante avran soggiorno. »

LIBRO DUODECIMO.

Simile al vïator che sul meriggio,
Benchè sospinto dal cammin, s' arresta,
Fra due mondi, uno estinto, ed un risorto,
L' arcangelo fe' pausa, ed alle inchieste
Che movergli potea l' antico padre,
Così l' adito aperse; indi con dolce
Transito ripigliò: « Vedesti un mondo
Sorgere e tramontar; l' uomo vedesti,
Quasi rampollo di secondo stelo,
Germogliar nuovamente; oh molto ancora
Ti rimane a veder! Ma stanca parmi
La tua vista mortale; e non diverso
Esser potria, chè gravi e faticosi
Son gli obbietti divini al senso umano.
Dunque dalle mie labbra udrai gli eventi
Delle età che verranno, e qual l' altezza
Del subbietto richiede, attendi e nota.
Fin tanto che non sia questa seconda
Progenie umana numerosa, e spento
Negli animi il ricordo e la paura
Del passato flagello, Iddio temendo,
Serbando il giusto e il retto, orme sicure
Porrà sul buon cammino, e con prestezza
Propagherassi. Fecondar la terra,

Raccoglierne le messi, il vin, l' oliva,
Ora il tauro, ora il capro ed or l' agnello
Scegliere dall' armento, e farne a Dio
Con larghe libagioni un sacrificio,
Saran le cure umane; e in sacre feste,
In trastulli innocenti i giorni e gli anni
Lieti i mortali condurranno, accolti
In famiglie, in tribù sotto il soave
Reggimento de' padri, e consolati
Da lunga pace. Ma levarsi un uomo
Di cor fiero e superbo, infastidito
Di sì bella uguaglianza e di quel pio
Vincolo di fratelli, alfin vedrassi:
Arrogarsi quest' uom sugli altri pari
Dominio ingiusto cercherà, strappando
Lo scettro della terra alla concordia
Ed alla legge di natura. In caccia
D' uomini e non di fere, ora coll' armi,
Or coll' arti n' andrà, mettendo a morte
Chi non porga la mano alle catene.
Gagliardo cacciatore in faccia a Dio
Sarà questi appellato, e millantarsi
L' udran come dal cielo in lui derivi
Quel sovrano potere, o n' abbia il dritto
A dispetto del ciel. Dalla rivolta
Sorgerà l' oppressore, e di ribelli
Darà nome agli oppressi. Ad una schiera
Di compagni o di servi, che la stessa
Libidine divora, ei si fa duce,
E dall' Eden si drizza all' occidente
Per sopporlo al suo giogo. Or lungo un piano
In sulfureo s' abbatte oscuro gorgo,
Che mormora e soverchia a fior di terra,
Quasi foce infernal. Co' suoi seguaci

Giovandosi d'argilla e di quell' atra
Mistura, egli s' accinge a por le basi
D' una grande città con una torre
Che giunga al cielo, e renda illustre il nome
Del loro architettor; nè fra stranieri
Popoli si disperda, e dalle menti
Tolto in breve ne sia; non si curando
Poi se buono o malvagio. Ma l' Eterno,
Che talvolta invisibile discende
A visitar le creature sue,
Che si aggira fra lor, che d' uno sguardo
L' opre ne osserva, alla città si volge
Anzi che quella torre emula sorga
Delle rôcche celesti, e per deriso
Pone su quelle lingue un vario spirto
Che spegne la natia loro favella,
E di sillabe ignote uno sconcerto
Destavi in quella vece. Incontanente
Propagasi ne' fabbri una schifosa
Garrulità. L' un chiede invano, e invano
L' altro risponde. E del gridar già rochi
E saliti in furor, come se presi
Fossero a scherno, all' onte, alle percosse
Vengono gl' infelici. Il ciel che vede
Quello strano subuglio e quel clamore,
Di pietà ne sorride. In abbandono
Così la forsennata opra fu posta,
E Scompiglio appellata. » — Adamo allora,
Da paterna amarezza il cor trafitto,
Gridò: « Malnato figlio, alzarti agogni
Su' tuoi propri fratelli, e un dritto usurpi
Che da Dio tu non hai? Dominio intero
Sulle fere, sui pesci e sugli augelli
Ei soltanto ne diè, di questo dritto

Ben cortese ne fu, ma l' uom non fece
Signor dell' uomo: riserbarsi Iddio
Volle a sè quest' impero, ed all' umano
Non fe' servo l' umano. Oh, ma costui,
Quest' empio usurpator, non è satollo
D' una ingiusta tirannide sull' uomo!
Sfidar l' Eterno ed assalirlo ardisce
Colla sua torre. Sciagurato! E come
Spingere a quell' altezza il tristo pane
Che te, che l' impudente e numerosa
Tua ciurmaglia sostenga? a quell' altezza
Che trascende le nubi, ove tormento
Sarà l' äer sottile ai crassi e fiacchi
Visceri vostri, a tal che per disagio,
Se non di cibo, di respiro almanco,
Voi perirete? » — E l' angelo ad Adamo:
« Odio ingiusto non porti a quel tuo figlio
Che nel tranquillo umano stato un tale
Riverso produrrà per l' empia brama
D' incatenar la libertà dell' uomo;
Ma sappi tuttavia, che la verace
Libertà dopo il tuo primo peccato
Dalla terra fuggì. Di quella intendo
Che nacque e crebbe alla ragion sorella;
Che soggiorna con lei, che non ha vita
Se da lei si divide. Ove nell' uomo
Questa luce si offuschi, o non ne sia
Fedelmente obbedita, immoderate
Voglie, sfrenati, vïolenti affetti
N' usurpano il governo, e un vil mancipio
Fan dell' umana creatura, illesa
Fino allor da servaggio. E poi che questa
Non contende in se stessa a posse inique
Regnar sulla ragione, il senno eterno

Lascia debitamente il tuo mal seme
In balia d' immanissimi tiranni,
Che della esterna libertà deserto
Non di rado lo fan. La tirannia
Quindi è mal necessario, abbenchè nulla
Scusi il tiranno. Tuttavia gli umani
Cadran dalla virtù, gentile amica
Della ragione, a tal viltà, che giusto
Decreto del Signore, a cui s' aggiunga
Alcun funesto maladetto evento,
Così li priverà della nativa
Franchigia esterïor come privati
Della interna saran. Lo attesti il figlio
Irriverente di Noè. Costui
Per l' oltraggio che fece al genitore,
Udì sulla corrotta, invereconda
Progenie sua quella grave condanna:
« Sarai la schiava degli schiavi! » — E sempre
Peggiorando n' andrà quest' altro mondo
Come hai visto l' antico, infin che lasso
Da tante iniquità, la sua presenza
Dio nasconda ai mortali, e torca i santi
Occhi da lor, disposto in suo segreto
Di lasciar che percorrano a talento
Le malvagie lor vie. Ma d' infra tutti
Scerre un popolo vuol che riverente
Lo invochi ed ami, e ne sia ceppo un giusto,
Caldo il petto di fè, sebbene in riva
Dell' Eufrate educato alla perversa
Idolatria. — Capir nel tuo pensiero
Come, Adamo, potrà, che vivo ancora
Colui che dal diluvio Iddio sottrasse,
Cadessero i mortali in tale e tanta
Stupidità, d' alzar delubri ed are,

Quasi fossero numi, a forme oscene,
Onde fabri son elli? a simulacri
Or di legno, or di sasso, il Dio vivente
Più non curando? Ma quel pio, che dissi,
Dalla divina visïon condotto,
La casa de' suoi padri, i suoi fratelli,
I falsi numi lascierà, cercando
D'una terra impromessa; ed un gagliardo
Popolo germinar da questo ceppo
Farà l'Onnipossente, a cui sì largo
Di sue grazie egli sia, che benedette
Quante genti ha la terra in quell'eletto
Germe saranno. — Ubbidïente al cenno,
Ponsi il giusto in cammin, per dove ignora;
Pur la fede il sorregge. Io por lo veggo,
Ma veder tu nol puoi, gli dei, gli amici,
La Caldea, dove nacque, in abbandono;
Passar d'Àran il guado, e seco addurre
E mandre, e gregge, e numeroso stuolo
Di servi. In povertà non si discosta
Dal suo loco natio, ma quanto il segue
Tutto affida al Signor che lo trasporta
Verso un'ignota regïon. Già tocca
Canaàn, già discerno i padiglioni
Ch'egli pianta in Sichèm, nelle campagne
Non lontane da More; ivi ei riceve
La promessa da Dio che l'ampio suolo
Dal boreale Amath fino al deserto
Meridian (le plaghe ancora ignote
Co' lor nomi futuri a te distinguo),
E dall'Ermone orïental fin dove
L'occidua interminata onda confina,
Sarà donato al sangue suo. L'Ermone
Ivi alzarsi tu vedi, e l'oceàno

Stendersi là. Ti volgi ov'io t'addito.
Sorge in riva il Carmelo, e non discosto
Scaturisce il Giordan da doppia fonte,
Termine vero d'oriente. I figli
Dell'uomo, ond'io ti parlo, abiteranno
Nell'alpestre Senir, quella catena
Prolungata di monti. Or bada a questo.
Nel seme di costui le genti tutte
Benedette saranno, e fisso è in cielo,
Che il tuo gran Salvator da lui proceda;
L'Uom Dio che il serpe schiaccerà. Ma cenno
Lucido più di questo avrai tra poco.
Da quel caro al Signor, che ne' prescritti
Tempi avrà nome di fedele Abramo,
Un figlio nascerà; da questo figlio
Poscia un nipote, uguali a lui di fede,
Di saggezza e di grido. Ora il nipote
Di dodici suoi nati in compagnia
Move da Canaàn per una terra
Che parte il Nilo, e chiamerassi Egitto:
Onde nasca quel fiume e sbocchi in mare
Per sette foci, osserva. Un de' minori
Figliuoli suoi, che grandi inclite prove
Nel regno locheran di Faraone
Vicinissimo al trono, invita il padre,
In tempo di miseria, a far soggiorno
Su quella terra. Ei muore, ed una gente
Lascia, che in breve nazïon diviene.
Tanto che il novo re di porre un freno
Studiasi, päuroso, a quel crescente
Popolo di stranieri; e, conculcato
Ogni dritto ospital, non pur fa schiavi
Gli ospiti suoi, ma passa a fil di spada
I lor maschi fanciulli. A due fratelli,

Detti Aronne e Mosè, l'Eterno alfine
Suscita nel pensier di trar dai ceppi
Il suo popolo afflitto e di condurlo,
Carco di spoglie e gloriöso, al regno
Che promesso gli fu. Ricusa in pria
Quell'iniquo tiranno e senza legge
Di conoscerne il Dio, di rispettarne
I messaggeri. Ma per segni infausti,
Per tremendi giudizj alfin v'è stretto.
I fiumi in sangue rimutati, in sangue
Che versato non fu: ranocchi, assilli,
Vermini in moltitudine schifosa
Ne' palagi reali e in tutto il regno
Formicolanti: da moria, da peste
Gangrenosa consunto il regio armento:
Ulceri corrodenti, enfiate bozze
Sulle carni del re, su quelle tutte
Del popol suo. Squarciato il ciel d'Egitto
Da grandine dirotta, a tuoni, a lampi,
A turbini confusa, e riversarsi
La gran furia sui campi e devastarli.
Ciò che d'erbe, di frugi ancor distrutto
Non è, diluvïando un negro immenso
Nugolo di locuste si divora,
Nè più s'alza dal suol virente stelo.
L'ombra (palpabil ombra!) si distende
Quanto i termini egizj, onde ne sono
Spenti tre dì. Per ultima sciagura
Da colpo subitano, a mezzo il corso
D'una notte percossi, i primonati
Tutti cadono estinti. — Umilïato
Il niliaco dragon per dieci piaghe,
Concede agli stranieri uscir d'Egitto,
E sovente il protervo animo inchina;

Ma pari al ghiaccio, che divien più duro
Raggelandosi ancor poi che fu sciolto,
La rinata sua rabbia insecutore
Degli erranti lo fa, che pria lasciava
Congedati partir. Ma l' onda ingoja
Lui con tutto l' esercito seguace,
Mentre, come un sentier fra due pareti
Di solido cristallo, agli inseguiti
Schiudesi il passo. Riverenti i flutti
Alla verga mosaica, in due divisi
Ed immobili stanno infin che a riva
Sia l' errante Israel. Maravigliosa
Virtù che al suo profeta Iddio comparte;
Iddio nel cherubino ognor presente,
Che ne regge l' andata, e si nasconde,
Mentre il giorno risplende, in una nube,
In un' ignea colonna, allor che annotta;
Guardia fedele al suo popolo amato
Dal pervicace assalitor tiranno.
Tutta notte costui l' incerta traccia
Seguitando ne va, ma l' intromessa
Tenebra gli è d' impiglio, e nol raggiunge
Che sull' aprirsi del mattin. L' Eterno,
Fra quell' ignea colonna e quella nube,
Guata l' oste nemica, e spezza a' plaustri
Bellicosi le rote. Allor sull' onda,
Come ingiunto gli fu, la sua potente
Verga di novo il condottier protende.
L' onda al cenno obbedisce e, giù riversa,
L' armi egizie ravvolge, e tutta inghiotte
Ne' suoi gorghi la guerra. — Indi l' eletto
Popolo in piena sicurtà procede
Alla bramata Canaàn traverso
L' arenoso deserto, e dal più breve

Cammin disvia con provvido consiglio.
Perocchè s'accostando al sospettoso
Canäanite gl' inesperti all' arme
Profughi d'Israel, dallo spavento
D' un conflitto respinti, entrar l' Egitto
Novamente poteano, e quella serva
Ingloriosa vita aver più cara.
Chè più dolce è la vita al cor dell' uomo,
Sia di nobili sensi o di volgari,
Non turbata dall' armi, ove nol muova
Cieca temerità. — Ma lieve acquisto
L' indugiar nel deserto a quella gente
Cara a Dio non procaccia. I fondamenti
Mette a saldo governo, e va da tutte
Le dodici tribù scegliendo i capi
Per un grande senato esecutore
Delle leggi prescritte; e Dio le detta,
Dio medesmo dal Sina (i cui nembosi
Vertici tremeran sotto i suoi passi)
Fra tuoni e lampi e strepitar di tube.
Parte di queste leggi ordine e norma
Segnano alla giustizia, e parte ai santi
Riti del sacrificio; e questi in ombre,
In mistiche figure alla contezza
Guidano di Colui che da tal seme
Verrà predestinato a porre il serpe
Sotto al calcagno; e come oprar disponga
Pel riscatto dell' uom que' santi riti
Dicono pur. Ma la voce divina
Troppo al senso mortale è spaventosa.
Or che cessi il terrore e Dio si degni
Rivelar per Mosè la mente eterna,
Pregano le tribù, riconoscendo
Che senza intercessore aver non ponno

Accessibile Iddio. Questa preghiera
Viene loro esaudita, ed in figura
Mosè la insigne missïon v' adempie,
Preparando il cammino ad Uom più grande,
Di cui predice la venuta e il tempo;
Come poi canteran dell' Aspettato,
E del quando verrà, tutti i profeti
Alla età lor. — Così di riti e leggi
Moderato Israele, Iddio si piace
Tanto ne' figli suoi, non più ribelli,
Che fra lor non isdegna il suo divino
Tabernacolo porre, acciò dimora
Abbia pur sulla terra il Santo e il Solo.
Quindi, com' ei prescrive, un santuario
Vien di cedro costrutto e d' ôr coperto.
Chiusa un' arca ha nel seno, e stanno in questa
Testimonianze e simboli del patto
Stretto coll' uom. Di sopra e in mezzo all' ale
Di due raggianti cherubini il trono
Della pietà si leva. Innanzi ad esso
Splendono sette lampe, e dei celesti
Lumi, novo zodiaco, offrono imago.
Posa il dì sulla tenda oscura nube,
V' arde un raggio la notte, e questo e quella
Più non son manifesti allor che in via
Mettonsi le tribù. La terra alfine,
Ad Abramo promessa ed alla stirpe
Che da lui nascerà, quel pellegrino
Popolo ha tocca. Ma lungo sarebbe
Narrar che ne seguì: le molte pugne,
I re sconfitti, i conquistati imperi,
Il sol che a mezzo il ciel da mane a sera
Immobile s' arresta e tarda il passo
Consueto alla notte, allor che suoni

La parola d' un uomo: « O Sol, ti ferma
Sul Gabaone, e tu, luna, trattienti
In valle d' Ajalón finchè la spada
D' Israello trionfi! Il terzo uscito
Dagli Abramiti, a cui fia padre Isacco,
Si dirà con tal nome, e si diranno
Tutti i posteri suoi conquistatori
Di Canaàn. » — Qui l' angelo interrotto
Venne dall' uomo: « Messagger di Dio,
Face che schiari la mia notte! Istrutto
M' hai tu di grandi cose, e primamente
Del giusto Abramo e de' suoi figli. Alfine
Gli occhi aperti io mi sento e serenato
Molto il mio cor dai torbidi pensieri
Di quanto a me prepara ed all' intero
Genere umano l' avvenir. Quel giorno,
Il giorno di quel Sommo, in cui verranno
Benedette le genti or chiaro io veggo;
Favore immeritato a me che cerco
Ho per via proïbita un proïbito
Saver. Ma togli un dubbio alla mia mente.
Perchè tante si danno e varie leggi
Agli eletti di Dio, fra' quali in terra
Si compiace abitar? Saran le colpe
Quante son quelle leggi? E fosse il vero,
Far con essi dimora Iddio vorrebbe? »
E l' arcangelo a lui: « Non porre in forse
Che vi regni la colpa; ingenerata
Dal tuo fianco non fu? Perchè si mostri
La natural perversa indole umana,
Fur create le leggi, a cui non cessa
Mover guerra il delitto. Indi vedrassi
Che svelarlo esse pon, non impedirlo;
E che d' agni, di tauri e di capretti

Debole offerta espïatrice è il sangue.
Chiaro allor si parrà, che debba il fio
Dell' umano fallir ben altro sangue
Prezïoso pagar: del giusto il sangue
Per l' ingiusto versato; onde i mortali
Da quell' alta giustizia (a cui sigillo
Sarà la fede), e venia a' lor misfatti
E discolpa otterranno in faccia a Dio,
E quel silenzio dell' interna voce,
Cui nè leggi, nè riti hanno valore
Di tranquillar; nè l' uom per sè potria
Agli officj adempir che via gli sono
Alla vita spirtale, e ne morrebbe
Non li adempiendo. E quindi appar la legge
Norma imperfetta, nè concessa all' uomo
Se non per allacciarlo a più felice
Colleganza col cielo, allor che piene
Sieno l' età; se non perch' ei trascenda
Dai figurati adombramenti al vero,
Dalla carne allo spirto, dagli angusti
Legami del precetto al godimento
Libero della grazia, e dal servile
Spavento al solo filïal timore;
Infin dall' opre della legge a quelle
Della fede. Or, seguendo il mio racconto,
Mosè, quantunque a Dio tanto diletto,
Solo perchè preposto al ministero
Fu di legista, a Canaàn non mena
La gente d' Israello. Altri n' è duce;
Giosuè, che dal popolo gentile
Detto è Gesù. Costui l' officio e il nome
Di quegli assumerà che prema il serpe,
E sicuro conduca il germe umano,
Da gran tempo smarrito e senza scorta

Pel deserto del mondo, ad un eterno
Paradiso di pace. — Alfin raggiunta
Dai figli d'Israel la sospirata
Canaàn, vi fann'alto, e in fior vi stanno
Per molta età. Ma quando i lor delitti
Ne turbano la pace, Iddio, crucciato,
Desta loro avversarj; e ne li franca,
Sempre che, ripentiti, il buon sentiero
Riprendere li vegga. E ciò coll'opra
De' giudici e de' regi. — Ora il secondo
Di questi reggitori, illustre in terra
Per alte imprese e per pietà, riceve
Da Dio l'irrevocabile promessa
Che perpetua starà la sua corona.
Tutti annunziano poscia i vaticinj
Che dalla stirpe di Davidde (tale
Questo re nomeran) discende un figlio
Quello a te profetato e al buono Abramo
Rampollo della donna, amor, sospiro
Dei popoli del mondo e re supremo
Predetto ai re; chè termine il suo regno
Mai non avrà. Ma lungo a lui precede
Ordine di monarchi. Il primo uscito
Di Davidde, per senno e per ricchezze
Celebrato fra gli altri, in un pomposo
Tempio la nebulosa arca depone.
Entra di questo prence alla corona
Una turba di re, benigni in parte
Ed in parte malvagi, e più de' primi
Numerosi i secondi. Or dalle turpi
Idolatrie degli ultimi sdegnato
E dall' altre lor colpe, accumulate
Alla nequizia popolar, lo sguardo
Dio ritragge da loro, e terra, e tempio

Ed arca santa ed ogni santa cosa
Alla preda abbandona ed allo scherno
Di quella che vedesti oltracotata
Città, le cui muraglie al ciel salenti
Arrestò lo scompiglio, onde fu detta
Babilonia. — Per sette e sette lustri
Vi condanna il Signore a vil servaggio
Il suo popolo ingrato. A lui favella
Pur la clemenza, e gli ricorda il patto,
Immutabile eterno come il cielo,
Ch' ei giurava a Davidde, e dalla dura
Schiavitù li redime. Abbandonata
Babèle, a costruir di novo il tempio,
Consentendovi i re che Dio dispone
A favor d'Israello, il liberato
Popolo intende. Moderata un tempo
E frugal n' è la vita, ma cresciuto
Di numero non men che d' opulenza,
Rompe in risse intestine, e il primo segno
Ne danno i sacerdoti al ministero
Dell' altar destinati, ed a zelarne
Più d' ogni altro la pace. Il lor dissidio
Contamina e svergogna il tempio stesso,
E per ultima infamia irriverenti
Ai figli di Davidde, il regio scettro
Ne ardiscono afferrar; ma poco stante
Cade loro di mano, e da straniere
Poscia è raccolto; perocchè dovea
Spoglio d' ogni suo dritto il re verace,
Il verace Messia venir nel mondo.
Nunzio di sua venuta un astro in cielo,
Mai non visto, si leva e scorta i saggi
Dell' Orïente, che cercando vanno
La sua dimora, e incenso e mirra ed oro

Gli recano in offerta. Un mäestoso
Angelo manifesta ov' egli alberga
A pochi mandrïani, in quella notte
Vigilanti al sereno; allegri questi,
Vanno al loco accennato, e stupefatti
Odono un coro d' angelici spirti,
Che de' santi natali il canto intuona.
Una vergine è madre al pargoletto,
Ma il poter dell' Altissimo n' è padre.
Ei rivola al suo trono e vi si asside;
Solo i confini della immensa terra
Chiudono il regno suo, la gloria i cieli. »
Qui l' angelo ammutì veggendo Adamo
Da tanta piena di letizia oppresso,
Che tormento parea. Diffuso in pianto,
Anelante il respiro e senza voce,
Stette a lungo così, fin ch' ai tumulti
Del gaudio in questi accenti il varco aperse:
« Presago di lietissime novelle,
Tu sollevi il mio core alla più grande
Delle speranze! Aperto or m' è, sereno,
Ciò che spesso cercai, ma sempre indarno,
Nella buja mia mente! manifesto,
Perchè germoglio della donna appelli
Quel divino Aspettato! Io ti saluto,
Vergine genitrice, amor de' cieli!
Ma grande come sei, da queste reni
Pure uscir tu dovrai; pur nel tuo grembo
Prenderà carne umana, ed unirassi
All' Uomo il Dio. Con quale angoscia il serpe
Attenderà la glorïosa pianta
Che sul capo gli prema! Or dove e quando
La gran lotta avverrà? M' accenna il morso
Che rechi offesa al vincitor calcagno. »

« Non sognar di battaglie o di ferite
Al calcagno, alla fronte (gli rispose
Quell' angelica Possa), il Figlio eterno
Non congiunse l' umana e la divina
Natura in se medesmo, acciò s' afforzi
Nel lottar col nemico. Oh no! quest' armi
Soggiogar non dovranno il tracotante,
La cui caduta di lassù (ferita
Ben più profonda) svigorir nol seppe,
Tanto ch' ei non potesse il mortal colpo
Vibrar sul capo tuo. La piaga antica
Colui ti sanerà che vegna in terra
Tuo redentor, non Sàtana struggendo,
Ma l' opre contro te, contro il tuo seme
Dalla sua rabbia consumate. Questo
Però non seguirà, se al tuo difetto
Ei non abbia adempiuto, ed alla legge,
Sotto pena mortal dal cielo imposta,
Pienamente obbedito, tollerando
La morte, al fallo tuo debita emenda,
E legata a color che da' tuoi lombi
Colpevoli usciranno. A questo modo
Satisfatta verrà, ma solo a questo,
La giustizia sovrana. Or la paterna
Legge amando, obbedendo, il Redentore
Segno per segno eseguirà, quantunque
Vi potesse adempir col solo amore.
Sosterrà l' innocente il tuo castigo,
Nella spoglia dell' uom sè stesso offrendo
A travagliati giorni, a morte infame.
Nunzia d' avventurosa eterna vita
Fia la bocca divina a quei che fede
Porran nel suo riscatto, e crederanno
Che quella obbedienza al suo gran Padre

Lor propria diverrà, che la salvezza
Pe' suoi merti otterran, non già per quelli
Delle sole opre lor, benchè conformi
Alle leggi supreme. E per ciò tutto
Abborrito, oltraggiato, e stretto in lacci,
Tratto ad empio giudizio, e quale abbietto
Malfattor, condannato e posto a morte.
Che più? Sopra una croce infisso, anciso
Da que' perfidi stessi a cui die' vita.
Ma tutti ei figgerà su quella croce
I propri e tuoi nemici. Oh sì! con lui
La mortal tua condanna ed i peccati
Del mondo intero vi saran confitti;
Nè tema di Satan chi nella grande
Ostia confidi. — Ei muor, ma tosto a vita
Risorge. È breve l' usurpata possa
Della morte su lui. Pria che l' aurora
Splenda del terzo dì, le mattutine
Stelle il vedranno dalla tomba alzarsi
Rorido come il raggio allor nascente.
Perocchè satisfatta avrà l' ammenda
Che l' uom francheggi dalla morte; e sempre
Che negletta per l' uom non sia l' offerta
Sanguinosa del Figlio, e l' infinito
Beneficio ne accolga in una fede
D' opre feconda, prezïoso frutto
Maturar gli saprà. Quest' olocausto
La tua pena cancella e svia lo strale,
A cui pel tuo fallir sei fatto segno
Senza speme di grazia; il capo alfine
Schiaccerà di Satano, e Colpa e Morte,
Le sue più formidabili guerriere,
N' abbatterà, fissando il loro artiglio
Nella testa infernal ben più profondo

Che nol fisse la morte passeggera
Nel calcagno del Figlio e de' riscossi
Dalla invitta sua man. La morte! or sonno,
Or dolce ingresso a sempiterna vita!
Risorto il Salvator, più non indugia
Il partir di quaggiù che per mostrarsi
Ai discepoli suoi, compagni, amici
Nel suo corso mortale. Ingiunge a questi
Di far palese ai popoli universi
Quanto sanno di lui, del suo riscatto,
Battezzando i fedeli alle correnti
Dell' acque; indizio che detersa è in loro
Ogni labe terrena. Apparecchiando
In ispirto ei li viene ad un tragitto,
Quando l' ora verrà, conforme a quello
Ch' egli, il Messia, sostenne. Erudiranno
L' orbe intero costor, poichè bandita
La salute sarà da quel gran giorno,
Ed alla prole che per dritta via
Scenda d' Abramo e a quante umane stirpi
Ne accolgano la fede; onde nel seme
Di Colui benedetta ogni favella
Della terra ne sia. L' Uom-Dio s' innalza
Coronato di gloria al ciel de' cieli,
L' etere trasvolando a mezzo i vinti
Nemici. Il re dell' aere ivi sorprende;
Dico il serpe infernal. Giù ne' suoi regni
Catenato ei lo tragge, e là confuso
L' abbandona per sempre. Allor risale
Nella luce paterna, ed al paterno
Fianco si posa; nè v' ha nome in cielo
Che dal labbro degli angeli risoni
Più laudato del suo. Ma quando il mondo
Dissolversi dovrà, qui ridiscende

Di splendor circonfuso e di possanza
Vivi ed estinti a giudicar. Castiga,
Premia reprobi e buoni, e i buoni assume
Nel suo gaudio immortal, sia cielo o terra.
Perocchè tutta quanta un paradiso
Pur la terra diventa, una felice
Stanza, serena di più lieti giorni
Che quest'Eden non ebbe. » — Egli qui tacque,
Ed alquanto posò come del mondo
Giunto al grande periodo. Adamo allora
Da letizia compreso e da stupore,
Così proruppe: « O somma, immensurata
Bontà divina, che dal male un tanto
Bene deduce, e il male in ben trasforma!
Miracolo di quello assai più grande
Che fe' dal bujo scintillar la luce!
Or se debba pentirmi o rallegrarmi
Dell'error che commisi in forse io sono;
Giacchè veggo venir dalla mia colpa
A Dio gloria maggiore, all'uom la piena
Dei celesti favori, e dove l'ira
Abbondava finor, la grazia abbonda.
Ma se Dio redentore al ciel ritorna,
De' suoi pochi fedeli, abbandonati
Fra la turba infedel nemica al vero,
Che diverrà? Qual duce o qual difesa
Quei derelitti troveranno? E scempio
Non farassi di lor più che non fessi
Del lor divino insegnatore? » — « Oh dubbio
Tu non averne! si farà! (rispose
L'arcangelo Michel). Ma sulla terra
Egli invia dalle stelle ai benamati
Un pio consolator, lo Spirto suo,
Che le promesse dell'Eterno adempia,

Che soggiorni con essi e della fede
Le sante leggi ne' lor petti incida,
Conducendoli al ver per man d'amore;
E perchè non soccombano agli assalti
Del nemico infernale, e rintuzzarne
Possano le saette, Iddio li veste
D'armi spirtali, e quindi impaurirli
Di quanto inventi la barbarie umana
D'odïoso e crudel, sia pur la morte,
Nulla potrà. Conforti intimi e santi
N'alleggieran lo strazio, e sostenerlo
Sapran così, da farne i lor feroci
Tormentatori attoniti e confusi.
Perocchè dallo spirto, (in pria disceso
Su quei dodici capi, acciò la luce
Del Vangel si propaghi, indi su tutte
Le fronti battezzate) eletti doni,
Doni stupendi recheran: le lingue
Tutte conosceranno, e delle cose
Mirabili che fece il lor Maestro
Saran essi non manco operatori.
Tal che genti diverse e di favella
E di costume da costor chiarite
Con gioja accoglieran la lieta nova
Apportata dal cielo. Alfin quel grande
Ministero compiuto e giunti a mèta,
Ciascun l'istoria sua, la sua dottrina
Raccomanda alla penna, e corre a morte.
Ma succedono lupi a que' pastori
(Come avran presagito); ingordi lupi,
Che le cose di Dio, per cupidigia
Di vil guadagno o per superba febbre,
Torceranno in mal uso, e di chimere
E d'ippocrite fole ingombro il vero

S'abbujerà; quel vero unico e puro
Che dai seguaci dell' Uom-Dio fu scritto,
Nè può che per lo spirto esser compreso.
A nomi, a gradi, a titoli fastosi
S'appiglieran costoro, e simulando
Per la causa celeste un' alta cura
V' uniran la mondana, e suo diranno
Lo Spirito di Dio che venne a tutti
I credenti promesso: a tal che forti
Di questo dritto menzogner, sopporre
Potran le coscïenze a false leggi,
E con armi corporëe forzarne
Il libero voler. Ma traccia alcuna
Non serbano di questo i santi scritti,
Nè quei che dentro i cuori ha Dio vergato.
E qual fine in costor se non la luce
Della grazia offuscar, se non catene
Dare alla libertà che n' è compagna?
Qual fin, se non abbattere i viventi
Templi del Santo per la fede eretti,
Per la propria durabile lor fede,
E non già per l' altrui? Poichè nel mondo
Qual parola infallibile può dirsi,
Quando all' intima voce, alle credenze
Del cor si opponga? Tuttavia vorranno
Posseder tal parola, ed un feroce
Odio si leverà contro i fedeli
Che solo in verità, solo in idea
L'Eterno adoreran; ma gli altri invece,
In numero maggior, faran pensiero
Di servir con esterne e specïose
Cerimonie all' altare. Il ver fugato
Dalla calunnia si terrà nell' ombra,
E più sempre infrequenti e singolari

L'opre pie diverran. — Per questa via
Nemico ai buoni, ai pravi amico, il mondo
N'andrà sotto il suo carco oppresso e stanco;
Finchè sorga il mattin di pace ai giusti,
Di castigo ai malvagi; il gran mattino
Che dal ciel riconduca il tuo soccorso,
Quel figlio della donna a te predetto
Pur dianzi in ombra, ed ora in viva luce
Tuo Signor manifesto e salvatore;
Colui che sulle nubi alfin discende
Nella gloria del Padre. In fuga ei volge
Sàtana, e il tralignato orbe distrugge.
Poi combusta così l'immensa mole,
Così monda, affinata, uscir da quella
Egli fa novi soli e terre nove,
Nove età senza fine; età di amore,
Di giustizia, di pace e di perenne
Felicità. » — L'arcangelo qui diede
Termine al ragionar. V'aggiunse Adamo
Una estrema parola: « Oh benedetto
Veggente! in che brev'ora hai misurato
Questo mondo caduco e il vol seguito
Del tempo insino al dì che le sue penne
Saran chiuse per sempre! Oltre non àvvi
Se non abisso, eternità; nè sguardo
Sa vedervi confine! Io mi diparto
Di gran cose istruito, e l'alma in pace.
Per quanto di saver, di conoscenza
Capace è il vaso mio, tu l'hai ripieno.
Spingere la vaghezza ad altri arcani
Fu mia demenza. Persuaso al tutto
Mi son, che l'obbedire al mio Signore,
L'amarlo con timor, seguirne i passi,
Com'ei fosse presente, ed adorarne

La provvidenza è il meglio! Oh sì, pensieri,
Opre a Dio sottoporre! A Dio che volge
Uno sguardo pietoso al suo creato,
Col bene il mal sormonta, eccelse cose
Da picciole deriva, abbatte e sperde
Il poter formidabile del mondo
Con armi in vista frali, e per la schietta
Semplicità dell' umile confonde
La superbia del saggio. Al più sublime
Degli umani trionfi, or chiaro io scerno,
Solo aspira colui che pugna e soffre
Per la causa del vero; ed al credente
La morte è soglia della vita. E questa
Sapïenza verace in me procede
Dall' esempio di Lui, che mio divino
Salvator riconosco e benedico. »

« E tu (così l' Arcangelo conchiuse),
Tali così apprendendo, il sommo hai tocco
D' ogni scïenza, nè maggior n' avresti
Quando pure ogni stella, ogni pianeta
Conoscessi per nome, e tutte quante
Le celesti potenze e i lor segreti
Ti fossero palesi, e l' opre tutte
Di Dio, della natura in cielo e in terra
E nell' aere e nell' acqua, e fosse tua
La ricchezza del mondo, e questo mondo
Solo un impero al tuo poter vassallo.
Aggiungere al saper le non discordi
Opre or t' è d' uopo. Aggiungervi la Fede,
La Virtù, l' Umiltà, la Temperanza
E l' Amor, che ne' secoli avvenire
Carità sarà detto, alma di tutto.
Meno allor ti dorrai del tuo perduto
Paradiso, chè un altro assai più bello,

Più felice di questo in te medesmo
Ne sorgerà. Ma vieni omai; la vetta
Da cui mirasti l'avvenir, si lasci.
Tempo è già di partirci. Ecco le guardie,
Che sull' erta appostai dell' altro colle,
Attendono alla mossa il cenno mio.
Precede ad esse e fieramente ondeggia
Una spada di fuoco; il segno è quello
Del tuo bando da qui. Scendiamo, ed Eva
Tu precorri a destar. Lei pur con sogni
Di felice presagio andai calmando,
E disposi il suo core ad una mite
Obbedïenza. A loco e tempo adatto
Tu poi le udite e le vedute cose
Rivelarle saprai, ma quelle in pria
Che toccano la Fede e il gran riscatto
Che dal suo grembo partirà; germoglio
Della donna. Vivete i giorni vostri,
Che saran numerosi, in una piena
Concordia di voleri, abbenchè mesti
Per ricordi incresciosi, e non di meno
Consolati al pensier d' un lieto fine. »

Disse, e presero entrambi la discesa.
Come giunsero al piano, accorse Adamo
Al cespite, ove occulta e in braccio al sonno
La pentita ei lasciò; ma desta ell' era,
E con parole non più triste accolse
Il marito così: « Donde tu venga,
Ove tu fossi, non ignoro. Iddio
Pur nel sonno è presente e manda i sogni,
E lieti e nunzj di miglior destino
Or or me gl' inviò, mentre sfinita
Dall' angoscia e dal pianto, e, stretto il core,
M' addormentai. Perplessa or più non sono.

Guidami a tuo talento. Ora l' uscirne
Con te m' è come un rimanervi, e priva
Qui restarmi di te non m' è diverso
Che se tratta ne fossi a mio dispetto.
Ogni cosa, ogni loco, in cielo, in terra
Tu mi sei! Tu da questo Eden cacciato
Per la sola mia colpa!... E pur ne reco
Un conforto supremo: ancor che tanto
Volontaria perdessi, il non mertato
Favore ottengo, che dal sangue mio
Una prole uscirà d' ogni sventura
Riparatrice. » — In tal guisa parlava
La nostra antica madre, e lieto Adamo
L' udia. Ma l' appressar dell' immortale
Ne tagliò le parole; e già calava
Dall' opposta collina, al divisato
Loco (ardente meteora) il luminoso
Drappel de' cherubini; e il suol radea
Pari a bianco vapor, che nato a sera
Da palude o da fiumi si dilati
Su melmoso terreno, e tutto il copra,
Incalzando veloce il buon colono
Che torna all' abituro. — I cherubini
Procedeano di fronte e innanzi ad essi
Quella spada di Dio brandita in alto
Terribile fiammava in apparenza
D' una cometa, e la torrida vampa
E l' igneo fumo che mettea, sembiante
All' ardor che di Libia il cielo adugge,
Affocando venia quel dolce e mite
Clima del paradiso. Allor Michele,
Affrettato l' andar dei peritosi,
Per man li prese e li condusse al varco
Orïental: di là con ratti passi

Li menò giù per l' erta alla soggetta
Pianura, e sparve. Si guataro addietro
Gl' infelici, e miraro il vasto lato
Che fronteggia l' aurora (ed ahi pur dianzi
Fortunata lor sede!) ondeggiar tutto
All' orrendo fulgor di quella spada,
E da fiere sembianze e d' armi ignite
La gran porta ingombrata. Adamo ed Eva
Versarono a tal vista alcune stille
Che spresse a lor natura: ma le ciglia
N' asciugarono tosto. Il mondo intero
Loro innanzi s' offria per farvi eletta
D' un soggiorno tranquillo, e li guidava
La Provvidenza: ed essi incerti e lenti
Tenendosi per man lungo il deserto
Eden drizzâr la solitaria via.

NOTE.

LIBRO PRIMO.

Pag. 5, v. 8 e 9. sui gioghi
Solitarii del Sina e dell' Orebbe

L' Oreb e il Sinai, monti dell' Arabia che sorgono nella Penisola formata dal golfo di Suez, dal Mar Rosso e dal golfo di Akabah. Sul primo di questi monti Iddio apparve a Mosè in un rovo ardente, e gli comandò di liberare il popolo d' Israele dalla schiavitù d' Egitto: e sul secondo gli diede le tavole della legge.

Pag. 5, v. 14 e 15. il veloce Siloè che lambe
L' oracolo di Dio,

Siloè, ruscello che scorreva vicino al tempio di Gerusalemme, chiamato dal poeta Oracolo di Dio.

Pag. 16, v. 5 e 6. il sapiente
Tosco

Parla di Galileo inventore del telescopio.

Pag. 20, v. 6. Molocco, orrido re,

Moloch, idolo degli Ammoniti, si rappresentava colla testa di toro e con braccia umane distese, sulle quali venivano collocati i fanciulli destinati ad essere bruciati vivi in onore suo.

Pag. 20, v. 12 e segg. A Rabba e in tutta
Quella irrigua pianura a lui chinârsi
Gli Ammoniti,

Rabba, capitale degli Ammoniti, popoli dell' Asia, il cui territorio confinava colla Palestina, ed era bagnato al sud dal fiume Arnone.

Pag. 20, v. 24 e segg. Càmos venìa; spavento osceno
Pei figli di Moabbo, d' Aroaro
A Nebo ed al remoto austral deserto
D' Abàrima.

Càmos, divinità adorata dai Moabiti con osceno ed orrendo culto. Aroaro, città sul fiume Arnone al nord di Moab.

Nebo, città verso l'est della stessa contrada avente al sud la catena dei monti Abàrima.

Pag. 21, v. 11. I nomi di Baàle

Baal, o Belo, cioè *signore* giusta il significato etimologico della parola, era la principale divinità dei Fenicii, dei Sirii, dei Persiani e dei Caldei, e forse uno dei più antichi idoli dell'Oriente. Esso prendeva varii nomi secondo i luoghi, le circostanze del suo culto e de' suoi diversi attributi; e si chiamava quindi Baal-Peor, Baal-Berith ecc. Baal però in generale è la personificazione del Sole, e significa la forza primitiva della natura nelle sue funzioni della generazione e della produzione. I suoi tempii erano posti sulle alture, ed il suo culto consisteva in offerte d'incenso, ed in sacrifizi di vitelli e qualche volta di bambini; ed i suoi sacerdoti, danzando intorno all'altare, spesso si laceravano le carni coi coltelli.

Pag. 21, v. 31 e 32. Astarotte è distinto, a cui d'Astarte
Dièr già nome i Fenici,

Astarotte o Astarte, cioè la Luna, era la principale divinità dei Fenicii e dei Sirii, ed era la stessa della Venere Siriaca, la Giunone Cartaginese e l'Iside Egiziana. Essa rappresenta il principio femminile della natura, ossia il principio del concepire e del partorire, come Baal rappresenta il principio maschile, cioè la forza produttiva e generatrice. Il suo culto consisteva in sacrificii di animali, ed in offerte di frutta; e soprattutto in orgie oscene e turpi, simbolo della parte sensuale della vita.

Pag. 22, v. 10 e 11. Tammuzzò
Dopo Astarte apparì.

Thammuz, o Adone: era il giovane amante di Venere, che fu ucciso alla caccia da un cinghiale. Questo mito è d'origine Fenicia, e si ritrova sotto altro nome in Egitto, dove Iside e Nesti piangono sul corpo del morto Osiride. Tanto è vero, che il nome del dio Adone deriva dal fiume Adone della Fenicia; fiume che sorge dal Libano, e sbocca nel Mediterraneo vicino a Biblo. In un certo tempo dell'anno le acque di questo fiume sono d'un color rosso per le arene che trasportano; ed il popolo credeva che fosse il sangue di Adone, e solennizzava in quel tempo le sue feste, dette Adonie. Queste feste erano i funerali del nume, celebrati con lamenti, grida e pianti; i quali poi terminavano con una gioia frenetica, perchè Adone risuscitava.

Pag. 22, v. 32. Dagone è il nome suo;

Dagone era la principale divinità dei Filistei, e si rappresentava metà uomo e metà pesce. Il suo tempio principale stava a Gaza, e Sansone lo fece crollare, seppellendosi sotto le sue rovine con tutti i Filistei ivi raccolti. Nei versi antecedenti Milton accenna al fatto, quando i Filistei, in guerra cogl' Israeliti, presero l' Arca del Signore, e la posero nel tempio di Dagone; ed il giorno seguente fu trovata la statua di quest' idolo a terra, e rotta in più pezzi.

Pag. 23, v. 5. Rimmon seguia.

Rimmone, divinità della Siria, che aveva il suo principal tempio in Damasco.

Pag. 23, v. 10 e 11. e perduto un vil lebbroso
Fece acquisto d'un re: d'Achaz lo stolto

Qui parla l'autore di Naaman, generale di Benhadad re di Siria, che, essendo tormentato dalla lebbra, ne guarì per il consiglio del profeta Eliseo, che lo fece bagnare sette volte nel Giordano. Dopo questo fatto Naaman rinunziò al culto di Rimmone. Ma Achaz, re di Giuda, introdusse poi in Gerusalemme il culto di questa divinità.

Pag. 23, v. 19 e 20. d' Osiri
E d' Iside e d' Orusse i nomi antiqui,

Iside, divinità Egiziana, era moglie e sorella di Osiride re d'Egitto. Ora Osiride aveva un fratello di nome Tifone, il quale, preso dall' amore di regnare, lo uccise chiudendolo in una cassa, e gittollo nel Nilo. Le acque del Nilo trasportarono la cassa vicino a Biblo sotto una pianta di loto, la quale chiuse dentro di sè la cassa, e crebbe quanto un albero, per modo che il re di Biblo la fece tagliare per fare una colonna del suo palazzo. Iside, dolorosa per la morte del marito, si mise in viaggio per trovarne le membra, e giunse a Biblo, ed entrò nella casa del re come balia del principe. Essa allattava il bambino dandogli a succhiare il dito, perchè non avea latte; e poi si trasformava in rondine, e volava intorno alla colonna che racchiudeva le ossa del marito. Alla fine svelò tutto alla regina, portò seco la cassa d' Osiride, e la seppellì nella città di Buto, ove in segreto allevava suo figlio Orus. Ma Tifone, avendo saputo ciò, ruppe la cassa, tagliò il cadavere in pezzi, e li gittò nel Nilo. Iside però giunse a trovare gli avanzi del corpo del marito, il quale poco dopo risuscitò, ed insieme col suo figliuolo Orus vinse Tifone, e regnò di nuovo in Egitto. Iside si rappresenta ordinariamente seduta, colla testa di vacca,

col corpo di donna e con un fanciullo che allatta; e tiene fra le corna una palla. Osiride spesso si rappresenta seduto con la testa di sparviero, o di qualche altro uccello di preda, e col corpo d'uomo. Egli tiene in capo un fiore di loto, in una mano un correggiato per battere il grano, ed in un'altra un bastone con un pomo che rappresenta un uccello.

Il bue Api era adorato in Egitto, perchè si credeva che fosse la personificazione d'Osiride: e, quando moriva, era imbalsamato e seppellito con molta pompa in un gran sepolcro, e qualche volta in una piramide. Esso era tutto nero, ed aveva una macchia bianca in fronte ed un tumore sotto la lingua.

Pag. 23, v. 29 e 30. Poscia in Dana, in Betèle il re perverso
Rinnovò la gran colpa,

Geroboamo, eletto re quando gl' Israeliti si ribellarono contro Roboamo, figlio e successore di Salomone, fece due vitelli d' oro; e si diede all'idolatria.

Dan era una delle dodici tribù della Palestina, ed era anche una città al nord della Giudea presso alla catena dell' Antilibano, ed apparteneva alla tribù di Dan, quantunque ne fosse lontana.

Bethel città della Terra Santa, posta sul confine della tribù di Beniamino.

Pag. 24, v. 1. Ultimo apparve Beliàl.

Beliàl significa malefico, maligno; ed in molti luoghi della Scrittura si chiama il demonio con questo nome, sicchè pare egli sia l'idolo della sfrenata licenza, della libidine e della dissipazione.

Pag. 24, v. 21. Soddoma il dica e Gabaàl,

Gabaàl, città della tribù di Beniamino, patria di Saulle, posta quasi a due leghe da Gerusalemme. Milton accenna in questo luogo al violento pubblico oltraggio fatto alla moglie di un levita la quale ne cadde morta dal dolore. Il marito tagliò il cadavere in dodici pezzi; e li mandò per tutte le tribù d' Israele, che punirono gli abitanti di Gabaàl e della tribù di Beniamino i quali n' avean preso le difese.

Pag. 24, v. 27 e 28. Gl' idoli d' Ionia,
Che numi il seme di Javàn credea,

Javàn quarto figlio di Jafet, figlio di Noè, è tenuto per il progenitore de' Greci. Per Ionia Milton intende la Grecia, adoperando la parte per il tutto.

Pag. 25, v. 10. E l'Esperia varcata

Esperia, antico nome d'Italia.

Pag. 27, v. 21. Del buon figlio d'Utèro in mezzo a' suoi

Il re Arturo, figlio d'Utèro, che fiorì al principio del quinto secolo, fu celebre pel suo valore, e pe' suoi cavalieri della tavola rotonda, le cui gesta sono state celebrate da molti poeti e romanzieri.

Pag. 27, v. 26 e 27. O quanti ne mandò dall'africano
Lito Biserta,

Milton allude qui ai Saraceni, che vennero in Ispagna da Biserta, l'antica Utica, città dell'Africa; ed allude pure alla morte di Carlo Magno, che secondo le supposizioni dei romanzi avvenne in Roncisvalle.

LIBRO SECONDO.

Pag. 36, v. 2. Supera dell'Ormusse

Ormutz, piccola isola all'ingresso del golfo Persico, detta anche pel suo ricco commercio il Diamante delle Indie.

Pag. 57, v. 20 e 21. Alcide
Dall'Ecalia tornando

Si allude alla morte di Ercole, il quale, avendo indossato la veste bagnata del sangue del centauro Nesso, si sentì bruciare da un fuoco interno; e preso da furore gittò nell'Eubeo dalla cima del monte Eta lo schiavo Lica, che gli avea portato quella veste.

Pag. 59, v. 21. Di Serbonia, fra il Casio, antico monte,

Serbonia, piccolo lago fra l'antico monte Casio e Damiata, città dell'Egitto, posta sopra una delle bocche del Nilo.

Pag. 61, v. 9. Da Ternate o da Tedore,

Ternate e Tedore sono due isole che stanno nel gruppo delle Molucche.

Pag. 74, v. 1. Demogorgòn.

Demogorgon è il genio della Terra, o piuttosto della Natura, che gli antichi credevan capace di produrre i più terribili effetti, ed il cui nome essi non osavano pronunziare. Secondo altri Demogorgon è un mago potentissimo.

LIBRO TERZO.

Pag. 79, v. 20. Tèmiri, io dico,

Temiri, antico poeta greco, le cui opere sono perdute, è nominato spesso con lode da parecchi autori greci.

Pag. 94, v. 31. Alle fonti del Gange e dell' Idaspe,

Gange, fiume che traversa l' Indostan. e formando un grandissimo delta sbocca nel golfo di Bengala. Idaspe, uno dei cinque affluenti dell' Indo, che bagnano il Bendjab: esso ora si chiama Djalem.

Pag. 94, v. 34. Sabbie di Sericana,

Sericana, nome col quale indicavano gli antichi la maggior parte della Tartaria Cinese.

Pag. 96, v. 9. Empèdocle fra questi,

Empèdocle, poeta e celebre filosofo greco, che, secondo la tradizione, si gittò nell' Etna per essere creduto un nume.

Pag. 96, v. 12. Clëombròto,

Cleombroto di Ambracia in Epiro fu preso da tale amore nel leggere il dialogo di Platone sull' immortalità dell' anima, e sui piaceri dell' Eliso, che per anticipare il godimento di questa felicità si annegò nel mare.

Pag. 98, v. 25 e 26. dal Paneasse,
Ov' ha culla il Giordano, a Bersabea,

Paneasse è una città della Palestina, chiamata in origine Dan, posta al confine settentrionale della Terra Santa. Paneasse è anche il nome di una montagna della catena del Libano, dalla quale sorge il Giordano, che traversa dal nord al sud la Palestina, passa pel lago Genezareth, e sbocca nel Mar Morto. Bersabea, città posta al confine meridionale della Palestina verso l' Arabia e l' Egitto.

Pag. 102, v. 13. Al rapito di Patmo.

S. Giovanni, che in Patmos, una delle isole Sporadi che stanno nell' Arcipelago Ellenico, fu rapito in visione, e scrisse l' Apocalisse.

Pag. 107, v. 5. Fin che le cime del Nifàte attinge.

Nifate, montagna dell' Armenia, appartenente alla catena del Tauro, e vicina alle sorgenti del Tigri.

LIBRO QUARTO.

Pag. 115, v. 3. Asmodeo

Asmodeo, nome d'uno spirito maligno, che, innamoratosi di Sara, figlia di Raguel, faceva morire tutti i mariti di lei, finchè Tobiuzzo la liberò dallo spirito per mezzo di un pesce, secondo il consiglio dell'angelo Raffaele.

Pag. 116, v. 26 e 27. Da Cartàno alle regie eccelse torri
Della grande Seleucia

Milton, ponendo l'Eden nella Mesopotamia, nomina qui Cartàno, città sull'Eufrate, e Seleucia, città sul Tigri, edificata da Seleuco.

Pag. 116, v. 29. Di Tolassàr

Tolassàr, città e provincia sull'unione del Tigri e dell'Eufrate, nella quale abitarono gli Edeniti.

Pag. 119, v. 9 e 10. Non la selva di Dafnide irrigata
Dall'Oronte

La selva di Dafni, celebre pe'suoi oracoli, stava sul fiume Oronte, vicino ad Antiochia nella Siria.

Pag. 119, v. 12 e 13. E men Nisèa, quell'isola felice,
Cui circonda il Tritòno,

Nisèa, isola dell'Africa, formata dal fiume Tritòno.

Pag. 119, v. 16 e 17. Amaltèa con suo figlio, il giovinetto
Bacco,

Milton segue qui l'opinione di Diodoro Siculo, e chiama Bacco figlio di Amaltea e non di Semele.

Pag. 137, v. 9 e 10. Per man d'Ermete all'imprudente figlio
Di Giapeto,

Prometeo, figlio di Giapeto, rapì il fuoco del cielo per animare la sua statua; e Giove, per vendetta, fece fare da Vulcano una statua di giovinetta, cui tutti gli Dei fecero un dono, e perciò detta Pandora. Giove poi le donò un vaso ripieno di tutti i mali, e mandò Pandora a Prometeo per Ermete, ossia Mercurio. Prometeo, sospettoso, non volle aprire il vaso; ma Epimeteo, suo fratello, l'aperse, e subito ne uscirono tutti i mali, salvo la speranza, che vi rimase in fondo.

LIBRO QUINTO.

Pag. 161, v. 25. Pari al figlio di Maja,

Mercurio era figlio di Maia, ed era il messaggiero degli Dei. I poeti antichi lo dipingevano bello e splendente di luce, quando adempiva qualche messaggio celeste.

Pag. 164, v. 1 e 2. al Ponto, all' afre sponde,
Ove Alcinoo regnò.

Il Ponto è una contrada dell' Asia Minore posta sul Mar Nero, nella quale regnò Mitridate. I giardini di Alcinoo celebri per la descrizione che Omero ne fece nell' Odissea.

LIBRO SETTIMO.

Pag. 222, v. 23. Come Bellerofonte

Bellerofonte, figliuolo di Glauco, stando alla corte di Preto, re d' Argo, fu richiesto d' amore da Antea, moglie di Preto, che s' invaghì della sua maravigliosa bellezza. Ma, non essendo essa corrisposta, se ne vendicò calunniandolo presso il marito, che lo mandò a Giobate per farlo uccidere. Giobate lo mandò a combattere colla Chimera, terribile mostro, e Bellerofonte l' uccise; in premio ebbe in moglie la figlia di costui. Egli volle poi, secondo altri, salire al cielo sul cavallo Pegaso, ma cadde sui campi elleni.

Pag. 223, v. 21. del Ròdope in vetta il tracio bardo

Il tracio bardo è Orfeo, che fu messo a brani dalle Baccanti sulla catena dei monti Rodope nella Tracia.

LIBRO NONO.

Pag. 276, v. 6 e segg. Dall' Eden all' Eusino

Eusino, Mar Nero.

Palude Meotide, mare di Azoff.

Obio, fiume della Siberia che sbocca nell' oceano glaciale artico, e propriamente nel golfo di Oby.

Darieno, istmo di Panama che divide l' America settentrionale dalla meridionale.

Pag. 293, v. 7. Non gli angui in che mutârsi Armònia e Cadmo,

Cadmo, lasciando Tebe città della Beozia da lui fondata, andò colla moglie Armonia o Ermione nell'Illirio, ove, dice la favola, furono amendue convertiti in serpenti, per aver ucciso un serpe sacro a Marte.

Pag. 293, v. 10. Giove Capitolino

L' autore accenna ad Alessandro il Grande ed a Scipione l'Africano, che si attribuivano un' origine divina, dicendo essere stati generati da Giove trasformato in serpente.

Pag. 314, v. 23. Il robusto Danìte

Sansone, al quale la moglie tagliò i capelli, principio della sua forza.

LIBRO DECIMO.

Pag. 331, v. 18 e segg. da Petzora,
Ai ricchi piani del Cataio.

Petzora, antico nome di una provincia della Siberia al nord-est. Catajo, antico nome di una plaga cinese.

Pag. 332, v. 8 e 9. Serse venne da Suza, abbandonata
La regal sua Memònia,

Suza, detta anche da Erodoto Memonia, era l'antica capitale della Persia.

Pag. 337, v. 15 e segg. o quale il batrïano ec.

Il batrïano Sofi, cioè il re di Persia, è così chiamato dalla Battriana, ricca provincia della Persia. Per tracia luna poi s'intendono i Turchi che hanno per insegna la mezza luna.

L' Armenia è quì detta Aladul dal nome d' uno de' suoi re.

Tauride o Tauris, città importante della Persia; ora capitale della provincia detta Adjebirgian.

Casbino anch'essa importante città della Persia verso il Mar Caspio.

Pag. 347, v. 24. dalla gelata Estotilanda

Estotilanda, contrada dell' America Settentrionale verso la baja di Hudson.

Pag. 348, v. 4 e seg. Contrada boreal ec.

Nonembega, provincia dell' America Settentrionale. Samojeda, contrada al nord-est della Moscovia sull' oceano glaciale artico.

Pag. 348, v. 8. Aquilon; Cecia, ec.

Nomi di venti. Cecia è il nord-ovest. Argeste è il nord-est. Trascia, vento che spira dalla Tracia, contrada al nord della Grecia.

LIBRO UNDECIMO.

Pag. 373, v. 23. Nè in Sarra mai,

Sarra, ossia Tiro, e Melibea, che è una città della Tessaglia, furono celebri per le tinte di porpora.

Pag. 379, v. 15 e segg. onde Cambàlo, ec.

Cambàlo, principale città del Cathay, residenza de' tartari Can o re.

Samarcanda, città della Tartaria indipendente o Turchestàn, presso al fiume Oxo; reale residenza del gran Temiri o Tamerlano.

Agra e Laòr, due città dell' India un tempo appartenenti all' Impero del gran Mogol, ed ora all' Impero anglo-indiano.

L' aurea Chersoneso, antico nome della penisola di Malacca.

Ecbatana, capitale del regno dei Medi.

Ispahan, antica capitale della Persia, la cui metropoli è Teheran.

Nego, antico impero nell' Etiopia superiore o Abissinia, soggetto a un re che nella lingua di quel luogo era detto Nego.

Ercoco o Erquico, città sul Mar Rosso posta al confine settentrionale dell' impero abissino.

Mombàza, Quelòba, Melinda, piccoli stati nel Zanguebar sulla costa orientale dell' Africa.

Sofàla, contrada anch' essa sulla costa orientale dell' Africa presso la costa di Mozambico. Milton accenna qui alla credenza, che Sofàla corrispondesse all' antica Ofiri, contrada ricca d' oro e di vegetazione nominata dagli antichi, che ora non si conosce propriamente a qual parte della terra corrisponda.

Congo e Angola, regni sulla costa occidentale dell' Africa che stanno nella Guinèa meridionale.

Montezùma, l' ultimo imperatore del Messico soggiogato da Fernando Cortez.

Cusco, antica capitale del Perù, residenza di Atabàlipa, ultimo imperatore di questa contrada soggiogata da Pizzarro.

Gujana (contrada al nord dell' America meridionale) o Columbia.

Manhoa, grande città della Gujana, fu detta dagli Spagnuoli Eldorado, o città dell' oro, per le sue ricchezze. L'autore chiama gli Spagnuoli figli di Gerione, da un antico re della Spagna che così si chiamava.

LIBRO DUODECIMO.

Pag. 401, v. 10. Ma levarsi un uomo

Qui l' autore accenna a Nembrot, che alcuni dicono essere stato il primo a fondare il governo monarchico.

Pag. 405, v. 4. Ma quel pio

Milton parla qui di Abramo, che fu lo stipite del popolo ebreo, e della chiamata che egli ebbe dal Signore, colla quale comincia la storia del popolo d' Israele.

Pag. 405, v. 25. Ch' egli pianta in Sichèm,

Sichem, città della Palestina nel regno di Samaria.

Pag. 405, v. 28 e segg. Dal boreale Amath ec.

Amath, città posta al confine settentrionale della Palestina.
Per deserto meridiano s' intende il deserto dell' Arabia.
Ermone, monte al di là del Giordano.
Senir, altro nome del monte Ermone.

FINE.

Errata-corrige

Pagina	*verso*			
69	34	officio abborrito	*leggi*	officio odioso
94	31	del Gange o dell' Idaspe.		del Gange e dell'Idaspe.
117	27	Scorrono		Scorrano.

IL PARADISO PERDUTO

DI

GIOVANNI MILTON

TRADUZIONE

DEL

CAV. ANDREA MAFFEI.

PRIMA EDIZIONE FIORENTINA.

FIRENZE.
FELICE LE MONNIER.

1863.

Ultime pubblicazioni.

Macbeth, Tragedia di Guglielmo Shakspeare; **Turandot**. fola tragicomica di Carlo Gozzi, imitate da Federigo Schiller. e tradotte dal Cav. Andrea Maffei. — Un vol. . *Lire Ital.* 4

Il Paradiso Perduto di Giovanni Milton, traduzione del Cav. Andrea Maffei, prima edizione fiorentina. — Un vol. 4

Storia dell' Italia antica, scritta da Atto Vannucci, seconda edizione, con molte correzioni ed aggiunte. — Volume 1°. 4

Storia del Regno di Vittorio Amedeo II, scritta da Domenico Carutti. — Un volume. 4

Versi di Emilio Frullani. — Un volume 4

Le Vite parallele di Plutarco, volgarizzate da Marcello Adriani il giovane — Vol. 4°. 4

Consulti e Opuscoli minori di Francesco Redi, scelti e annotati da Carlo Livi. — Un volume. 4

Poesie di Giannina Milli. — Volume 2°. 4

La Nunziatura di Francia del Cardinale Guido Bentivoglio, Lettere scritte a Scipione Borghese, cardinal nipote e segretario di Stato di Paolo V; tratte dagli originali e pubblicate per cura di Luigi De Steffani. — Volume 1°. . 4

Il Comento di Giovanni Boccacci sopra la COMMEDIA, con le annotazioni di A. M. Salvini; preceduto dalla Vita di Dante Allighieri scritta dal medesimo: per cura di Gaetano Milanesi. — Due volumi. 8

Saggi filosofici di Ferdinando Benvenuti. — Un volume. . 4

Ritratti di Uomini illustri dipinti da illustri Artefici: estratti dall' antica raccolta dei Reali di Savoia, per Roberto D' Azeglio. — Un volume. 4

Opere varie di Michelangiolo Buonarroti (il giovane). alcune delle quali non mai stampate, raccolte da Pietro Fanfani. — Un volume. 4

Evidenza, Amore e Fede, o i Criterj della Filosofia. Discorsi e Dialoghi del Prof. Augusto Conti. Seconda Edizione. rivista dall' Autore, e con giunte e sommarj. — Due Vol. . 8

Poesie di Lorenzo Mascheroni, raccolte da' suoi manoscritti per Aloisio Fantoni. — Un volume. 4

Opere di Luciano, voltate in italiano da Luigi Settembrini. Tre volumi. 12

Storia della Letteratura Russa per Stefano Sceviref e Giuseppe Rubini. — Un volume. 4

Teatro Tragico di Federico Schiller, traduzione del Cav. Andrea Maffei. — Volume 1°. 4

[Vo]cabolario della Pronunzia Toscana, compilato da [Pietro Fanfani. — Un grosso volume] . . . 6